REVUE

DE PARIS.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedeparis51838brux

REVUE

DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES

DE LA REVUE DU XIXe SIÈCLE.

—

TOME CINQUIÈME.

MAI 1838.

Bruxelles,

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

—

1838

L'ARBRE DE SCIENCE.

II.

Mme de Gardagne étudia longtemps le billet du vicomte avec une attention minutieuse ; la lecture achevée, elle fit un geste pour jeter le papier au feu, mais elle se retint et l'enferma précieusement, tout comme une femme de vingt ans eût pu le faire.

C'est le premier, se dit-elle alors, et maintenant il n'est plus à craindre ; mais réussirai-je aussi bien à intercepter le second? et si j'y parviens encore, ma surveillance ne doit-elle pas se trouver en défaut tôt ou tard? Cette homme est d'une persévérance impitoyable. Un échec comme celui-ci n'est pas capable de l'arrêter, car j'ai remarqué que les obstacles l'irritent, loin de le décourager. Que faire? mon Dieu ! et comment détourner le malheur qui menace l'existence de mon fils ? Il est homme, malgré sa piété, et s'il avait le moindre soupçon, j'en suis sûre, il provoquerait ce séducteur sans âme : un duel alors, un duel peut-être semblable à celui dans lequel périt son père! Je ne survivrais pas à cette seconde épreuve ; on ne porte pas le deuil d'un fils comme celui d'un mari ; mais on meurt après lui, je le sens. Tous ces suborneurs sont des spadassins ; M. de Beaupré m'a vanté l'adresse de ce Choisy, et mon pauvre Maxime n'a jamais mis le pied dans une salle d'armes. Ah ! qu'il ne sache rien ! une pareille lutte n'est pas faite pour son âme noble et innocente. C'est à moi, qui l'ai élevé, de combattre pour lui. Jusqu'à présent Flavie n'a été que coquette, il est temps encore d'arrêter le mal avant qu'il ait passé de son esprit dans son cœur ; mais

il n'y a plus un seul instant à perdre ; dans quelques jours, peut-être, il serait trop tard.

Rallumer dans l'âme de sa belle-fille, à défaut d'amour conjugal, le sentiment du devoir de jour en jour plus près de s'éteindre ; éconduire le vicomte sans attirer par un éclat les reptiles venimeux de la médisance ; appesantir sur les yeux de son fils le voile d'ignorance qui les avait couverts jusqu'alors, et dont la moindre déchirure eût pu faire éclore une catastrophe, tel fut le triple but que se proposa la marquise. Elle chercha autour d'elle des appuis qui l'aidassent à l'atteindre, et sa pensée s'arrêta d'abord sur M. de Beaupré, son auxiliaire naturel, puisqu'il s'agissait d'un intérêt de famille.

— Entre nous, que pensez-vous de M. de Choisy ? demanda-t-elle sans préambule au vieux gentilhomme en le prenant à part après le déjeûner.

— Choisy ! Un charmant garçon, répondit le campagnard ; un peu fat, mais bon vivant. On lui reproche de faire le grand seigneur : pour moi, je n'ai qu'à me louer de lui, car il a les plus beaux chevaux de Paris, et il les met à ma disposition avec une obligeance parfaite.

— Son caractère vous inspire-t-il de l'estime ?

— Parbleu ! je l'estime infiniment. Un homme qui prête ses chevaux ! Je voudrais que vous vissiez son écurie ; c'est un vrai boudoir : des mangeoires de marbre, des stalles brillantes comme l'acajou de cette table ; ses chevaux sont un peu petits ; mais c'est peut-être moi qui suis un peu grand pour eux.

— Je vous demande votre opinion sur son caractère et non sur ses chevaux, interrompit madame de Gardagne.

— Charmant garçon, vous dis-je ; il doit m'envoyer ce matin Mario, un bai brun, courte-queue, que je n'ai pas encore monté ; je suis même étonné qu'il ne soit pas déjà venu.

La marquise ne put retenir un signe d'impatience.

— Ne pourriez-vous me répondre sérieusement ainsi que je vous parle ? dit-elle ensuite ; la question que je vous adresse m'est dictée par un sentiment d'inquiétude auquel vous devriez, ce me semble, vous associer. Il est impossible que vous n'ayez jamais soupçonné le but des assiduités de M. de Choisy.

— Ses assiduités ! Il vient à peine ici, répondit le père de Flavie.

La douairière sourit avec ironie.

— Quand il vous a envoyé promener ses chevaux ou tuer ses lapins, dit-elle, il est bien sûr de ne pas vous rencontrer ; mais je vous dis, moi, qu'il vient ici souvent, trop souvent, et que ses visites ont déjà excité dans le monde plus d'un commentaire. Flavie est trop jeune et trop belle pour que les attentions d'un homme tel que M. de Choisy ne finissent point par être mal interprétées; hier au soir encore, chez Mme d'Agost, elles ont donné lieu à certaines remarques peu bienveillantes.

— Propos de bégueules, interrompit le gros gentilhomme ; on en veut à Choisy, parce qu'il a des succès dans le monde.

— Qu'il en ait tant qu'il voudra; mais partout ailleurs que dans notre maison, répondit sévèrement la marquise. En un mot, la conduite de M. de Choisy me paraît de nature, je ne dirai pas à compromettre Flavie, mais à l'embarrasser, et cela suffit pour que je désire éviter à nos enfants tout désagrément à ce sujet. Nous partons après-demain pour la campagne de madame de Selve ; il est inutile de rien faire jusque-là ; mais à notre retour à Paris, j'espère que vous ferez comprendre poliment au vicomte que ses visites nous seraient plus agréables si elles devenaient un peu moins fréquentes.

— Voilà qui se trouve bien, répondit M. de Beaupré ; moi qui ai invité hier Choisy à venir passer quinze jours avec nous chez ma belle-sœur?

— Vous l'avez invité! s'écria madame de Gardagne ; je vous reconnais ! Dans ce cas, nous ne partons plus.

— Allons ! ma chère marquise, reprit M. de Beaupré d'un air de bonhomie; ne montez pas ainsi sur vos grands chevaux. Pourquoi en vouloir à ce pauvre Choisy plus qu'à tous les autres hommes qui trouvent Flavie de leur goût? Je vous jure qu'il est à mille lieues des intentions que vous lui supposez ; il a bien autre chose en tête vraiment ! Je puis parler de cela pertinemment, car il m'a fait ses confidences ; d'abord, il se marie ; sans parler d'une petite danseuse de l'Opéra, fort jolie ma foi !... mais chut... je sais que vous n'entendez pas ces sortes de plaisanterie. Comment voulez-vous qu'il s'occupe de Flavie, lui qui l'a vue pas plus grande que cela ; il est aimable près d'elle, comme il l'est près de toutes les femmes ; et entre nous, sur ce chapitre-là, votre fils ne ferait pas mal de le prendre pour modèle ; car le

pauvre garçon n'est pas de première force en fait d'amabilité. Quel soldat du pape vous en avez fait! Flavie me disait hier...

— Elle vous disait...

— Rien... des enfantillages; mais après tout, quand même elle trouverait Choisy un peu plus amusant que mon vertueux gendre, on ne pourrait guère lui faire de cela un grand crime; au reste, je réponds d'elle comme de moi; ainsi donc quelques sots propos ne me feront pas fermer ma porte à un ami que je connais depuis vingt ans.

— Et qui a les plus beaux chevaux de Paris, dit la marquise d'un ton ironique.

— En voici un échantillon, répondit M. de Beaupré en s'approchant subitement d'une fenêtre, et il contempla d'un œil réjoui un cheval de race qui venait d'entrer dans la cour, conduit par un domestique à la livrée du vicomte de Choisy. Sans perdre de temps, le vieil écuyer prit son chapeau, ses gants, et sa cravache qu'il avait posés par précaution sur une chaise.

— Vous permettez, dit-il alors; j'ai pour principe de ne pas faire attendre les chevaux. Si vous voulez m'en croire, ma chère marquise, vous ne vous mettrez pas martel en tête pour des chimères. A notre âge, voyez-vous, il faut songer à soi, et laisser les jeunes gens se tirer d'affaire comme ils l'entendent. J'ai remis mes pleins pouvoirs à Maxime; ainsi qu'il s'arrange. On dit qu'il ne faut pas insinuer le doigt entre l'arbre et l'écorce, et j'ai juré de ne jamais intervenir entre mon gendre et ma fille.

— Égoïste, se dit madame de Gardagne lorsqu'il fut sorti, pourvu qu'il satisfasse ses goûts de chasseur et de palefrenier, que lui importe le reste?

En voyant qu'il ne fallait attendre aucun appui de la part de M. de Beaupré, la marquise resta pendant quelque temps pensive et irrésolue; à la fin elle prit son parti et entra dans un petit salon où elle espérait trouver sa belle-fille : madame de Luscourt y était en effet et parcourait, d'un air distrait, la *Gazette de France*. A la vue de sa belle-mère, la jeune femme se leva pour lui céder la bergère où elle était assise à l'angle de la cheminée; madame de Gardagne acceptait d'ordinaire cette place d'honneur avec la dignité qu'apporte une douairière de haut lignage dans le maintien de ses préséances; mais cette fois elle la refusa.

— Restez, mon enfant, dit-elle gracieusement en prenant un fauteuil. Mais comment faites-vous pour garder la chambre par un temps si magnifique? Je vous croyais sortie avec Maxime, je suis sûre que les boulevarts sont couverts d'équipages.

— N'est-ce pas aujourd'hui dimanche? répondit Flavie d'un ton froid ; Maxime est sans doute allé à vêpres, et moi je passe ma journée à l'anglaise. Seulement, au lieu de Bible je lis la *Gazette ;* c'est encore bien moudain, je le sais ; aussi, quand vous avez ouvert la porte, je m'apprêtais à cacher ce journal, car je craignais que ce ne fût mon mari qui entrât.

— Vous faites ce pauvre Maxime plus méchant qu'il ne l'est réellement ; je ne crois pas qu'il vous interdise la lecture.

— Je vous demande pardon, repartit sèchement la jeune femme ; hier j'avais fait prendre *Lélia* dans un cabinet de lecture : ce matin Maxime l'a trouvée sur la table de ma chambre, et l'a renvoyée.

— C'est agir en monarque absolu, dit la marquise en essayant de sourire ; mais, à votre place, je verrais dans ce petit coup d'état une marque d'attachement plutôt qu'un acte de despotisme. Après tout, ma chère Flavie, il y a d'autres livres que *Lélia*. En cherchant à introduire un choix, même sévère, dans vos lectures, Maxime vous donne une preuve de respect. Est-ce que vous ne comprenez pas cela ?

— Oh ! je comprends tout, j'apprécie tout, je me soumets à tout, répondit Flavie; pour peu qu'on l'exige, je reviendrai à la Bibliothèque bleue et je ferai mes délices des *Contes à ma fille.*

— Je voulais vous consulter au sujet de notre départ, reprit la marquise en mettant dans son accent autant de douceur que celui de sa bru trahissait de mauvaise humeur.

— Je ne vois pas qu'il soit fort nécessaire d'avoir mon avis sur une chose décidée, répondit madame de Luscourt d'un ton glacial.

— Cela veut dire que ce voyage n'est pas de votre goût ?

— Comment donc ! je m'en fais une fête au contraire. La campagne, au mois de mars, c'est délicieux ! Il est vrai que les arbres n'ont pas de feuilles ; mais, en revanche, il y a de la neige. On jouit des plaisirs champêtres au coin du feu. Je ne conçois pas que tout le monde ne sente pas se bonheur-là,

et que certaines gens s'obstinent à passer à Paris la fin du carnaval.

Depuis qu'elle connaissait l'invitation adressée au vicomte par M. de Beaupré, Mme de Gardagne avait pris elle-même en souverain déplaisir le voyage projeté. Malgré sa dévotion, elle ne crut pas trop charger sa conscience en cachant le motif qui l'avait fait changer d'avis, et en attribuant à son fils le mérite d'une décision qu'elle croyait devoir être agréable à la jeune femme :

— Voilà un amour de la campagne qui vous prend un peu à contre-temps, reprit-elle en souriant; comment vous arrangerez-vous avec Maxime, qui désire rester à Paris, et croit en cela ne pas trop vous contrarier?

— Mon devoir n'est-il pas d'obéir? répondit Flavie, qui sourit à son tour, car sa mauvaise humeur fut dissipée soudainement par cette conclusion inattendue.

Après avoir ramené la sérénité sur le visage de la jeune femme, préambule qu'un habile diplomate ne doit jamais négliger, la marquise se trouva un peu plus embarrassée qu'au commencement de la conversation; mais son hésitation fut courte, car les gens d'esprit se décident promptement, sauf à se repentir. Jusqu'alors, en causant avec sa belle-fille, elle avait soigneusement évité toutes les discussions dont le vicomte eût pu devenir le sujet, sachant bien que parler d'un homme, même pour en médire, c'est lui donner de l'importance, et que la contradiction irrite les sentiments mauvais, loin de les déraciner. Mais, en ce moment, la mère de Maxime comprit la nécessité de sortir de sa réserve systématique et d'éprouver le cœur qu'effleurait le dard d'un serpent, avant qu'une morsure sans remède eût livré passage au poison.

— C'est donc une chose arrangée, reprit-elle; nous restons à Paris. Dans le cours de l'été, nous retrouverons l'occasion de rendre visite à votre tante. C'eût été réellement dommage de ne pas être ici pour le mariage de Mlle de Cheneceaux.

— Ce sera superbe, à ce qu'il paraît, répondit Flavie avec vivacité; on ne parlait que de cela chez Mme d'Agost.

— Le printemps est décidément la saison des mariages, repartit Mme de Gardagne d'un air indifférent; hier, on m'en a appris une demi-douzaine, que j'ai tous oubliés, à l'exception

de celui de notre ami, M. de Choisy. En avez-vous entendu parler?

La jeune femme répondit à cette interrogation par un regard défiant, et sur ses lèvres une contraction nerveuse remplaça le sourire.

— M. de Choisy se marie? dit-elle ensuite d'une voix qu'elle s'efforçait d'affermir. Qui épouse-t-il?

— Je l'ignore, répondit la douairière sans avoir l'air de remarquer l'émotion de sa bru; mais la chose est sûre. M. de Choisy en a déjà fait part à votre père.

— Ah! oui, repartit Flavie en souriant de nouveau, mais cette fois avec une certaine ironie; son mariage avec Mlle de Villemars! c'est une vieille histoire.

— Vieille ou jeune, dit la marquise, elle paraît certaine, et tout le monde approuve M. de Choisy de quitter enfin le roman pour l'histoire.

— Il fait donc des romans? demanda Mme de Luscourt d'un air dont la naïveté laissait percer un secret persiflage.

— J'oubliais que vous aimez ces sortes d'ouvrages; sans cela, je ne me serais pas servie de ce mot pour caractériser une chose fort peu romanesque. Les dames ou demoiselles de l'Opéra passent en général pour préférer le positif à l'idéal.

— Ainsi M. de Choisy est convaincu d'éprouver une passion pour une actrice! dit la jeune provinciale, dont le dépit se trahit par une rougeur de plus en plus prononcée.

— Chanteuse ou danseuse, je ne sais lequel; c'est votre père qui raconte ces belles histoires. Mais le mot dont vous vous servez tombe encore dans l'exagération. Lorsqu'on a autant vécu que l'a fait M. de Choisy, on n'éprouve plus de passions.

— Il est des hommes qui n'ont jamais vécu et qui n'en sont pas plus passionnés pour cela, répondit Flavie d'un ton bref.

La marquise reçut sans sourciller ce trait lancé par ricochet contre son fils.

— Vous avouerez du moins, dit-elle, qu'avec un cœur pur et jeune il y a plus de ressources qu'avec une âme vieillie prématurément. Ce qui n'empêche pas que M. de Choisy, un peu mûr désormais pour le métier de séducteur, ne puisse devenir, en s'amendant, un très-bon mari. A quarante-cinq ans,

il est temps de faire une fin, comme disent sans façon ces messieurs.

— Vous voulez dire trente-cinq ans? observa Mme de Luscourt, contenant avec peine sa mauvaise humeur.

— Quarante-cinq, mon enfant, si même il n'a pas plus. Songez que M. de Choisy emploie, pour sa conservation, autant d'art que la coquette la plus raffinée. Mme d'Agost me disait encore l'autre jour qu'il met un corset. Vous en êtes-vous aperçue?

— Il est des hommes d'une tournure si gauche, qu'ils feraient bien de suivre cet exemple.

Mme de Gardagne laissa passer ce second javelot à l'adresse de Maxime, et reprit avec un sang-froid imperturbable :

— Malheureusement, on ne répare pas *des ans l'irréparable outrage*, comme dit Racine. Le vicomte a beau faire, il vieillit. Hier, je le regardais attentivement; j'ai été frappée de signes de maturité que je n'avais pas encore remarqués en lui. Décidément il a des cheveux gris.

Flavie se leva par un mouvement d'impatience.

— Qui n'a pas des cheveux gris? dit-elle en portant la main à sa chevelure noire et brillante comme le plumage du corbeau. M. de Choisy est fort spirituel, fort distingué, fort aimable, et si j'étais un homme, je ne choisirais pas un autre modèle.

Puis, changeant brusquement de conversation :

— Puisque nous n'allons plus à Selve, continua-t-elle, il est convenable, je pense, de prévenir ma tante, qui nous attend. Si vous le permettez, je vais lui écrire.

Sans attendre que sa belle-mère lui eût répondu, Mme de Luscourt sortit du salon, dont elle ferma la porte avec une vivacité puérile.

Une femme défend ses fantaisies bien plus que ses sentiments, en cela soumise à l'opinion sociale, qui proscrit la passion, mais tolère le caprice. Initiée, par le souvenir, aux mystères subtils de l'organisation féminine, la marquise éprouva une satisfaction inespérée en remarquant le dépit assez franchement manifesté par sa belle-fille.

— Si elle l'aimait, pensa-t-elle, quand on parle de lui, elle garderait le silence; si elle avait quelque chose à se reprocher, ses manières seraient plus aimables et son langage

moins provoquant. Elle est maussade, donc elle est vertueuse.

Au moment où la vieille dame formulait mentalement cette sentence, qu'une dévote seule pouvait admettre sans montrer de l'impolitesse à l'égard de la vertu, la porte du salon s'ouvrit, et un domestique annonça le vicomte de Choisy.

L'homme à la mode s'avança d'un air gracieusement empressé, sans laisser percer sur sa physionomie le désappointement qui lui causait la perspective d'un tête-à-tête qu'il avait espéré tout différent. De son côté, à la vue de l'être qu'elle regardait comme un loup ravisseur, la marquise prit une de ces déterminations énergiques devant lesquelles recule la prudence habituelle, mais que dicte parfois l'inspiration ou la nécessité du moment.

— Il n'y a rien à attendre de M. de Beaupré, se dit-elle tandis qu'elle accueillait par un sourire ambigu les compliments du vicomte. — Il vendrait sa fille pour un cheval, et son âme pour un chevreuil. Parler raison à Flavie, ce serait le meilleur moyen de la pousser à quelque imprudence. Mon fils ne doit rien savoir, car, avec l'éducation qu'il a reçue, et peut-être y ai-je mis de l'exagération, son intervention ne pourrait être que maladroite ou dangereuse. Il n'y a donc que cet homme à qui je puisse m'adresser ; et pourquoi ne le ferais-je pas ?

La question ainsi posée fut à l'instant même résolue par la mère de Maxime.

— Monsieur de Choisy, dit-elle en coupant court aux cajoleries hypocrites de son interlocuteur, je suis bien aise de trouver l'occasion de vous parler à cœur ouvert. Je désirerais avoir votre avis sur une chose qu'en ma qualité de provinciale, de dévote, de femme à préjugés, je crains de juger trop sévèrement. L'opinion d'un homme tel que vous, dont le défaut n'est pas, je crois, le rigorisme, me tranquilliseraient beaucoup, si elle se trouvait d'accord avec la mienne.

— Peste soit de la vieille folle ! se dit le vicomte ; me prend-elle pour un casuiste ? Que diantre veut-elle que je fasse de sa confession ? — Je vous écoute, madame, dit-il ensuite d'un ton respectueux ; mais, en vérité, je crains bien qu'en me consultant, vous ne fassiez trop d'honneur à mes faibles lumières.

— Que penseriez-vous, reprit gravement la marquise, d'un

homme qui, après s'être introduit dans une famille sous les dehors de l'amitié, abuserait de la confiance qu'il inspire, et payerait l'hospitalité qu'on lui accorde par une trahison d'autant plus indigne qu'elle est plus froidement combinée?

— Touché! pensa Choisy, dont la contenance toutefois ne laissa voir aucun embarras. — Madame, répondit-il, le fait dont vous parlez se renouvelle si fréquemment dans le monde, que, pour avoir le droit de le juger, il faut être soi-même irréprochable. Or, malheureusement, telle n'est pas ma position; ainsi que vous me l'avez fait comprendre vous-même, le rigorisme me siérait mal. Permettez-moi donc de me récuser. J'ai assez de mon propre examen de conscience, sans prétendre encore apprécier les péchés des autres.

— Je ne vous ai pas dit de sortir de votre examen de conscience, reprit Mme de Gardagne avec un sang-froid imperturbable; je souhaite que nous le fassions ensemble au contraire. Supposons un instant que l'homme dont je parle, ce soit vous.

— Moi, madame!

— Vous-même, monsieur; ne niez pas, ce serait me donner inutilement mauvaise opinion de votre esprit, et c'est assez, c'est trop déjà, de m'avoir autorisée à mettre en doute la délicatesse de votre cœur. Je vais aller au fait par le chemin le plus direct. Depuis six mois vous cherchez à plaire à madame de Luscourt.

— Pouvez-vous croire...

— Écoutez; je suis une vieille femme fort étrangère aux intrigues du monde; vous êtes, vous, un homme excessivement habile et d'une adresse consommée; entre nous, l'avantage est donc de votre côté : toutefois ne vous fiez pas trop à cette supériorité. Sur certains chapitres les femmes ne vieillissent pas et manquent rarement d'intelligence. Je vous le repète, depuis six mois, votre conduite a un but dont vous ne vous êtes pas écarté un seul jour. Vous ai-je deviné? Oserez-vous me dire que je me trompe?

Devant cette interrogation précise à laquelle un regard fixe et perçant donnait une véritable autorité, le vicomte comprit que toute dénégation serait gauche et inutile; son amour-propre d'ailleurs ne lui permit pas d'adopter, en face d'une petite et maigre douairière, le rôle d'un écolier qui se retranche dans le mensonge, pour échapper à la férule de son pédagogue.

— Puisque vous l'exigez, madame, dit-il d'une voix assurée ; quelque étrange que puisse paraître un pareil propos, je vous avouerai que j'aime madame de Luscourt.

— Elle ne peut vous entendre ; votre accent passionné est donc superflu, reprit la marquise ; maintenant permettez-moi d'interroger de nouveau votre franchise : oseriez-vous me répéter, la main sur la conscience, que vous aimez réellement ma belle-fille ?

— Il me semble, madame, que la confession est assez extraordinaire pour qu'on puisse y croire.

— J'admettrai donc que vous êtes de bonne foi, ce que, entre nous, j'étais peu disposée à reconnaître : dans ce cas, je dois vous apprendre à lire dans votre cœur mieux que vous ne l'avez fait jusqu'à ce jour. Oubliez un moment que je suis la belle-mère de madame de Luscourt, et causons de cette affaire comme si nous n'y avions intérêt ni l'un ni l'autre. Je comprendrais une passion qui aurait pour excuse l'extrême jeunesse, l'inexpérience ou le manque de discernement ; mais à votre âge, monsieur de Choisy, avec votre usage du monde et votre esprit supérieur, comment croire que vous puissez être dupe à ce point de vos propres sentiments ? Vous n'aimez pas, c'est moi qui vous le dis ; dans tout ceci, c'est votre vanité qui se trouve en jeu et non votre cœur. Si je dois en croire certains bruits assez accrédités, vous avez plus d'une raison pour être blasé sur les succès parisiens ; dans cet état de choses, madame de Luscourt, très-jeune et très-belle, faisant son entrée dans le monde au sortir de son village, vous a paru digne de figurer dans une sorte d'intermède provincial, qui rompît la monotonie de vos triomphes ordinaires.

— Ah ! madame la marquise, s'écria le séducteur de quarante ans, quel rôle odieux vous m'attribuez là !

— Je le trouve odieux en effet, répondit froidement madame de Gardagne, et mon désir le plus vif est de vous faire partager mon opinion. Résumons-nous. Vous voyez que j'ai deviné vos projets ; je n'ai pas besoin, je pense, de vous expliquer les miens. Vous trouverez toujours en moi un adversaire vigilant et infatigable. En ce moment, je ne suis pas une femme pieuse, qui, par un amour désintéressé pour la vertu, prend le parti de la morale outragée ; je suis une mère veillant sur l'honneur

de son enfant, c'est à dire une chose mille fois plus précieuse que sa propre vie. Voilà donc la question nettement posée. En ce moment je vous regarde comme un ennemi, et je vous préviens que je suis sur mes gardes. Maintenant, soyez franc à votre tour, qu'espérez-vous ?

— Je respecte trop madame de Luscourt pour avoir jamais espéré, dit le vicomte d'un ton moins dégagé que d'habitude.

— Voilà une bonne parole, et j'en prends acte, répondit vivement la mère de Maxime. Ainsi vous reconnaissez que de votre part l'espérance serait un outrage. Mais alors que prétendez-vous donc? car je ne vous crois pas homme à pratiquer la tendresse désintéressée des chevaliers d'autrefois.

Au lieu de répondre, M. de Choisy sourit avec une affectation qui ne dissimulait qu'à demi son embarras.

— Voyez combien votre cause est mauvaise, reprit madame de Gardagne en serrant de plus en plus le nœud coulant de sa dialectique ; — vous ne pouvez pas dire un mot qui ne se tourne aussitôt contre vous. Toutefois, je vous sais gré de l'opinion que vous avez de ma belle-fille. A son égard je ne vous aurais jamais pardonné une pensée injurieuse. Madame de Luscourt est une femme d'esprit, d'âme et d'honneur; pleine de jugement malgré sa grande jeunesse, et dont la raison exquise saura toujours suppléer l'expérience qui peut lui manquer encore. Je n'ai jamais douté d'elle; n'attribuez donc pas à des craintes dont elle aurait le droit d'être offensée, une démarche que me dicte un sentiment de convenance. Vous le savez mieux que moi, les jugements du monde sont parfois si inconsidérés qu'on ne saurait apporter trop de prudence pour les prévenir; ce n'est pas assez que la réalité soit irréprochable, il faut encore mettre les apparences à l'abri de toute critique ; en un mot, si je ne craignais d'être accusée de pédantisme, je vous répéterais que la femme de César ne doit pas même être soupçonnée.

— Bon ! nous voici maintenant dans l'histoire ancienne, pensa le vicomte; à quoi bon argumenter contre cette vertueuse matrone qui prend son imbécile de fils pour un César ?

La marquise fit une pause, comme pour donner à son interlocuteur le temps de répondre; voyant qu'il gardait le silence, elle reprit, d'un ton plus doux et avec un sourire dont l'âge n'avait pas entièrement détruit le charme :

— Voilà un sermon bien long, n'est-il pas vrai ? et je comprends qu'il vous ennuie : vous avez si peu l'habitude d'en entendre de pareils ! Avouez qu'en ce moment je suis la personne que vous haïssez le plus au monde. Je ne voudrais pas vous laisser cette impression-là ; car, en dépit de la vieillesse, j'ai encore ma coquetterie, et je tiens à ce que vous ne me détestiez pas trop. Voyons, mon cher monsieur de Choisy, est-il donc impossible que nous restions amis ? Si j'ai cru pouvoir nier la réalité de votre passion, en revanche je n'ai jamais mis en doute votre honneur. Un mot de vous suffirait pour me rassurer et mettre fin à ce débat pénible : ce mot, je vous le demande avec instance. Manque-t-il donc, à Paris, de femmes qui seraient fières d'inspirer les attentions que vous prodiguez dans un but stérile ? Voyez à quels raisonnements égoïstes et mondains vous me forcez d'avoir recours : c'est un péché que Dieu me pardonnera, je l'espère, à cause du motif qui me fait agir. Allons, montrez-moi qu'en vous croyant une âme accessible aux sentiments nobles, je ne me suis pas trompée. L'estime d'une femme de mon âge n'est pas, je le sais, un bien assez précieux pour payer la généreuse conduite que j'attends de vous ; mais songez que vous n'avez pas d'espoir, vous l'avez dit vous-même ; alors pourquoi préféreriez-vous l'humiliation d'un échec au mérite d'un sacrifice ?

Pendant cette péroraison, prononcée par la marquise avec une sorte d'attendrissement, Choisy avait mis en fort mauvais état un des boutons de son gilet.

— Il est écrit que les vieilles femmes seront toujours fatales aux victorieux, se dit-il avec une fureur concentrée. Chaque propos de cette vénérable sexagénaire me tombe perpendiculairement sur le chef, comme la tuile qui trancha les jours de Pyrrhus. Il est clair que je suis outrageusement battu. Une retraite honorable, voilà tout ce que je puis espérer de mieux.

— Madame, dit-il alors, d'une voix artificiellement émue ; ce n'est pas en vain que vous aurez fait un appel à mon honneur. Vous m'avez jugé d'une manière bien sévère en attribuant ma conduite à un froid calcul et non à l'entraînement de la passion ; mais, comme mes torts n'en sont pas pour cela moins réels, je n'ai pas le droit de me plaindre. Avouer ma faute, c'est vous dire que je suis prêt à la réparer. Si j'ai manqué de raison en

me défendant mal contre un sentiment plus sérieux que vous ne voulez le croire, j'aurai du moins le courage de me vaincre, et d'empêcher qu'il vous inquiète plus longtemps. Parlez, madame ; quoi que vous exigiez de moi, je jure de vous obéir.

— Très-bien, monsieur de Choisy, répondit la marquise, en accentuant avec énergie ses paroles ; voilà parler en galant homme. Je suis heureuse de voir que je vous avais bien jugé.

— Que me prescrivez-vous ? demanda le vicomte, qui affectait de cacher sous un sourire de résignation une tristesse réelle. Est-ce à l'exil que vous me condamnez ? fixez-m'en le lieu, et je m'y rendrai ; j'irai où il vous plaira de m'envoyer en Italie, en Allemagne, en Angleterre. Exigez-vous que je tombe malade, pour avoir un prétexte d'aller mourir d'ennui à Hières ?

— Je ne doute pas de votre talent pour jouer toute espèce de rôle, répondit la marquise en riant ; mais, en vérité, vous avez trop bonne mine pour pouvoir faire illusion dans celui de poitrinaire. D'ailleurs je ne veux apporter aucun dérangement dans vos affaires ni dans vos projets : j'ai votre parole, à laquelle je crois, et qui me suffit. Je ne vous impose donc rien ; je ne vous demande même pas de nous voir moins souvent : un changement trop brusque dans vos rapports avec nous pourrait être remarqué et avoir des inconvénients. Il est une prudence de conduite, un tempérament discret dans la manière d'être, que vous trouverez facilement si vous y mettez de la volonté, sans que j'aie besoin de rien vous prescrire de particulier. Soyez-en sûr, mon cher monsieur de Choisy, ce qui vous semble aujourd'hui pénible à accomplir, sera pour vous, un jour, un sujet de satisfaction pure et sans mélange : vous me remercierez alors. En attendant, je vous permets de me regarder un peu rancune ; car, enfin, je ne dois pas prétendre opérer votre conversion d'un seul coup.

L'homme de quarante ans se leva.

— Madame la marquise, dit-il d'un air de vénération, si jamais je me marie, c'est vous que je supplierai de me choisir une femme.

— Vous trouvez que j'ai la main heureuse ? répondit la belle-mère de Flavie, avec la malice qu'inspire souvent le succès.

— Oh ! madame ! ai-je mérité cette raillerie ?

— J'ai tort à mon tour. Vous vous conduisez si bien, que je serais cruelle de vous blesser, même par un mot ; mais vous devez me pardonner ma gaieté ; car c'est à vous que je la dois. Ainsi, indulgence mutuelle, et quittons-nous amis.

M. de Choisy se courba pour prendre la main qui lui était présentée, et il la pressa sur ses lèvres avec une galanterie respectueuse à laquelle, malgré la double glace de l'âge et de la dévotion, la douairière ne resta pas insensible.

— Au revoir, dit-elle d'une voix douce et pour ainsi dire rajeunie. Allez en paix, et ne péchez plus.

Après s'être incliné une dernière fois en mettant dans son salut une grâce digne des hommes de l'ancienne cour, le vicomte sortit du salon ; au moment où il en ouvrait la porte, il aperçut au milieu de la salle à manger Mme de Luscourt, immobile, mais depuis peu de temps sans doute, car sa robe offrait encore l'ondulation qu'imprime un mouvement rapide. A cette vue, le nouveau converti referma la porte et s'avança rapidement vers la jeune femme, qui se tenait debout devant lui, les joues couvertes d'un coloris éclatant. Par un geste dont la vivacité ne permettait aucune résistance, il lui prit la main, l'ouvrit, et y glissa un billet. En homme expérimenté, Choisy professait fort peu d'estime pour le système épistolaire, si cher aux apprentis séducteurs ; mais il savait qu'une fois entré dans cette voie, il est imprudent de s'y arrêter, car en amour les lettres réussissent par la quantité un peu plus que par la qualité.

Mme de Luscourt resta un instant interdite, puis la rougeur de ses joues prit une teinte plus ardente ; et sans dire un mot, mais avec une pantomime qui exprimait énergiquement le dépit et la colère, elle jeta le papier sur le parquet. Le vicomte ne fit pas même le simulacre de se baisser ; contraint à la retraite par l'entrée subite d'un domestique, il s'éloigna avec une aisance incomparable, se retourna lorsqu'il eut ouvert la porte, et disparut enfin, le sourire sur les lèvres, après avoir remarqué que la comtesse venait de poser le pied sur la lettre.

L'homme de quarante ans sorti, Flavie renvoya le domestique, ramassa le billet et entra dans le salon, avec un emportement irrésistible.

—Qu'avez-vous donc ? lui demanda aussitôt Mme de Gardagne ;

vous m'éblouissez avec vos belles couleurs et vos yeux étincelants.

— Je viens vous avouer une faute que vous me pardonnerez, je l'espère, répondit la jeune femme d'une voix rapide et entrecoupée. J'étais là, continua-t-elle en montrant la porte, et j'ai tout entendu.

La marquise accueillit cette complication imprévue sans témoigner aucun embarras.

— Et vous avez sans doute entendu des choses peu faites pour vous plaire, répondit-elle ; cela vous empêchera d'écouter aux portes une autre fois.

— J'ai appris que j'avais en vous la meilleure et la plus indulgente des mères, reprit Mme de Luscourt, entraînée par l'émotion du moment.

— Qu'il ne soit plus question de cela, mon enfant, interrompit Mme de Gardagne avec le tendre accent d'une mère véritable. Grâce à Dieu, nous ne nous sommes écartées ni l'une ni l'autre de notre devoir ; et j'espère que LUI maintenant remplira le sien, car je le crois de bonne foi.

— Voici une preuve de cette bonne foi, s'écria Flavie d'une voix vibrante ; et par un geste plein de noblesse et de résolution, elle offrit à sa belle-mère la lettre du vicomte.

La vieille marquise s'élança de son fauteuil, et ses yeux allumés soudainement, exprimèrent presque au même instant la colère et la joie.

— Ainsi donc il me trompait, dit-elle avec énergie ; c'est notre bon ange qui lui a inspiré cette indigne conduite, car maintenant il est impossible que vous ne le jugiez pas, que vous ne le méprisiez pas.

— Je le hais, répondit la comtesse de plus en plus exaltée ; j'ai pu être irréfléchie, légère, coquette même, mais je ne lui ai jamais donné le droit de m'outrager ainsi ; car c'est par violence qu'il m'a forcée de prendre cette lettre ; c'est la première qu'il m'écrit, je vous le jure, et vous voyez que je ne l'ai pas lue.

— C'est la seconde, reprit gravement Mme de Gardagne, qui tira de sa poche le billet de la veille ; et je dois avouer que j'ai été moins discrète que vous.

En trouvant sa belle-mère si merveilleusement instruite,

Flavie ne put s'empêcher de baisser les yeux, et elle remercia le ciel qui lui avait envoyé si à propos un redoublement de vertu.

La marquise prit entre le pouce de l'index les deux épîtres criminelles et fit un mouvement pour les jeter au feu.

— Si vous les brûlez, il croira que je les ai lues et que je les garde, s'écria la jeune femme en lui saisissant le bras.

— Vous avez raison ; mais vous ne pouvez les lui rendre vous-même ; c'est moi que ce soin regarde.

A ces mots Mme de Gardagne mit les deux lettres dans sa poche ; puis elle fit asseoir sa belle-fille à ses côtés, lui prit les mains, et lui prodigua les paroles les plus douces, les conseils les plus affectueux ; elle parla longtemps ainsi avec l'éloquence pénétrante que les femmes trouvent toujours pour exprimer les sentiments du cœur, et, succès vainement cherché jusqu'alors, elle obtint, en retour de son épanchement maternel, une réponse qui lui réjouit le cœur, tant elle était inattendue et raisonnable.

— Ma mère, partons pour Luscourt, lui dit Flavie en cédant à son entraînement. Paris me déplaît ; la vie qu'on y mène est pleine de dissipations et de perfidies. J'ai besoin de repos et de solitude ; il me semble que je serais si bien là-bas, loin de ce tourbillon qui porte à la tête un vertige dangereux ; près de mon père, de vous, si bonne pour moi, de Maxime qui m'aime si réellement ! Partons, je vous le demande comme une grâce.

— Oui, ma fille, nous partirons, puisque vous l'exigez, répondit la marquise trop habile pour ne pas accueillir avec empressement cette proposition, que la prudence seule avait retenue jusqu'alors sur ses lèvres.

Ce jour-là, par infraction à ses habitudes régulières, Maxime de Luscourt se fit attendre à l'heure du dîner ; il arriva enfin, le corps à jeun, mais l'âme nourrie d'un fort beau sermon que venait de prêcher à Notre-Dame l'abbé Lacordaire. Selon l'usage des esprits exclusifs, qui imposent volontiers aux autres leurs propres émotions, le pieux jeune homme n'imagina rien de plus à propos que de faire profiter sa famille de la leçon dont il avait été charmé. Sa serviette à peine déployée, il se mit d'une ardeur impitoyable à battre en brèche l'école philosophique du XVIIIe siècle ; comme le sermon avait eu trois points et que le dîner n'a-

vait pas trois services, le dessert était arrivé à sa fin avant que Maxime eût fini de pulvériser Voltaire et Rousseau, ces deux éternelles cibles des prédicateurs modernes. M. de Beaupré écoutait l'homélie de son gendre avec la facile résignation de l'homme qui mange ; Flavie, le front immobile et baissé, était fort attentive, à moins qu'elle ne fût fort distraite ; Mme de Gardagne enfin, pour la première fois peut-être, observait son fils d'un regard plus scrutateur que complaisant. Insensiblement subjuguée par les idées mondaines qu'avaient fait éclore parmi les austérités de son esprit les événements accomplis depuis deux jours, la marquise sentit tomber de ses yeux les écailles qu'y avaient collées jusqu'alors la dévotion et la maternité. Malgré sa tendresse, elle ne put s'empêcher de remarquer que Maxime, avec sa grande redingote noire, sa cravate blanche, ses cheveux longs et plats qui semblaient attendre la tonsure, avait une physionomie scolastique, plus convenable à un religieux qu'à un homme du monde, et sur laquelle la suprême élégance de M. de Choisy projetait par comparaison une sorte de ridicule. Passant des manières aux paroles, et en dépit de sa piété personnelle, il lui parut aussi que son fils se montrait excellent théologien, beaucoup plus que ne l'exigeait la circonstance.

— Il n'en finira pas avec Voltaire, se dit-elle sans pouvoir résister à sa mauvaise humeur. Je ne lui ai jamais vu cette fureur d'argumentation. A qui en veut-il ? Personne ici ne songe à le contredire. Il serait si nécessaire pourtant qu'il fût aimable pour Flavie, et il ne voit pas qu'il l'ennuie à mourir. Car je suis forcée d'en convenir, il est réellement ennuyeux. Sa voix si agréable, quand il parle doucement, le devient moins à mesure qu'il s'échauffe, et ses gestes, qu'il prodigue, manquent d'aisance et de grâce. On a raison de le dire, les mères sont aveugles ; je n'avais jamais remarqué aussi bien qu'en ce moment tout ce qui manque encore à mon pauvre Maxime. Son esprit est élevé, son cœur excellent, son caractère plein de loyauté ; ses principes religieux sont, grâce au ciel, inébranlables ; en un mot, le fond chez lui est tout ce qu'on peut désirer de noble et d'honnête ; mais la forme... la forme, est quelque chose après tout ; elleest même beaucoup aux yeux des gens frivoles, et la frivolité n'est-elle pas l'essence de nous autres femmes ? Si pour

parer ses excellentes qualités, Maxime possédait le quart des agréments mondains dont M. de Choisy fait un si déplorable usage, il serait un cavalier accompli, et Flavie l'adorerait. Allons? le voilà qui revient au Contrat social! Décidément il a juré d'être insupportable!

Mme de Gardagne se leva par un mouvement d'impatience et mit ainsi fin à l'interminable sermon de son fils. Rentrée dans son appartement, elle passa la soirée et presque la nuit dans une méditation dont les impulsions contraires ébranlèrent des idées implantées dans son esprit par la misanthropie, et qui depuis vingt années y avaient poussé des racines indestructibles en apparence. Peu à peu l'humanité primitive du craractère perça la couche artificielle dont l'avaient couverte les pratiques d'une vie rigide jusqu'à l'intolérance, et sous la dévote, la femme reparut. La marquise reconnut alors que si la vertu est toujours nécessaire, elle est dans certains cas insuffisante, et que l'éducation de Maxime, exclusivement consacrée à l'apprentissage du bien, se trouvait incomplète dans une société où le mal existe à l'état de puissance, sinon souveraine, au moins militante. Elle comprit que la piété, jointe à l'ignorance, peut devenir une perfection dans la solitude, mais que dans le monde l'union de ces deux choses entraîne après elle mille dangers; car le monde est un combat où les méchants ont le choix des armes; et bien que cette loi soit injuste, il faut s'y soumettre ou renoncer à la lutte. Le droit le meilleur est assuré de sa défaite s'il tend sa gorge nue au fer de l'iniquité; pour combattre les esprits maudits, les anges, si l'on en croit Raphaël et Milton, ne prirent-ils pas, à l'exemple de leurs adversaires, la lance et l'épée? Ainsi la religion même, du moment qu'elle met le pied dans l'arène terrestre, doit accepter pour arme la science, sauf à briser ce glaive d'un jour, lorsqu'elle déploie ses ailes immortelles pour remonter au ciel d'où elle est descendue.

La marquise ne recula pas devant la conséquence des idées nouvelles que lui imposait en ce moment l'expérience.

— J'ai eu tort, se dit-elle, de trop écouter mes sentiments personnels; je me suis conduite comme le ferait une mère qui enverrait son fils dans un bois plein de voleurs, en lui défendant de prendre un fusil de crainte qu'il ne se blessât. Pour un mari, Paris est un véritable coupe-gorge; et tel que je l'ai élevé,

mon pauvre Maxime se trouve sans défense contre les larrons d'honneur qui s'y rencontrent à chaque pas. Qu'a-t-il à leur opposer? Son innocence! Avec cela, je l'espère, on fait son salut dans l'autre monde, mais dans celui-ci l'on succombe; et moi je veux qu'il arrive au royaume céleste par un chemin moins douloureux que ne l'a été le mien; je veux qu'il soit heureux enfin. Le bonheur, il ne peut le trouver en dehors de l'amour de Flavie, et cet amour qu'il n'a pas su obtenir jusqu'à présent, il le lui faut à tout prix, dût-il, pour plaire, contracter quelques-uns des défauts qui font le succès des jeunes gens à la mode. Il faut qu'il devienne, comme eux, aimable, élégant, séduisant, dût-il... Je ne veux pas songer aux conséquences; je redoublerai d'austérités pour moi-même, je prierai nuit et jour; s'il le faut je ferai pénitence pour lui; et Dieu nous pardonnera, car enfin, je suis mère! Et quel péché ne commettrait pas une mère pour assurer le bonheur de son enfant?

Le lendemain, Mme de Gardagne fit appeler Maxime, qui se hâta de se rendre à cette invitation.

— J'ai tenu hier un conseil d'état avec ta femme, lui dit-elle; nous avons décidé qu'au lieu d'aller chez Mme de Selve, nous retournerions directement chez nous. Les derniers bals ont un peu fatigué Flavie, moi-même je sens que la vie de Paris ne convient guère à ma santé; ainsi donc nous partirons ces jours-ci, peut-être demain.

— Je vote pour que ce soit aujourd'hui, répondit Maxime d'un ton joyeux; il me tarde d'être à Luscourt et d'y reprendre notre vie simple et tranquille. Le tourbillon du monde parisien convient si peu à mes goûts et à mes habitudes, que chaque jour j'éprouve un désir plus vif d'en sortir.

— Il faut pourtant te résigner à y rester encore quelque temps.

— Comment cela! est-ce que je ne pars pas avec vous?

— Tu oublies notre procès.

— Il ne doit être appelé en cour de cassation que dans six semaines, deux mois peut-être.

— Oui, mais d'ici là ne faut-il pas conférer avec ton avocat, voir tes juges, enfin te tenir au courant de mille incidents qui peuvent survenir d'un moment à l'autre? Les affaires avant tout, Maxime; songe que tu es un homme maintenant, et que

tu es responsable de la bonne administration de notre fortune. Ainsi donc, que cela te contrarie ou non, il est nécessaire que tu demeures à Paris, jusqu'à l'arrêt de la cour de cassation.

— Puisque vous le voulez, je resterai, répondit le fils obéissant; mais, je vous le jure, c'est pour moi un véritable sacrifice. Que vais-je faire ici, lorsque vous serez parties toutes deux?

— N'as-tu pas mille manières d'employer tes journées et de mettre le temps à profit?

— Sans doute. L'étude d'abord; je vous promets que la Bibliothèque royale recevra plus souvent ma visite que ne le feront les salons du beau monde.

— L'étude! Écoute, Maxime, dit Mme de Gardagne d'un air réfléchi; tu es bien savant déjà, et je crains parfois que tu ne le deviennes trop. Tu vas me trouver un peu frivole pour mon âge, tu vas croire que je n'ai pas su éviter l'influence de la société brillante dans laquelle nous avons vécu cet hiver; mais n'importe, il faut que je te fasse part d'un plan d'études, probablement un peu différent du tien, et auquel j'avais pensé que tu ferais bien de t'appliquer pendant notre absence.

— Parlez, ma mère, répondit Luscourt en riant. N'êtes-vous pas mon guide et mon oracle? Que voulez-vous que j'apprenne, l'hébreu ou le sanscrit?

— Tout ce qu'il y a de plus français, au contraire. Je désirerais te voir perfectionner quelques parties de ton éducation trop négligées peut-être jusqu'à ce jour, et, je dois en convenir, négligées par ma faute. L'équitation, par exemple, la musique, l'escrime même, la danse....

— L'escrime! la danse! s'écria Maxime d'un air ébahi.

— Tu comprends bien qu'il ne s'agit ni de te battre, ni de figurer dans un bal. Mais tous ces exercices, très-innocents en eux-mêmes, fortifient la santé, développent le corps, et contribuent à donner au maintien une liberté, une bonne grâce qu'il ne faut jamais dédaigner.

— Vous me trouvez donc une bien mauvaise tournure? dit le jeune homme, qui se mordit les lèvres malgré sa vertu.

— Entre une mauvaise tournure et des manières accomplies, il y a bien des nuances, mon enfant, et je t'avouerai, excuse ma petite vanité maternelle, que je serais heureuse de te voir tirer de tes avantages personnels le meilleur parti possible.

— Que les autres me jugent gauche et rustique, je vous jure que cela m'est fort égal; mais vous, ma mère, vous savez bien que vos moindres désirs sont des lois pour moi. Ainsi donc, pour peu que cela puisse vous plaire, je ferai des armes, je danserai, je valserai au besoin.

— C'est comme pour ta toilette, reprit la marquise, satisfaite d'avoir gagné ce premier point; je ne sais en vérité où tu es allé chercher un tailleur; on dirait que pour faire tes habits il a pris ses mesures sur M. de Beaupré.

— Mon Dieu! ma mère, je ne vous ai jamais vu cette coquetterie pour ce qui me regarde. Depuis quand vous occupez-vous de la coupe de mes habits? répondit Maxime, qui ne pût s'empêcher de jeter un coup d'œil sur sa redingote, dans laquelle il se trouvait en effet un peu plus à son aise que ne l'eût voulu l'élégance.

— Pour qui aurais-je de la coquetterie, sinon pour toi, qui réellement n'en as pas assez?

— Je ne vois pas qu'il soit fort nécessaire que je devienne un fat, s'écria le jeune mari avec une sorte de pruderie.

— Il n'est pas question de devenir un fat, mais d'acquérir certaines qualités, superficielles si tu veux, et pourtant nécessaires dans ta position. Tes principes sont trop solidemment arrêtés pour que le vernis de la mode les puisse altérer en rien. Après tout, la vertu n'exclut pas l'élégance, et l'on peut mener une conduite irréprochable en portant des habits bien faits. Autrefois, lorsqu'un jeune homme faisait son entrée dans le monde, il prenait volontiers pour modèle quelque cavalier réputé pour l'excellence de ses manières, et acquérait ainsi par une imitation intelligente les dehors brillants et gracieux que la société a le droit d'exiger de ceux qui la fréquentent. Pourquoi ne suivrais-tu pas cet exemple? Parmi les hommes de ta connaissance, il en est trois ou quatre capables de te donner, à cet égard, de très-bonnes leçons; M. de Choisy, par exemple. Il est bien entendu que je ne parle ici que de ses manières, et non de son caractère, que j'apprécie un peu moins.

— Je vous assure que Choisy est mal jugé, répondit Maxime avec bonhomie. Pour moi, je l'ai toujours trouvé plein d'honnêteté et de délicatesse. Il connaît mes principes, et, s'il ne les partage pas entièrement, du moins il les respecte. Vendredi, par

exemple je dînais chez lui; eh bien! il n'y avait pas un seul plat de gras. C'est une bien petite chose, j'en conviens; mais enfin, de la part d'un homme peu religieux, c'est une attention, une marque de déférence dont je lui ai su beaucoup de gré.

En entendant cet éloge du vautour prononcé par la colombe, la marquise éprouva une violente tentation de dessiller les yeux de son fils, mais la prudence la retint.

— C'est précisément, dit-elle, ce bon goût, cette science des choses convenables, ce savoir-vivre enfin, que je voudrais te voir acquérir; et dans ce sens, la connaissance de M. de Choisy ne peut que t'être utile. Je désire en général que pendant notre absence tu voies les hommes de ton âge plus que tu ne l'a fait jusqu'à présent. Sans t'entraîner à l'oubli d'aucun devoir, cette fréquentation modifiera, je l'espère, une certaine rigidité de manières que tu pousses quelquefois jusqu'à l'exagération. Songe que je veux que tu nous surprennes à ton retour à Luscourt, et sois sûr que Flavie ne verra pas non plus de trop mauvais œil cette métamorphose.

— Je dois conclure de ceci que vous me trouvez toutes deux excessivement peu aimable, répondit Maxime, qui ne put comprimer un secret dépit. Au reste, comme je ne demande qu'à vous plaire, je n'épargnerai rien pour me corriger. Après tout, conquérir le mérite auquel tant de jeunes gens doivent leurs succès dans le monde, ne me paraît pas une chose beaucoup plus difficile que d'apprendre le grec ou l'algèbre.

La marquise remarqua le mécontentement de son fils avec un mélange de joie et d'inquiétude.

— Il est piqué au vif, se dit-elle, et déjà il ne demande plus qu'à voler de ses propres ailes. Mon Dieu! que l'éducation la plus sage se trouve faible aussitôt que s'éveille la vanité. Maintenant, pourvu qu'il n'aille pas trop loin!

Le lendemain Mme de Gardagne et sa belle-fille, accompagnées de M. de Beaupré, quittèrent Paris; car la marquise avait pour habitude de ne jamais différer l'accomplissement d'une résolution, et en cette circonstance, il lui parut prudent de ne pas laisser refroidir la fièvre de vertu de la jeune femme. Quelques heures après, Maxime se présenta chez M. de Choisy.

— Vous voyez un homme veuf et orphelin, lui dit-il d'un ton

plus dégagé que de coutume, car les conseils de sa mère avaient ouvert à ses idées un nouvel horizon.

En apprenant le départ précipité des deux femmes, le vicomte éprouva une surprise qui, pendant un instant, lui coupa la parole.

— Ah ! vieux Tartufe en jupon, se dit-il ensuite, voilà comme tu exécutes les traités. Ton homélie d'avant-hier n'était donc qu'un piége ! Heureusement je suis un trop vieux renard pour m'y être laissé prendre. A trompeur, trompeur et demi ! Flavie n'a sans doute pas osé résister aux ordres de sa duègne, mais du moins elle emporte un talisman qui ne lui permettra pas de m'oublier, et qu'elle contemplera, j'en suis sûr, plus d'une fois. Décidément je n'ai fait aucune faute ; en toute autre circonstance, écrire eût été un trait d'écolier ; mais le cas de séparation échéant, mes deux épîtres deviennent fort utiles. Pendant l'absence on oublie les paroles, tandis qu'on relit les lettres. Où aura-t-elle caché les miennes ? Près de son cœur sans doute ; c'est là le portefeuille ordinaire des correspondances secrètes.

— Voilà des papiers relatifs à l'affaire des bois de La Chesnaie, que ma mère m'a chargé de vous remettre, reprit Luscourt en tirant de sa poche un paquet soigneusement cacheté, aux armes de la marquise de Gardagne.

Le vicomte déchira l'enveloppe avec négligence. Au milieu d'une demi-douzaine de contrats et de pièces de procédure, il aperçut un second paquet beaucoup plus petit, sur lequel une main un peu tremblante avait écrit les mots suivants : « Lettres lues par Mme de Gardagne seule, et renvoyées par elle à M. le vicomte de Choisy, qui comprendra sans doute le ridicule et l'inutilité d'une correspondance dont le seul résultat serait de divertir une vieille femme. »

L'amoureux de quarante ans lut deux fois cette suscription d'un air ébahi.

— Permettez que j'aille mettre ces papiers dans mon bureau, dit-il à Maxime en essayant de reprendre son sang-froid, et il entra dans sa chambre à coucher. Avec une sorte de frénésie il brisa le cachet de cette enveloppe railleuse, qui, en s'ouvrant, lui laissa dans la main les deux lettres écrites par lui-même à Mme de Luscourt. A cette vue le vicomte resta pétrifié. Au mi-

lieu de sa stupéfaction, ses yeux s'étant portés machinalement sur une glace, sa propre figure lui apparut si lamentablement consternée qu'après un instant de contemplation il partit d'un éclat de rire immodéré.

— Délicieux, sur mon âme ! se dit-il alors. J'écris à la femme, c'est la belle-mère qui lit mes lettres, et c'est le mari qui me les rapporte, sans se douter, le vertueux qu'il est, de la singulière mission dont on l'a chargé. Cette vieille marquise est réellement une femme d'esprit ! Mais comment mes pauvres billets ont-ils pu tomber entre ses mains? Il faut donc que cette petite provinciale les lui ait remis. Je ne l'aurais jamais crue capable d'un trait pareil. Si ce n'est pas niaiserie, c'est noirceur, car enfin on ne se conduit pas ainsi. Livrer un écrit aussi confidentiel, c'est trahir le secret de la confession ! Elle m'avait donné si bonne opinion d'elle l'autre jour, par la prestesse avec laquelle son pied s'était posé sur ma lettre ! C'est l'approche de Pâques qui m'attire cet échec, et je mérite ce qui m'arrive ; ne sais-je pas par expérience qu'en carême un amant est toujours battu. Ainsi donc me voilà en pleine déroute, repoussé, démasqué, et, qui plus est, baffoué par une vieille femme. Je suis sûr qu'elle rit en ce moment de la sotte figure que je viens de faire et qu'elle a sans doute devinée, car elle a la malice d'un démon. Mais patience ! je ne suis pas homme à amener si vite mon pavillon, et j'ai gagné plus d'une bataille aussi désespérée que celle-ci.

Choisy avait recouvré son aplomb ordinaire lorsqu'il rentra au salon. Après quelques instants de conversation, Maxime lui fit part de la nécessité où il se trouvait de rester à Paris pendant un ou deux mois. Cette ouverture sema dans l'esprit du vicomte une de ces idées machiavéliques dont le germe, accueilli par une imagination ardente au mal, se développe avec la rapidité de croissance qu'un proverbe vulgaire attribue aux herbes malfaisantes.

— Cette vieille belle-mère est mon mauvais génie, se dit, après le départ de Luscourt, l'imitateur de Lovelace ; elle voit tout, elle devine tout, et elle possède l'ouïe de la fée Fine-Oreille, qui entendait pousser les plantes. Tant que Flavie se trouvera sous sa surveillance diabolique, tous mes frais de séduction seront perdus comme ils l'ont été jusqu'à ce jour. Il faut en finir

avec cette reine douairière, qui, après tout, prolonge de la manière la plus illégale l'exercice de son autorité. La petite femme est fort disposée à une révolte, dont elle est sûre de recueillir les bénéfices ; il s'agit donc uniquement d'y faire participer le mari, et jamais l'occasion n'a été plus favorable. L'obéissance passive de ce Luscourt résulte de l'éducation qu'il a reçue ; modifions les principes, la conduite se modifiera à son tour. Deux ou trois mois qu'il va passer ici, loin du giron maternel, doivent suffire, et au-delà, pour l'affriander au lait enivrant de la liberté. Le joug de sa mère brisé, l'honnête jeune homme se range immédiatement sous celui de sa femme : c'est là le sort de toutes les révolutions. Flavie, qui aime Paris, voudra venir l'habiter, tandis que la douairière restera confinée dans son château, comme il convient aux puissances détrônées. Alors se ranime mon étoile, en ce moment éclipsée. Le jour où je me trouverai en tiers avec cet intéressant ménage, n'ayant plus pour adversaires que la vertu de la femme et l'esprit du mari, ce jour-là je serai bien près de la victoire. L'émancipation du trop vertueux Luscourt, tel est donc le but qu'il faut atteindre avant tout.

Le lendemain, après avoir combiné les moindres détails de son projet, afin de rendre plus efficace l'espèce de propagande révolutionnaire dont il voulait faire usage, le vicomte demanda son cabriolet et se fit conduire chez Maxime.

— Mon cher, lui dit-il, depuis hier j'ai fait une réflexion assez sage que je viens vous soumettre. Maintenant que ces dames sont parties, pourquoi conserveriez-vous un appartement qui vous coûte fort cher, et où vous vous ennuierez nécessairement, car rien n'est triste comme les lieux qu'ont habités les personnes qui nous sont chères. Vous savez que je suis logé grandement ; venez dresser votre tente chez moi, sans façon. Loin de me gêner vous me ferez plaisir ; et vous trouverez à cet arrangement l'avantage de ne pas être seul, ce qui serait plus désagréable pour vous que pour tout autre, puisque vous avez toujours vécu en famille. Vous verrez là, tous les jours, Villaret, Marcenay, et d'autres aimables garçons qui n'engendrent pas la tristesse. C'est une société un peu mondaine, j'en conviens, mais, avec la meilleure volonté du monde, je ne peux vous en offrir une autre. D'ailleurs votre conscience doit être tranquille : chez moi vous serez chez vous, et toutes vos habitudes

seront scrupuleusement respectées. Est-ce une chose arrangée?

— Il semble que ma mère lui ait donné le mot, pensa Maxime; et je ne serais pas étonné que ce fût une chose concertée entre eux. Dans tous les cas, pourquoi refuserais-je?

Le provincial accepta donc la proposition de son déloyal ami, chez lequel il s'établit le soir même. Il arrive souvent qu'un loup s'introduit dans une bergerie ; cette fois l'agneau acceptait l'hospitalité du loup. Par une coïncidence bizarre, la vieille marquise et le vicomte, ces deux irréconciliables ennemis, avait choisi le même chemin, quoique le but de l'un fût diamétralement opposé à celui de l'autre. Maxime obéit presque sans résistance à la double impulsion qui lui était donnée ; car les dernières paroles de Mme de Gardagne avaient produit sur son esprit un effet que l'absence accrut, loin de l'affaiblir. Blessé dans sa vanité, ce mal universel, contre lequel la piété même ne sert pas toujours de préservatif, le jeune homme trop bien élevé se dit que, puisque sa mère elle-même lui trouvait des imperfections, il était probable que ces imperfections étaient des défauts véritables, et il éprouva une mortification mêlée d'une sorte de crainte, en pensant qu'à cet égard Flavie était peut-être non moins clairvoyante que la marquise.

— Je suis réellement fort mal habillé, se dit-il, un soir qu'il se trouvait avec les élégants amis du vicomte, en se contemplant dans une glace plus attentivement qu'il ne l'avait fait pendant toute sa vie.

Le lendemain, à déjeuner, il dit à Choisy, d'un air d'indifférence : Donnez-moi, je vous prie, l'adresse de votre tailleur ; j'ai quelques emplettes à faire et je suis peu content du mien.

— Je vous mènerai moi-même chez Blin, répondit l'homme à la mode, qui ne put retenir un sourire en se disant tout bas : Le premier pas est fait.

— Puisque vous avez cette complaisance, reprit Luscourt, serez-vous, en même temps, assez bon pour m'indiquer un manége où je puisse prendre quelques leçons d'équitation, qui me sont fort nécessaires? Hier, sur le boulevart, j'avais honte d'être à cheval à côté de vous.

— Alors, nous passerons par la rue Cadet.

— Grisier n'est-il pas le meilleur maître d'armes de Paris? demanda Maxime quelques instants après.

A cette question, plus inattendue que les autres, Choisy resta un moment sans répondre.

— J'aime mieux cela, pensa-t-il enfin ; il est bon qu'il sache manier l'épée : de la sorte, je n'aurai pas l'air d'un de ces prudents séducteurs qui, avant d'aimer une femme, consultent la faiblesse ou la lâcheté du mari.

L'émancipation dont la marquise et le vicomte espéraient des résultats si contraires, était de fait commencée. Poussé dans cette voie nouvelle par l'amour-propre, Maxime y fut retenu par un attrait qu'il avait pendant bien longtemps jugé frivole et méprisable. Insensiblement il éprouva une satisfaction involontaire en remarquant le changement avantageux qu'apportaient dans ses manières une mise recherchée et l'étude de modèles élégants ; il finit par regarder avec une certaine complaisance les avantages personnels auxquels son rigorisme n'avait accordé jusqu'alors qu'une attention distraite et parfois dédaigneuse. La culture du corps, il est vrai, ne nuisit en rien d'abord à celle de l'esprit, et la décoration un peu païenne de la forme n'altéra pas l'innocence de l'âme. En dépit de ses gants jaunes et de ses éperons désormais inamovibles, Maxime allait à la messe le dimanche, faisait maigre le vendredi, et disait chaque jour ses prières, mais à côté de l'observance des devoirs auxquels il était accoutumé, s'introduisit peu à peu un insidieux relâchement dans les habitudes moins strictement prescrites par la loi divine. Sa prédilection pour les méditations pieuses et pour les discussions théologiques s'affaiblit faute d'aliment, et la conversation spirituelle, sarcastique, intempérante, des amis de son hôte, le jeta dans un ordre d'idées de plus en plus étrangères aux choses de la religion. Un soir, Maxime se trouva dans une loge à l'Opéra, sans trop savoir sur quel démon il devait rejeter l'inspiration de ce péché, véniel pour tout autre, mais grave à ses yeux, car c'était le premier de ce genre qu'il commettait.

— Que trouvez-vous de plus extraordinaire à l'Opéra ? lui demanda le vicomte.

— C'est de m'y voir, répondit Luscourt en parodiant avec contrition le mot du doge de Venise.

Quelques jours plus tard, dans un bal donné par Villaret, et où il était allé en toute innocence, il fut présenté par le maître

de la maison à une fort jolie femme qui lui demanda s'il valsait. — Non, répondit la piété; oui, dit de son côté l'amour-propre; mais cette dernière réponse fut la seule qui parvint aux oreilles de l'interrogatrice : Maxime valsa donc avec elle, fort mal, selon l'usage des hommes vertueux. Si la valseuse eut lieu d'être mécontente, en revanche il fut tellement ravi de son nouveau péché, que sa conscience ne s'en alarma que le lendemain. Il pensa à sa femme si jeune, si charmante, et il lui écrivit la lettre la plus tendre qu'elle eût jamais reçue de lui. Pendant toute la journée, il ne rêva qu'aux beaux yeux noirs de Flavie, et au bonheur qu'il éprouverait à les revoir. Mais le lendemain, en dépit de lui-même, il se rappela les languissants yeux bleus de sa valseuse et finit par se souvenir, quelque nouveau démon aidant, qu'elle lui avait permis d'aller la voir. Si cette visite eut lieu, si elle fut réitérée, si elle devint de quelque utilité pour la complète émancipation du sage de vingt-cinq ans, voilà ce que nous ignorons absolument et qu'il nous est impossible de dire.

Depuis trois mois Maxime demeurait chez le vicomte avec lequel il vivait dans une familiarité de plus en plus intime et confidentielle; la cour de cassation avait rendu un arrêt favorable, il y avait déjà trois semaines, sans qu'il eût l'air de songer à son départ; dans la correspondance qu'il entretenait fort exactement avec sa femme et sa mère, il trouvait insensiblement de nouveaux prétextes pour prolonger son séjour à Paris. Un jour Mme de Gardagne reçut une lettre qu'elle porta aussitôt à son nez avant de l'ouvrir.

— Du papier ambré! s'écria-t-elle avec anxiété; mon Dieu! l'enfant prodigue n'en eût pas fait d'autres!

Le soir même une épitre de la marquise enjoignit à Maxime de revenir dans sa terre où des affaires impérieuses réclamaient sa présence.

Par une belle matinée du mois de juillet, une chaise de poste entra, au grand trot des chevaux, dans la cour du château que traversaient par hasard en ce moment Mme de Gardagne et sa belle-fille. A la vue du vicomte de Choisy, qui descendit le premier de la voiture, les deux femmes restèrent immobiles; mais leur étonnement changea d'objet dès qu'elles eurent aperçu le second voyageur, qu'elles ne reconnurent pas d'abord. C'était

Maxime cependant, mais Maxime changé au point d'être en effet presque méconnaissable. Une courte redingote de voyage faisait valoir sa tournure élancée; sa cravate noire était mise avec un goût irréprochable; ses cheveux blonds, bouclés selon le type à la mode, encadraient gracieusement le haut de ses joues; de fines moustaches se dessinaient sur sa lèvre supérieure en relevant l'expression de sa physionomie; ses yeux enfin, jadis si endormis, brillaient comme ceux de l'aigle et comme eux semblaient prêts à braver le soleil. L'élégant jeune homme sauta lestement à terre, eut l'air d'hésiter un instant, et se jeta dans les bras de sa mère qu'il embrassa tendrement. Quand vint le tour de Flavie, il la pressa sur sa poitrine avec une expression si vive, qu'au sortir de cette étreinte inaccoutumée, la jeune femme recula d'un pas, les yeux baissés et les joues couvertes d'une rougeur soudaine.

Mme de Gardagne avait oublié la présence du vicomte; elle ne voyait plus que son fils, qu'elle contemplait avidement de la tête aux pieds, et devant qui elle restait plongée dans une extase mêlée d'un certain effroi. A la fin, la vanité de la mère l'emporta sur les scrupules de la dévote.

— Mauvais sujet, dit-elle en accentuant ce mot avec une involontaire complaisance; quelle excuse allez-vous nous donner pour justifier votre absence?

— Ma mère, répondit Luscourt en souriant; n'est-ce pas vous qui m'aviez exilé? j'attendais qu'il vous plût de me rappeler?

— Et tu attendais patiemment, à ce qu'il me semble, dit la douairière à l'oreille de son fils qui venait de lui offrir le bras pour entrer au château.

— Allez-vous me gronder, parce que je vous ai obéi? reprit Maxime d'un ton assez léger.

— Je crains que tu n'aies outrepassé mes instructions.

— En ce cas, je compte sur votre indulgence, car l'excès de la soumission ne peut pas, je crois, être considéré comme un crime.

Pendant le reste de la journée, Maxime déploya une liberté d'esprit, une aisance de manières dont sa famille fut étrangement surprise; il raconta les nouvelles de Paris; parla politique, littérature, courses de chevaux, modes même, avec un aplomb dont eût pu s'enorgueillir un habitué du boulevard de

Gand. Sa mère, en l'écoutant, devenait de plus en plus pensive; peut-être songeait-elle aux dévotions expiatoires que semblait lui prescrire d'avance l'essor mondain pris par son élève au-delà de toute prévision; Flavie regardait son mari à la dérobée et prêtait à ses paroles une attention qu'elle lui avait rarement accordée jusqu'alors; à chaque mot piquant de son gendre, M. de Beaupré riait avec épanouissement et se frottait les mains; le vicomte enfin contemplait avec un sourire sournois les différents acteurs de cette scène, qu'il espérait faire agir bientôt, comme de dociles marionnettes, au gré de ses projets immuables.

Après dîner une pluie soudaine rendit toute promenade impraticable; le gros gentilhomme, à qui le repos absolu était insupportable, proposa une partie de billard au vicomte.

— Nous pourrions jouer la poule, dit-il, si monsieur mon gendre n'était pas lui-même une poule mouillée qui ne sait pas distinguer un bloqué d'un doublé.

Maxime répondit à ce dédaigneux calembourg par un sourire.

— Si vous voulez jouer la partie ordinaire et non la poule, répondit-il, je ferai la chouette à vous et à Choisy.

Le combat s'engagea sans plus tarder, et le jeune mari gagna deux parties de suite avec une habileté dont son beau-père fut émerveillé.

— Maxime, s'écria ce dernier en s'avouant vaincu, je vois que vous n'avez pas perdu votre temps à Paris, et je commence à vous rendre mon estime : si vous saviez manier un fleuret aussi bien qu'une queue de billard, je ne mettrais pas de restriction dans mes compliments.

— Essayons, répondit froidement Luscourt.

Le beau-père et le gendre passèrent dans le vestibule et prirent chacun un masque, un gant et un fleuret. Cette fois le jeune homme fut vaincu par le vieil athlète, qui, malgré son obésité, eût au besoin ferraillé avec Saint-George, mais vaincu d'une manière si honorable qu'à la fin de la lutte M. de Beaupré ôta vivement son masque et s'avança vers son adversaire :

— Après un assaut on s'embrasse, lui dit-il en joignant l'action à la parole. Corbleu ! mon garçon, comme vous y allez, pour trois mois de leçons ! Vous avez bien quelques petits défauts, vos parades sont encore molles et indécises, vous manquez de vitesse dans les dégagements et les coups droits, mais

nous rectifierons cela. C'est mon estime tout entière que je vous rends, entendez-vous ; car je suppose que dans les études nouvelles auxquelles vous paraissez vous être livré, vous n'avez pas tout-à-fait négligé l'équitation. C'est là une chose essentielle, pour vous surtout, qui, sans compliment, montez à cheval comme une paire de pincettes.

— J'espère que demain vous ne serez pas trop mécontent de moi, répondit Luscourt avec une modeste assurance.

— Ne trouves-tu pas que ton mari est devenu charmant ? demanda M. de Beaupré à Flavie, qui contemplait avec un intérêt de plus en plus vif l'agréable figure de Maxime, chaudement colorée par le double exercice qu'il venait de prendre.

Depuis son arrivée, M. de Choisy s'était conduit à l'égard de la marquise et de la comtesse avec l'aisance imperturbable d'un homme du monde, qui prescrit aux autres l'oubli qu'il s'impose à lui-même. Le soir il se départit de cette réserve diplomatique, et ses yeux, en cherchant ceux de Flavie, reprirent le langage expressif dont ils semblaient avoir conquis le droit trois mois auparavant. La jeune femme mit à éviter ce regard autant d'obstination que le vicomte en mettait lui-même à y persister. De ce désaccord résulta une scène muette et significative que Maxime remarqua bientôt et qu'il observa pendant le reste de la soirée sans avoir l'air d'y accorder la moindre attention, ni faire une seule observation à ce sujet. Mais le lendemain, la même pantomime s'étant renouvelée, le jeune mari prit à l'écart l'amoureux de quarante ans.

— Mon cher ami, lui dit-il avec un sourire sérieux, depuis trois mois j'ai reçu de vous tant d'excellentes leçons que je ne sais en vérité comment m'acquitter. Ma reconnaissance me pèse, et je voudrais trouver un moyen de vous la témoigner.

— Vous vous moquez de moi, répondit Choisy ; que me devez-vous ?

— Beaucoup de choses dont vous ne vous doutez peut-être pas, reprit Maxime ; entre autres le don de la vue.

— Bah ! je ne me savais pas oculiste, dit le vicomte en riant.

— Vous l'êtes cependant ; car, grâce à vos bons enseignements, j'ai vu hier au soir, et ce matin encore, que vous regardiez ma femme un peu plus que ne l'autorise l'usage de la bonne compagnie.

— Serpent que j'ai réchauffé dans mon sein, se dit Choisy stupéfait d'un pareil résultat.

— Écoutez, mon cher, continua Luscourt avec sang-froid ; je reconnais que j'ai contracté une dette envers vous, mais je vous préviens que le mode de paiement que vous paraissez désirer ne me convient nullement. Ma femme m'a appris depuis hier certaines choses sur lesquelles il est inutile de revenir et que je ne vous répéterai pas. Je souhaite que nous restions amis, mais pour cela il faut que vous ayez la bonté de diriger dans un autre sens l'artillerie de vos séductions.

Honteux et confus comme le renard de la fable, le vicomte fit une réponse assez embarrassée dont le jeune mari parut se contenter ; en le quittant, il tomba presque immédiatement entre les mains de la marquise, qui venait d'avoir une longue conversation avec sa belle-fille, et semblait rajeunie de vingt ans.

— Monsieur de Choisy, dit-elle en barrant le passage au séducteur désappointé, qui faisait mine de la saluer sans s'arrêter, j'ai quelques commissions pour Paris, aurez-vous la complaisance de vous en charger ?

A ce congé positif l'homme de quarante ans sourit d'un air contraint.

— Ces commissions sont sans doute très-pressantes ? demanda-t-il d'un ton sec.

— Un peu ; et je serai très-reconnaissante si vous en acceptez l'ennui ; j'ai déjà des remerciements à vous faire...

— Des remerciements, madame ?

— Cela vous étonne, et c'est pourtant la vérité, reprit Mme de Gardagne avec une affectation de bonhomie ; vous vous étiez vanté dans le monde, m'a-t-on dit, de faire l'éducation de Mme de Luscourt. Le propos était léger, l'action eût été grave. Vous avez reconnu sans doute l'inconvenance de l'un et de l'autre, et pour la réparer, vous avez bien voulu donner des leçons à mon fils. J'espère que vous êtes content de ses progrès ; quant à nous, notre opinion est unanime comme notre gratitude ; l'avis de M. de Beaupré, le mien, celui de Mme de Luscourt surtout, et c'est le plus important, c'est que vous avez droit d'être fier d'un pareil élève.

Le vicomte de Choisy était un homme réellement spirituel et trop habitué à la victoire pour ne pas savoir accepter une défaite.

— Vos commissions seront faites après-demain, madame, répondit-il d'un air calme, puisque je compte partir ce soir pour Paris. Quant à vos remerciements, sincères ou non, je les accepte, car je les mérite peut-être plus que vous n'avez l'air de le croire.

— Expliquez-moi votre pensée, elle doit être curieuse, repartit la douairière, en aspirant lentement une prise de tabac.

Le vicomte hésita un instant.

— Je suis sûr que vous me comprendrez fort bien, dit-il ensuite. Le bonheur de plaire à Mme de Luscourt est une prétention à laquelle j'ai dû renoncer depuis long-temps, mais je n'ai pas voulu qu'aucun autre pût nourrir un espoir dont je reconnaissais la folie. L'expérience que votre fils a acquise avec moi vous garantit qu'il saura désormais prendre près de sa femme une attitude intelligente et protectrice, capable d'imposer aux adorateurs malavisés, comme j'ai pu l'être un jour.

— *Se non è vero, è ben trovato,* dit la marquise avec un malicieux sourire; vous vous tirez fort bien d'un mauvais pas. Et pour mettre tout de suite du baume sur votre blessure, je vais rendre hommage à votre esprit. Je vous l'avouerai donc, depuis hier je suis en partie convertie à vos doctrines, et je reconnais que l'expérience de la vie n'est pas inutile à un mari, N'est-ce pas là votre avis?

— Mon avis, madame, répondit le vicomte, le voici, et vous l'allez trouver bien peu orthodoxe: — Lorsque Ève eut goûté du fruit de l'arbre de science, ce qu'Adam eut de mieux à faire, humainement parlant, ce fut d'y mordre à son tour.

CHARLES DE BERNARD.

LE SINAÏ.

(IMPRESSIONS DE VOYAGES.)

VIII. — LA VALLÉE DE L'ÉGAREMENT.

Le lendemain, avant de nous quitter, les moines du Sinaï nous demandèrent si nous avions quelques lettres de recommandation pour leur couvent. Nous leur racontâmes alors que le jour de notre départ du Caire, nous allions nous adresser dans ce but aux moines du couvent grec, lorsque nous avions été arrêtés par la procession nuptiale, de sorte que nous étions partis dans la confiance de nous-mêmes et comptant sur notre bonne mine pour nous servir de passeport. D'après ce que nous répondirent les religieux, il paraît que, si nous ne les eussions pas rencontrés, la recommandation physique sur laquelle nous nous reposions nous eût été d'un assez médiocre secours, et que nous ne serions pas même entrés au couvent ; mais ils pouvaient obvier à cet inconvénient, et, en échange de notre hospitalité, nous donner ce qui nous manquait, c'est-à-dire des lettres d'introduction moyennant lesquelles nous serions parfaitement reçus. Nous les remerciâmes à notre tour en bénissant Moïse qui nous avait réunis au bord de ses sources. Alors ils griffonnèrent quelques lignes grecques que nous serrâmes avec autant de soin qu'ils faisaient eux-mêmes du firman de Bonaparte.

Nous avions passé une nuit détestable : la fatigue n'est pas toujours un acheminement sûr vers le sommeil : la nôtre était accompagnée de douleurs sourdes dans toutes les parties du corps ;

puis, vers certains points, cette douleur s'était fixée d'une manière plus positive et plus aiguë. Tout au contraire des chevaliers homériques de l'Arioste et du Tasse, qui étaient pourfendus du haut en bas, nous étions fendus, nous, du bas en haut. Chaque trot un peu plus accentué de nos dromadaires, était devenu une espèce de coup d'épée invisible et intérieur qui nous arrachait des grimaces de damnés. Pour comble de bonheur, ce jour-là, nous abandonnâmes le bord de la mer, laissant pour notre retour le chemin de Tor, et nous remontâmes vers l'orient, de sorte que nous avions le soleil en face ; en outre, le nouveau désert dans lequel nous entrions était plus sec et plus aride encore, s'il était possible, que les précédents. La vaste plaine qui s'étendait devant nous était divisée par zones qui couraient de l'est à l'ouest comme des vagues, et le sable dans lequel nos haghins enfonçaient jusqu'au genou, était mou et blanchâtre, ainsi que du calcaire pulvérisé. Vers les neuf heures, le vent s'éleva ; non pas un vent doux et rafraîchissant comme celui de nos plaines, mais un véritable vent du désert, tout chargé d'atomes dévorants, rude et chaud comme l'haleine d'un volcan. Bechara pensa que c'était le moment de frapper un grand coup ; il vint se mettre entre Mayer et moi et commença, pour nous distraire, une chanson arabe : c'était l'éloge du haghin. En voici la strophe la plus remarquable :

« Ce coursier est si fringant que l'on croirait que le vif-argent coule dans ses veines. A la vue de ses formes élégantes et sveltes, l'antilope, confuse, baisse modestement les yeux ; le courageux léopard voudrait échanger, contre ses pieds, les griffes redoutables dont il est armé. Semblable à la terre, toujours en équilibre dans ses mouvements, non moins rapide que l'eau des torrents débordés, il égale le feu en ardeur et le vent en légèreté. »

Malheureusement le chanteur, qui ne pouvait deviner ce qui se passait en nous, faisait l'éloge du bourreau devant les patients, de sorte qu'il eut un médiocre succès. Le panégyrique du haghin, dans une circonstance pareille, ne pouvait que nous exaspérer, et, en nous exaspérant, nous rendre injustes envers lui. Rien ne porte à nier les bonnes qualités d'une chose comme la souffrance que causent les mauvaises. Autant aurait valu chanter l'ardeur du soleil qui pesait sur nos têtes, la finesse de

la poussière dans laquelle nous nagions, et la brûlante monotonie du paysage qui nous environnait. En effet, nous étions engagés dans une des ouaddis les plus fatalement célèbres de la péninsule ; on la nomme la Vallée de l'Égarement à cause des sables mouvants qui en forment le sol et dont les déplacements éternels, soumis aux caprices du vent, enlèvent à la caravane toute certitude sur sa route. Nous étions entourés de petits monticules du sommet desquels le vent détachait comme une gaze de poussière dont le réseau brûlant s'étendait sur nos têtes et qui nous faisait des horizons de cent pas, de sorte que nous étouffions dans ces tourbillons de sable comme dans des creusets naturels. Enfin, à l'heure de la première halte, nos Arabes plantèrent notre tente, et nous espérâmes un instant de repos ; mais le vent, âcre et continuel, qui soufflait depuis le matin, emporta la tente au bout de cinq minutes. Une seconde tentative fut faite sans résultat meilleur ; le sable, agité sans cesse, ne pouvait retenir les piquets ; et l'eût-il pu, les cordes étaient trop faibles pour retenir la tente ; il nous fallut donc, comme nos Arabes, prendre pour abri l'ombre de nos dromadaires. Je venais de me coucher à côté du mien lorsque Abdallah, qui avait affaire à moi pour tout ce qui regardait la cuisine, vint me déclarer qu'il lui était absolument impossible de faire le feu. La nouvelle n'était pas, au fond, si mauvaise que le croyait le pauvre diable ; nous n'avions, non-seulement aucune envie, mais encore aucun besoin de manger ; un verre d'eau douce et fraîche était, pour le moment, l'objet de toute notre ambition ; malheureusement celle dont nous nous étions approvisionnés aux sources de Moïse était un peu saumâtre ; ce défaut, joint à l'odeur que lui avaient communiquée les outres et à la chaleur insupportable qu'elle avait acquise pendant le voyage, la rendait complétement impotable. Nous voulûmes en boire, mais le dégoût nous arrêta.

Cependant le soleil continuait de monter à l'horizon, et se trouvait si parfaitement au-dessus de nos têtes, que nos chameaux ne portaient plus d'ombre : je m'éloignai donc de quelques pas de mon haghin, pour échapper à cette odeur de bête fauve que la chaleur rendait plus fétide encore, puis je me couchai sur le sable, me couvrant entièrement du manteau de Bechara. Au bout de dix minutes, je sentis que le côté exposé au soleil ne

pouvait plus supporter la chaleur, et je me retournai sur l'autre ; j'espérais que lorsque je serais cuit, je ne souffrirais plus ; pendant deux heures que dura la halte, je ne dormis pas une minute, et ne fis que me tourner et me retourner sous ma couverture. Quant à mes compagnons, j'ignorais complétement ce qu'ils devenaient, je ne les voyais pas, et c'eût été pour moi une fatigue trop grande que de leur demander de leurs nouvelles : tout ce que je sais, c'est que, sous mon manteau, je me faisais à moi-même l'effet d'une tortue qu'on fait bouillir dans son écaille.

Enfin notre supplice changea de nature ; c'était presque un soulagement : Mohammed vint nous avertir qu'il était temps de nous remettre en route ; je me levai. Le sable qui m'avait servi de lit était mouillé comme si on y avait répandu une outre.

Nous remontâmes sur nos dromadaires, comme des condamnés inertes et sans volonté, ne nous inquiétant pas même de quel côté nous allions, moralement convaincus qu'il fallait marcher en avant, et voilà tout : seulement je m'informai si nous aurions de l'eau fraîche le soir ; Araballah, qui se trouvait le plus près de moi, me répondit que nous coucherions près d'un puits : c'était tout ce que je voulais savoir.

Cependant l'insomnie de la nuit précédente, le défaut de nourriture, cet état de fusion perpétuelle dans laquelle nous étions entrés depuis le Mokkattan, me donnaient une somnolence irrésistible. Je la combattis d'abord par l'idée du danger : une chute de quinze pieds de hauteur, fût-ce sur le sable, n'avait rien de bien attayant ; mais bientôt l'idée de ce danger devint purement instinctive. Une hallucination pareille à celle que j'avais déjà éprouvée s'empara de moi ; j'avais les yeux fermés, et cependant je voyais le soleil, le sable, et même l'air : seulement ils changeaient de couleur et prenaient des teintes étranges. Puis je me figurais que j'étais sur un vaisseau, et que la mer tournait en oscillant autour de nous. Tout à coup je rêvais que je m'éveillais et que je tombais du haut de mon dromadaire, qui continuait son chemin ; je voulais crier pour appeler mes compagnons, la voix manquait à ma poitrine ; je les voyais s'éloigner. J'essayais de me lever et de courir ; mais je ne pouvais me tenir debout sur ces vagues de sable, qui s'enfonçaient sous moi comme de l'eau, et me submergeaient. Alors j'essayais

de nager : mais j'avais oublié les mouvements à l'aide desquels je pouvais me soutenir. Au milieu de cette folie, passaient, rapides comme des éclairs, de ravissants souvenirs d'enfance, que depuis vingt ans j'avais oubliés. J'entendais le murmure d'une source délicieuse qui coulait dans le jardin de mon père ; je me couchais à l'ombre du marronnier qu'il planta le jour de ma naissance. J'éprouvais alors deux sensations tout-à-fait opposées, et que je n'aurais jamais cru que l'on pût ressentir en même temps : l'une factice, et c'était celle de l'eau et de l'ombre ; l'autre réelle, et c'était celle de la fatigue et de la soif, et cependant mes idées étaient tellement obscurcies, que je ne savais laquelle des deux était un songe. Tout à coup une violente douleur dans la poitrine ou dans les reins me réveillait ; c'était un coup du pommeau ou du dossier de la selle, qui me prévenait que je commençais réellement à perdre l'équilibre. Alors j'ouvrais les yeux avec un tressaillement d'effroi : le jardin, la source, le marronnier et son ombre, disparaissaient comme des fantômes ; il ne restait que le soleil, le vent, le désert enfin.

Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi sans que je pusse calculer le temps ; je sentis que le mouvement cessait, je sortis à l'instant de ma somnolence, et je vis toute la caravane arrêtée et groupée autour de Toualeb, nous trois seulement étions restés où il avait plu à nos chameaux de faire halte. Je jetai les yeux sur Taylor et sur Mayer, ils étaient courbés et anéantis comme moi sous cette chaleur ; je fis signe à Mohammed de venir à moi, car je n'avais pas la force d'aller à lui, et je lui, demandai ce que faisaient nos Arabes, et pourquoi ils regardaient ainsi autour d'eux et d'un air indécis. La Vallée de l'Égarement n'avait pas menti à son nom : ils n'avaient pu, à cause du vent et de l'horizon mouvant que formaient les sables, s'orienter sûrement, de sorte que nous étions perdus, et que notre Palinure, doutant de ses lumières, en appelait à celles de ses camarades : enfin les avis furent à peu près unanimes sur la direction qu'il y avait à suivre ; nous inclinâmes un peu à droite, et nos chameaux prirent le plus magnifique des galops. Un danger réel, celui d'être égarés et de manquer d'eau, avait chassé d'une manière magique, et par une force de réaction merveilleuse, tous les rêves fantastiques qui m'agitaient depuis

notre départ; peut-être aussi la décroissance de la chaleur était-elle pour quelque chose dans cette résurrection. Cependant cette décroissance même était la source d'une inquiétude nouvelle, le soleil s'abaissait sur l'horizon, et une fois la nuit venue, notre chemin me paraissait devoir être plus difficile à retrouver encore. Il y avait bien les étoiles, mais si le vent continuait, il n'y avait pas moyen de les apercevoir à travers le nuage de sable qu'il roulait au-dessus de nos têtes.

Après une heure de silence, je me hasardai à demander si nous étions bien loin du campement. « Là, me dit, en étendant la main vers l'horizon, l'Arabe qui galopait près de moi. » Cette parole me rendit la vie, il me sembla que je touchais au puits; d'ailleurs, à la manière dont nos haghins nous emportaient, fût-il à une distance fort raisonnable, nous ne pouvions tarder à le trouver. Au bout d'une autre heure, je fis la même demande à un autre Arabe qui me fit la même réponse. Quant à cette fois, j'étais convaincu qu'il disait la vérité, car nous devions bien avoir fait six ou sept lieues pendant ces deux heures. Enfin une autre heure s'écoula encore, le soleil disparut avec cette rapidité saisissante des climats orientaux. Enfin, M. Taylor demanda à son tour si nous étions encore loin du puits, et Araballah, après s'être orienté, déclara que nous avions pour deux grandes heures de route avant d'y arriver; il était nuit close, nous tombions de fatigue plus encore que de soif; nous déclarâmes que le genre de mort nous était indifférent, mais que nous ne comptions pas aller mourir plus loin. Aussitôt Toualeb gloussa les dromadaires, ils s'agenouillèrent, et nous nous laissâmes tomber plutôt que nous ne descendîmes sur le sable.

Cependant, le même inconvénient qui s'était présenté à la première halte, s'offrit à la seconde : à peine notre tente fut-elle posée, qu'une raffale de vent l'arracha du sol et qu'il fallut courir après elle comme on court, sur les ponts de Paris, après son chapeau. On devine que c'était les Arabes qui se livraient à cet exercice : quant à nous, nous aurions laissé la tente retourner à Suez sans faire un mouvement pour l'arrêter. Au reste, cet accident était moins douloureux cette fois que la première. La nuit avait amené, sinon la fraîcheur, du moins la cessation de cette chaleur ardente qui avait failli me rendre fou. Abdallah, plus heureux que le matin, avait trouvé un fragment de

roche à l'abri duquel il avait établi sa cuisine. Il nous apporta notre riz, nous avalâmes quelques grains, à peu près ce qu'aurait pu manger un merle ou une grive ; nous essayâmes, sans pouvoir y réussir, de les faire suivre d'une gorgée d'eau, puis nous nous mouillâmes la figure et les mains, et nous nous endormîmes.

J'étais au plus profond de mon sommeil, et ayant perdu toute conscience de notre position, lorsque je sentis qu'on me secouait par le bras : je me réveillai aussitôt, et à peine réveillé je demandai à boire. En réponse à cette demande, on me glissa le goulot de ma gourde dans la main ; je le portait à l'instant à ma bouche, et j'avalai, avec une sensation délicieuse, une large gorgée d'eau douce et fraîche. Comme on ne me retirait pas la gargoulette après ce premier essai, je jugeai que je pouvais en disposer entièrement, et que l'eau coulait pour tout le monde ; en conséquence, je la vidai sans désemparer, et ne la rendis au génie bienfaisant qui me l'avait apportée que lorsque je fus parfaitement sûr qu'elle était à sec. Ce génie était Bechara, qui, dès qu'il avait vu le campement établi, était remonté sur son dromadaire, et seul, au milieu de la nuit, conduit par l'instinct plus que par la vue, avait fait quatre lieues au galop, pour nous aller chercher cette eau bienfaisante au puits près duquel nous n'avions pas eu le courage d'arriver.

Pendant les cinq minutes qui se passèrent avant que je me rendormisse, il me sembla qu'au murmure du vent se mêlait un bruit inconnu jusqu'alors, c'était comme des gémissements, des cris inarticulés, des sanglots étouffés et lointains ; je pensai que j'étais toujours sous l'empire de mon hallucination, et je rentrai de mon sommeil, momentanément interrompu, sans demander aucune explication à ce sujet. Le lendemain, en me réveillant, je ne me souvenais que de l'épisode de la gargoulette. Cette nuit de repos, cette eau fraîche qui nous était tombée comme une manne, la certitude que nos gourdes étaient pleines et que nous n'en manquerions pas de la journée, nous avaient rendus nos forces ; et au point du jour nous remontâmes sur nos dromadaires, frais, gaillards et dispos. Malheureusement, au premier pas qu'ils firent, nous nous aperçûmes que cette eau, toute miraculeuse et fortifiante qu'elle fût, n'était point la panacée universelle.

Au lever du soleil, le paysage avait changé d'aspect; pendant notre course de nuit, nous nous étions engagés dans une espèce de chaîne volcanique, et nous étions entourés de collines nues, stériles et rachitiques, comme celles qui s'élèvent au pied du mont Etna. Nous fîmes environ trois lieues sur ce terrain boursouflé, puis nous entrâmes dans une plaine de sable si fin, qu'on eût cru qu'il avait été tamisé. Deux heures plus tôt que de coutume, nous fîmes halte; j'en demandai la raison à Bechara, qui me répondit que c'était pour avoir le temps de choisir un campement. Cette réponse me parut singulière, Toualeb n'ayant pas l'habitude de prendre ordinairement de si méticuleuses précautions.

En effet, nos Arabes descendirent de leurs chameaux et se mirent à chercher une place, en regardant attentivement le sol; cette manœuvre inusitée excita de nouveau ma curiosité, et je me mis à chercher avec eux. Voyant que je ne trouvais rien, j'appelai Bechara et je lui demandai s'il pouvait me dire ce que nous cherchions; que, quant à une place, celle que nous occupions me paraissait aussi bonne qu'aucune autre et que je ne voyais pas pourquoi nous prenions une si grande peine. Alors il me montra sur le sable des traces que je n'avais pas remarquées justement à cause de leur nombre : c'était au point qu'on ne pouvait poser le pied sans fouler une empreinte; ces traces étaient celles de serpents et de lézards dont on apercevait de distance en distance les trous béants comme des entonnoirs. Les Arabes reconnaissaient à ces différents vestiges non-seulement l'animal auquel ils appartenaient, mais encore son âge, sa grosseur, sa force, et, chose plus extraordinaire encore, s'ils étaient de la veille, du matin ou de la minute; ils me firent distinguer ces différentes traces, et je compris parfaitement leur théorie, à laquelle, au bout de quelques jours, j'avais joint une pratique assez savante. Les lézards, par exemple, laissaient la marque de leurs quatre griffes parfaitement imprimée, et une petite raie tremblée à la place où a posé la queue; le serpent, qui se roule en spirale pour avancer, laisse des traces parallèles et interrompues, partout où la circonférence de ses anneaux fait plier la tangente que forme le sable; la gazelle laisse une passée légère et coquette, capricieusement inégale selon que son caractère gai l'a emportée en bonds joyeux ou en écarts

folâtres. Il résultait de tout cet examen que le désert que nous traversions était habité par une société nombreuse, mais extrêmement mêlée, et que si quelques-uns de ces animaux étaient bons à voir, la majorité était de fort mauvaise compagnie; heureusement nous en fûmes quittes pour la peur.

Le soir, les précautions redoublèrent. Nous nous arrêtâmes à cinq heures pour avoir le temps de faire une battue. Un de nos Arabes marcha sur un serpent qu'il tua d'un coup de courbache avant que celui-ci ait eu le temps de le mordre. Il était gros comme le poignet, cette grosseur était tout-à-fait disproportionnée avec sa taille, qui était de deux pieds au plus, et lui donnait un aspect des plus disgracieux.

La préoccupation des serpents et des reptiles l'emporta ce soir-là sur toute autre. A peine nous occupâmes-nous de l'eau et du riz que nous servit Abdallah, tant une puissante tension de l'esprit peut influer sur les besoins du corps. Quant à moi, je dormis mal; il me semblait toujours sentir se glisser sous mon tapis un de ces ignobles reptiles ronds et courts, qui ressemblaient à des chenilles gigantesques qui auraient eu des têtes de chiens. Au milieu de la nuit, j'entendis ce même bruit qui m'avait déjà frappé à la halte précédente; cependant, cette fois, il était impossible d'attribuer ces gémissements et ces cris étouffés et sanglottants aux plaintes du vent perdu dans l'immensité. Pas le moindre souffle d'air ne se faisait sentir. Je me levai pour aller interroger un de nos Arabes sur ce phénomène nocturne, mais tous dormaient de si bon cœur auprès de leurs chameaux que je n'eus pas le courage de les réveiller; je me rejetai sur mon tapis. Au bout d'un instant la fatigue l'emporta, et je me rendormis jusqu'au lendemain.

Nous partîmes avant le jour. Lorsque le soleil s'éleva, nous avions quitté la plaine aux serpents, et nous étions entrés dans une ouaddi, c'est le nom que les Arabes donnent aux mille vallées qui sillonnent la péninsule du mont Sinaï; seulement, à mesure que nous avançions, les collines grandissaient. Ce n'étaient plus des boursouflures volcaniques comme les premières que nous avions rencontrées, mais de véritables montagnes calcinées par le feu. Sur le revers, nous apercevions parfois de larges traînées de lave rouges ou noires; nous ne pûmes nous approcher assez pour distinguer ce qui causait cette différence

de couleur dans des matières refroidies depuis des siècles. De cette vallée nous passâmes dans une autre dont l'ouverture, qui a la forme d'un V, est taillée dans une montagne ; ces murailles, qui vont en s'évasant, sont toutes lisses et unies comme si deux gigantesques coups de hache les avaient taillées chacune d'un seul coup. L'une des parois est recouverte de caractères profondément incrustés qui pourraient bien être une de ces inscriptions dont parle Hérodote et que Sésostris fit graver sur son passage, lorsqu'il revint, par le pays d'Ophir, de son expédition vers la mer Erythrée. Nous interrogeâmes nos Arabes, mais ils ne savaient pas plus que nous quelle main victorieuse et puissante avait laissé, en passant, quelques lignes de son histoire sur cette page de granit.

Cette fois il n'y avait plus à s'égarer : chaque montagne, chaque rocher était un jalon auquel notre guide pouvait reconnaître son chemin. Toualeb nous annonça, vers les trois heures du soir, que nous approchions d'un puits. En effet, les dromadaires tout joyeux, abandonnant leur air d'insouciance pour prendre une expression de sensualisme, levaient de temps en temps la tête et paraissaient humer de loin sa fraîcheur. Au détour d'une montage, ils partirent d'eux-mêmes au galop, et, après dix minutes de course dératée, nous arrivâmes à une excavation d'une vingtaine de pieds de diamètre vers laquelle conduisait une pente adoucie par la fréquentation. En approchant, un nuage de moustiques, si épais qu'il semblait une fumée, s'enfuit, laissant le puits libre ; aussitôt nos haghins, manquant à leur réputation de frugalité, se précipitèrent, malgré nos efforts, dans cette eau que nous voulions vainement, en notre qualité de bipèdes, garder pour nous seuls, et, tout inondés de sueur qu'ils étaient, ils lavèrent la poussière et le sable qui les couvraient, de sorte que lorsque nous voulûmes boire à notre tour, la source était couverte de poils et avait des yeux comme un bouillon ; en outre, la vase foulée aux pieds était remontée à la surface. Nous la laissâmes reposer, mais ce fut inutile, elle avait conservé une atroce odeur de bête fauve qui la rendait presque impotable à tous autres qu'à des amis intimes ; aussi les Arabes n'éprouvèrent-ils aucune répugnance et burent-ils de cette eau comme si aucun accident n'en avait troublé la pureté.

Il est rare que quelque famille bédouine ou même une tribu entière ne demeure pas dans les environs de ces puits ; c'est ce qui rend, en Arabie, le métier de voleur si commode et si peu fatigant. Les industriels du désert n'ont qu'à s'embusquer aux environs des sources et des fontaines, et ils sont bien certains que tout ce qui passera de pélerins sera forcé de venir se désaltérer à leur marette. Avec des gluaux assez forts et de la glue tenace, on y prendrait les voyageurs à la manière des moineaux.

Comme Toualeb avait choisi ce lieu pour notre halte de nuit et qu'il connaissait aussi bien que personne les dangers et les avantages d'un tel campement, il envoya Bechara et Araballah à la découverte. Ils revinrent au bout d'une demi-heure à peu près, annonçant qu'une tribu de Bédouins pasteurs était campée à une demi-lieue environ de nous. A peine ils achevaient de parler qu'un Arabe parut, conduisant un mouton. Bechara fit quelques pas au-devant de lui, et alors le salut du désert commença entre ces deux hommes ; ce salut est le même partout et toujours ; ce fut Bechara qui commença :

— Salut sur toi !

— Cent fois, sur toi, salut !

— Tu te portes bien ?

— Je me porte bien.

— Et ta femme ?

— Très bien.

— Et ta maison ?

— Très bien.

— Et tes serviteurs ?

— Très bien.

— Et ton dromadaire ?

— Très bien.

— Et tes troupeaux ?

— Très bien.

Alors Bechara tendit la main à l'étranger ; ils échangèrent, en se touchant, les signes de quelque maçonnerie du désert ; et aussitôt ce fut l'étranger qui reprit la série de questions et interrogea à son tour Bechara, qui répondit exactement de la même manière ?

Ce salut infiniment prolongé, comme on le voit, peut parai-

tre à l'habitant des villes une singulière intempérance de langue ; mais il faut dire, en l'honneur du mutisme oriental, que, lorsque cette conversation est terminée, deux vrais croyants feraient le tour du monde sans s'adresser davantage la parole. On cite un exemple de cette discrétion qui vient à l'appui de ce que j'avance. Un célèbre poëte de Bagdad entendit si fort vanter un de ses confrères de Damas, qu'il résolut de faire le voyage pour juger par lui-même si son rival méritait sa réputation Il se mit donc en route, et, après deux mois de voyage, il arriva chez lui. Après les saluts d'usage, il lui exposa le but de sa visite. L'habitant de Damas prit alors le manuscrit d'une histoire qu'il était en train d'écrire et en lut quelques fragments à son hôte. Celui-ci l'écouta en silence; puis lorsqu'il eut achevé, il lui dit : — Vous êtes le plus grand écrivain en prose. — Puis il se leva sans vouloir s'arrêter plus longtemps, remonta sur son dromadaire et repartit pour Bagdad. A quelque temps de là, le citadin de Damas pensa qu'il serait bien, à son tour, qu'il allât rendre à son confrère de Bagdad la visite qu'il en avait reçue. En conséquence, il se mit en route ; et, après le même temps écoulé, il arriva chez l'aristarque qui lui avait déjà donné son avis sur sa prose. Celui-ci le reçut silencieusement, mais comme une vieille connaissance, le fit asseoir et se prépara à l'écouter, car le nouvel arrivant, pour ne pas abuser des moments de son hôte, venait de tirer de sa poche un manuscrit de poésies nouvellement achevées et dont il se mit aussitôt à lire quelques pièces. Son hôte l'écouta aussi attentivement qu'il avait fait à Damas, et, la lecture terminée, il dit seulement, faisant suite à sa phrase suspendue depuis six mois ; « Et en vers. »

Après quoi ils se séparèrent sans s'adresser un mot de plus.

Le mouton était à vendre, cela nous fit un sensible plaisir ; il y avait six ou huit jours que nous n'avions mangé de viande fraîche. Nous le marchandâmes, mais l'Arabe ne voulut pas le céder à moins de cinq francs. Bechara fut forcé d'avouer que c'était bien cher, et que son compatriote abusait de notre position ; c'était possible, cependant le marché fut conclu à la grande satisfaction des deux parties.

Aussitôt il y eut fête et réjouissance dans la caravane, qui se doutait bien que nous ne dévorerions pas l'animal à nous trois. Chacun se mit alors à la besogne, espérant bien travailler beau-

coup pour lui, en travaillant un peu pour nous : les uns allèrent à la tribu chercher un renfort de bois, dont nous avions grand besoin, le nôtre commençant à s'épuiser; les autres égorgèrent le mouton et firent avec son sang de grandes croix sur nos chameaux, afin de conjurer le mauvais œil, et de faire, le lendemain, par ce signe, honneur, devant les tribus que nous rencontrerions, au généreux chef de la caravane, qui n'avait pas reculé devant la dépense d'un pareil festin. Pendant ce temps les bûcherons revinrent chargés de bois et de différents ingrédients qui nous manquaient. On alluma un feu immense; après avoir présidé à ce soin, je retournai vers le mouton; Bechara, qui avait détrôné Abdallah, et lui avait momentanément enlevé le couteau de cuisine, avait ouvert et vidé la bête, et lui farcissait le ventre de dattes, de raisins secs, de beurre, de marmelade d'abricot, de riz et de plantes aromatiques. Cette espèce de tuffage achevé, il lui recousit soigneusement la peau, puis écartant les morceaux de bois enflammés, il le plaça au centre du foyer et le recouvrit de cendres et de braise, comme on fait d'un marron ou d'une pomme de terre, seulement on rapprocha le feu afin que le cercle enflammé enveloppât encore la butte du milieu d'un complément de chaleur. Quelques instants écoulés, on dégagea l'animal de son brasier, et on le retourna; enfin, au bout d'une heure à peu près, le maître d'hôtel jugeant le rôti arrivé à son degré de cuisson, le débraisa et le servit sur une énorme sébille de bois. Nous prîmes place autour et nous invitâmes à s'asseoir à nos côtés, pour leur faire honneur et pour nous donner en même temps une leçon sur la manière de manger ce mets homérique, Toualeb, Bechara et Araballah. Toualeb tira gravement son poignard, ouvrit le ventre d'un seul coup, y fourra la main droite et en retira une poignée de cette macédoine parfumée dont on l'avait farci à notre grande admiration; puis il nous la passa sous le nez pour nous la faire savourer par l'odorat avant de la porter à sa bouche. Cependant la blessure du mouton fumait comme la bouche d'un volcan, je ne fus pas arrêté par cet avertissement, et suivant l'exemple de Toualeb, j'y fourrai ma main à mon tour; malheureusement notre peau n'était pas de même nature, je ne tins pas plus tôt ma poignée de nourriture que je sentis qu'elle me brûlait horriblement. Je la portai vivement à ma bouche

pour débarrasser ma main, et je l'avalai sans la goûter pour débarrasser ma bouche, de sorte que du même coup je me brûlai la main, la langue et l'estomac. Je restai un instant immobile et les yeux fermés pour laisser passer la douleur. Enfin le feu intérieur s'éteignit et j'en fus quitte pour la rôtissure de ma main et de mon palais. Mon exemple avait donné de l'expérience aux autres, et à l'aide de quelques précautions, ils s'en étaient tirés sans trop d'échauboulures.

Lorsque j'eus repris assez de sang-froid pour examiner la suite de l'opération, je vis que Toualeb se préparait à passer de l'attaque intérieure à l'attaque extérieure. A mon grand étonnement, il remit son poignard à sa ceinture, comme un meuble devenu inutile, et pinçant avec les ongles le haut d'une côtelette, le plus près possible de la colonne vertébrale, il sépara la chair de l'os, aussi habilement qu'aurait pu faire le plus adroit découpeur; Bechara vint après, pinça la côtelette voisine, et en enleva la chair suivant la même méthode, et avec la même délicatesse, puis vint Araballah, qui prouva qu'il était digne de ses prédécesseurs; nous essayâmes à notre tour, mais nous vîmes tout d'abord qu'il fallait renoncer à ce moyen si nous voulions avoir notre contingent; nous eûmes donc recours à nos poignards, et nous nous en servîmes si bien que nous finîmes par nous en tirer à notre honneur; lorsque nous en eûmes assez, nous passâmes la sébille à Mohammed, à Ahdallah et aux douze Arabes, qui s'abattirent sur la carcasse et se mirent à tirer chacun de leur coté, de sorte qu'au bout de vingt minutes il ne resta plus qu'un squelette blanc, net et poli comme de l'ivoire, parfaitement digne d'être mis dans quelque cabinet d'anatomie comparée.

La joie des convives fut immodérée. Bechara se mit alors à chanter, sur un air lent et cadencé, des vers d'un poëte arabe nommé Bedr-Ebn-Din. Cette espèce d'invocation à la nuit était divisée en strophes; une d'elles donnera l'idée du morceau entier :

Les nuits sont des sources intermittentes;
L'homme y puise alternativement les biens et les maux.
Sa vie passe sans qu'il s'en aperçoive
Au milieu de leur succession continuelle.
Est-il malheureux? la plus courte lui semble éternelle.
Est-il heureux? la plus longue alors est trop courte à son gré.

Ces couplets étaient accompagnés par les gestes des Arabes, qui reprenaient le refrain en chœur. Au dernier couplet, un second dessus nouveau se fit entendre. C'était le bruit lointain que j'avais déjà entendu les deux nuits précédentes, pareil d'abord au murmure du vent, mais qui, en se rapprochant, prenait un caractère étrange et lugubre : c'étaient comme des gémissements lointains et sourds d'abord, au milieu desquels on distingua bientôt des lamentations lentes et douloureuses, interrompues par des sanglots prolongés et des éclats perçants et terribles. On eût dit des cris de femmes et d'enfants que l'on égorgeait. J'avoue que, pour mon compte, une terreur profonde me saisit. Je crus que le khan voisin était attaqué et que j'entendais le râle des mourants. J'appelai Bechara.

—Ah ! me dit-il, ce sont ces cris qui vous inquiètent ; ce n'est rien. Le vent a emporté l'odeur de notre mouton et l'a dispersée autour de nous, de sorte que les chakals et les hyènes viennent nous en demander leur part. Mais heureusement il n'y a plus que la carcasse. Bientôt vous les entendrez mieux encore, et non-seulement vous les entendrez mieux, mais, en jetant quelques morceaux de bois sur le feu, vous pourrez les voir rôder autour de nous.

Je suivis le conseil de Bechara, pour deux raisons : la première, parce que je savais que le feu écartait les bêtes féroces ; la seconde, parce qu'à tout prendre je n'étais pas fâché de connaître les nouveaux personnages à qui nous avions affaire. En effet, la flamme ne fut pas plus tôt assez éclatante pour éclairer un cercle de soixante pas, que nous vîmes à l'extrémité du rayon, moitié dans la lumière, moitié dans l'ombre, apparaissant pour disparaître, et disparaissant pour reparaître encore, les exécutants du concert qui depuis trois nuits me préoccupait si fort. Cette fois, ils tournaient autour de nous à portée de fusil, en hurlant de telle manière qu'on eût dit qu'ils s'excitaient pour nous attaquer, et faisant des pointes si avancées dans la lumière, que non-seulement nous distinguions les chakals des hyènes, mais encore que nous voyions le poil se hérisser sur le dos de ces dernières. Nous n'avions que des pistolets, des sabres et des poignards, et j'avoue que l'idée de combattre corps à corps avec de pareils adversaires me souriait peu. Aussi j'appelai mon ami Bechara pour lui demander ce qu'il serait bon de

faire en cas de siége. Mais il me répondit qu'il n'y avait aucun danger et que nos ennemis se tiendraient toujours à une distance respectueuse du camp, tandis qu'au contraire, s'il y avait près de nous un cadavre d'homme ou d'animal, rien ne les arrêterait, et que ce qu'il y aurait de mieux à faire dans ce cas, ce serait de le jeter hors de l'enceinte et de le leur abandonner, moyennant quoi ils nous laisseraient tranquilles. Je pensai au malheureux mouton que nous avions disséqué, et je tournai les yeux vers lui. Mais je fus rassuré en voyant que ce n'était pas un cadavre, mais un squelette. J'eus un instant l'idée de le leur faire jeter tel qu'il était ; mais je fus arrêté par la crainte qu'ils ne prissent la chose pour une mauvaise plaisanterie, et qu'ils ne nous en demandassent raison.

Quant aux Arabes, cette circonstance paraissait leur être parfaitement indifférente. Ils firent tous leurs petits préparatifs de nuit; puis ils se couchèrent fraternellement, comme d'habitude, côte à côte avec leurs chameaux. Un d'eux seulement fut placé en sentinelle et continua de veiller, beaucoup plus, je crois, à cause des voisins à deux pieds que des rôdeurs à quatre pattes.

Quant à nous, nous rentrâmes dans notre tente et nous nous étendîmes sur nos tapis. Quelque temps encore nous causâmes au bruit de cette musique infernale; puis enfin, la fatigue l'emporta sur l'inquiétude, nos yeux se fermèrent malgré nous, et nous nous endormîmes d'un sommeil aussi profond que si nous avions été bercés par une sonate ou une symphonie.

A. Dauzats.—Alex. Dumas.

SALON DE 1838.

DERNIER ARTICLE.

Presque toutes les écoles étrangères sont représentées au salon de 1838. Il y a un dessin de Frédéric Overbeck, *le Miracle des roses*, faisant partie de la collection des monuments de l'histoire de sainte Élisabeth de Hongrie ; mais le dessin du grand maître allemand a été à peine aperçu. Il y a deux belles aquarelles de Lewis, l'Anglais, que nous connaissions déjà par la gravure : ce sont des *Combats de taureaux* en Espagne. Il y a un *Gonsalve de Cordoue parcourant le champ de bataille de Cerignole*, par Frederico Madrazo, qu'on dit un des plus forts de l'école espagnole actuelle. M. Frederico Madrazo est sans doute le fils de Joseph Madrazo, qui vint étudier en France sous David au commencement du XIXe siècle, et fut nommé directeur de l'académie de Saint-Ferdinand, à Madrid. Il y a, enfin, deux paysages de Jean-Guillaume Schirmer, une *Forêt dans les montagnes de Hundsrüch*, et une *Vue prise dans la vallée de Meyringen, en Suisse*. M. Schirmer passe pour le premier paysagiste de l'école de Dusseldorf. Sa peinture est blême, mesquine, et ressemble à la lithographie. Elle a quelque rapport avec la peinture de M. J. Coignet. Ses arbres manquent de grandeur, ses terrains de solidité, ses ciels de transparence. Chaque détail est minutieusement rendu ; les masses de feuillage, les accidents des rochers, les petites herbes du devant, tout cela est fait par un même procédé qui étend sa monotonie sur l'ensemble. On cherche en vain ce caractère profond et grave que l'école allemande imprime à ses autres compositions.

Nous pouvons donc nous rassurer sur la valeur de l'école française. C'est en fait de paysage surtout que sa supériorité paraît le moins contestable. Nous avons maintenant quelques jeunes peintres qui traduisent la nature avec plus de puissance que M. Schirmer, de Dusseldorf, avec plus de poésie que les maîtres anglais. MM. Paul Huet, Jules Dupré, Joyant, Cabat, Flers, Marilhat, dans des manières différentes, ne craignent aucun des contemporains. Mais le plus habile et le plus poëte de tous est un jeune homme de vingt-cinq ans, que le jury repousse impitoyablement de l'exposition. Cette année encore, on a refusé à M. Théodore Rousseau, pour la seconde fois, un magnifique paysage qui appartient à M. Ary Scheffer. C'est un sombre ravin de la Suisse, au milieu duquel les troupeaux descendent des montagnes; les vaches se précipitent entre des pins sveltes et dépouillés; elles roulent les unes sur les autres, se hâtant d'arriver à la plaine, où les appelle le cornet du gardien; car déjà l'hiver approche et la neige couvre la cime des rochers. Mais la vallée est encore fertile, et les belles vaches aux mille couleurs enfoncent jusqu'au poitrail dans les herbes, qui s'entrelacent comme un moelleux tapis. En haut, la tristesse et la stérilité; en bas, les gras pâturages et toutes les richesses de l'automne.

Ce grand tableau, qui a dix pieds sur six environ, est exécuté avec une puissance extraordinaire. Ce qui vous saisit d'abord, c'est l'aspect poétique, c'est l'harmonie de l'ensemble, c'est surtout la force de ton à laquelle le peintre a élevé la gamme de sa couleur. On n'a pas assez comparé la peinture à la musique; on en aurait tiré d'utiles enseignements sur les rapports des couleurs et des sons. Il y a une hiérarchie, une gamme de couleurs, comme il y a une hiérarchie de sons, depuis les couleurs basses ou sombres jusqu'aux couleurs hautes ou éclatantes. Il y a des peintres qui n'ont sur la palette qu'une certaine étendue de la couleur, comme les instruments ou les voix n'ont qu'un certain nombre d'octaves. Il y en a qui n'ont que les nuances sombres ou les nuances claires, comme on a les notes hautes ou les notes basses. Il y a en peinture des ténors et des contralto. Il y en a aussi qui disposent de toutes les gradations des nuances, comme les barytons parcourent tous les degrés de l'échelle musicale. L'auteur de ce tableau est un baryton en peinture; il a su fondre dans l'harmonie d'un ton général, les mille

accidents de la gamme, le long d'une série de plusieurs octaves.

Mais ce n'est pas tout. S'il y a des notes en fait de couleur comme en fait de son, il y a aussi une succession de tons différents, qui descendent ou s'élèvent à l'infini; mais nos moyens d'exécution sont loin de les suivre. Certaines voix ne peuvent pas chanter dans un ton un peu haut, et sont obligées de transposer la musique. De même, en peinture, il y a des vigueurs de ton auxquelles toutes les palettes ne sauraient atteindre. On peut faire de l'harmonie dans un ton plus ou moins élevé, et en quelque sorte une harmonie correspondante; cependant vous serez plus remué par une harmonie de haut ton. La peinture de M. Rousseau est poussée à un degré supérieur, si bien qu'il est très-difficile de la copier. Lui seul a le secret de ces combinaisons étranges qui mettent les nuances les plus diverses et les plus exagérées en harmonie avec la tonique et la dominante. Je crois qu'il y aurait beaucoup à apprendre pour un musicien intelligent qui étudierait les ouvrages de M. Rousseau; car cette peinture est exubérante et féconde, mélancolique et vague, comme la musique de Beethoven; c'est une même rêverie, un même amour infini de la nature de cette poésie insaisissable qui circule dans toute la création. Aussi la peinture de Rousseau, comme la musique de Beethoven, ou encore comme la poésie de Goëthe dans quelque morceaux de *Faust,* n'est-elle pas compréhensible du premier coup pour toutes les organisations. On a regardé longtemps la sublime symphonie en *si bémol* de Beethoven comme une œuvre de folie, sans beauté véritable et sans signification. Et c'était pourtant l'orchestre du Conservatoire, le premier orchestre du monde, qui essayait vainement de la comprendre et de l'interpréter. Enfin, après beaucoup de tâtonnements et d'études, la lumière s'est faite au sein des ténèbres. Le Conservatoire a été initié au sens du chef-d'œuvre qui était demeuré longtemps inaccessible, précisément parce que c'était un chef-d'œuvre. Eh bien! nous affirmons ici que le paysage refusé à M. Rousseau est une des belles peintures de notre temps; et quant aux maîtres du passé, les uns ont plus de sévérité, de froideur et de calme, les autres ont plus de science et de réalité, ou plus de finesse; personne n'a plus que M. Rousseau l'impression vive, pittoresque et complète des aspects de la nature.

M. Rousseau est un homme modeste et mélancolique qui ne s'inquiète point de la renommée ; il accepte courageusement une lutte obscure encore, au sein de la misère, faisant de l'art à sa fantaisie. Il ne désire la publicité que comme un moyen de vivre de son travail. Mais quand il plaira au jury de lui ouvrir l'exposition, le succès ne sera pas long à venir, et tout le monde partagera notre admiration.

M. Paul Huet aussi a surtout, comme M. Rousseau, le sentiment poétique. Il est, je crois bien, le premier qui ait protesté contre la convention des paysages *ajustés* par l'école impériale. Voyant la niaiserie du paysage prétendu historique, dont MM. Rémond et J.-V. Bertin défendent encore aujourd'hui la tradition, il s'est mis à consulter sa propre originalité. Alors il s'est aperçu que la nature recèle des trésors infinis pour ceux qui savent l'interroger ; il a compris ses mille formes et sa physionomie variée, et en quelque sorte la vie morale du monde extérieur. La nature est l'analogue de l'homme. L'homme et la nature sont comme deux glaces mises en face l'une de l'autre et qui se renvoient éternellement les mêmes images. Celui qui comprend bien l'homme comprend bien la nature ; et réciproquement. Car toute la création est moulée sur le même type. Les choses se reflètent mutuellement. Aussi, pendant la belle époque de l'art, au XVIe siècle, ne connaissait-on point cette division impuissante des genres en peinture. Le Titien n'allait chercher personne pour faire ses fonds de paysage, et la plupart des grands maîtres ont interprété le monde extérieur avec autant de supériorité que le microcosme. Ce n'est que l'école éclectique et fragmentaire des Carrache qui est venue imaginer ce débile partage des spécialités.

Un de nos confrères, qui fait à la vérité son début en matière de critique d'art et qui n'est pas tenu d'avoir la science infuse, a prétendu que M. Paul Huet, « un des principaux champions de la peinture en relief, avait substitué le *chic* aux procédés naturels de la pratique, que ses productions se ressemblaient toutes, et qu'au milieu de ce charivari de tons crus et heurtés, on chercherait en vain une étude ou une nature quelconque. » M. Paul Huet est un peintre assez original pour que ce reproche de monotonie ne puisse l'atteindre. Ce n'est vraiment pas là le côté par où il est attaquable. Il faut une singulière inexpérience

de la peinture pour critiquer ainsi M. Paul Huet, quand on prend M. Jules Coignet comme le type de l'*art vrai et consciencieux*.

La qualité qui distingue *le Soleil d'automne à Compiègne*, par M. Paul Huet, c'est justement l'harmonie; et le défaut, c'est une certaine faiblesse de moyens, loin d'être le *chic* et l'exagération. Il n'y a presque que deux nuances dans tout le paysage : à gauche, un parti-pris de lumière rousse qui dore les arbres d'un même ton; à droite, dans les dessous de la forêt, une demi-teinte gris-bleu, très douce et très-fine. Tout cela est calme comme une belle soirée de septembre; l'air caresse mollement les feuilles immobiles et le gazon jauni. Chaque chose est bien à son plan et dans son rapport de localité. Mais si l'effet général est juste, l'exécution manque de solidité dans les détails. Les parties sont un peu sacrifiées à l'ensemble, comme il arrive souvent, quand on cherche l'harmonie. Mieux vaut toutefois être incomplet de cette façon, que d'être faux et tronqué comme l'école analytique qui se préoccupe de chaque réalité minutieuse, sans l'accorder avec l'ensemble.

Les deux autres tableaux exposés par M. Huet expriment un aspect tout contraire de la nature : l'un est *un Souvenir d'Auvergne par un temps d'orage :* le vent courbe les arbres comme de faibles roseaux et il fouette les montagnes du second plan; le ruisseau se gonfle comme un torrent; les paysans et les troupeaux s'empressent de chercher un abri. L'autre petit tableau est *une Grande Marée d'équinoxe* que nous préférons de beaucoup au *Souvenir d'Auvergne* et même au *Soleil d'Automne*. La vague se dresse, furieuse, contre le rivage désolé. Les petits arbres, qui sentent la mer à leurs pieds, hérissent leurs feuillages comme une crinière. C'est une lutte entre l'eau et la terre, et dont le ciel seul est témoin, un ciel gris et brumeux qui lie merveilleusement les deux parties du drame. Cette fois, l'exécution n'est pas restée au-dessous de l'image poétique. Les flots de la mer et les arbres du rivage sont peints avec une énergie que M. Paul Huet rencontre plutôt dans ses eaux-fortes que dans ses tableaux à l'huile. Le dessin original de cette *Marée d'équinoxe* est un des meilleurs ouvrages de l'auteur.

M. Marilhat s'était placé jusqu'ici à côté de MM. Huet et

Rousseau, pour sa manière hardie et poétique d'interpréter la nature. On se rappelle une *Vue du Caire*, du salon de 1834, et le *Souvenir de la campagne de Rosette*, du salon de 1835. C'était l'Orient avec sa vive lumière, l'Orient comme M. Decamps nous l'avait déjà montré : dans le fond du tableau, des dômes éblouissants, jaunes comme le sable du désert; une atmosphère sèche et un ciel rouge où ruissèlent quelques petits nuages isolés, semblables à une pluie de feu; de belles eaux dormantes et tranquilles, ombrées sous des masses de lianes, en contraste avec l'architecture enflammée de soleil; de grands oiseaux rouges, si harmonieux avec le chaud climat d'Égypte, comme le cygne couleur de neige et le corbeau sans couleur sont appropriés à l'Europe glacée; des nénuphars qui viennent à la surface de l'eau chercher leur part de soleil et s'épanouir; un hardi dattier qui s'élance et se courbe au-dessus de l'eau, où se projette son ombre grêle et allongée. Quelle végétation foncée et vigoureuse! quelles feuilles immenses? quels arbustes géants! et puis, sur la droite, une échappée de plaine entre ces arbres brûlés, une plaine aride, et une poussière rousse qui tourbillonne. Voilà ce que M. Marilhat nous avait rapporté de l'Orient.

Mais aujourd'hui, le talent de M. Marilhat semble avoir fait des concessions funestes à ce déplorable système que M. Aligny vient d'enterrer cette année, avec ses *Funérailles de Duguesclin*. La peinture de M. Marilhat, autrefois ardente, spontanée, harmonieuse, est devenue froide et ingrate; la lumière s'est immobilisée et la vie ne circule plus avec elle le long de la ceinture de la terre. La couleur elle-même, cette qualité poussée si loin par l'auteur de la *Campagne de Rosette*, a perdu sa franchise; les nuances des feuillages sont crues et discordantes; ces défauts sont apparents surtout dans les *Moissons de Provence*. La *Vue des Ruines de Balbeck* s'écarte un peu moins de la première manière de M. Marilhat. Les petits arbres de gauche, qui se mirent dans l'eau, sont peints avec une singulière adresse. Plusieurs autres parties, prises isolément, manifestent toute l'habileté de M. Marilhat, laquelle nous sommes bien loin de contester. Nous avons une haute estime pour le caractère et le talent de M. Marilhat; mais nous croyons qu'il est du devoir d'une critique amie de lui dire l'impression des artistes et du

public. Si M. Marilhat n'était pas un des peintres les mieux organisés de la nouvelle école, nous le laisserions sans regret s'égarer dans le système stérile qui a voulu transporter en paysage le procédé de M. Ingres. Que M. Marilhat revienne donc à son tempérament et à son originalité ; il aura bientôt reconquis sa place entre les premiers paysagistes français.

M. Joyant, au contraire, a fait, depuis trois ans, des progrès considérables. Sa *Vue de la Cour du palais des doges à Venise,* est une des peintures les plus complètes du salon. L'architecture est d'une belle couleur, grasse et harmonieuse, fine dans le clair-obscur, étincelante dans le plein jour. Les détails de la sculpture sont très-spirituellement rendus. Le ciel, qu'on a beaucoup critiqué, nous paraît très-heureux et très-juste de ton. Les bourgeois de Paris ont peur des extrêmes ; ils ne veulent entendre parler ni des ciels du midi, ni des ciels du nord. M. Jules Dupré n'a pas eu plus de succès avec son atmosphère de Belgique, que M. Jules Joyant avec son atmosphère d'Italie.

On a tort, suivant nous, de comparer la manière de M. Joyant à celle du Canaletti. Il n'y a de commun entre leurs ouvrages que le sujet et le pays. La peinture du Canaletti est bien plus précise, bien plus serrée, bien plus positive, bien plus savante enfin, que celle de M. Joyant. M. Joyant ne supporte pas l'analyse comme le Canaletti, quoiqu'il l'égale, peut-être dans l'aspect général du paysage. M. Joyant est aussi peintre que le Canaletti : mais le Canaletti est plus architecte et plus mathématicien.

Il y a encore au salon trois autres petites *Vues de Venise,* très-riches de couleur et très-pittoresques d'effet , si ce n'est qu'elles tournent un peu à l'agate et à la mosaïque.

M. Cabat est allé, comme M. Joyant, étudier la nature en Italie. Il aurait mieux fait peut-être d'aller en Flandre. Cependant sa *Vallée de Narni* n'est point inférieure à ses productions précédentes ; elle offre de sérieuses qualités et quelques imperfections qui tiennent au genre nouvellement choisi par l'auteur. L'Italie a fait naître chez M. Cabat la préoccupation du style, de l'élévation et de la gravité. La *Vallée de Narni* est peinte en vue de cette recherche ; mais le résultat ne répond pas à l'intention. Ce qui manque dans ce paysage, c'est justement la tournure et la grandeur ; les arbres de l'allée ne paraissent pas plus grands

qu'ils sont là sur la toile ; par malheur encore, il se trouve que les deux hommes assis au premier plan sont infiniment disproportionnés au reste de la perspective ; s'ils étaient debout, ils viendraient presque au tiers de ces arbres nains ; voilà donc des chênes *séculaires* qui n'ont guère que quinze ou vingt pieds. Et puis, ce qui les fait paraître plus petits encore, ce qui les empêche de se dilater à l'aise, c'est qu'ils sont étouffés en haut faute d'air. Le galbe des arbres sur le ciel bleu cru est la partie la plus défectueuse du tableau. Le feuillage est lourd et sans animation ; il n'est point réjoui par ces jeux de la lumière qui sautille capricieusement de branche en branche dans les paysages de M. Rousseau. Mais où M. Cabat est sans rival, c'est dans l'imitation positive de la nature. C'est M. Cabat qui a inventé le paysage réaliste, et aussitôt une foule de peintres s'est jetée sur ses traces. Y a-t-il donc une réalité apparente pour tout le monde et sous la même forme ? Non, assurément ; car chacun voit le monde extérieur au travers de son organisation. Dans toute sensation, il y a toujours plus ou moins de l'individu qui perçoit. Toute œuvre est plus ou moins empreinte de la substance du créateur. L'idéalité consiste à voir les choses en y ajoutant beaucoup de son originalité personnelle. Le réalisme consiste, au contraire, à dépouiller une impression autant que possible de ce qu'elle a d'individuel ; c'est ainsi qu'on peut s'accorder bien plus sur la réalité que sur l'idéalité. Dans le premier cas, vous affirmez une chose, indépendamment de vous-même, en quelque sorte. Dans le second cas, vous vous affirmez vous-même. Il n'y a rien a dire contre saint Jean l'apocalyptique, contre Dante, contre sainte Thérèse ou Swedenborg, si ce n'est qu'ils ne sont pas dans la réalité. Mais ils n'en ont pas moins vu ce qu'ils ont écrit.

Personne n'a plus d'adresse que M. Cabat pour reproduire le côté positif du paysage. Les terrains de la *Vallée de Narni* sont admirables de solidité ; on entre là-dedans de plain-pied et l'on y marche comme en terre ferme. Le sol ne tremble pas sous vous. Les plans sont justes, nets et précis ; vous pouvez compter les distances d'un point à un autre jusque dans les lointains qui ne manquent pas de finesse. En somme, le tableau de M. Cabat est un bon ouvrage dont le mérite a été reconnu par les systèmes les plus opposés.

L'ancien maître de M. Cabat, M. Flers, qui réforma sa manière d'après celle de son élève, a exposé trois paysages, *un Pâturage aux environs d'Aumale,* le *Moulin de la Loucque en Normandie,* et *l'Ile de Samois près Fontainebleau.* M. Flers est toujours fidèle à sa Normandie et à ses qualités habituelles. Il lui faut la nature fertile et riante sous son aspect de tous les jours, de gras pâturages où s'ébattent les troupeaux; il lui faut la vie des champs, simple et tranquille; de joyeuses campagnardes qui coupent l'herbe épaisse et fleurie sous les arbres verdoyants. Il lui faut une végétation abondante et rubiconde. Avec cela, M. Flers vous fait de petits tableaux très-gais, qui se ressemblent un peu, à cause du procédé d'empâtement appliqué par couches aux terrains, aux herbes et aux feuillages.

Il y a toute une école qui met en pratique la méthode de MM. Flers et Cabat. M. Louis Lapierre a imité le premier, à s'y tromper, dans un sujet analogue, *une prairie de Normandie.* Sans parler des autres, M. Troyon a fait un mélange assez heureux de M. Cabat et de M. Flers, augmentés de M. Jules Dupré. Sa *Foire champêtre dans le Limousin,* peinte sur une toile longue de cinq pieds et haute de dix-huit pouces tout au plus, est très-pittoresque et très-amusante. Ce sont des paysans qui arrivent de toutes parts; ce sont des danses, ce sont des orgies avec du vin bleu, puisé dans les cuves; c'est une gaieté campagnarde de fort bon aloi. Les terrains sont réels et solides; les feuilles opaques et un peu lourdes sont faites par petites plaques superposées, suivant le procédé des inventeurs. Une autre petite *Vue de Saint-Cloud* ressemble encore plus à M. J. Dupré.

Les paysages de M. Frédéric Mercey se rapprochent beaucoup aussi de cette école, quoiqu'il ne cherche sans doute à imiter personne. M. Mercey est un homme d'assez d'esprit et de talent, pour se faire à lui-même sa propre originalité. Il a exposé cette année sept tableaux : une *Vue d'Édimbourg prise du château*, le *Port de Trouville,* et cinq vues de la campagne normande. La *Vue d'Édimbourg* paraît avoir le mérite d'une grande exactitude; car la qualité de la peinture de M. Mercey, qui est en même temps son défaut, c'est de mettre beaucoup trop les détails en relief, d'accuser trop les parties au détriment de l'ensemble. L'effet général devient ainsi un peu mesquin et se trouve sacrifié à l'analyse. C'est cependant en pratiquant cette

méthode que M. Mercey fait quelquefois des perspectives très-justes et des horizons adroitement découpés.

En étudiant les divers talents des paysagistes, il est facile de saisir des analogies avec les talents des autres peintres. Ainsi, M. Rousseau correspond à peu près à M. Delacroix; M. Jules Dupré à M. Decamps; M. Jules Coignet à M. Paul Delaroche; M. Cabat a quelque chose de M. Ziégler, une certaine froideur de réflexion, une grande sûreté de pratique. Voici enfin M. Aligny, qui a sans doute la prétention de ressembler à M. Ingres. M. Aligny est incontestablement un artiste de premier mérite. Il a fait certains ouvrages d'un goût exquis, d'une élévation et d'une pureté merveilleuses. Ses dessins ont surtout du style et de la précision. Mais, le plus souvent, sa peinture est d'une faiblesse que son aveuglement systématique peut seul expliquer. M. Aligny veut apparemment peindre la nature, c'est-à-dire le ciel et la terre, c'est-à-dire la lumière, presque sans le secours de la couleur. Pour cela, il est forcé d'exprimer le moindre détail avec des lignes. Chaque feuille de ses arbres est dessinée dans son individualité et distinguée des autres. On pourrait compter le nombre de feuilles de ses grands vilains arbres du premier plan. Cette *Mort de Duguesclin,* du salon de 1838, est bien le plus détestable papier peint qui se puisse voir. Les salles à manger des auberges de campagne, sont tapissées de scènes moyen âge, incomparablement plus agréables. M. Aligny s'obstinera-t-il à perdre de belles facultés dans une lutte sans résultat contre la tradition et le sentiment général des contemporains?

Au premier aspect, M. Corot paraît bien préoccupé de la même recherche que M. Aligny. Ce n'est point cependant en vertu d'un système préconçu qu'il traduit la nature avec une certaine sécheresse et qu'il la dépouille de sa vie luxuriante; M. Corot, qui est d'un caractère calme et ascétique, voit la nature comme cela. Je suppose que l'exubérance de Rubens lui semble du *chic* tout pur. Mais M. Corot n'est point intolérant; il aime beaucoup la peinture des coloristes; s'il est froid et serré pour son compte, c'est que c'est sa manière à lui d'être original. Il y a d'ailleurs des qualités singulières dans les ouvrages de M. Corot : de la sévérité, de la tournure, quelquefois de l'élégance et de la finesse; un ton faible, mais toujours juste et harmonieux.

Sa petite *Vue prise à Vollaterra, en Toscane,* se distingue par cette harmonie de la lumière, ou plutôt des rapports des nuances entre elles; jamais le soleil, en aucune saison, n'a donné une lumière aussi pâle; mais supposez le soleil rejeté à quelques milliards de lieues plus loin de la terre, ou supposez que la Toscane est éclairée seulement par un bec de gaz accroché à la tour de Sienne, et l'effet de lumière deviendra irréprochable. Chaque détail est baissé de valeur, mais dans une proportion exacte avec les autres ; c'est l'histoire des tons en musique dont nous parlions tout à l'heure à l'occasion de M. Rousseau.

Le paysage mythologique intitulé *Silène,* est une composition pleine d'élégance, qu'on dirait inspirée par les *Géorgiques* de Virgile ou par l'*Ode* d'Horace à Sextius :

Solvitur acris hiems grata vice veris et Favoni....
Jam Cytherea choros ducit Venus, imminente luna ;
Junctæque nymphis gratiæ decentes
Alterno terram quatium pede....
Nunc decet aut viridi nitidum caput impedire myrto,
Aut Flore, terræ quem ferunt solutæ.

Les Bacchantes de M. Corot ne sont guère échevelées, ni folles, ni voluptueuses ; on les prendrait plutôt pour *les Grâces décentes* s'amusant à danser en chœur avec les nymphes. Ces petits groupes ont beaucoup de charme et de légèreté. Il y a surtout une petite femme couchée toute seule, à gauche, sous l'ombre d'un arbre, et enveloppée d'une demi-teinte extrêmement fine. Les arbres sont sveltes et bien dessinés. Par malheur l'ensemble, comme toujours, manque de force et de couleur; aussi, malgré la science et la conscience, la peinture de M. Corot a-t-elle peu de succès au salon.

M. Degoffe, qui est, je crois bien, à Rome, sous l'influence de M. Ingres, a exposé deux *paysages historiques* dans la manière systématique de M. Aligny. Dieu nous garde de revenir par une autre porte aux paysages historiques de l'Académie. Ce n'était pas la peine, à nous autres critiques, de battre en brèche M. J.-V. Bertin, si la jeune génération veut nous imposer aussi des ouvrages renouvelés des Grecs. L'*Hercule combattant le lion de Némée,* et l'*Argus gardant la Vache Io,* ont moins d'intérêt pour nous que les cabanes, et les poules, et les grosses

paysannes de M. Flers. Pourtant M. Degoffe est encore un artiste de talent. Ennuyé sans doute d'avoir tâtonné sa vocation pendant quelques années, il est tombé tout vivant dans le précipice aride creusé par les résurrectionistes et les imitateurs.

M. Benouville nous paraît menacé de la même chute. Nous avons vu de lui plusieurs petits tableaux d'une bonne pâte et d'une bonne couleur. Aujourd'hui M. A. Benouville incline vers la sécheresse. Cette inquiétude du style et du dessin pourra être salutaire à sa peinture, si elle ne l'entraîne pas plus loin. Son grand paysage est remarquable par la netteté des plans, par la limpidité de l'air et la finesse du ciel.

Le paysage sévère de M. Français, où M. Baron a mis en scène *les sorcières de Macbeth*, est dans une excellente direction de peinture. Malheureusement ce tableau n'a pas eu, au salon, la faveur d'une lumière convenable. Le site est très-pittoresque ; les rochers sont extrêmement fermes, et la perspective très-bien dégradée. La couleur est forte et harmonieuse. M. Français, qui en est seulement à son second ouvrage, ne manquera pas de se développer encore. Nous espérons le trouver bientôt entre les meilleurs paysagistes de l'école nouvelle.

Plusieurs autres jeunes artistes, inconnus jusqu'ici, ont exposé des paysages recommandables par différentes qualités : M. Grésy, de Marseille, trois petites vues très-fines et très-originales ; M. Morel Sartrouville, une *Vue prise sur le chemin qui conduit à la cascade de Saint-Thomas, dans le Cantal :* M. Wickenberg, *un Hiver,* très-juste de ton, et qui rappelle un peu *le Canal glacé,* d'Isaac Ostade, au vieux musée.

M. Gudin a joui d'une immense renommée comme peintre de marine et de paysage, mais la faiblesse de ses derniers ouvrages a de quoi nous surprendre. *La Mer* est un des avortements les plus bouffons qui se puisse imaginer. Toute l'eau de cette prétendue mer tiendrait dans un verre ; il n'y a pas de quoi se laver les mains. Encore cette eau prétendue ressemble à tout ce que vous voudrez, excepté à de l'eau. On a dit spirituellement que ça avait l'air des morceaux d'une vitre brisée. C'était assurément une idée très-poétique que la mer sans rivages, l'immensité sans commencement et sans fin, un désert d'eau sans une apparition humaine. Mais une idée toute seule n'est pas de l'art. Il ne suffit

pas d'écrire au bas d'un cadre : « Ceci est la mer, » ou au bas d'une statue : « Ceci est Phidias, ou Thucydide, ou Périclès, » comme on fait aux statues des Tuileries ; il s'agit d'écrire son idée dans l'œuvre même et de la faire jaillir sous une forme vivante et déterminée.

Le Naufragé, de M. Gudin, avec une grande prétention dramatique, n'est pas plus louable que *la pleine mer*. C'est de la sensiblerie très superficielle. On assure pourtant qu'une jolie femme s'est évanouie au salon devant *le Naufragé*. Les jolies femmes ont mille raisons pour cela, outre l'attendrissement et la pitié. L'homme de M. Gudin est vitreux et translucide comme les flots écumants, πολυσφωβοιο ταλασσης; la mer est peinte comme le ciel ; on a observé avec raison qu'on pourrait retourner les toiles de M. Gudin sens dessus dessous : le ciel se trouverait faire la mer et réciproquement ; et personne ne s'en plaindrait.

Qui donc avons-nous oublié dans nos précédents articles et dans celui-ci? M. Granet? Mais il y a trente ans que M. Granet fait les mêmes intérieurs, avec des maquettes en guise de personnages. M. Jadin? Mais M. Jadin est loin de prendre l'art au sérieux, et il prétend que la critique ne sert à rien ; la critique peut donc se dispenser de s'occuper de lui. M. Biard? Mais déjà, si je ne me trompe, nous avons dit tout le bien que nous pensons du talent de M. Biard. Qui réclame encore? Personne. Nous déclarons donc, pour finir, que nous avons accompli, envers tout le monde, nos intentions de justice et de loyauté.

T. Thoré.

LA

SOCIÉTÉ AMÉRICAINE,

PAR MISS MARTINEAU.

Quand miss Martineau partit, il y a bientôt deux ans, pour la Nouvelle-Angleterre, ce fut parmi ses amis à qui retarderait ce voyage. A entendre ces grands politiques, l'Amérique se trouvait dans la plus triste position où elle se fût jamais trouvée, elle marchait tout droit au désordre social, ou qui pis est au despotisme militaire, le pire des despotismes pour les nations qui ne renoncent pas au progrès. Ces tristes prédictions ne purent arrêter l'intrépide économiste; miss Martineau partit pour l'Amérique en songeant que si l'Amérique était la proie des misères politiques, elle avait une ressemblance de plus avec l'Angleterre, sa mère-patrie. A peine arrivée à Washington, voyant que le pays était tranquille, et, en fait de despotes militaires, ne rencontrant guère que quelques jeunes cadets qui faisaient l'exercice, elle n'eut rien de plus pressé que de demander des nouvelles de la *crise?* à quoi on lui répondit que la *crise* américaine durait depuis tantôt cinquante années, et qu'elle durerait pour le moins encore cinquante ans. A ces causes, miss Martineau qui n'avait jamais eu grand'peur, se rassura complétement.

C'est que, en effet, s'il y a en Amérique, comme dans tous les pays de ce monde, deux partis politiques, ceux qui tremblent et ceux qui espèrent, ceux qui règnent et ceux qui attendent que leur jour de règne soit arrivé, du moins l'Amérique a

ce grand avantage que ceux qui ont peur de l'avenir, c'est-à-dire les aristocrates, aussi bien que ceux qui n'ont foi que dans l'avenir, c'est-à-dire les démocrates, sont bien peu en peine les uns des autres, et au contraire qu'ils se tiennent par la communauté des mêmes principes. Les uns ne sont pas tellement en avant des autres, et ceux-ci ne sont pas tellement en retard de ceux-là, qu'ils ne puissent fort bien, même sans attendre ni une révolution ni une contre-révolution, être facilement rassurés les uns et les autres. Le nouveau monde est libre encore des deux fléaux qui ont fait presque toutes les révolutions de l'ancien monde, la pauvreté et l'ignorance, nous voulons parler de l'ignorance politique, la plus dangereuse de toutes les ignorances. Et encore quelle position savez-vous plus favorable à l'avenir d'un pays que l'absence de cette lèpre ou plutôt de cette lutte sociale, qu'on appelle le paupérisme?

Nous ne dirons rien ici du gouvernement américain. Il a été expliqué à la façon de Montesquieu, dans un livre célèbre. M. de Tocqueville, prenant à partie cette constitution modèle, l'a suivie depuis son point de départ (nous, le peuple des États-Unis, voulant former une union plus parfaite, etc.) jusqu'à ses dernières conséquences, dans les divers états de l'Union. Nous abandonnerons donc miss Martineau à sa nébuleuse politique; les faits de son voyage, dégagés de tout commentaire d'économiste, nous suffiront.

Comme elle arrivait en Amérique, l'Amérique célébrait la fête des aïeux, l'anniversaire du débarquement des pèlerins sur le roc de Plymouth. Que ce dut être un moment terrible, quand les premiers habitants de ces déserts abordèrent sur cette rive sauvage, dans ce pays nu, inculte, glacial, la neige couvrant alors, comme elle la recouvre encore, toute cette contrée désolée! Plus de la moitié de ces hardis pèlerins succomba dans le cours du premier hiver. Ils ne se doutaient guère, les braves gens, qu'ils allaient utiliser un monde, ce qui est peut-être plus beau que de l'avoir découvert.

Les Américains ont honoré, à l'égal des plus saintes reliques, ce coin de terre qui, à vrai dire, est leur berceau. Le roc sur lequel les pèlerins prirent terre, a été entouré d'une grille de fer; les noms des aïeux sont écrits sur cette grille; un tableau, dans lequel est représentée la scène du débarquement, rappelle

le tableau triomphal que commandèrent les Grecs après la bataille de Marathon.

Cette fête des aïeux fut célébrée à la façon américaine, c'est-à-dire qu'on y fit une grande consommation de cette éloquence marchande, turbulente, inutile et mal peignée, qui a passé de l'Angleterre en Amérique, et qui finira par envahir même la France, si nous n'y prenons garde. Celui qui jugerait les Américains sur leurs discours politiques, les pourrait prendre pour autant de cerveaux creux. Le fond de tous ces discours se réduit à prouver l'excellence du génie américain, l'excellence de la bravoure américaine, l'excellence de la liberté américaine. Ce sont là autant de fanfaronnades auxquelles il ne faut pas trop s'arrêter. Les Américains eux-mêmes ont trop de bon sens pour les prendre toujours au sérieux.

Mais au moins voici une scène touchante. Quand les furibonds orateurs eurent achevé leurs discours, la foule quitta l'église pour aller saluer en grande pompe une vénérable dame, presque centenaire, qui descendait en droite ligne de l'un des pèlerins de 1623. Cette dame avait conservé le fauteuil de son aïeul, dans lequel elle était assise. Elle reçut avec bienveillance tout ce peuple qui la saluait. La journée se termina par un grand bal plein de joie et de gaieté, plein de beaux jeunes gens et de charmantes jeunes filles; puis, quand la fête fut achevée, la baie de Plymouth rentra dans son silence accoutumé.

Après les mauvais discours en plein vent, un des fléaux de l'Amérique, c'est le nombre, la misère, le peu d'esprit et la vénalité des journaux. Ces journaux mentent et ils tremblent, c'est-à-dire qu'ils manquent des conditions essentielles de la presse périodique : la vérité et le courage. Ce sont de toutes parts de si étranges violences contre la vie, contre les mœurs des hommes jetés dans les affaires publiques, que très-souvent on a vu d'honorables citoyens refuser à leur pays leur assistance et leur concours, tant cette horrible calomnie vivante leur faisait peur. Dans le Saint-Louis, dans le Missouri, un homme de couleur est brûlé vif, sans jugement, en présence de *respectables* habitants; et, qui le croirait? pas un journal ne se rencontre pour dénoncer cet horrible crime à l'Amérique entière. C'était, disait-on, un petit crime de localité qui ne regardait que le Missouri, et dont on devait parler en famille.

Les autres journaux de l'Union, voyant que les journaux de Saint-Louis gardaient le silence sur ce crime, n'osèrent pas être plus braves; et voilà un grand crime sans punition, et voilà toute une ville déshonorée par le lâche silence de la presse périodique!

Avec une presse ainsi faite, avec cette éloquence courante de table d'hôte et de places publiques, le moyen de s'inquiéter de ses droits politiques? le moyen même de porter à la loi ce respect de toutes les heures, de tous les instants, que la loi exige? Aussi entendez-vous parler chaque jour de nouvelles émeutes et d'excès incroyables. A New-York, à Boston, à Baltimore, on assomme les abolitionistes, on brûle leurs maisons, on arrête les malles postes, on renverse les temples. Les nouvelles de ces fureurs arrivent en Europe, et l'Europe se demande avec inquiétude : que va-t-il donc arriver? Hélas! rien n'arrive. L'homme est tué, la maison brûlée, le temple est rasé, la force publique est insultée : que voulez-vous qu'on y fasse? Ce sont, d'ailleurs, des émeutes de bonne compagnie; ceux qui brûlent, ceux qui égorgent, sont pour la plupart de très-honorables citoyens, quelquefois même ce sont des magistrats du pays qui pendent par douzaine, et sans forme de procès, leurs adversaires politiques. Parlez-nous de cette émeute aux belles manières et non pas de l'émeute déguenillée des villes de l'Europe.

L'émeute, en Amérique, a encore ceci de particulier, elle est bien plus souvent une émeute religieuse qu'elle n'est une émeute politique. Quand vous entendez hurler dans les rues, tenez-vous pour assuré que ce sont toutes sortes de fanatiques et toutes sortes de communions qui s'en vont, demandant en hurlant toutes sortes de libertés.

Ou bien l'émeute est une émeute non abolitioniste, c'est la plus furieuse et la plus implacable de toutes. L'abolitioniste Thompson devait un jour parler dans un comité de femmes; la veille de ce jour terrible, des placards sont affichés à la bourse de Boston, et dans ces placards il est dit que *les bons citoyens* sont invités *à mettre Thompson à la raison*, et que les dames sont averties *qu'elles seront tuées infailliblement.* Quand les dames abolitionistes eurent connaissance de ce placard, elles en référèrent à M. le maire, qui leur répondit sèchement : *Vous me donnez beaucoup d'embarras.*

Il faut dire à la louange de ces dames, que, nonobstant ce

placard affiché à la bourse, elles se réunirent à l'heure désignée, au milieu des vociférations de la foule. La séance commença par une prière, et après la prière, la présidente allait entamer un discours contre l'esclavage, lorsque M. le maire, qui était plus *embarrassé* que jamais, leur vint signifier en personne qu'elles eussent à se séparer immédiatement. Ces dames, toutes fières de n'avoir pas été *tuées*, comme on le leur avait promis, se séparèrent et traversèrent une à une cette foule irritée; mais les malheureuses! elles oubliaient derrière elles Garrison, leur chef et leur apôtre, le plus implacable ennemi de l'esclavage; Garrison, découvert sous la table de la présidente, fut entraîné dans la rue, foulé aux pieds; on l'accabla de soufflets et de crachats, on lui passa une corde au cou et on le traîna ainsi dans le ruisseau; lui, cependant, impassible, ne veut pas demander grâce, et il va mourir fidèle à ses croyances quand un jeune ouvrier le tire des mains de ces forcenés gentlemen. Je vous demande cependant si cette émeute de gens comme il faut est de beaucoup préférable à nos émeutes de *populace?*

Malgré ce beau mot *union*, tous les Américains sont bien loin de s'aimer les uns les autres : autant d'États différents, autant de citoyens différents. Ce ne sont ni les mêmes habitudes, ni les mêmes mœurs, ni les mêmes sympathies; dans ce vaste territoire, fermentent toutes sortes de *haines locales*. Entendez-les parler les uns des autres! les citoyens de la Nouvelle-Angleterre sont des porte-balles ou des suspects, les hommes du Sud sont des païens, ceux de l'Ouest sont des barbares; Rhode-Island est peuplée d'idolâtres; les dames de Baltimore affirment que les dames de Boston n'ont jamais su porter un chapeau; les dames de Boston répondent qu'on ne saurait dîner chez les dames de Baltimore; ceux de Kentucky méprisent souverainement les Hurons; les Hurons ne voudraient même pas pour esclaves des gens de Kentucky.

Une des croyances les plus chères de cette Amérique, si fière de ses libertés et de son égalité, c'est le préjugé de la couleur. L'homme de couleur est séparé de l'homme blanc par des barrières qui semblent infranchissables. L'homme de couleur ne peut pas envoyer ses enfants à l'école, il ne peut pas s'asseoir dans un banc à l'église, il ne peut pas aller aux premières loges aux théâtres; les fonctions municipales, les associations

scientifiques ou littéraires lui sont expressément défendues : il est vrai qu'ils sont citoyens aux yeux de la loi ; mais cependant la loi ne les protége que *dans l'intérêt public*. O terre heureuse de l'égalité et de la liberté!

Il n'importe, c'est un merveilleux spectacle et rempli d'intérêt que celui-là : étudier la société américaine, depuis l'endroit où elle commence jusqu'à la limite où elle s'arrête; assister aux défrichements du colon qui, la hache à la main, se fraie une route dans ces forêts vieilles comme le monde, suivre à la trace cette civilisation naissante jusqu'au moment où elle devient la corruption d'une cité déjà vieille, tel a été cependant le voyage de miss Martineau.

Cette terre des États-Unis est d'une immense étendue, et en même temps, elle est fertile, elle est féconde, elle est remplie de carrières et de forêts et de manufactures; elle produit du blé, du coton, du sucre, du tabac, du chanvre, des pâturages, du vin, de la soie, du marbre, du fer, de l'argent, de l'or, de la houille, du bois, du plomb, du sel, des eaux minérales; elle a de grands fleuves pour la servir et pour l'habiter, pour la cultiver, pour la parer, pour la gouverner, pour la défendre, toutes sortes de peuples, des Allemands, des Hollandais, des Irlandais, des Écossais, des Africains, toute l'Europe qui a envoyé là ses plus nobles aventuriers.

Ce vaste royaume se défriche peu à peu, se civilise, se peuple, s'agrandit peu à peu, mais sans cesse, mais chaque jour, mais à toute heure. La civilisation et le mouvement s'enfoncent dans les forêts et ils y font des progrès rapides. De mauvais chariots vous transportent dans ces contrées silencieuses. Vous rencontrez de distance en distance, des maisons cachées dans les bois, des hommes qui travaillent à se faire un domaine, n'ayant pour les aider que leur femme et quelques petits enfants en bas âge. Vallées profondes, montagnes escarpées, grottes tapissées de verdure, ruisseaux murmurants, torrents grondeurs, vastes lacs, telles sont les rencontres de la route. Ou bien, monté sur un bateau à vapeur, vous pouvez admirer les rives de l'Ohio, vous prêtez l'oreille à tous les bruits du rivage : enfants qui bondissent, oiseaux qui chantent, brillants papillons qui traversent le fleuve, et la nuit, les petites mouches qui versent en tourbillonnant le phosphore de leurs ailes sur les eaux.

Il arrive ainsi qu'on découvre d'un coup d'œil trois États souverains, l'Ohio, le Kentucky, la Virginie. Arrêtez-vous, s'il vous plaît, pour admirer un des plus beaux points de vue du monde, *Le nid du Faucon*.

La montagne au-dessus de New-River est rude et difficile; cette montagne vous conduit sur une plate-forme de rochers qui se projette des flancs de la montagne, et qui domine un angle du fleuve mugissant, à une hauteur de douze cents pieds! Ce fut ainsi, et en admirant toutes choses sur sa route, que miss Martineau arriva aux sources sulfureuses, à neuf milles de Lewisbourg.

Ces sources sulfureuses ressemblent beaucoup aux eaux les plus élégantes de notre Europe. La belle société de l'Union y vient passer chaque année quelques semaines dans toutes sortes de délassements européens; on se pare, on s'habille, on joue, on se promène, on lit les romans nouveaux, on prend même les eaux, qui sont d'une belle couleur et limpides : déjà ces eaux rapportaient 50,000 dollars par an.

Non loin des eaux sulfureuses, dans la forêt peuplée de daims et d'oiseaux moqueurs, miss Henriette rencontra une famille d'émigrants, le père, la mère et neuf enfants ; ils se rendaient à pied de la Caroline du sud dans l'Illinois ; ils allaient chercher un patrimoine qu'ils étaient sûrs de trouver enfin.

Pour vous reposer des émeutes de la ville et des belles petites-maîtresses qui prennent les eaux, passez, s'il vous plaît, quelques semaines de la belle saison chez un propriétaire du Kentucky. La maison est entourée d'arbres et de fleurs; l'arbre est chargé d'oiseaux aux mille couleurs; la table est digne d'un roi : viande tendre, légumes frais, vin de Bordeaux, vin de Champagne, fraises, crêmes glacées; dans les écuries, cinquante chevaux tout prêts à traverser ces grands bois d'érables et de sycomores tout remplis d'ombre et de soleil; dans le jour, la chasse au buffle ; le soir, sur la pelouse verte et fraîche, on se raconte de longues histoires, ou bien on joue au jeu de regarder les étoiles, ou bien on court après les nids d'abeilles ; heureuse vie toute remplie de sommeil, de mouvements et de loisirs.

Malheureusement l'homme n'est pas assez sage pour savoir s'arrêter aux belles places où il se trouve le mieux. Quel est le voyageur qui s'arrêta jamais à la place où il est heureux! Il faut

marcher encore, il faut marcher toujours. J'avoue qu'à voir ainsi miss Martineau s'avancer dans les terres sans relâche, la fatigue me prend rien qu'à la voir marcher, à plus forte raison s'il faut la suivre. D'ailleurs son livre est encombré de tant de choses oiseuses ; elle explique si peu la route qu'elle parcourt ; elle écrit si exclusivement pour les Américains ou pour les Anglais qui ont parcouru l'Amérique, que nous sommes bien forcés, malgré nous, de la laisser aller tout droit son chemin, sauf à l'atteindre quand elle voudra faire halte quelque part.

Laissons-la donc marcher à sa fantaisie, de Reverley à Marblehead, à Manchester, et quel Manchester! une ville couverte de magnolias magnifiques ; à Glocester, terre de granit, parsemée de petits vergers ; elle arrive ainsi à l'extrémité nord de la baie de Massachusetts. A Colombus, on lui raconta plusieurs assassinats tout récents et un duel à bout portant dont le gouverneur avait été le témoin, sans compter une querelle à main armée entre les Guelphes et les Gibelins de ce pays.

Quand une fois elle a mis le pied dans le territoire des Criks, à travers des chemins détestables, miss Martineau oublie quelque peu son métier de missionnaire, et elle s'abandonne plus librement aux impressions heureuses de la route. Ces bois superbes, ces taillis en pleines feuilles, ce sol parsemé de violettes, d'œillets et d'iris, toutes ces perspectives riantes calment un peu cette ardeur évangélisante. Des caravanes d'esclaves traversent la route : vieillards, enfants, jeunes gens, jolies filles ; on rencontrait aussi des Indiens au maintien sérieux ; quelques-uns allaient à cheval ; d'autres étaient étendus au milieu de la route, ivres de wiskey, en véritables Indiens primitifs, et ce qui complétait le tableau, le char d'un émigrant avait versé au milieu d'un ruisseau.—J'avoue que, pour ma part, ce qui m'intéresse le plus dans ce voyage, ce sont les émigrants.

Pensez donc en effet à cette admirable position d'un royaume si vaste, que chacun n'a qu'à marcher en avant pour y trouver son domaine ; véritable terre promise du pauvre, qui, loin de reculer sans cesse devant ses efforts, lui promet au contraire de vastes prairies, des moissons faciles, de grands arbres pour s'abriter, de grands fleuves pour le porter. Émigration sans pareille! émigration vers la patrie, vers la famille, vers le bonheur,

vers le bien-être ! L'émigrant marche à pas lents vers ses domaines lointains ; il emmène avec lui sa femme, ses enfants, ses meubles ; la nuit venue, toute la famille fait halte au bord de quelque ruisseau, un grand feu est allumé, on prépare le repas du soir, puis on s'endort sous les arbres de la forêt. Plusieurs familles d'émigrants sont ainsi en mouvement dans les sentiers frayés ou non frayés. A chaque pas, et comme pour les encourager à marcher toujours, ils rencontrent des plantations de coton et des troupes d'esclaves. Dans sa maison, le planteur américain règne en maître. Son bénéfice sur la culture du coton est de 35 pour 100. Malheureusement la civilisation ne marche guère du même pas que les hommes civilisés. La loi est impuissante dans ces lieux nouvellement défrichés. Les hommes libres se tuent à coups de pistolet ou de poignard; quant aux esclaves, on les traite comme des bêtes de somme, ni plus ni moins.

Toujours marchant ainsi, miss Martineau arrive à Détroit, sur le lac Érié, c'est un nouveau territoire qui vient d'être élevé à la dignité d'État et admis dans l'Union américaine. Il y avait déjà à Détroit des salons ouverts et des réceptions particulières, comme à New-York. On y donnait des bals et des fêtes, on y vendait des chapeaux d'osier, et cependant on rencontrait encore, aux alentours, de pauvres Indiens, qui, à l'approche de ces villes impitoyables, vont cacher leur douleur dans les forêts.

Les terres qui environnent Détroit, achetées il y avait trois ans, au prix d'un dollar par acre de terre, se vendaient vingt dollars. Et notez bien que dans ces terres, achetées un dollar, le propriétaire avait tué, la première année, trois chevreuils par acre de terre, lesquels chevreuils il avait vendus chacun trois dollars. C'était donc un domaine acheté moyennant deux dollars que l'acquéreur recevait !

Rien de plus facile que d'élever des maisons dans ces domaines improvisés : on abat des troncs d'arbres les uns sur les autres, et la maison est faite. Elle est chaude en hiver, fraîche en été. Dans ces villages ainsi bâtis, le premier besoin qui se fait sentir, c'est le besoin d'un journal. La première hôtellerie n'est pas construite, que le premier journal est imprimé. Miss Martineau s'enfonce toujours dans les terres ; elle rencontre des magasins qui ont pour enseigne : *Magasin du cousin George*,

car en Amérique tout le monde a son cousin George. Les auberges ont écrit sur leur enseigne : *Notre maison*. Le raffinement de l'enseigne la plus civilisée se retrouve déjà dans ces déserts. Mais ces déserts servent de grande route aux émigrants; c'est par là qu'ils passent pour aller à leur facile conquête. En vain les chemins sont affreux, les torrents débordés, les ponts brisés; l'émigrant ne connaît pas d'obstacles ; il faut qu'il marche jusqu'à l'heure où enfin la terre n'aura plus de maître , et alors il s'écriera : — La terre que je foule est à moi. Le lendemain un autre émigrant occupera la terre voisine.

Ou bien tout d'un coup la scène change. Les chemins brisés sont remplacés par des tapis de verdure, les ronces font place aux roses, aux blanches renoncules, aux lis rouges, aux lierres. On arrive ainsi jusqu'aux limites du territoire Potowatomie, sur le fleuve Saint-Joseph. A cette place, les Indiens sont encore en assez grand nombre, le territoire leur appartient encore. Vous traversez le fleuve dans un bac; au-delà du fleuve commence véritablement la lutte du blanc contre l'Indien. La colonisation s'essaie déjà sur ce territoire, que le blanc achète à l'Indien morceau par morceau. A peine établi sur un morceau de terre, le colon, quel qu'il soit, oublie tout-à-fait les lieux d'où il arrive. Une fois dans *l'Indiana*, le premier soin de miss Martineau ce fut d'aller admirer la prairie de *Laporte*, en se rendant à la ville de Michigan.

Un violent orage arrête les voyageurs au milieu de la prairie. Ils frappent à la porte d'une maison bâtie en troncs d'arbres. La porte leur est ouverte. La maison appartenait à un *non-résistant*, un anabaptiste d'une secte nouvelle. Le *non-résistant* remplit de son mieux les devoirs de l'hospitalité. L'heureuse doctrine de cet homme consistait à supposer toujours le bien dans les hommes; cette foi consolante, qui avait sa source dans la sympathie universelle, l'avait rendu la plus heureuse créature du monde. Sa femme était affable et belle; il en avait eu quinze enfants qu'ils avaient tous élevés, à savoir neuf fils et six filles. Le domaine était assez vaste pour employer tous ces bras et nourrir tous ces travailleurs, et encore les enfants de leurs enfants. — L'acre avait commencé par valoir un dollar, maintenant il en valait soixante. Cet homme sage avait gagné quarante mille dollars à quitter l'Ohio.

De cette demeure hospitalière nos voyageurs arrivent, à travers les plus profondes ornières, jusqu'à la ville de Michigan, bâtie à l'un des coins de la forêt, à peine depuis huit ans. Déjà Michigan ne compte pas moins de quinze cents habitants. La ville est tracée sur des proportions admirables; elle est placée admirablement, entre le lac et la forêt. Ce lac est un océan d'eau douce, et la vaste forêt même semblait absorbée par la majesté de ses flots. — Cette belle mer est entourée de fleurs. Une armée innombrable de papillons, de scarabées et de mouches brillantes, bourdonne sur ses bords. Un élégant petit schooner était à l'ancre et projetait sur ces ondes tranquilles l'ombre de sa voile blanche. Dans le ciel, le soleil couchant se reflétait dans ce magnifique miroir.

De Michigan on se rend à Chicago. Un camp des troupes des États-Unis gardait cette frontière contre les soulèvements des Indiens. Chicago domine la rive gauche du lac. C'est à Chicago que se vendent les terres, et cette foire d'un nouveau genre attire un nombre infini de vendeurs et d'acheteurs. Dans les rues de cette espèce de Beaucaire improvisée, un nègre habillé de rouge et portant un drapeau rouge parcourt la ville, sur un cheval blanc, en criant les terres à vendre. Les spéculateurs entourent ce crieur public comme on fait d'un commissaire-priseur. A chaque coin de rue, à chaque boutique, vous êtes arrêté par une ferme qu'on vous propose, et par des emplacements de ville dont vous pouvez être le Romulus. En ce moment on vendait à Chicago les terres situées le long d'un canal projeté, jusqu'à concurrence de deux millions de dollars, et chaque lot de terrain, lot inconnu que nul ne visitait, passait de main en main plusieurs fois en un jour. Ce qui se vendait cent cinquante dollars le matin, le soir était vendu cinq mille dollars. Un Français marié à une Indienne vendit un million de dollars un terrain qui en valait cent. — Cette spéculation, digne de la rue Quincampoix, était suivie de tous les plaisirs auxquels s'abandonnent volontiers les joueurs, comme si cet argent jeté à la folie, était autant de gagné sur l'ennemi commun, le jeu! Ce n'étaient que fêtes, banquets, bals, concerts, brillants équipages. Et puis que pensez-vous qu'il arrive? Les uns sont ruinés et s'en vont vendre et acheter des terres ailleurs; les autres bâtissent des maisons dans la ville tracée, le canal projeté est creusé, les

fermes sont mises en culture, et bientôt, sur cette terre à l'encan, vous aurez une belle ville de plus. — Après quoi, la spéculation se portera quelques lieues plus loin.

De Chicago, miss Martineau et ses compagnons s'enfoncèrent dans les prairies; dans ces prairies encore incultes brillait de son pur éclat virginal la primevère américaine. Cette prairie aboutit à une rivière qu'on passe dans un bac; la rivière passée, vous êtes dans le désert américain : sol vigoureux, vieux arbres, eau limpide, gazon; vous avancez toujours ainsi à travers les hautes herbes, les torrents fangeux, gravissant des montagnes, et descendant les vallées, vous arrêtant enfin sur le mont Jolyet, au centre d'un frais et calme paradis terrestre. — Heureux l'émigrant qui arrivera le premier à Jolyet, et à qui sa femme dira : *Seigneur, nous sommes bien ici, dressons-y, s'il vous plaît, trois tentes.*

Ici s'arrête l'excursion de miss Martineau, dans le désert américain. Elle revient à Chicago par les lacs, dans un bateau à vapeur chargé d'Américains assez mal élevés, qui se couchèrent sans attendre que ces dames *eussent essuyé leurs plumes!!* A peine réveillés, ces messieurs crachaient et juraient à qui mieux mieux. A fond de cale quelques passagers parodiaient des sermons et des cantiques des méthodistes. Le navire cependant côtoyait Mackinaw, qui venait de publier le prospectus d'un journal, les îles Manitou, séjour du Grand-Esprit des Indiens, les îles du Renard et du Castor, l'île Mackinaw, la plus belle qui soit sous le ciel, baignée dans des flots de lumière, couverte encore des maisons d'un ancien village français, cachées sous le feuillage, encadrées dans la verdure : île charmante, qui se souvient encore de son origine française. On se promène dans de frais bosquets, sur des pelouses couvertes de fraises mûres et de fleurs sauvages, on grimpe un léger monticule, et tout d'un coup on se trouve sur une arche de rochers de cent cinquante pieds de haut sur cinquante de large; l'arche s'appuie d'un côté sur le roc, de l'autre sur la colline opposée. L'arche entière était remplie à la fois par l'horizon du lac et par l'azur des eaux. Sur le point culminant de l'île s'élève le vieux fort, et de là vous pouvez admirer un archipel de petites îles encadrées dans le bleu de cette onde, chargées de verdure, de fruits et de fleurs. Il faut qu'en effet cette île Mickinaw soit très-belle

pour avoir remué à ce point l'esprit tant soit peu positif de miss Martineau, presque toujours occupée des intérêts matériels, et qui a mis en contes, même l'économie politique.

Bientôt il faut entrer dans le lac Huron, lac orageux. Le lac Huron vous mène vers la rivière Saint-Clair, remplie d'écueils; les eaux du lac Saint-Clair sont calmes et tranquilles. Mais nous n'avons guère le temps de suivre nos voyageurs jusqu'à leur retour à New-York.

Ici même s'arrête la partie vraiment intéressante, vraiment nouvelle, de ce voyage. Nous ne pouvons guère nous habituer, nous autres Français, à ces jugements féminins si nets et si tranchants, que certaines femmes d'Angleterre portent sans hésiter sur les lois, sur les mœurs et sur l'avenir du Nouveau-Monde. Il nous semble que ces dames n'ont guère mission de se poser en autant de Montesquieu en cornette, et de dire d'une grosse voix virile, à un peuple comme le peuple américain : « Viens ici; — passe par là; — arrête; — marche! » ou encore : « Tu n'iras pas plus loin. » Que ces législateurs d'un nouveau genre s'appellent miss Fanny Kemble, mistriss Trollope ou miss Henriette Martineau; qu'elles louent, qu'elles blâment ou qu'elles conseillent, peu nous importe; nous ne sommes guère disposés à accepter leurs jugements comme des jugements sans appel. Laissez-les donc voir et décrire, et ramasser leurs petites observations de mœurs, comme fait l'abeille son butin matinal : telle doit être l'œuvre de ces dames. Il y a en Angleterre, il y a en France, des hommes qui tireront les conclusions de leurs récits.

Ce n'est point que dans le reste de ce livre on ne rencontre des chapitres d'un grand intérêt; mais ces chapitres n'ont pas l'air de tenir à l'ensemble, ils sont placés là, les uns après les autres, sans trop de choix et sans trop de souci de l'unité. La femme perce toujours sous le législateur. Une dissertation politique à propos du congrès américain va être coupée tout à coup par un détail de ménage ou de cuisine. Il faut donc lire ces chapitres avec une grande précaution, et ne s'inquiéter guère que des impressions de miss Martineau et non pas de ses jugements, de ce qu'elle a vu et non de ce qu'elle a pensé.

Par exemple, cette terre américaine, que l'on nous représente comme l'Eldorado des pauvres, appuyée sur une ressource

inépuisable, la vente des terres, fière de ses conquêtes récentes, la Louisiane et la Floride, et déjà aspirant à posséder le Texas, devrait cependant se méfier de cette manie de la propriété territoriale. En Amérique, la terre est tout, l'industrie n'est rien. Acheter des terres, c'est le point essentiel de la vie; on les cultivera quand on aura le temps. Mais cependant, réduit à cette seule ressource, acheter des terres, que devient ce peuple de fermiers? Ne possédant au monde que la terre, ils sont obligés de l'hypothéquer dans les années mauvaises, et ces années arrivent toujours au fermier qui n'a pas de capital. Ils s'adressent alors à la compagnie d'assurances de Boston, qui leur prête de l'argent sur leurs terres. Mais cette compagnie est un créancier impitoyable; elle n'accorde pas un jour de délai, pas une heure; l'échéance arrivée, il faut payer ou renoncer à sa terre. Le fermier vivait autrefois du produit de la laine ou du coton fabriqués dans ses fermes; aujourd'hui les manufactures ont ruiné cette branche d'économie domestique. Le fermier ne veut pas envoyer ses enfants dans les villes s'y faire domestiques, et voilà toute une famille inutile. D'ailleurs ces fermiers, improvisés la plupart du temps, n'entendent rien à la culture des terres; au lieu de labourer sa terre le fermier la pare de choses de luxe; il construit des maisons, il bâtit des pigeonniers, il s'entoure de palissades; il a des volets verts à ses fenêtres; il veut que sa fille et sa femme soient couvertes de belles étoffes. Il a tous les dehors de la fortune; mais au fond il est pauvre et très-pauvre. Il est dominé de toutes parts, et à son insu, par le cultivateur allemand. Celui-là est sage, laborieux, modeste; il ne sacrifie rien à l'apparence; il est vêtu au plus juste prix. Au lieu de faire de sa femme une madame, il l'envoye travailler aux champs; il redoute la *grande compagnie hypothécaire* à l'égal de la grêle ou de la peste. — Terrible concurrence pour le fermier américain!

Un autre danger de cette culture des terres indéfinie, c'est l'esclavage. L'esclavage tue l'agriculteur. Pour bien cultiver la terre, il faut l'aimer. Il faut encore bien du temps avant que les colons américains finissent par s'apercevoir qu'il faut deux blancs oisifs pour faire travailler un noir.

Après les Allemands, les plus riches propriétaires américains, sont les trembleurs et les rappistes, deux sectes fondées l'une et

l'autre sur le célibat. Le trembleur est un admirable égoïste qui a fondé son bonheur sur le pain, le beurre, les tapis, les meubles bien faits, les lits moelleux. *L'utile*, voilà leur mot de ralliement. Ils ont avec eux des espèces de femmes vêtues d'une hideuse façon qui ne leur sont rien, pas même des femelles à leur usage.

Les rappistes sont des espèces de trembleurs, peut-être moins ridicules. Ils élèvent des vers à soie et sont les plus anciens tisseurs de l'Amérique. Leurs femmes sont mieux vêtues, moins pâles, aussi sottes. M. Rapp est leur maître souverain; il les gouverne d'une façon absolue, par l'ignorance et par la vanité; il leur a persuadé que l'avenir du monde était aux rappistes, que l'univers avait les yeux sur les rappistes, et qu'un jour ou l'autre, il n'y aurait dans le monde que des rappistes. Tous ces fabricants de coton, de soieries et de sectes religieuses, encombrent l'Amérique au grand détriment des beaux-arts, de l'élégance, de l'esprit, du goût, de tout ce qui fait le charme de la vie. Ce pêle-mêle d'esclaves et d'hommes libres, de blancs et de noirs, est contraire à tous les principes. Le blanc espionne l'homme de couleur; le noir est l'ennemi du blanc. Grâce à ce mélange, toutes sortes de crimes atroces se commettent chaque jour, dont l'Europe n'a pas d'idée. La haine que porte l'esclave au maître ne peut guère se comparer qu'à la haine du maître pour l'esclave. On aime son chien, on aime son cheval, on hait son esclave, par le terrible motif que vous haïssez tous ceux à qui vous faites du mal. De temps à autre on vous raconte que deux noirs ont violé une jeune fille blanche et ont été brûlés vifs sans forme de procès, ou bien qu'une jeune négresse a mis le feu, en se jouant, à un quartier de la ville; ou bien qu'un maître possesseur de l'homme et de la femme, a vendu l'homme à vingt lieues de là, et qu'il a voulu marier la femme à un autre noir pour avoir de ses petits. Il y a de grandes peines pour le maître qui apprend à lire à un esclave. Il est même très-malséant de lui apprendre un catéchisme quelconque. Et cependant, ces esclaves, ces malheureux, ces brutes, ces monstres, ces idiots, c'est toute la main-d'œuvre de l'Amérique.

Ce n'est pas dans cette plaie si triste qu'il faut voir l'Amérique, il faut la voir dans plusieurs parties de son administration; il

faut admirer surtout ses canaux et ses chemins de fer. L'Union est traversée par ces lignes rapides. Le canal Erié est le plus magnifique chemin qui soit au monde. Sur la terre et sur l'eau, la vapeur, cette âme du monde matériel, franchit les distances et réunit entre eux des États si divers. — Le commerce des États-Unis est l'objet de l'admiration de l'Europe et du monde ; aucune crise, aucune révolution, pas même le grand incendie de New-York, n'a pu l'ébranler ; la ville brûlée a fait face à tous ses engagements. Un Américain qui était au Havre apprend que ses magasins sont incendiés ; il s'embarque pour New-York comme un homme ruiné ; à peine a-t-il traversé l'Atlantique, qu'il reconnaît que sa fortune est doublée par la seule vente du terrain et de l'emplacement de ces maisons.

La question des banques est encore à cette heure un embarras pour l'Amérique ; mais nul doute qu'elle n'en sorte à sa gloire. Seulement elle aura appris, par l'expérience de ces dernières années, qu'il ne faut laisser à aucune puissance l'occasion d'intervenir, même sous sa responsabilité, dans la circulation du pays, et que l'impôt doit toujours être ramené aux besoins du gouvernement. Il faut se méfier des trésors trop pleins presque autant que des trésors vides. Hélas ! voilà où en est le monde moderne ! Il n'est plus à la gloire, il n'est plus à la poésie, il est à l'utile. Ne parlons plus de souveraineté, ou d'autorité religieuse. Saint-Pierre de Rome, chef-d'œuvre catholique, n'est plus possible, non plus que Charlemagne, non plus que Bonaparte. La guerre sera bientôt une passion oubliée, un ouïdire dont on ne parlera plus qu'avec dédain, comme font les trembleurs en parlant des sectateurs d'Owen. L'économie politique a remplacé tous les prestiges de l'histoire. L'utile, voilà le grand mot de ralliement. La voile d'un vaisseau marchand, voilà le pavillon universel. Avant peu, il n'y aura qu'une nation dans le monde, et ce mot si doux et si grand, — la *patrie !* sera effacé de tous les cœurs. Les chemins de fer, franchissant toutes les distances, combleront les vallées, aplaniront les montagnes, jetteront leur fumée sur les plus beaux petits coins de terre, et on ne pourra chercher une place à ses rêveries, sans entendre au-dessus de son toit ou au-dessous de son lit de mort, rouler la machine infernale. Plus de princes, plus de nobles, plus de rois, plus d'artistes, plus de poëtes, plus de poésie,

plus d'amours, plus de repos surtout; il va falloir vivre, agir, travailler sans cesse; ce monde ne sera plus couvert que d'émigrants allant sans fin et sans cesse à la recherche des terres. Et pourtant est-ce là ce qui fait la vie heureuse? Consultez l'homme le plus heureux qui ait paru dans ce monde, et demandez-lui où était son bonheur? Il vous dira que ce bonheur était en lui-même, et non pas dans ses relations avec le monde extérieur. La main sur la conscience, pensez-vous que la poudre à canon, l'imprimerie, la vapeur et les chemins de fer aient beaucoup ajouté au bonheur de l'humanité.

Mais que dis-je? J'avais tant résolu de me contenir dans tout le cours de cette lecture! Mais le moyen de se contenir, à l'aspect de cette société américaine ainsi faite? Partout l'esclavage, et quel esclavage! Des jeunes filles élevées par leur père, homme libre, comme des filles libres : le père meurt, la mère de ces enfants était esclave, les enfants suivent la condition de leur mère, et on les vend pour les prostituer! Le planteur, chez lui, est un sultan dans son harem; les produits de ses amours il les vend au marché! Des enfants libres élevés pêle-mêle avec des esclaves et qui en prennent tous les vices! Des hommes qui se disent libres et qui font cette loi : — « Quiconque tentera d'enseigner à une personne de couleur libre, ou à un esclave, à *épeler*, sera condamné à une amende de cinquante à cinq cents dollars! » — Et pour deux cents dollars un maître peut torturer son esclave! Des hommes libres qui s'interdisent entre eux, le droit d'affranchir leurs esclaves! des hommes libres, torturés, brûlés, pendus, pour avoir soutenu que tous les hommes sont frères; — l'amour de l'argent remplaçant tout autre amour, la banqueroute passée dans les mœurs et devenant un titre de gloire quand elle est fréquente et qu'elle rapporte! — le duel, plus féroce en Amérique, plus impitoyable que partout ailleurs, menaçant toute famille, arrêtant les plus belles espérances! — l'opinion publique, souveraine maîtresse même dans les rapports de la famille, même dans les affaires de croyance; — la pire de toutes les aristocraties, une aristocratie flottante, misérable, ridicule, mal apprise, l'aristocratie de l'argent; — l'esprit de caste, si violent, qu'il passe même des pères aux enfants en bas âge, même aux jeunes personnes, qui dans leurs pensions sont rangées par *catégories*. — La for-

tune qui a ses quartiers comme la noblesse, si bien que les fortunes de deux générations ne fréquentent pas les fortunes d'une seule génération. — Et tout ceci dans une république ! — La passion du gain remplaçant toutes les autres ! — Point de littérature, car là-bas qui dit un écrivain ou un poëte dit un homme pauvre, et nul ne consentirait à avoir le génie de M. de Lamartine au prix de la pauvreté. — Les idées de vengeance personnelle, poussées beaucoup plus loin que les *vendettes* tant reprochées aux Corses ; — un insatiable besoin de flatterie ; — des salons pleins d'ennuis ; — des hommes qui fument toujours ; — des femmes oisives et sans idées ; — des jeunes gens rangés jusqu'au pédantisme ; — pas un bon domestique pour vous servir dans ce pays d'esclaves. — Des tables d'hôte où l'on dévore tout sans souci du voisin ; — l'ostentation dans toutes les classes ; — les esclaves et les valets copiant tous les ridicules de leurs maîtres ; — des femmes pédantes de toutes les variétés et de toutes les espèces ; — des maris durs et tyranniques ; le mariage précoce ; le divorce facile au riche qui le paye, défendu aux pauvres par leur pauvreté même ; — les plus jeunes filles épousant des vieillards. — Point de famille, point d'intérieur, aucune des joies du foyer domestique, mais, au contraire, la vie en commun dans la pension bourgeoise, espèce de phalenstère à bon marché, dans lequel les hommes, les femmes et les enfants vivent pêle-mêle, comme les voyageurs d'une diligence, à la table d'hôte. — Pour toute occupation intérieure, des cérémonies religieuses, des prédications fanatiques, voilà pour les femmes riches. Les femmes pauvres sont des femmes perdues dans toute l'acception du terme. Tel est le résumé des lamentables conclusions de miss Henriette Martineau.

En Amérique, les bains sont rares ; on se promène peu, soit à pied, soit à cheval. Les jeunes demoiselles restent incessamment accroupies à côté d'un feu de charbon. — L'orthopédie y est en grand honneur, et ce n'est pas sans raison ; on y mange toutes sortes de gâteaux indigestes, de pains tout chauds et de grosses viandes, et les dames se plaignent de leur estomac ! La folie y est commune, les goîtres n'y sont pas rares ; il y a quelques femmes qui ne haïssent pas le vin ; plusieurs jeunes filles se sont adonnées aux *cordiaux* pour grandir. L'instruction des en-

fants est étroite et superficielle. On leur apprend la politique dès le plus bas âge. On demandait à un de ces charmants enfants : « Qui tua Abel ? » L'enfant répondit de la façon la plus aimable : « Le général Jackson ! » — Le système pénitentiaire américain tant vanté, l'isolement absolu, abrutit le coupable sans le corriger. D'autre part, sous ce prétexte que le châtiment doit réformer le coupable, bien souvent le crime est sans punition. Quand il y va de la vie le coupable est acquitté. Quant aux arts, ils sont nuls. En fait de sculpture, on a découvert une carrière de marbre ; en fait de peinture, on copie les gravures de modes de Paris : toute la littérature du pays repose sur les nouvelles de Washington Irving et sur les romans de Cooper.

Il faut dire cependant, et miss Martineau ne le dit pas assez, que dans ces derniers temps, les Américains se sont donné toutes sortes de peines pour entrer enfin dans la culture des beaux-arts et des belles-lettres. Plus d'un jeune Américain a voyagé par l'Europe, cherchant avec ardeur l'émancipation intellectuelle. Naguère encore les journaux de New-York nous racontaient la fondation de l'*Institut Stuyverant* sur le modèle de notre collége de France. L'ouverture de l'*Institut* de New-York s'est fait en grande pompe; un excellent discours, bien pensé et bien écrit, a été prononcé par M. Ward Junior, jeune homme de grandes espérances. Dans son discours, M. Ward ne s'abandonne pas à ces insipides flatteries nationales que nous indiquions tout à l'heure ; il avoue, au contraire, que l'Américain est un peuple jeune, qui n'a pas encore eu le temps de faire des monuments, et il se réjouit que cet institut soit *presqu'un monument.* « Notre patrie, dit-il, a peu contribué jusqu'à présent, au fond général de la science ; c'est que nous ne sommes que les enfants d'une seule génération. Nos pères nous ont donné la liberté : nous compléterons leur ouvrage, nous donnerons à nos enfants le goût des sciences et des lettres, indispensable complément de la grandeur morale d'un peuple. Tel qui n'eût pas osé entrer seul dans la carrière des beaux-arts, sera plus hardi maintenant que la carrière est ouverte à tous. A présent que nous sommes libres, soyons savants, profitons de ces loisirs que nous donne la fortune pour cultiver les sciences, les lettres, les arts, charmes de la vie, orgueil des nations, afin qu'un jour nous ayons notre Tyrtée, notre Archimède, notre poëte Kœrner; rap-

pelons-nous que notre père Francklin était un philosophe et un imprimeur !...

« Nous sommes un peuple de marchands, mais souvenez-vous qu'il y avait à Florence des marchands qui s'appelaient Médicis et qui ont sauvé l'Europe d'une nuit universelle. Faisons donc une immense confédération en faveur des lettres, des sciences et des arts ! »

Tout le discours de ce jeune homme est rempli de ces vives pensées, exprimées dans un beau langage, et il a été entendu avec la plus grande faveur. Mais que de temps il faudra avant que New-York possède, nous ne dirons pas notre Académie des Sciences, mais seulement notre Académie Française ; à plus forte raison, quand donc New-York aura-t-il ses Médicis.

Arrivée à la fin de ce livre, qui se compose de toutes sortes de divagations, vous sentez bien que miss Martineau n'a aucune conclusion à tirer de son livre. En effet, la société américaine en est à peine aux premières pages de son histoire, histoire bien commencée, il est vrai, et tout à fait dégagée de plusieurs entraves qu'ont rencontrées les plus grandes nations à leurs débuts, l'aristocratie héréditaire, une religion tout à fait indépendante du gouvernement, peu d'impôts, une responsabilité égale pour tous les citoyens. — Avec de pareils éléments, le moyen de ne pas tout espérer d'un peuple qui peut se dire : *L'avenir est à moi !*

JULES JANIN.

PAYSAGES DANOIS.

LA SÉELANDE.

La Séelande est une terre plate, couverte de champs de blé et de forêts, la terre la plus riante et la plus féconde des contrées du Nord. Au printemps, je l'avais quittée toute verte comme la mer qui l'entoure, je l'ai revue en automne avec ses arbres chargés de fruits et ses larges plaines dorées par le soleil. Cette année, le ciel du Nord n'a pas trompé l'espoir du paysan. La pluie est venue à temps humecter son grain, et les trois mois d'été ont mûri sa moisson. Dans cette heureuse époque de récolte, les environs de Copenhague présentent un coup d'œil charmant. Toute la campagne sourit aux regards de ceux qui l'ont patiemment cultivée. De distance en distance, on aperçoit la ferme qui ouvre déjà les portes de son enclos pour recevoir la moisson qui va venir. Le laboureur part de bon matin, fauche son sillon et se repose, à midi, entre la cruche de bière qui renouvelle ses forces et sa jeune femme, qui, à la vue de tant de beaux épis couchés par terre, compte toutes les joies de la nouvelle année. Sur la colline verte, on aperçoit l'église du village avec ses murailles blanches et sa ceinture d'arbres. A la fin de leurs travaux, les paysans y accourront gaiement, et la caisse des pauvres deviendra plus riche, et les jeunes filles porteront plus de fleurs sur les tombes du cimetière; car dans ces jours de prospérité, les pauvres doivent avoir leur part des dons de Dieu, et les morts ne doivent pas être oubliés. Près de l'Église est le presbytère qui s'associe aux travaux du laboureur, à ses craintes et à ses espérances. Dans chaque paroisse, le prêtre danois

a sa ferme et son champ. Il élève des bestiaux, il cultive la prairie. Comme il est ordinairement l'homme le plus éclairé du village, il étudie les nouveaux systèmes d'agriculture, il importe dans son domaine les nouvelles découvertes. Il donne l'exemple des théories par la pratique, et les paysans le suivent. Il exerce ainsi sur toute la paroisse une double influence, celle du prêtre et celle du cultivateur. Cette communauté d'intérêts matériels établit un lien étroit entre lui et ses paroissiens. Sa fortune est, comme la leur, soumise à toutes les variations de l'atmosphère. Il redoute comme eux l'orage, et comme eux il bénit les beaux jours.

Non loin de là, sur la grande route de Copenhague, les charettes des paysans, les voitures de la bourgeoisie, le *gig* et le *vinervogen* passent et se succèdent sans cesse. Le samedi et le dimanche surtout sont deux grands jours pour les loueurs de chevaux et les maîtres de poste. Les hommes du Nord ont encore un saint respect pour le dimanche. A leurs yeux c'est presque une profanation que de rester ce jour-là enfermé dans les murailles d'une ville, quand la nature s'épanouit au dehors, comme un champ de fleurs. Ce jour-là il faut qu'ils dînent en plein air, qu'ils se reposent sur la mousse des forêts, qu'ils fument leur pipe sous un rameau de chêne. Ce jour-là les bluets tombent avec amour, comme la violette de Goëthe, aux pieds de la jeune fille qui les regarde, et les oiseaux des bois se taisent pour entendre chanter une romance d'Ochlenschlager, mise en musique par Weise.

Dans ces excursions d'été, les habitants de Copenhague s'en vont fréquemment jusqu'à Roeskilde. Il y a là deux grands points d'attraction pour les gastronomes et les artistes : l'auberge du Prince et l'église.

L'auberge du Prince est renommée pour ses carbonnades de mouton et ses turbots. Le maître de l'auberge est un personnage important, car il commande dans la ville le corps des pompiers. On ôte humblement son chapeau pour lui demander le menu, et on l'appelle : Monsieur le capitaine. Quand il raconte qu'il a lui-même hébergé les députés de Koeskilde, on doit s'estimer heureux d'être assis à sa table, et quand il se montre en uniforme, le sabre au côté, le chapeau sur l'oreille, il est impossible de ne pas trouver son vin excellent.

S.

L'église est l'un des plus anciens monuments du Nord. Elle fut fondée au commencement du XIe siècle, par l'évêque Guillaume, dont le nom occupe une place honorable dans les annales de Danemark. C'était un homme d'un caractère noble et d'une rare énergie. Quelque temps après que son église fut bâtie, le roi Canut la profana par un meurtre. Le dimanche suivant, lorsqu'il se présenta à la porte du sanctuaire pour assister au service religieux, Guillaume marcha à sa rencontre et lui interdit l'entrée du temple. Les hommes d'armes qui entouraient Canut tirèrent le glaive pour tuer le téméraire prélat ; mais le roi, reconnaissant sa faute, se jeta la face contre terre, pleura et demanda pardon.

Guillaume aimait le roi, et il ne s'était pas décidé sans peine à le punir rigoureusement. Un jour on vint lui annoncer que Canut était mort en Jutlande. Il sentit qu'il ne lui survivrait pas longtemps, fit préparer deux tombes dans l'église et s'en alla au-devant des hommes qui apportaient le corps du roi. Quand il les vit venir, il s'agenouilla, joignit les mains sur la poitrine, et lorsqu'on voulut le relever, il était mort (1).

Cette église de Roeskilde est comme notre Saint-Denis ; c'est là que les souverains de Danemark ont choisi leur dernière demeure. Là reposent sept générations de rois ; là sont enterrés les siècles de barbarie et les siècles de civilisation. Sous la grande nef on a creusé une vaste tombe fermée par des barreaux de fer, éclairée à peine par quelques rayons de lumière ; c'est là que sont les cercueils. Au milieu du chœur, sous les arcades, dans les chapelles, s'élèvent les monuments en marbre, les urnes ciselées, les catafalques enrichis de dorures, les tombes chargées de bas-reliefs pompeux ou d'inscriptions, reste de royauté sous la main de la mort, dernier rêve d'orgueil au milieu du néant. Quelques-uns de ces monuments sont des œuvres magnifiques, exécutées en Italie et transportées à grands frais en Danemark. L'église du vénérable évêque Guillaume n'a pas été assez large pour les contenir. Il a fallu y joindre des chapelles. De toutes ces tombes de souverains, la plus modeste est celle de Chrétien IV. De tous les rois qui sont enterrés là, c'était aussi le plus grand.

(1) Roeskilde Domkyrkes Historie.

L'église est bâtie dans ce beau style byzantin dont la majestueuse simplicité s'accordait si bien avec celle des premiers temps du christianisme. La nef principale est large et élevée; les deux nefs latérales sont surmontées d'une galerie circulaire; le chœur est arrondi et détaché du reste de l'édifice, comme on le voit encore dans plusieurs églises du midi. Toute cette construction est d'une grâce, d'une harmonie parfaite. Mais je ne sais quel malheureux artiste a eu un jour la déplorable idée de vouloir l'embellir, et sur les parois de la nef, sur les contours de la voûte, il a peint des bouquets de fleurs et des rameaux d'arbres. Tout le caractère de cet édifice byzantin a été ainsi dénaturé, tout le plafond de cette église ressemble maintenant à celui d'une auberge hollandaise. Le mauvais exemple a fait des progrès, et la jolie petite église de Ringstad et l'ancienne chapelle de Sorœ ont été ainsi peintes en vert et en jaune.

Près de la ville de Roeskilde est la baie d'Issefiord, célèbre dans les sagas d'Islande, dans les chroniques de Danemark. Elle a été autrefois traversée par les navires des combattants qui s'en allaient au loin chercher la gloire et les dangers. Le cri de guerre a retenti sur ses rives et les scaldes l'ont chantée. Elle est maintenant silencieuse et déserte. Elle a vu s'élever sur ses bords la forteresse de Laire, la demeure des vieux rois. A présent Laire est détruit, on n'en trouve même plus de traces, et l'onde d'Issefiord baigne les murs de Roeskilde, soupire au pied des tours de l'église, et semble, dans ses soupirs, regretter les héros qu'elle a connus et les rois qu'elle a bercés.

Cette baie a eu ses traditions païennes et ses traditions religieuses. On raconte qu'il y avait là jadis un monstre effroyable à qui l'on devait livrer régulièrement une victime humaine. Quand l'église de Roeskilde fut fondée, deux chanoines s'en allèrent à Rome demander des reliques, et d'abord ils ne savaient trop laquelle choisir, car le pape leur avait ouvert une grande chapelle, et il y avait là des reliques de vierges, des reliques d'apôtres et de martyrs. Mais au milieu de la nuit, l'un d'eux eut une vision, il vit apparaître saint Lucien, qui s'offrit à lui pour être le patron de la métropole danoise. Le lendemain, il prit la tête du saint et se mit en route avec son compagnon. Au moment où ils entraient dans le golfe d'Issefiord, les vagues se soulevèrent, l'onde vomit sur ses bords une écume verte, et

le monstre apparut avec sa gueule enflammée et sa longue queue couverte d'écailles comme une tortue. Les chanoines le laissèrent arriver jusqu'auprès du navire, et au moment où il ouvrait ses deux larges mâchoires pour engloutir tout à la fois la cargaison et l'équipage, ils lui montrèrent la tête du saint. Le dragon d'Issefiord poussa un mugissement horrible, puis se précipita au fond des eaux, et jamais on ne l'a revu.

Les rives d'Issefiord sont nues et sablonneuses. C'est une lande sauvage au milieu d'un jardin de fleurs. D'ici jusqu'à Sorœ toute la campagne présente l'image de la joie et de la prospérité. Le long de la route je ne me lassais pas de voir les maisons de laboureurs souriant au milieu de leur enclos vert comme celles de Normandie, les moissonneurs penchés sur leurs faux, les femmes glanant le long des sillons, et les gerbes de blé debout dans la plaine et rangées sur deux lignes, comme une armée. Quand nous arrivâmes à l'église de Pédersbord, celui qui me servait de guide dans cette promenade romantique me fit monter au haut de la colline. De là nos regards plongeaient sur toute la vallée. Tous les champs étaient parsemés d'ouvriers, toutes les forêts de hêtres étaient inondées de lumière, et quatre lacs voisins l'un de l'autre réfléchissaient, dans leurs bassins d'argent, l'azur du ciel.

Cette terre de Sorœ est la terre classique du Danemark. Là fut la première école latine de la Séelande, là ont vécu les premiers historiens du Nord. Un chevalier de la contrée s'en allait faire une longue expédition; sa femme était enceinte, et il lui dit : Si tu mets au monde une fille, tu feras construire une flèche en pierre sur notre église; si tu me donnes un fils, tu feras bâtir une tour. Le chevalier part, il combat vaillamment, il se couvre de gloire, il revient avec joie vers son pays natal, et de loin au-dessus de son église aimée, il aperçoit deux hautes tours dorées par le soleil. « Oh! bénie soit, dit-il, la digne femme danoise qui m'a donné deux fils. » Ces deux fils, c'étaient l'évêque Absalon et son frère Éric.

Absalon naquit en 1128. Il fut nommé, en 1158, évêque de Roeskilde, et en 1178, archevêque de Lund. Il fut le ministre de Valdemar Ier et de ses deux successeurs. Il fut pendant cinquante ans l'homme le plus puissant du Nord, et toute sa puissance il l'employa à agrandir son pays et à l'éclairer. C'est par

ses ordres que l'abbé Guillaume de Paris, qui était renommé pour sa science théologique, vint se fixer en Danemark. C'est par ses ordres que Saxo Grammaticus écrivit les annales de Danemark, et quand il mourut, il institua un legs particulier pour qu'un professeur de Sorœ travaillât constamment à recueillir les chroniques nationales. En même temps qu'il cherchait à propager autour de lui le goût de l'étude, il combattait au dehors la brabarie et la superstition. Il entreprit une expédition dans l'île de Ruger, pour renverser une idole. Des missionnaires chrétiens étaient venus au xe siècle dans cette île, et y avaient prêché l'Évangile. Leurs leçons furent écoutées favorablement par le peuple. Ils firent des prosélytes, ils bâtirent une église, et quand ils s'en retournèrent, les habitants de Ruger adoraient le Christ, et s'étaient choisi saint Vit pour patron. Mais peu à peu le vrai dogme s'altéra dans leur souvenir. L'idolâtrie reparut, les coutumes du paganisme remplacèrent les pratiques chrétiennes. Ils firent de saint Vit une divinité monstrueuse qu'ils nommaient Svannchvite, et à laquelle ils offraient des sacrifices humains. Absalon pénètre au sein de leur pays, renverse leurs temples, brûle leurs idoles, et le peuple, voyant que les dieux en qui il avait confiance n'avaient pu se défendre, les renia à tout jamais comme des dieux lâches et impuissants, et adopta le christianisme.

Ce ne fut pas la seule expédition guerrière du digne évêque de Roeskilde. Il était tout à la fois prêtre, homme d'État, soldat de terre et marin. Dans les moments de danger, en l'absence du roi, il se mettait lui-même à la tête des troupes et les conduisait au combat. Il joignait à un coup d'œil ferme, à une rare intelligence, un grand amour du travail et une merveilleuse simplicité. Si ses devoirs de prélat ou ses fonctions de ministre lui laissaient une heure de loisir, il la consacrait aux exercices manuels. Il mourut à Lund, en 1201, et fut enterré à Sorœ. On l'a trouvé dans un cercueil de plomb, revêtu de ses habits religieux, l'anneau pontifical au doigt et la crosse d'argent à côté de lui. Il mourut puissant et honoré, et le souvenir de ses hautes qualités s'est maintenu intact à travers les siècles.

La Famille d'Absalon avait fondé l'école latine de Sorœ. L'évêque la protégea de tout son pouvoir et l'agrandit. Au XIIIe siècle, le cloître des bernardins auquel cette école appartenait

était déjà fort riche. C'était là que les nobles trouvaient un asile dans leurs voyages. Les religieux étaient obligés de les recevoir, de leur donner pendant plusieurs jours un lit, des vivres et de la bière. Plusieurs fois les rois de Danemark s'y arrêtèrent aussi et payèrent par des riches présents l'hospitalité qu'ils y avaient reçue. En 1586, Frédéric II y établit une grande école, qui, vers le milieu du XVIIe siècle, tomba en décadence, et fut rétablie sous le règne de Frédéric V. Trois fois elle fut relevée par une main royale, trois fois elle retomba dans l'inaction. Elle a pris pour armoirie un phénix renaissant de ses cendres. Elle ne pouvait trouver un emblème plus exact de sa destinée. Enfin, au commencement de ce siècle, le phénix a de nouveau ouvert ses ailes; l'école latine de Sorœ a repris une nouvelle ardeur, l'académie a juré qu'elle ne mourrait plus. Dieu sait si elle tiendra son serment.

Cette académie est l'un des plus beaux, l'un des plus riches établissements scientifiques qui existent en Europe. A cinq ou six lieues de distance, tout ce que l'œil découvre au nord et au midi, en clos et forêts, jardins et métairies, tout cela lui appartient. C'est la maîtresse souveraine du district, c'est la grande dame devant laquelle les paysans et les juges courbent respectueusement la tête. Elle a un inspecteur qui ne sort que dans une voiture à quatre chevaux, comme un prince du sang, et un directeur qui est payé comme un préfet. Elle a fait bâtir pour ses élèves un édifice splendide, tel que beaucoup de rois seraient heureux d'en faire leur palais. Mais tout ce luxe semble effrayer les pères de famille, et ils préfèrent envoyer leurs enfants dans les modestes gymnases des petites villes. L'académie a 100,000 écus de rente, et elle ne compte pas plus de soixante élèves.

L'église est l'ancien édifice du cloître. Elle est bâtie sur le même plan que celle de Roeskilde, mais bariolée plus grossièrement encore. L'autel est orné d'un beau tableau représentant la Cène. On dit que le peintre avait d'abord voulu prendre pour modèles les professeurs de Sorœ; cependant comme aucun d'eux ne voulait représenter Judas, il choisit ses apôtres parmi les paysans de la Séelande; l'un d'eux qui se flattait d'être philosophe, accepta bravement le rôle d'Iscariote. Mais quand le tableau, fut achevé, il vit apparaître pendant la nuit le vrai Judas

qui lui tendit amicalement la main et le remercia d'avoir bien voulu prendre sa place. Le pauvre paysan, qui ne s'attendait pas à cette apparition, fut si effrayé d'une telle amitié, qu'il en mourut deux jours après.

La ville est tout entière soumise au régime académique; l'ouvrier travaille pour l'académie, le marchand est patenté par l'académie, et le bourgeois se croit ennobli s'il fréquente un membre de l'académie. Les professeurs sont les patriciens de cette oligarchie littéraire, et le directeur est leur consul. Dans cet état d'organisation, la nature elle-même est devenue scolastique. La forêt de hêtres qui protége les maisons de Sorœ s'appelle l'allée des Philosophes, et la colline qui s'élève au delà du lac se nomme modestement le Parnasse.

Esrum était jadis un couvent. La civilisation en a fait une prison, une prison au bord du lac, au milieu des bois. Au printemps, rien n'est plus beau que de voir cette vaste forêt de chênes où mille oiseaux chantent, où mille fleurs s'épanouissent, et ce lac aux vagues transparentes, parsemé de nénuphars et couronné de roseaux. Mais qu'elle est triste la prison d'où le captif entrevoit autour de lui tant d'êtres libres et tant de gaieté! Mieux vaut la prison des grandes villes, la prison des rues sombres où l'aspect du dehors ne séduit comme à Esrum ni le regard, ni la pensée. Quand nous passâmes au pied de cette maison bardée de fer, un jeune homme suspendu aux barreaux de la fenêtre resta longtemps l'œil fixé sur nous, le visage morne et silencieux; puis au moment où nous allions partir, il chanta cette chanson d'Andersen : « Je rêvais que j'étais un petit oiseau. »

Jeg drœmde at jeg var en lille Fogel.

Je n'ai jamais entendu de chant plus plaintif sur une terre plus riante. C'était un paysan de la Séelande qui s'était battu un jour de fête et qui avait blessé son adversaire. La charrette du laboureur qui passait au pied de la prison lui rappelait celle de son père, et la barque de pêcheur qui flottait sous ses yeux le faisait souvenir de ses travaux de jeune homme. Si la justice voulait faire un acte de commisération pour ce malheureux, elle le placerait dans une maison où l'on ne voit ni charrettes de laboureur, ni barques de pêcheur.

A une lieue de là est un des plus jolis châteaux danois. C'est un monument de pacification construit après une des longues guerres du Danemark avec la Suède. C'est Frédensborg. Frédéric IV y a placé lui-même l'image du temple de Janus, et les grands rameaux de hêtres qui l'ombragent et les vertes pelouses qui l'entourent disposent à la rêverie et aux idées paisibles. Lafontaine eût pu, comme au bois de Boulogne, s'y asseoir tout le jour pour songer à une charmante fable, et par un beau matin d'été, Virgile y eût peut-être oublié les champs féconds de Mantoue.

Les appartements du château sont abandonnés et tombent en ruine. Les rois n'y viennent plus. Quelques tableaux intéressants parent cependant encore cette charmante demeure. C'est là que j'ai vu pour la première fois le portrait de Charles XII avec sa veste bleue, son baudrier jaune et sa longue épée, tel qu'il était lorsqu'il supportait avec tant de fierté, ou les attaques de l'armée russe, ou les menaces du pacha turc.

Le parc est à moitié coupé par pentes irrégulières, comme un parc anglais, et traversé par de larges allées de charmille, comme le parc de Versailles. Au milieu, il est partagé par une large enceinte de tilleuls, et sur trois galleries circulaires de gazon on aperçoit trois cents statues en pierres représentant les Norwégiens de chaque district avec leur costume particulier. Là est le prêtre qui marche en tête de la paroisse, le vieillard chef de la famille, le paysan avec sa faux de moissonneur, et la jeune femme avec sa couronne de fiancée ou son voile d'épouse. Les statues sont raides, leurs vêtements sont lourds, mais elles ont un caractère de vérité authentique. Toute cette galerie avait été formée autrefois comme pour rappeler aux rois de Danemark, quand ils passaient dans ce jardin, l'une des belles parties de leur royaume. C'étaient les députés muets d'une contrée qu'ils devaient défendre, qu'ils devaient aimer. Maintenant elles ne peuvent éveiller au fond des cœurs danois qu'un sentiment de regret, car elles sont là comme les témoins immobiles d'un temps heureux qui n'existe plus. Elles représentent une nation qui a été violemment séparée du Danemark. Elles étaient autrefois ici dans leur patrie. Elles sont maintenant comme en exil. Les hommes qui ont rédigé le traité de Kiel, les hommes qui ont donné la Norwége à la Suède, auraient dû prendre pitié de ces

statues et les renvoyer à Stockholm dans le jardin de Rosendal.

Si de là on descend jusqu'au bas de la colline, toute trace du château, toute trace d'habitation disparaît. On n'aperçoit plus que la forêt des hêtres, la pelouse touffue et le lac au milieu du bois. Rien ne trouble la sérénité de ce paysage; le feuillage tremble à peine sous le vent léger qui l'effleure; l'eau du lac est bleue comme l'azur du ciel, transparente comme le cristal; les arbres qui l'entourent s'y reflètent avec tous leurs rameaux, et quand le soleil se couche au milieu de cette riante enceinte, chaque flot du lac étincelle, et chaque feuille d'arbre est dorée comme dans un palais de fées.

Nous quittâmes le soir très-tard la demeure de Chrétien VII. Nous traversâmes une vaste forêt de chênes. La hutte du bûcheron était fermée et l'oiseau dormait dans son nid. La route que nous suivions avait un aspect mystérieux et solennel; tantôt les arbres se dessinaient au loin sous les formes les plus étranges, tantôt ils s'élevaient de chaque côté de la route comme des colonnes majestueuses ou ils se penchaient sur notre tête avec un bruit plaintif. Le ciel était bleu par intervalles et voilé. Parfois des flots de lumière inondaient les rameaux de chêne, puis un nuage passait sur le disque de la lune, et tout rentrait dans l'obscurité. Mon compagnon de voyage dormait d'un profond sommeil, et le cocher à moitié assoupi sur son siége laissait les chevaux suivre nonchalamment leur route. J'étais seul dans une de ces heures de recueillement où tous nos souvenirs se représentent à nous sous des couleurs plus vives. Je songeais aux *Notti romane* du comte Verri, et il me semblait que j'étais dans une disposition d'esprit assez convenable pour écrire un de ces hymnes en prose philosophiques et emphatiques. Je venais de voir l'un des jardins fleuris de la monarchie danoise, et il était triste d'y recueillir les traditions du passé. Cette retraite de Fredensborg avait été un des caprices de ces rois dont le sceptre s'étendait sur les deux rives du Sund et sur les contrées les plus reculées du Nord. Jadis on y avait vu des fêtes et des tournois, les princes s'y étaient rassemblés avec leurs courtisans, et les chants de joie avaient retenti autour du lac. Aujourd'hui tout est morne et silencieux; une vieille femme ouvre la porte d'entrée, et un enfant montre aux étrangers la salle d'audience déserte et le trône inoccupé. Jadis on avait élevé ici des arcs de triomphe, des tro-

phées de guerre. L'arc de triomphe tombe en ruine et le trophée de guerre est oublié.

J'en étais là de mes réflexions, quand le cocher, réveillé par une secousse de la voiture, leva la tête, ouvrit les yeux et me montra les tours de Frédériksborg.

Frédériksborg et une magnifique fantaisie de prince, un palais vénitien dans un paysage du nord, une forteresse au milieu d'un lac. Frédéric II l'avait commencé; Chrétien IV l'acheva. Les courtisans ne croyaient pas à la réalisation de son projet. Ils l'appelaient un caprice d'enfant. Mais il n'était pas homme à se laisser ébranler par une plaisanterie. Il éleva un édifice, et, pour répondre aux paroles de doute des hommes qui l'entouraient, il fit graver, sur la porte extérieure du château, un soulier d'enfant.

Chrétien IV est l'un des plus grands rois, l'un des rois les plus populaires du Danemark; c'est le Henri IV de cette contrée. Comme Henri IV, il était bon et brave; comme lui aussi, il aimait la vie joyeuse et galante. Il a eu ses Fleurette et ses Gabrielle d'Estrées, ses amours de bourgeoises et ses amours de grandes dames. Il était d'un caractère généreux et en même temps économe. Lui-même réglait, comme un honnête fermier, tous les comptes de sa maison. Il savait au juste ce que lui rapportait chaque ville, chaque province, et il est curieux de voir dans quels détails il entrait. On a des lettres de lui où il dit : il faudra faire un habit à mon fils, une robe à ma fille. On prendra ici du velours et là de la soie; un de mes pourpoints peut être taillé de manière à servir de gilet; on trouvera des boutons dans la garderobe et de la doublure dans l'armoire verte. Lorsqu'il faisait bâtir Frédériksborg, il venait lui-même chaque semaine payer les ouvriers, et, pour amasser l'argent dont il avait besoin, il avait fait construire au pied de la forteresse une cave voûtée et fermée par de fortes grilles. Un tuyau étroit descendait de sa chambre jusque dans cette cave, et chaque fois qu'il avait reçu quelques sacs de rigsdalers, il en laissait tomber une partie dans le coffre souterrain : c'était sa caisse d'épargne, c'était sa Casauba. Il avait imaginé aussi un singulier moyen de se soustraire aux visites importunes. C'était un fauteuil suspendu à une poulie et descendant de l'étage supérieur où il habitait au rez-de-chaussée. Quand il entendait venir les courtisans ou les solliciteurs, il se mettait

dans son fauteuil, une trappe se refermait sur lui. On entrait et on ne trouvait personne ; le roi était dans son jardin.

En 1612, la reine mourut, et trois ans après, Chrétien IV résolut de se marier de nouveau, mais il avait déjà plusieurs enfants, et il comprit que s'il épousait une femme du sang royal, cette union amènerait nécessairement des rivalités de famille dangereuses et des troubles dans l'État. Il épousa donc la fille d'un de ses gouverneurs et lui donna seulement le titre de comtesse. Ce mariage ne fut pas heureux. Chrétien IV bannit de sa présence la jeune femme qu'il avait aimée. Quelques historiens accusent la comtesse d'avoir manqué à ses devoirs de mère ; d'autres attribuent tous les malheurs qu'elle éprouva à la liaison d'une de ses femmes de chambre avec le roi.

Comme homme d'État, Chrétien IV avait une grande intelligence des affaires et une merveilleuse activité. Il était levé chaque jour à trois heures du matin, rédigeait lui-même toutes ses ordonnances, et répondait à toutes les dépêches.

Comme soldat, il se signala dans plusieurs circonstances par son coup d'œil ferme et sa bravoure. Il était bon général et intrépide marin. Ce fut lui qui conduisit un escadre au cap Nord. Ce fut lui qui commanda ses troupes à la bataille de Calmar. Ce fut lui aussi qui en 1644 attaqua à différentes reprises la flotte suédoise. Le 2 juin, une balle l'atteignit à la tête et lui enleva l'œil droit ; ceux qui le virent chanceler répandirent le désordre autour d'eux. Le roi est mort, cria-t-on. – Non, dit-il, le roi n'est pas mort. Il reprit avec un bandeau sur le front le commandement des navires et resta à son poste tout le temps du combat. La nuit sépara les deux flottes.

Il était remarquable entre tous les hommes de sa cour par sa force physique et son adresse aux exercices du corps. Il ne l'était pas moins par ses connaissances variées et son amour pour l'étude. Il avait un goût prononcé pour l'architecture, et possédait à un haut degré la théorie des constructions navales. Les grands vaisseaux de guerre du Danemark furent faits d'après des modèles tracés de sa propre main, et en même temps qu'il calculait les dimensions d'une frégate, il bâtissait une bourse à Copenhague, une église en Scanie, une ville en Norwége.

Dévoué comme il l'était aux intérêts de son pays, il chercha sans cesse à donner plus de développement au commerce du Da-

nemark, à étendre ses relations au dehors. Ce fut dans ce but qu'il forma le port de Gluckstad, et qu'il envoya l'expédition de Munk au Groënland.

Son règne ne fut pas constamment heureux. Plusieurs guerres fatales mirent son courage à des rudes épreuves, plusieurs calamités affligèrent son royaume. Mais rien n'altéra ni la vivacité de son intelligence, ni l'énergie de son caractère; il resta grand et fort comme un chêne que la foudre sillonne sans le renverser. Les rois le prirent pour arbitre, le peuple en fit son héros. Sa mémoire s'est conservée intacte à travers l'espace de deux siècles; une auréole de gloire rayonne sur tous les souvenirs qui se rattachent à lui, et dans toutes les parties du Danemark, on entend chanter ce chant populaire :

Kong Christian stod ved hœien mast.

« Le roi Chrétien est debout près du mât élevé, dans le tourbillon et dans la fumée. Il manie son glaive avec tant de force qu'il fend le casque et la tête des Goths. Les armes des ennemis, les mâts de leurs navires tombent dans le tourbillon et dans la fumée. Sauvons-nous, s'écrient-ils, sauve qui peut. Qui de nous aurait la force de lutter contre Chrétien de Danemark? »

Frédériksborg était sa demeure favorite. Il s'est plu à l'élever sur de grandes bases et à l'embellir. Il a lui-même enrichi avec un soin pieux le sanctuaire de la chapelle et disposé les arabesques et les fleurs d'ivoire qui la décorent. Le jardin qui entoure cette royale habitation est vaste et dessiné avec goût; la ville est élégante, et le château, avec ses murailles de briques et ses tours massives, est majestueux comme un vieux palais de souverain, imposant comme une forteresse. Là sont encore les grandes salles d'armes où se rassemblaient les chevaliers, là sont les tables nobiliaires de l'ordre de l'éléphant, là sont aussi les portraits des hommes dont le nom appartient à l'histoire. Chaque roi occupe une salle, autour de lui sont rangés les membres de sa famille, puis les ministres, et les hommes qui se sont illustrés sous son règne. C'est le Panthéon des gloires danoises. Holberg est là avec sa figure fine et légèrement moqueuse comme s'il songeait encore à son Peer Paars. Là est Sulm l'historien, Bernsdorf le vertueux ministre, Tordenskiold le matelot.

Egède le missionnaire et Wessel le pauvre poëte, qui n'avait sans doute jamais pensé que son image dût figurer au milieu de tant de grands personnages. Plusieurs de ces anciens tableaux sont des œuvres d'art curieuses par la manière naïve dont ils sont faits, par le costume qu'ils représentent.

Deux portraits m'intéressaient surtout dans cette collection, celui de Struensée et celui de la reine Mathilde. On les a soustraits aux regards de la foule, mais on les montre à l'étranger quand il témoigne le désir de les voir. Mathilde a la figure blonde et vermeille, des joues fraîches et arrondies, de grands yeux bleus pleins de douceur et une bouche épanouie comme un bouton de rose. La figure de Struensée respire la franchise et la candeur, ses traits sont délicats et réguliers; mais son large front est traversé par une ride, et un léger pli creusé lentement par les inquiétudes de l'homme d'État se dessine aux coins des lèvres. Il a les yeux bleus, les cheveux blonds, et l'ensemble de sa physionomie présente une ressemblance singulière avec celle de Mathilde.

Ici souvent Mathilde apparut aux regards ravis des courtisans ou dans ses riches habits de fête, ou dans son vêtement d'amazone; ici souvent l'orchestre l'appelait aux danses joyeuses et le son du cor l'entraînait sur un cheval fougueux à travers les vallées et les bois. Elle était belle, jeune, aimée et toute-puissante dans son royaume. Sa raison ne fut pas éblouie par tant de prestiges, mais son cœur peut-être parla trop haut Un jour elle traça sur une des vitres du château cette inscription qu'on y lit encore :

O Gud keep me innocent; and make the others great

Pauvre femme! Dieu l'a peut-être déclarée innocente, mais les hommes l'on déclarée coupable; pauvre femme, qui expia si chèrement le bonheur d'avoir été reine et d'avoir été belle! Quand elle arriva en Danemark, elle n'entendait autour d'elle que des cris de joie et des paroles d'amour. Six ans se passèrent, et elle se vit seule, livrée aux moqueries de ceux qui avaient envié ses heures de triomphe, et abandonnée de ceux qui l'avaient aimée. Elle perdit en un jour tout ce qui avait paré sa blonde tête, tout ce qui avait séduit son imagination, tout ce qui avait

fait battre son cœur. La veille elle était reine, le lendemain prisonnière à Croneborg ; elle quitta le sol du Danemark comme une étrangère, et se retira dans son exil, n'emportant avec elle que les images en cire de ses enfants, devant lesquelles elle s'agenouilla plus d'une fois pour pleurer et prier.

A côté de la salle où l'on me montrait ce portrait de Mathilde, je trouvai un autre tableau représentant une plus grande infortune encore. C'était une tête de Marie Stuart peinte après sa mort. Cette tête est couverte d'un voile de gaze, les yeux fermés, les joues pâles, les lèvres closes. Tout ce tableau est bien un tableau de mort, et cependant il y règne une indicible expression de grâce et de douceur, et il est impossible de le regarder sans vouloir le regarder encore. Il y a eu en Allemagne un historien qui s'est fait un point d'honneur d'anéantir tous les prestiges qui se rattachent au souvenir de Marie Stuart. Il a combattu tous ses apologistes, il a retracé toutes ses fautes, il a brisé pierre par pierre l'autel que les poëtes lui avaient élevé, pour agrandir l'autel d'Élisabeth. S'il avait vu cette tête de Marie Stuart, si belle encore dans son dernier sommeil, si éloquente dans son silence, peut-être aurait-il laissé tomber une larme de pitié sur une rigoureuse page d'histoire.

X. Marmier.

ORIGINAUX DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

LE POETE BENSERADE.

Dans tous les temps il y eut pour les gens à qui le sort n'a donné que du talent quelque porte ouverte au temple de Fortune, C'étaient les peintres qui devenaient grands seigneurs au XVIe siècle, témoin le célèbre Van-Dick, qui mena le train d'un prince et reçut chez lui les plus hauts personnages. Sous le grand roi c'étaient les poëtes; M. de Benserade est là pour en donner la preuve; plus tard ce furent les philosophes. Aujourd'hui que la protection ou le caprice de la cour n'enrichissent plus un artiste, le théâtre est, je crois, la seule carrière où l'on puisse s'ouvrir de larges avenues. Il est donc probable que si feu M. de Molière vivait à présent, il jouirait d'une assez jolie position.

Jamais on ne vit personne s'élever si haut, ni à moins de frais que le poëte Benserade, et c'est, avec M. Voiture, le seul homme de mince origine qui ait marché de front avec les grands.

Le père de Benserade était de la petite ville de Lions, en Normandie, où il avait un pauvre emploi dans les domaines : il mourut si embarrassé que son fils abandonna la succession. Isaac Benserade n'avait que douze ans l'orsqu'il se trouva ainsi seul au monde. M. Puget, évêque de Dardanie, le rencontra un jour à Rouen, et comme l'enfant était de la religion, le prélat le voulut lui-même instruire au catholicisme ; Benserade, tout jeune qu'il était, comprit qu'il trouverait plus facilement des protections à être de la croyance de la cour, et il abjura. M. de Dar-

danie lui voulut ôter son nom huguenot et lui fit la proposition d'en prendre un du nouveau testament. L'enfant regarda le saint prélat d'un air de défiance et fixant sur lui ses yeux de chat, il lui dit :

— Vous me voulez prendre mon nom pour m'en donner un autre? J'y consens pourvu que je ne perde rien au change.

L'évêque se mit à rire et s'écria :

— Voilà un petit Normand qui fera sa fortune. Je lui laisserai son nom; il lui portera bonheur.

M. de Dardanie avait raison de tirer, sur ce mot de l'enfant, un pronostic heureux, car la vie d'Isaac Benserade se passa entièrement à gagner sur les changes qu'il faisait avec autrui. M. Puget étant devenu évêque de Beauvais, fournit à son protégé les moyens de suivre les cours de la Sorbonne. Benserade acheva ses études; mais au lieu de se vouloir mettre, dans l'église, il prit du goût pour le monde et forma le projet d'avoir un jour son entrée à la cour. Il négligea bientôt les conférences de théologie pour les coulisses de l'hôtel de Bourgogne, et eut une liaison avec une fameuse comédienne, nommée la Belrose. Tous les amants ne faisaient pas alors, comme aujourd'hui, des vers à leurs maîtresses; pour que Benserade ait mis au jour, dès l'âge de dix-huit ans, un assez bon nombre de sonnets, il fallait que le ciel l'eût fait poëte. Aussi quoique ces ouvrages légers ne fussent pas des meilleurs, quoiqu'ils n'eussent pas encore les honneurs de l'impression, la ville en parla, sur-le-champ, soir et matin, aux toilettes et aux soupers. Telle était la mode en ce beau temps!

— Il y a dans Paris un bel-esprit de plus, se disait-on. — L'avez-vous vu? — Comment se nomme-t-il? Est-ce un gentilhomme? — Quel est son âge? — Peut-on le recevoir? — Qui donc nous l'amènera? — Pourquoi ne se montre-t-il pas? — M. le cardinal devrait s'occuper de sa fortune. — S'il n'est pas riche il lui faut une pension.

Le jeune d'Armentières, compagnon d'études et de coulisses de Benserade, lui conseillait d'adresser des vers à quelque personnage puissant, afin de se produire dans la belle société; mais Isaac visait à devenir puissant lui-même.

— Quiconque veut parvenir, répondit-il, ne doit pas flatter ceux qu'il aspire à égaler. Si j'étais un jour grand seigneur,

comme je le désire, quelle figure ferais-je devant les gens dont j'aurais caressé l'orgueil? Je ne m'abaisserai donc jamais que devant le roi, les princes de la famille, ou le premier ministre, parce que je ne puis pas songer à devenir leur égal. Pour les femmes de toutes conditions, je mettrai les genoux en terre devant elles tant qu'on voudra. Je n'emploierai les petits moyens de vivre que si les grands me font défaut, et à mon sens, ce fameux M. de Voiture, avec tout son génie, comme une grosse faute en acceptant de l'argent de plusieurs mains qu'il pourrait au lieu de cela toucher familièrement.

Notre poëte avait déjà son plan tout dressé lorsqu'il parlait ainsi. Sa mère s'appelait Laporte, et quoique ce nom ne fût pas rare dans sa province, il entendait bien mettre à profit cette circonstance, car la mère du cardinal de Richelieu était aussi Laporte.

Il alla donc trouver M. de Beautru, le bel-esprit, qui voyait familièrement le ministre, et lui remit un épître rimée où les flatteries dont Benserade se montrait avare pour d'autres, n'étaient point ménagées. M. le cardinal consentit à en écouter la lecture tandis qu'on l'habillait. Pour dire vrai, nous n'osons pas avancer que ces vers fussent très-beaux; mais ils plurent au cardinal, et pour le poëte, c'était tout ce qu'il fallait. M. de Beautru lisait bien et les fit valoir.

— Voilà un garçon qui rime joliment, s'écria l'éminence. L'art de poésie doit être encouragé. Nous donnerons une pension de huit cents livres au jeune Benserade.

— Celui qui a fait ceci pourrait bien être de vos parents, dit M. de Beautru.

Le mot était hardi, car l'éminence en devint rouge comme sa robe.

— Ce n'est pas, poursuivit Beautru, que le jeune homme se vante de cela mal à propos; mais il me l'a confié tout bas. Sa mère était une Laporte, et d'ailleurs il est gentilhomme. Il compte dans ses aïeux un chambellan et un lieutenant du roi.

En cherchant bien, M. le cardinal aurait pu trouver dans les provinces des cousins de moindre qualité que notre poëte; aussi ne fit-il point trop la grimace.

— C'est sans doute une grande prétention qu'a ce petit Benserade, de vouloir être mon parent, dit l'éminence en souriant; mais que ce soit à tort ou à raison, ce hasard lui vaudra

deux cents livres de plus. A-t-il au moins bonne figure?

— Nous en voyons de plus vilaines. Son air est agréable et de bonne compagnie. Ce qui me plaît en lui, c'est une certaine assurance qui ne fléchit devant personne et lui donne je ne sais quoi de glorieux qui sied au mérite dans la pauvreté.

— Bon cela! j'aime les gens de cette sorte dans les médiocres fortunes.

— Il n'est pas mal tourné; s'il n'avait les cheveux un peu roux et la vue basse, il serait tout à fait bien.

— Notre seigneur J.-C. était rousseau, et la vue basse ne nuit point. Vous me présenterez Benserade; commandez-lui de ma part qu'il en use discrètement sur l'article de notre parenté.

Isaac possédait un tact exquis auquel il dut son élévation pour le moins autant qu'à la mode. On le rechercha beaucoup, mais sa pension ne lui permettant pas de mener le train qu'il voulait, il se priva longtemps de la haute société dont il avait cependant le goût. Malgré toute la considération qu'on lui témoignait, il se sentait encore posé au second rang à cause de sa jeunesse et de son manque d'argent. Un homme comme était M. de Benserade n'a vraiment son aplomb qu avec son carrosse à la porte et de bons louis d'or dans sa pochette pour jouer un gros brelan. Sa réserve augmenta considérablement l'estime qu'on faisait de lui; c'était une faveur que de l'avoir pour quelques instants. On se priait à dîner huit jours à l'avance quand il avait promis d'y assister; et pour qu'on obtînt qu'il récitât des vers, il fallait qu'il fût en belle humeur.

Il composa deux pièces de théâtre, *Iphis* et *Marc-Antoine*, que la cour applaudit beaucoup, mais dont le public ne se montra pas enthousiasmé. Le jour que la dernière de ces deux pièces fut jouée, M. l'amiral de Brézé rencontra Benserade dans les couloirs de l'hôtel de Bourgogne, et lui sauta au cou si impétueusement que le jeune poëte demeura tout confus de tant d'honneur.

— Il faut que vous deveniez mon ami, s'écriait le noble seigneur; ne me refusez pas cela, mon cher Benserade; depuis longtemps je brûle du désir de vivre dans la compagnie d'un bel esprit. Si vous n'avez point de répugnance pour moi, je ne vous quitte plus. Je vous donne le logement chez moi; mes chevaux seront à vos ordres, et je vous demande seulement en

retour d'accepter le couvert à ma table, lorsque vous n'aurez rien de mieux à faire ailleurs.

Peut-être monsieur l'amiral avait-il dans ce moment la tête un peu échauffée par la bonne chère ; ses caresses et son éloquence arrachèrent le consentement de Benserade. Il s'en alla demeurer chez le duc de Brézé dès le lendemain ; et du même coup, la maison de l'amiral devint un nouveau foyer littéraire capable de faire pâlir l'hôtel de Rambouillet. Benserade s'était lié avec le célèbre Lambert. Il a même composé la plupart des belles poësies que ce divin chanteur mit en musique; et comme il l'attira chez M. de Brézé, le salon de l'amiral eut bientôt une furieuse vogue.

La fortune de Benserade allait marcher rapidement, s'il n'eût éprouvé deux revers inattendus. M. de Brézé fut tué d'un coup de canon et le cardinal de Richelieu mourut. Le roi était malade et se montrait peu soucieux du sort des gens de lettres ; notre poëte perdit tout à la fois. Il fit bonne contenance ; et lorsqu'on lui apprit le trépas du ministre, il répondit par cet impromptu :

Ci gît, hélas ! par la mordieu !
Le cardinal de Richelieu,
Et, ce qui cause mon ennui,
Ma pension avecque lui.

On a dit que la duchesse d'Aiguillon, scandalisée par ce quatrain, avait rayé le nom de Benserade de la liste des pensions qu'elle voulait servir sur sa cassette aux protégés du défunt cardinal. S'il en est ainsi, on peut citer ces vers comme les seuls qui aient nui au poëte, et cette faute comme unique dans la vie de Benserade. Il est certain que notre jeune auteur se trouva fort mal en point, et pour un garçon de son caractère, la misère fut une épreuve dont il dut cruellement enrager. Il n'aurait eu qu'à faire métier de jouer de l'encensoir, à l'exemple d'un grand nombre de ses confrères, pour gagner de l'argent; mais il ne voulait pas renoncer à frayer avec la noblesse, et disait qu'il mourrait plutôt que de se faire d'évêque meunier. Dans cette passe difficile, il n'accepta de présents que de la main des femmes. On trouve parmi ses pièces de vers un remerciement adressé à une précieuse qui lui avait envoyé une voie de bois

au cœur de l'hiver, et il n'y a pas moyen de s'apitoyer sur la détresse du poëte en voyant le ton d'aisance et les airs de cour avec lesquels il badine sur ce sujet.

Benserade vécut ainsi près d'une année entière des libéralités secrètes de quelques dames enthousiastes de son talent. Il composa ensuite plusieurs ouvrages pour le théâtre dont le succès fut assez médiocre ; mais un beau jour sa fortune se releva singulièrement par un simple morceau léger qu'il ne croyait pas lui-même d'un grand prix. M. de Voiture venait de livrer au public son sonnet d'Uranie. Dans le même moment parut le sonnet de Benserade sur Job. On n'y prit pas garde d'abord; mais un matin, ces vers étant tombés sous les yeux du prince de Conti, qui était fort amateur des belles choses, le cousin du roi s'écria qu'il préférait ce sonnet à celui de Voiture ; il le récita plusieurs fois le même jour en courant les ruelles, et en dernier lieu chez sa sœur la duchesse de Longueville. Cette princesse se déclara heureusement pour Voiture, de sorte qu'une grande querelle s'engagea aussitôt. La compagnie discuta chaudement, et se divisa en deux armées fort acharnées l'une contre l'autre.

Ce sonnet sur Job était une sorte de galanterie écrite pour une dame. Nous le reproduirons ici afin qu'on puisse juger s'il méritait l'estime qu'on eut pour lui, ce qui nous paraît sujet à controverse :

Job de mille tourments atteint,
Vous rendra sa douleur connue,
Et raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez point émue.

Vous verrez sa misère nue ;
Il s'est lui-même ici dépeint :
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre et se plaint.

Job endura bien des souffrances ;
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla.

Il souffrit des maux incroyables,
Il s'en plaignit, il en parla ;
J'en connais de plus misérables.

Ces vers avaient sans doute un mérite particulier pour celle à qui l'auteur les adressait. car ils ont peu de sens pour le reste des lecteurs. Quoi qu'il en soit, le prince de Conti s'en prit d'une si extrême admiration, qu'il devint tout en colère contre sa sœur de ce qu'elle persistait à mettre plus haut ceux de Voiture.

— Ce de M. Benserade est un grand génie, répétait le prince, et remarquez, ma sœur, qu'il fait des vers sur toutes sortes de sujets.

La duchesse de Longueville se vit obligée d'en demeurer d'accord; mais comme elle tenait bon pour le sonnet d'Uranie, on ne se sépara que fort avant dans la nuit, après s'être disputé si âprement que le lendemain la cour entière s'en mêla. La ville elle-même en fut agitée. Les deux partis s'appelèrent les uranistes et les jobelins. On écrivit les uns contre les autres, et je crois même qu'on en a fait juste un volume que malheureusement je n'ai pu rencontrer nulle part.

Les jobelins trouvaient la fin du sonnet de Benserade délicieusement belle; ils avouaient que le commencement paraissait négligé plutôt que poli avec trop de soin; mais cela donnait aux vers une allure plus galante qui sentait l'homme comme il faut.

Les uranistes reprochaient précisément à l'auteur cette négligence, et soutenaient qu'en poésie on ne pouvait regarder comme de premier ordre les beautés qui n'étaient point sévères. Il y avait quelques gens sages qui louaient les deux choses également, comparant l'une à ces visages si parfaits qu'on n'y peut rien trouver à critiquer, et l'autre à ces traits irréguliers qui semblent souvent plus aimables et plus piquants.

Le Parnasse se vit donc changé tout à coup en un champ de bataille où M. de Voiture, au sommet de la colline avec ses partisans, recevait un furieux assaut du jeune Benserade secondé de ses amis. Pégase, indécis, ne savait plus auquel allait appartenir l'étrier. La guerre était si animée qu'elle ne paraissait pas devoir finir de si tôt.

On se lassa pourtant de quereller sans jamais s'entendre, et un incident comique termina brusquement cette affaire. Les plus chauds admirateurs des deux poëtes ne pouvaient souffrir qu'on ne se prononçât particulièrement pour aucun. Ils pressaient tous ceux qu'ils rencontraient de s'enrôler dans l'une des

armées. Un jour on demandait à Mlle de la Roche du Maine, fille d'honneur de la reine, de se déclarer pour Job ou pour Uranie. La pauvre fille ne se souciait pas plus de l'un que de l'autre, et n'avait pas de prétentions à l'esprit; mais comme on sut lui prouver qu'elle ne devait point rester neutre, elle choisit au hasard, et croyant donner sa voix à Benserade, elle prononça *Tobie* au lieu de *Job*. Les mauvais plaisants se rendirent unanimement à cet opinion; ils couraient partout répétant que l'avis de Roche du Maine était le seul bon et qu'il fallait se déclarer pour Tobie. Nous ne pouvons plus nous douter aujourd'hui de l'influence prodigieuse qu'avaient une malice ou un calembour en ce temps-là. Si le succès était facile, la chute ne l'était pas moins. Un caprice vous élevait et un mauvais bon mot vous jetait à la renverse.

Chapelle, qui était fort sardonique, écrivit une épigramme en vers sur la querelle des uranistes et des jobelins; le mot de la fille d'honneur en faisait le trait final. Voiture et Benserade en furent effrayés tous deux, tant les rires gagnaient de proche en proche. Si la crise eût duré quelques jours de plus, ils devenaient peut-être des personnages à jamais ridicules; mais ils surent habilement ramener la cour à eux par de nouvelles productions qui ne pouvaient plus se comparer.

Ils firent leur paix, et tous deux prirent place sur la monture ailée des poëtes. Seulement, à cause de l'ancienneté, Voiture eut droit à occuper la selle et Benserade dut s'estimer heureux d'être pris en croupe.

— La reine Christine de Suède, qui n'avait pas encore quitté ses États, lisait à Stockholm les ouvrages de Benserade. Dans une de ses lettres à la régente Anne d'Autriche, elle parla si favorablement de ce bel esprit qu'il fut un moment question d'envoyer Benserade pour ambassadeur en Suède. Peut-être ce projet se serait-il réalisé sans la funeste plaisanterie du *Tobie*, qui venait de jeter sur le poëte à la mode, un vernis de ridicule dont il avait peine à se laver. Cette idée fut abandonnée et les écrivains de gazettes mirent ainsi la date de leurs feuilles :

L'an que le sieur de Benserade
N'alla point en son ambassade.

Cependant la guerre des uranistes eut d'autres résultats plus

heureux. Le prince de Conti voulut faire la fortune de son protégé. Il lui donna d'abord une grosse pension afin de montrer jusqu'au bout la supériorité qu'il lui accordait sur tous les rivaux. Il le recommanda fort au cardinal Mazarin. Justement le ministre s'était prononcé pour Job. Un jour qu'il rencontra Benserade chez Mme de Longueville, il le prit à part et lui fit une confidence :

— Monsieur, lui dit-il, j'ai écrit, en mon jeune temps, des vers italiens qui ont beaucoup de conformité, pour le goût, avec les vôtres. Vous plairait-il en faire une traduction?

— Je serais ravi, monsieur le cardinal, que mes faibles ouvrages eussent l'honneur d'approcher de vos vers italiens. J'entreprendrai cette traduction, mais je n'ose vous promettre que l'original n'y perdra pas.

— Essayez toujours, monsieur; ce sera un plaisir pour moi que de voir rajeunir mes opuscules par une plume aussi habile que la vôtre, et je vous offre, en attendant mieux, une pension de deux mille livres sur ma cassette.

La traduction ne coûta pas huit jours de travail, et Benserade reçut une somme assez ronde en échange, avec une lettre où M. le cardinal lui promettait de disposer le roi à montrer l'estime que sa majesté devait faire d'un si beau talent.

En effet, le poëte eut un bénéfice de mille écus sur l'abbaye de Saint-Éloi,

C'est une chose naturelle qu'en revenant d'une fâcheuse prévention contre quelqu'un, on se mette à l'aimer plus qu'on n'aurait fait tout d'abord. Il en arriva ainsi pour la duchesse de Longueville. Comme dans toutes les occasions où l'on met de la passion, cette belle princesse afin de mieux soutenir Voiture, avait trop abaissé Benserade dans ses discours. Elle en eut regret bientôt et voulut réparer ses injustices. Notre poëte n'avait de modestie que par savoir-faire et auprès des princes, car à l'ordinaire, il accueillait fort mal les observations; mais, devant la duchesse, il ne craignait point de se faire trop petit. Benserade déclara qu'il n'acceptait pas d'excuse d'une si belle et si puissante personne, et que s'il l'eût connue plus tôt il eût été de lui-même rendre hommage au poëte favori de la princesse, et reconnaître M. de Voiture pour son maître. C'était là une bonne tactique, car Mme de Longueville, aussi touchée de la

simplicité de ce jeune homme que de son mérite, se répandit en éloges pompeux comme elle n'en avait jamais accordé à Voiture lui-même.

Cette princesse était une des plus séduisantes femmes de son temps. Le caractère de sa beauté était habituellement langoureux; mais elle s'animait étrangement au moindre aiguillon, et passait tout à coup de l'indolence à l'emportement. Ceux que ses charmes ont blessés ne s'en guérirent jamais, et au dire des contemporains, ses amants durent être les hommes les plus heureux du monde. Les personnes passionnées sont aimées passionnément, et les Mémoires de la fronde nous apprennent quelle énorme influence eurent les caprices de Mme de Longueville sur la jeunesse ardente et inconsidérée.

Benserade ne quittait plus le salon de sa sœur du grand Condé. L'intimité d'une si belle princesse était un danger pour notre poëte. Il tomba au trébuchet, mais ne voulant pas être confondu avec le commun des soupirants, il fit sa cour en usant des priviléges du Parnasse, qui permettent de faire une honorable retraite en invoquant la licence poétique, lorsqu'on s'est avancé trop loin. Cependant M. de Benserade, au sortir d'une soirée où l'esprit et les grâces de la duchesse avaient fort endommagé son cœur, envoya le madrigal suivant :

Je souffre une extrême douleur,
Et je sens un nouveau martyre.
Depuis assez longtemps je conservais un cœur,
Que ce matin je trouve à dire (1).
Philis, sans vous mettre en courroux,
L'auriez-vous pas pris par mégarde?
Faites, du moins, qu'on y regarde,
Je crois, sans y penser, l'avoir laissé chez vous.

Les vers auraient pu être meilleurs; mais il suffit que la princesse les ait trouvés jolis, et surtout qu'elle ne s'en soit point fâchée. Benserade n'était pas trop rassuré, lorsqu'il revint le lendemain chez Mme de Longueville. Elle était seule étendue sur des coussins, et plongée dans sa langueur.

— Mon cher poëte, dit-elle, je vous supplie bien de ne pas

(1) Trouver à dire signifiait avoir égaré.

vous mettre en tête de folles idées qui m'obligeraient à vous montrer de la sévérité. J'en serais contrariée parce que j'aime fort votre conversation. J'ai de l'amitié pour vous, et afin que vous n'en doutiez pas, je vous dirai en confidence que j'ai un amant.

La duchesse étendit alors son bras avec nonchalance en ajoutant sur le ton du badinage :

— Monsieur, j'ai retrouvé dans un coin ce que vous me dites avoir égaré, dans vos beaux vers. Le voici, reprenez-le, je vous prie, et ne le laissez plus traîner chez moi.

Benserade baisa tendrement la main de la princesse, et se releva en disant :

— Ces choses-là ne se reprennent pas à volonté, madame, mais je ferai en sorte qu'elles ne retombent plus sous vos yeux.

Et il ne reparla jamais de sa flamme indiscrète. A peu de jours de là Mme de Longueville envoya au sieur de Benserade un présent magnifique en argenterie.

Quand la fronderie éclata, on vit l'indolente duchesse, vêtue en amazone, haranguer le peuple, sur les marches de l'Hôtel-de-Ville, et recevoir les serments des chefs de cette étrange rébellion. Ce fut plutôt pour le coup d'œil et le pittoresque de la chose, que par haine de M. le cardinal, que cette princesse embrassa le parti du parlement. C'était pour mettre en action un chapitre de roman, et rompre la monotonie d'une vie trop peu variée; mais ce coup de tête pensa mener loin le gouvernement de la régence, parce que la jeunesse de la cour se rangea sous les ordres de cet aimable conspirateur femelle.

Benserade eut besoin de toute son adresse pour ne se pas brouiller avec ses protecteurs des deux partis. Il se tira d'affaire en homme habile, laissa marcher les événements, en louvoyant, et sut bannir de ses vers la moindre allusion à la politique. Il fit si bien que ses pensions et bénéfices n'eurent pas à souffrir des troubles, et qu'il reçut des deux côtés, comme si la bonne harmonie n'eût pas cessé d'exister entre ses divers admirateurs.

La guerre s'éteignit quand le roi fut devenu un homme, et tout rentra dans l'ordre. Louis XIV s'étant marié, on donna de grandes fêtes. Benserade, comme on le pense bien, gratta si

fort le coude à sa muse, touchant l'union de leurs majestés, qu'il y gagna de nouvelles faveurs. Le jeune monarque le prit en amitié ; il lui augmenta sa pension et y ajouta une rente de cinq cents écus sur la maison de ville de Lyon, outre qu'il lui donnait prodigieusement d'argent comptant.

A l'une des fêtes du Palais-Royal, on joua le ballet des *Amours déguisés*, où figuraient le roi et les princes. Ce fut M. le président de Périgny qui se chargea de faire la pièce. Le dessin en était beau, les vers agréables et les costumes superbes; mais il se trouva que la représentation en parut ennuyeuse, et Benserade y fit circuler cet impromptu de sa façon, qui vola de bouche en bouche :

Poëte ou président, n'importe !
La mascarade est belle et vous l'entendez bien.
Vos amours déguisés le sont de telle sorte
Que le diable n'y connaît rien.

Le président de Périgny fut justement offensé de ce quolibet ; il se plaignit au roi si gravement, que sa majesté fut obligée de se cacher pour en rire. Mais les choses s'accommodèrent parce que l'auteur des *Amours déguisés* répondit par une épigramme à celle de Benserade, et que chacun crut avoir l'avantage ; mais, à la fête suivante, notre poëte fut chargé de faire la chorégraphie, et il réussit merveilleusement bien. Il sut tracer, dans les vers que récitaient les courtisans, une esquisse des caractères véritables des personnes qui parlaient ; les défauts mêmes de chacun étaient légèrement indiqués, de façon pourtant à ne ne point choquer les gens ; et cette mode nouvelle plut extrêmement au roi. Il va sans dire que le monarque était mieux traité que les autres. Il résumait en lui toutes les perfections, et, lorsqu'on lit les œuvres de Benserade, on est épouvanté des effroyables éloges que sa majesté savourait en s'épanouissant au milieu de ses courtisans. Quand on se représente le grand roi assiégé par une pluie battante d'adulations outrées, le rouge vous en monte involontairement à la face, tant la flatterie est énorme et frappe à bout portant. Quel serait le prince assez assuré aujourd'hui pous oser dire sérieusement ce que Louis XIV prononça de sa propre bouche le jour que fut dansé le ballet intitulé *la Naissance de Vénus ?* Ce prince jouait le

personnage d'Alexandre le Macédonien, qui avait en son temps quelque célébrité. Voici le début du roi dans ce rôle :

Ce prince qui paraît sous l'habit d'Alexandre
N'est pas moins généreux ni moins brave que lui ;
Ce que l'un fut jadis l'autre l'est aujourd'hui,
Et le plus clairvoyant s'y pourrait bien méprendre.
Tous deux grands, tous deux fiers autant que hasardeux,
Tous deux préoccupés d'une gloire infinie ;
Mais usant du pouvoir différemment tous deux,
Suivant le train divers de leur vaste génie.
Qui voudrait, au surplus, comparer leurs dehors,
Pour la taille, la mine et les grâces du corps?
Et, toute chose égale entre ces grandes âmes,
Alexandre eût perdu devant toutes les Dames.

On ne peut trop admirer le roi d'avoir su, en jouant ce rôle, où mettre ses mains, et quelle contenance garder. Pour moi, je déclare qu'eussé-je été à la fois Louis XIV, César et Tamerlan, on m'aurait retrouvé, avant la fin de la tirade, caché dans le trou du souffleur.

Pendant les dix premières années du règne de sa majesté, M. de Benserade composa un grand nombre de ces ballets à caractère; il avait un art particulier pour en approprier le sujet aux circonstances, et ses allégories ingénieuses faisaient les délices de cette cour choisie. Le ballet royal *des Saisons* celui de *la Raillerie*, ont obtenu de légitimes succès; mais il y en a deux surtout dont l'historique est assez curieux.

Vers l'été de 1662, le roi, étant amoureux de Mlle de Lavallière, fut contrarié par la reine mère dans ses inclinations nouvelles : la cour vit éclater plus d'un orage à ce sujet. Dans sa naïveté, Lavallière s'imagina que ses réponses aux lettres du roi n'étaient pas dignes des yeux d'un si grand prince ; elle voulait que le style en fût corrigé par le plus bel écrivain du jour : Benserade reçut les confidences de cette adorable personne. Dans mon opinion, notre poëte, malgré tout son talent, ne put que gâter la prose de la jeune fille en y mêlant ses antithèses et faisant passer les inspirations de ce tendre cœur à l'alambic de son esprit ; mais il ne nuisit pas aux progrès de la demoiselle dans les affections du roi, puisque sa majesté ressentit bientôt toutes les violences de l'amour.

Louis XIV n'avait pas encore osé secouer le joug maternel ; mais il le supportait avec peine, et on prévoyait que *ses chaînes allaient* prochainement *voler en éclats*, comme disaient les intimes. En attendant que la favorite eût mis fin au chapitre des scrupules et de la résistance, qui paraît avoir duré longtemps, le prince eut quelques petites galanteries avec les filles d'honneur. C'est dans ces amourettes sans importance que la reine-mère gêna courageusement le roi au moyen d'obstacles tels que les grillages de fer, les verroux et les portes closes. Tandis que sa majesté était au plus fort de son dépit, M. de Benserade fut chargé de dessiner une pièce, et il créa, pour peindre l'état du roi, son joli ballet de *l'impatience*.

Dans cet ouvrage léger, l'auteur montre d'abord un grand qui donne une sérénade à sa maîtresse, et qui perd la patience en ne la voyant pas paraître. Ensuite, afin de n'être point trop clair dans ses allégories, le poëte introduit sur la scène des plaideurs impatients des longueurs d'un procès, des maîtres à danser qui s'impatientent à montrer la courante à des Moscovites sauvages, des débauchés qui soupirent après la succession de leurs pères. Mais enfin paraît le jeune roi, costumé en Jupiter ; il parle de ses contrariétés, de l'impatience où il est de jouir de ses amours, et finit par tromper Caliste sous les habits de Diane.

Ce fut un soulagement aux ennuis de sa majesté que cette façon détournée de laisser comprendre au monde ce qu'il cachait au fond de son cœur. Il ne garda pas longtemps cette retenue : sa colère éclata un jour, et la reine-mère dut renoncer à garder ce jeune lion sous sa férule. Le prince devint l'amant de Lavallière, et ne se contraignit pas pour demeurer chez sa maîtresse autant qui lui plaisait. Tout le monde savait ses amours; mais elles ne furent tout-à-fait publiques que longtemps après.

Pendant cette liaison secrète, le monarque admit dans son intimité, chez Mlle de Lavallière, les jeunes gens et les hommes d'esprit qu'il aimait, le marquis de Vardes, Dangeau, le comte de Guiche et Lauzun. Benserade ne manquait pas une de ces réunions, où les rigueurs de l'étiquette étaient fort adoucies ; et c'était souvent à lui le dé de la conversation, à cause de sa belle réputation et de son incontestable supériorité à faire les bouts rimés, qui étaient le délassement à la mode. Le roi esti-

mait particulièrement les gens qui réussissaient à cet exercice. Lauzun y gagna le commandement général des dragons, Dangeau, le logement au château, et Benserade n'a pas fait un bout-rimé qui ne lui ait rapporté pour le moins cent pistoles.

On avait pris goût aux ballets de notre poëte, et ce fut au plus avant de ces amours cachées qu'il imagina sa pièce d'*Hercule amoureux*. Louis XIV l'ayant autorisé à peindre discrètement l'état de son cœur, Benserade arrangea le poème de façon à y mêler des allégories que la favorite et ses intimes pouvaient seuls comprendre. Mlle de Lavallière prit sa place ordinaire parmi les filles de la reine, le jour de la représentation. On voit par les lettres du temps combien elle fut heureuse de ces mystérieuses allusions. Le roi disait dans la huitième entrée du ballet, sous le costume du Pluton :

Qu'à son gré le soleil règne sur l'hémisphère,
Nous ne l'envions point, et la grande clarté,
Bien que l'on ne soit pas résolu de mal faire,
Ne laisse pas d'avoir son incommodité.
Chacun dans ce séjour a son mal qu'il expose
Seulement aux regards de celle qui le cause.
On soupire en secret dans ces sombres états,
Et la flamme qui brûle au moins n'éclaire pas.

Ce moment sans doute ne fut pas le plus agréable pour la craintive favorite ; car on en savait assez pour deviner à qui les vers étaient adressés ; mais il y a dans le reste du ballet une foule d'intentions que nous ne savons plus saisir aujourd'hui. Le roi n'y est pas maltraité. Il se transforme en dieu Mars à l'entrée neuvième, et n'est pas moins que le soleil lui-même dans le costume de la scène XVII. S'il eût été donné à l'œil humain de voir sur la voûte céleste un plus bel astre, Louis XIV le fût devenu assurément ; mais, faute de mieux, il se contenta d'être le soleil. Il faut, dit-on, des oppositions dans les caractères, en amour : je le croirais assez, car Mlle de Lavallière était un modèle de modestie et de simplicité. Les contemporains nous ont appris qu'en aimant le royal Phébus, elle ne songeait guère à à lui rien emprunter de son éclat. On sait combien elle pleura lorsqu'elle reçut le titre de maîtresse avouée avec celui de duchesse.

Le jour du ballet d'*Hercule amoureux*, Benserade cessa d'être un rimeur à gages et devint comme un ami du roi, consacrant ses talents au bonheur de son maître en échange de confidences dont les princes eux-mêmes lui portaient envie. Louis XIV n'osait qu'à peine lui donner de l'argent comptant; il prenait le détour de lui offrir une bourse en souvenir de son amitié : les pièces d'or passaient ainsi à couvert et par dessus le marché. On lui accorda l'appartement au château, et il partagea les bénéfices de l'évêché de Mende avec M. de Sérroni, qui, par parenthèse, se faisait tirer l'oreille à chaque semestre, et n'aurait jamais payé s'il n'eût craint les épigrammes.

Notre poëte voyait enfin ses rêves accomplis; il était devenu tout-à-fait grand seigneur. On recherchait jusqu à sa protection, et, comme il était naturellement officieux, elle ne fut pas toujours inutile à des gens que la naissance mettait fort au-dessus de lui. L'oreille royale lui était ouverte; il demandait plus souvent pour les autres que pour lui-même, en sorte qu'il avait du crédit. Benserade voulut peut-être faire oublier qu'il avait vécu jadis de la libéralité des dames, car il leur rendit tous les services qu'il put : il distribua gratuitement tant de sonnets et de madrigaux qu'on ne se souvint plus de ceux qu'on avait achetés par des présents. Il donnait de jolis dîners à sa maison de campagne, et son carrosse ainsi que ses gens étaient plus ordinairement au service des femmes qu'au sien.

Benserade rima longtemps pour Mlle de Lavallière; il rima ensuite pour la Montespan; il eût rimé pour la Fontanges s'il n'eût été trop vieux : mais c'était par amitié pour le roi. Madame, belle-sœur de Louis XIV, est une de ses admirations; il la loue extrêmement dans ses poésies, et cette princesse avait aussi pour lui une grande estime. Elle aimait les reparties de Benserade, qui passaient pour être toujours heureuses.

Un jour Madame avait à sa toilette plusieurs personnages de poids, entre lesquels était l'évêque de Chartres, qui sollicitait l'appui de la princesse pour obtenir un archevêché. On parlait d'une comédie nouvelle où avaient figuré des personnages de la Fable.

— Mon cher Benserade, dit madame Henriette, apprenez-moi donc la différence qu'on fait entre les dryades et les hamadryades?

— C'est environ, répondit Benserade, la différence qui existe entre une évêque et une archevèque. Ainsi voilà M. de Chartres qui est une dryade, et dont il ne tiendra qu'à vous de faire une hamadryade quand vous voudrez l'entreprendre sérieusement.

Cette réponse eut du succès et fut extrêmement répétée. Nous ne rapporterons pas ici les autres quolibets de M. de Benserade, qui sont fort nombreux, parce qu'ils ont bien perdu de leur sel. Depuis qu'on fait de l'esprit, assez de gens ont trouvé mieux que lui.

Les trois poëtes qu'on appelait grands et originaux étaient Corneille, Voiture et Benserade. Le public préféra le premier; la cour estimait les deux autres davantage. On peut juger posément, aujourd'hui, lequel des trois valait le mieux. Je n'oserais me prononcer pour aucun; cependant quelque chose me dit que, si j'étudiais à fond la question, je donnerais la palme à Corneille, Voiture avait été le rival le plus fort pour M. de Benserade; mais, étant mort de bonne heure, il avait laissé le champ libre. Un autre antagoniste formidable parut bientôt : ce fut Molière. Si Benserade n'eût pas été déjà au faîte de sa gloire, ce nouveau-venu lui eût sans doute marché sur le corps, et, à la vérité, bien des gens pensent que Molière avait plus de talent.

Il n'est pas de poëte qui n'ait essuyé quelques déboires : Benserade lui-même en reçut un beau jour de cruels. Molière le vint interrompre au milieu de sa vogue, et lui souffla la commande d'un ballet. Les vers en furent improvisés en quelques heures, et fort applaudis. Il y avait un passage faible, où l'auteur faisait dire à une bergère :

> Et laissé sur les herbettes
> L'image de vos chansons,

Benserade, ne pouvant cacher son humeur, s'écria tout haut qu'il serait mieux de dire :

> Et laissé sur les herbettes
> L'image de vos *chaussons*.

La critique fut trouvée bonne, et on en rit; mais Molière savait assez se venger de ceux qui s'attaquaient à lui. Il mit, dans un autre ballet, des vers ridicules d'un poëte à la mode, et

imita si bien, en les outrant, les façons d'écrire de Benserade, que la cour reconnut la malice et s'en réjouit (1).

Le coup était fort rude. Notre poëte sentit avec effroi son piédestal ébranlé sous lui, et il voulut s'assurer l'immortalité en entrant à l'Académie. Les portes s'ouvrirent à deux battants pour recevoir un si bel esprit, et Molière avait bien d'autres ridicules à peindre que ceux de l'auteur d'*Hercule amoureux*.

Sa majesté, voulant rendre à ses enfants l'étude de la Mythologie agréable, chargea Benserade de faire une traduction des Métamorphoses d'Ovide. Le poëte eut l'idée bizarre de tout mettre en rondeaux, depuis la préface jusqu'à l'erratum. Le livre fut illustré magnifiquement : le roi dépensa dix mille livres pour les gravures; on l'imprima in-folio. Mais le prestige était passé; Benserade n'avait plus la vogue : les vers furent trouvés méchants, et la satire s'exerça impitoyablement contre l'ouvrage. Cet échec causa une peine extrême à Benserade; il n'écrivit presque plus, et se retira dans sa maison de Gentilly. Tout le monde connaît le rondeau que Chapelle eut la cruauté d'envoyer à l'auteur, qui lui avait fait hommage d'un exemplaire. En voici le dernier trait :

De ces rondeaux un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'art de plaire;
Mais, quant à moi, je trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractère,
Hormis les vers, qu'il fallait laisser faire
A La Fontaine.

Le bonhomme La Fontaine n'avait aucune part à cette malice, quoiqu'il fût l'ami de Chapelle; mais bien des écrivains, comme on en voit encore aujourd'hui, en auraient gardé une éternelle haine contre le poëte auquel l'épigramme donnait la préférence. Benserade n'avait pas de fiel; car non-seulement il ne laissa jamais voir qu'il fût indisposé contre La Fontaine, mais, comme l'Académie ne voulait point admettre dans son sein l'auteur des *Contes*, à cause de l'immoralité de ses ouvrages, ce fut Bense-

(1) Avis aux biographes. Peut-être n'a-t-on pas encore tout dit sur Molière.

rade qui ramena l'assemblée à d'autres sentiments. Il parla en faveur de La Fontaine et y mit tant de chaleur, qu'il poussa même les choses jusqu'à se quereller avec les gens d'avis opposé au sien. La Fontaine, malgré la réprobation qui avait frappé ses *Contes*, et la hardiesse de certaines fables qui touchaient à la politique, fut nommé membre de l'Académie en remplacement de M. Colbert, et, comme il fut écrit à ce sujet : « C'était un assez curieux spectacle que de voir la place d'un si riche et si puissant ministre remplie par un homme si fort brouillé avec la fortune. »

Dans ses dernières années, Benserade ne fit plus que des traductions de psaumes et des ouvrages de piété, hors une paraphrase sur l'*Exaudiat*, accommodée à l'un des voyages du roi, et qui eut le succès ordinaire des flatteries, dont le palais de sa majesté était extrêmement friand. Pendant sa vieillesse Benserade souffrit cruellement de la goutte; il avait, comme la plupart des vieillards, le goût des plantations et du jardinage, sorte d'exercice où l'imagination et l'esprit demeurent fort en repos.

La conduite de M. de Benserade fut régulière, et jamais on n'a dit que ses mœurs eussent été mauvaises, ce qui est digne de remarque chez un homme qui vécut dans le célibat, et que ses passions portaient nécessairement à convoiter le bien d'autrui. On ne cite que Mme de Ludre à laquelle il ait fait une cour vraiment soutenue, et qui ait paru avoir quelque faiblesse pour le poëte; mais on n'a jamais été jusqu'à tenir là-dessus de méchants propos.

Benserade mourut à Gentilly, entouré de tous les agréments du luxe, fort paisible d'ailleurs, et considéré.

PAUL DE MUSSET.

Critique Littéraire.

Essai sur la Métaphysique d'Aristote,

PAR M. FÉLIX RAVAISSON.

Si la profonde et durable influence du génie sur la société s'est jamais manifestée avec éclat, c'est à coup sûr dans les deux grands noms de la philosophie grecque, tant de fois redits depuis plus de deux mille ans par des lèvres humaines, et que d'autres bouches nommeront encore après nous. Sans doute quelques pages de l'Évangile, ou même du Zend-Avesta et du Khoran, ont eu sur les peuples une puissance bien plus immédiate que toutes les abstractions ontologiques, que tous les efforts de la spéculation. Mais, à le bien prendre pourtant, combien les grands esprits philosophiques, et en particulier Platon et Aristote, n'ont-ils pas influé, je ne dis pas seulement sur les travaux de l'intelligence pure, mais encore souvent sur la marche pratique de la société, sur les points particuliers et même lointains et détournés du développement humain? Tour à tour l'admiration poussée jusqu'au culte, et la négation poussée quelquefois jusqu'à la proscription sanglante, n'ont-ils pas, dans les différents siècles, témoigné de l'éclatante supériorité de l'auteur du *Phédon* et de l'auteur de *l'Organon?* Serait-ce parce que la philosophie hellénique devait si longtemps rester jeune et puissante dans le monde, que le prêtre égyptien aurait eu raison de dire : « Vous autres Grecs, vous êtes toujours enfants. » Quoi qu'il en soit, par une de ces réactions qui semblent l'éternelle loi des choses humaines, l'aristotélisme, depuis

le XVIe siècle, où Rabelais se moquait spirituellement de ses *reigles logicales*, où Ramus et Vivès l'attaquaient de front, l'aristotélisme est tombé du trône sur lequel le moyen âge l'avait assis tout garotté des liens d'une scholastique barbare. Méconnu par l'époque de Descartes comme par le siècle de Condillac, le péripatétisme réhabilité est venu enfin, avec le platonisme, s'absorber, se fondre, s'agrandir, dans la vaste et forte théorie de Leibnitz. De là, dans notre temps, à côté de l'incontestable et, j'espère, du définitif triomphe de l'idéalisme, un retour nécessaire vers le Stagyrite, au prodigieux génie duquel il faut aussi donner sa place. *L'Essai sur la Métaphysique d'Aristote*, publié par M. Ravaisson, est, sans contredit, le plus important, le plus remarquable résultat de cette tendance philosophique.

La première partie de ce consciencieux travail est consacrée à l'examen de l'authenticité, à la détermination de l'ordre des livres de la *Métaphysique*. Par une critique solide, dont l'érudition ne le cède en rien aux écrits antérieurs de Schneider, de Brandis, de Kopp et de Stahr, mais qui se distingue par une sûreté nette de déduction, une justesse vive de jugement, peu familières d'ordinaire aux écrivains allemands, M. Ravaisson concilie les diverses affirmations de Strabon, de Plutarque et d'Athénée. Après avoir montré comment les manuscrits d'Aristote passèrent de Théophraste à Nélée, et ensuite à Tyrannion et à Andronicus, il établit, d'après le témoignage d'Asclépius de Tralles, que la *Métaphysique* inachevée fut léguée à Eudème, qui mourut lui-même sans la finir. De là des remaniements, des lacunes, des interpolations, un désordre enfin que M. Ravaisson parvient à démêler avec une singulière perspicacité; de là cette obscurité déjà sensible aux Grecs, qui faisait regarder à saint Augustin comme une chose extraordinaire de comprendre la *Méthaphysique*, cette obscurité qui (cela réjouit beaucoup Sterne dans le *Tristram Shandy*), ne s'était pas dissipée pour Avicenne, après une quarantième lecture. Je ne suivrai M. Ravaisson ni dans cette ingénieuse polémique, où il rétablit chez Aristote une unité qui, pour nous, résultera suffisamment de l'harmonie de l'ensemble, ni dans l'analyse rigoureuse, vive et pourtant complète de la *Métaphysique*, qui forme la seconde portion de son premier volume.

Dans la troisième partie, l'auteur quitte la forme didactique et la dissertation pour exposer la métaphysique ; et comme la pensée d'Aristote nous est venue brisée et confuse, comme elle ne se trouve pas expressément dans tel livre ou dans tel autre, comme elle est dans tous et dans aucun, c'est-à-dire éparse dans sa philosophie première, dans sa logique, dans sa politique, dans sa physique, M. Ravaisson cherche l'unité dans ses débris et la trouve. On dirait des organes que l'anatomie a séparés pour l'étude, mais qu'il faut réunir en un tout organique pour en apprécier les fonctions dans l'économie complète. Et puis la philosophie première ou méthaphysique contient toutes les autres parties de la philosophie ; c'est là qu'elles viennent, après avoir monté tous les degrés de la science, se rencontrer sur les hauteurs de l'ontologie, qui est leur fin dernière et leur point de départ. On retrouve donc dans l'exposition dogmatique de M. Ravaisson les principes généraux des sciences diverses admirablement ordonnés. C'est une réédification totale de la philosophie d'Aristote ; les matériaux sont du maître, ils sont intégralement conservés ; mais la disposition, l'architecture est neuve, savante, harmonique dans l'ensemble. D'autres, M. Ritter, par exemple, ont pu saisir les détails, les mettre en lumière, promener la lampe sur ces parois ; mais on sent chez eux que la vie s'est retirée des débris de cette philosophie grecque, que l'édifice devait être immense, mais qu'on ne peut que deviner ses colossales proportions ; dans le livre de M. Ravaisson, au contraire, ce sentiment de ruines vous échappe ; l'unité revient et avec elle une vie puissante qu'on retrouve dans toutes les parties de cette vaste reconstruction. On voit aisément que l'auteur a vécu longtemps en communauté de pensées avec Aristote, et qu'il s'est assimilé sa manière. Bien que l'ordonnance et l'enchaînement des idées lui soient originaux et propres, il a cependant conservé le moule aristotélique qui embrasse si complétement la pensée et en dessine si nettement les formes. M. Ravaisson a senti qu'il y a rapport nécessaire entre la forme et l'idée, et qu'il est impossible de changer le signe sans la chose signifiée. On ne peut parler la pensée d'Aristote qu'avec la langue d'Aristote. Toutefois, en lisant les écrits philosophiques contemporains, je me prends souvent à regretter la langue si simple, si française, de Descartes et de Mallebranche, devenue factice chez Condillac, et à

laquelle on a fait impitoyablement succéder de nos jours la phraséologie germanique et écossaise, qui demande une initiation, et n'est ni plus étendue ni plus exacte. Aristote, comprenant les inconvénients d'un enveloppement terminologique trop abstrait avait deux enseignements divers ; l'un extérieur, vulgaire, *exotérique ;* l'autre spéculatif, supérieur, *acroamatique* enfin. Ces mots recouvrent au fond deux méthodes différentes, à savoir : la dialectique qui est la méthode de la philosophie *exotérique* et qui a pour forme le dialogue et l'interrogation, et la méthode *acroamatique* ou philosophique qui a pour point de départ et pour fin le vrai et le nécessaire, pour forme l'enseignement pur, la leçon, ἀκρόασις. Ces préliminaires posés, M. Ravaisson, d'après Aristote, montre comment toutes les sciences peuvent se diviser en poétique, pratique et spéculative, et comment les deux premières aboutissent à la troisième. Puis, de cette base, il monte au sommet même de l'ontologie et établit d'une manière supérieure que la métaphysique est le faîte ou se résolvent et s'achèvent toutes les sciences. » Elle leur est à tous trois comme un axe commun autour duquel elles s'échelonnent, comme une tige puissante qui produit et supporte toutes les branches de la connaissance, qui les alimente de sa substance et qui porte encore au-dessus d'elles la majesté de sa cime. »

Après avoir tracé nettement avec le Stagyrite le champ de la philosophie, M. Ravaisson, suivant en cela le procédé d'Aristote, lui-même, nous le montre aux prises avec les grandes écoles ionienne, italienne et platonicienne, préludant à la doctrine et au dogmatisme par la critique et par l'histoire. La première école s'arrête au monde sensible : il n'y a qu'un principe, c'est le principe matériel, théâtre éternel de la variété et de la contingence. Tous les phénomènes ne sont que des modalités ou transformations d'un élément primordial, ou bien (et c'est ici une seconde manifestation de cette école physicienne) il a plusieurs éléments matériels qui ne changent pas intrinsèquement, mais produisent des changements par leurs agrégations ou leurs combinaisons. On aperçoit dans cette première école, obscurément et indécise encore, l'idée de cause qui semble vouloir percer à travers la physique mécanique ; mais elle ne peut pas déchirer le voile matériel qui l'enveloppe ; la philosophie, jeune encore, s'agite dans ses langes toutes physiques et ne parvient

à s'en dégager que pour venir se perdre dans les abstrations de l'atomisme, dans les oppositions du nombre pythagoricien, ou expirer dans le vide de l'unité éternelle des Éléates. Tous ces systèmes vont droit au scepticisme et se résolvent dans l'école sophistique. L'école ionienne aboutit à une variété, à un écoulement de phénomènes sans unité et sans être persistant; l'école qui admet plusieurs éléments primitifs, à la confusion du vrai et du faux; l'école éléatique à l'absorption de l'être dans une généralité logique. Les écoles matérialiste et idéaliste s'évanouissent à la fois, l'une dans une succession de changements sans réalité, l'autre dans une unité immobile et solitaire qui n'est autre chose que le néant de l'existence. Socrate paraît alors et tient ferme au-dessus de ces ruines philosophiques les idées du bien et du beau. Elles n'ont pas seulement une existence logique, elles contiennent l'essence. Socrate lègue une méthode à la phisosophie, l'induction et la définition. Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien, dit-il, et il va interrogeant les autres, il les conduit forcément à la définition par la route onduleuse du dialogue, réunit leurs idées et réponses, élimine les différences et aboutit par un dégagement progressif à une seule et même notion. Cette méthode socratique fut élevée par Platon à la hauteur d'une théorie. Sa forme est le dialogue, on la nomme dialectique. La dialectique, fille du doute et de l'opposition des choses et des idées, débute par l'interrogation. Or, l'interrogation qui part du possible ne peut jamais dépasser le possible, le probable. Partie de l'apparence, de l'opinion, du non-être enfin, cette méthode n'abordera jamais à l'être. Il n'y a pas de pont jeté sur l'abîme qui sépare le possible du réel, et toute science qui n'a pas son fondement dans une affirmation immédiate de l'essence, mais qui a la prétention de monter à l'être, à une universalité substantielle par l'échelle de la dialectique, n'arrivera, ne pourra arriver qu'à des existences logiques, et flottera éternellement dans une région idéale, au-dessous du monde des substances. L'erreur fondamentale de la méthode de Platon c'est d'avoir demandé à la dialectique plus qu'elle ne pouvait rendre. La gloire d'Aristote, c'est de lui avoir posé des bornes infranchissables, et de lui avoir assigné une place, au-dessous de la science, comme art ou exercice d'esprit. Platon poussa la dialectique beaucoup plus loin qu'elle n'était allée jus-

qu'à lui. Socrate s'arrête à une unité logique ; Platon veut aller jusqu'à l'unité réelle, jusqu'à l'universel existant par soi-même, distinct du monde sensible. Cet universel réalisé, c'est l'idée. Mais la dialectique ne le soutient plus à cette hauteur et vient expirer sur les confins de ce monde idéal où elle l'a conduit.

M. Ravaisson nous expose ici la polémique d'Aristote contre la théorie des idées de Platon. D'abord l'idée selon Platon subsiste par elle-même; voilà le fondement de ce système qui chancelle au premier coup que lui porte Aristote, car les relations des choses, les ressemblances, les négations elles-mêmes, les produits de l'art dont nous avons des idées, ne sont pas des genres subsistant par eux-mêmes. C'est là une première contradiction qui disparaît cependant, si on pénètre de bonne foi au fond de la doctrine platonicienne, où l'on voit que les essences seules sont pour lui des idées. Mais voici un autre ordre d'objections sans réplique : l'essence est une, d'une unité de nombre; elle est en soi; donc elle ne peut pas être dans les individus qui sont multiples. D'où il suit qu'il n'y a point de réalité dans la multiplicité sensible. Il n'y a d'essence que dans l'idée et l'idée est une essence détachée de l'objet et enfermée dans son incommunicable unité. Il n'y a même plus d'espèces, car l'essence ne peut pas différer d'elle-même et sans différence point de genres. Évanouissement de l'individu, évanouissement de l'espèce, il ne reste plus que l'idée réduite à elle-même, c'est-à-dire une abstraction reléguée par delà la réalité. Pour échapper à ces conséquences, l'école platonicienne s'efforce de sortir de la sphère de l'idéalité pure et d'établir une relation entre les idées et le monde sensible. Les idées sont les modèles, les types primordiaux et éternels; la nature, l'humanité, ne sont que les copies, les images. C'est la théorie de l'imitation, ou bien les êtres participent aux idées, se rattachent à leur essence; c'est la théorie de la participation. Le premier système n'explique pas la correspondance, le passage du modèle à la copie, à moins de prendre à la lettre les fables des dieux et des démons, occupés à calquer les hommes et les choses sur des exemplaires préexistants. Le second système, celui de la participation, dissout l'unité de l'essence, en l'attirant dans une multiplicité d'éléments distincts, ou bien absorbe le monde sensible dans les idées en dehors desquelles il n'y a rien. En ce cas, les idées restent seules,

et il n'y a plus d'autre réalité que celle qui résulte de leur mélange, de leurs rapprochements divers. La théorie du mélange, tel est le dernier mot, le dernier pas du système platonicien. Mais alors si l'idée est une unité substantielle, elle ne peut pas être formée par une collection, par un mélange. Une essence n'est pas une collection d'essences, car alors elle ne serait plus une, et en la dualisant on la détruirait. Une agrégation d'éléments qui s'unissent, se mêlent sans s'identifier, n'est pas un être, l'être étant un et indécomposable. Il n'y a donc pas de réalité dans le mélange. Platon arrive ainsi forcément à l'un en soi et à l'être en soi, généralités suprêmes qui sont le fondement des idées. Or, comme toute idée est une essence et est une, il ne reste plus rien que l'être en soi et l'un en soi. La variété et le changement, tout s'efface; et la philosophie platonicienne se plonge encore une fois dans l'unité immuable des Éléates. Le platonisme, pour se soustraire à cette conclusion, essaie de s'arrêter dans sa marche ascendente vers l'unification, et de suspendre son vol qui l'emporte dans le vide. La dialectique lui donne le non-être, qu'elle pose en face de l'être, comme élément de variété et d'opposition. L'être est le même que ce qu'il est; il n'est lui qu'une fois, et autre que tout ce qui n'est pas lui. Or, tout ce qui n'est pas lui, c'est le non-être; et le non-être c'est la pluralité indéfinie et indéterminée des autres êtres. L'opposition de l'être et du non-être, l'unité et l'infini, voilà la double source qui versera de nouveau, dans le monde, le système pythagoricien.

Nous ne pouvons suivre, dans toutes ses évolutions, cette remarquable polémique qui au fond se réduit à nier la substantialité des idées générales. Il n'y a d'être que dans l'individu. Le général en soi n'est pas. Le genre n'existe que dans la singularité et l'individualité de l'être. Dans cette partie historique et critique se fait déjà pressentir et se manifeste, comme en germe, l'empirisme qui doit éclore et se développer sous l'aile forte de la philosophie d'Aristote. Avant lui, il n'avait existé que sous des formes vagues et mal définies, plutôt comme une tendance ou comme un fait que comme système. Après lui, on pourra le transformer, mais non le constituer. Il se personnifie dans Aristote sous son expression la plus haute et s'oppose dans toute sa grandeur à l'idéalisme platonicien. L'individu seul existe-il, et

le général n'est-il qu'une abstraction ? Voilà l'éternelle question de la philosophie, le champ de bataille où recommence, à toutes les grandes époques, ce duel inévitable entre les facultés théoriques et les facultés pratiques. La question étant posée, il y a deux solutions, ni plus ni moins; et cette incurable dualité de systèmes opposés revient sans cesse. C'est une affaire de vestiaire; la forme, le costume changent; mais, sous tous ces travestissements, on retrouve avec quelques diversités de surface, le même fonds, la même opposition. Entre Aristote et Platon, entre Roscelin et Guillaume de Champeaux, entre Bacon et Descartes, c'est toujours la même lutte, avec les modifications qu'elle doit toujours recevoir de l'originalité et du caractère propre de l'époque où elle se manifeste, ainsi que du tempérament intellectuel et de la personnalité des hommes dans lesquels elle s'incarne. Ce qui fait l'importance immense de cette question, c'est qu'il n'y a pas de problème philosophique qui ne dépende de la solution qu'on lui donne. Si on se place au point de vue de l'empirisme, si le particulier et l'individuel existent seuls, on aboutit en morale à la négation de toute loi universelle, impersonnelle. La loi morale est individuelle, personnelle, inhérente à l'individu, c'est-à-dire qu'elle n'est plus loi, et partant plus obligatoire, car l'individu ne s'oblige pas lui-même. De plus, en individualisant le bien, on donne à la morale un caractère éminent de relativité et d'égoïsme. On supprime le dévouement, la charité, l'amour, tout ce qu'il y a d'excentrique et de général dans les manifestations libres du pouvoir humain. En esthétique, toute beauté réside dans la particularité, dans des individualités sans lien. L'élément général du beau, *l'unité*, au sein de laquelle se groupent et s'harmonisent les variétés d'individus et de formes, disparaît dans ce système. Il y a des rayons éparpillés, isolés, et point de centralité lumineuse d'où partent et où aboutissent tous ces rayonnements divers; des sons et point de musique; des actes tragiques ou dramatiques, des effets pratiques, mais point d'unité, et partant point de tragédie, point de drame; des formes et pas de peinture, car là encore il faut un ensemble, un plan, un élément général sur lequel puisse venir se dessiner, sans se détruire, cette draperie ondoyante de formes, qui n'est que l'apparence multiple d'une beauté substantielle et invisible. Quant au problème théologique, l'empirisme ne va pas

au delà d'une terminologie panthéistique où l'individu flotte sans substance, l'effet sans cause, le changement sans être. Les conséquences rigoureuses que nous déduisons ici de l'empirisme, ne sont pas des imaginations logiques ou des jeux d'escrime dialectique; c'est l'histoire d'un système dans ses développements posthumes qui ne lui ont jamais manqué. L'empirisme, à toutes ses époques, a laissé échapper et déborder, dans le monde, les conséquences qu'il portait; et jusque dans le dernier siècle, le représentant du sensualisme moderne, Locke, n'a-t-il pas vu son compatriote Hume presser sa doctrine de ses mains puissantes et en faire sortir une triple négation dans le point de vue de la morale, de la théologie et de la la réalité, élevant ainsi un admirable monument logique, le scepticisme sur la théorie sensualiste. Aristote sut s'arrêter sur la pente de son système, qui, du reste, ne peut être assimilé, sans beaucoup de restrictions, ni à l'épicuréisme antique, ni au nominalisme du moyen-âge, ni au sensualisme moderne, et qui les dépasse tous par la grandeur colossale de ses proportions.

Nous allons constater rapidement quelques points importants de la doctrine d'Aristote, telle que M. Ravaisson l'a restituée, et nous regrettons que les limites dans lesquelles nous devons nous tenir, nous obligent de mutiler un travail dont le plus haut mérite est, sans contredit, l'unité, et dont les développements ne sont que les épanouissements continus d'une même idée. Avant tout, nous hasarderons une remarque. Il nous semble qu'Aristote entend d'une manière un peu restreinte la théorie des idées de Platon, quand il lui fait dire qu'il n'y a d'autres idées que celles du général, et point d'idées des choses particulières. S'il était allé au fond de la pensée de Platon, sans s'arrêter à son expression toujours un peu indécise, il aurait vu que toute idée en effet est pour lui une généralité, mais que cela n'exclut pas l'idée individuelle; car l'idée individuelle est générale en ce sens qu'elle contient une pluralité sensible. De plus, le point de vue d'Aristote n'est-il pas exclusif et erroné? L'idée générale, dit-il, n'a qu'une existence logique; l'idée individuelle, au contraire, existe objectivement; l'individu existe seul. Et qu'est-ce que l'individu dans Aristote? C'est un acte. Mais l'acte suppose nécessairement une activité dont il est la manifestation. Ce n'est point l'acte qui contient l'activité, mais

l'activité, la substance générale, la virtualité active qui enveloppe l'acte. L'acte n'est qu'un mode, il manifeste l'activité, mais ne l'attire pas, ne l'absorbe pas tout entière dans sa manifestation. Si on particularise la substance, on l'abolit, on la phénoménalise, et le phénomène sans substance reste seul au-dessus des abîmes du néant. C'est là la route par laquelle on pourrait peut-être mener l'empirisme à la négation de l'être, où il s'efforce de pousser lui-même la théorie platonicienne des idées.

Après une savante exposition de la partie historique et critique de la philosophie d'Aristote, M. Ravaisson aborda la partie purement dogmatique. Son œil ne se trouble point en entrant dans ce sanctuaire en ruines dont les historiens modernes ont déjà sans doute relevé quelques parties, éclairé quelques coins d'une lueur douteuse, mais dont personne jusqu'ici n'a saisi dans son ensemble le plan primitif, la mystérieuse profondeur. Les autres se sont placés aux points externes de la circonférence, mais aucun n'a trouvé le centre d'où partent et où aboutissent toutes ces lignes. De là cette incohérence de doctrines attibuées à Aristote, faute d'avoir saisi sa pensée génératrice; de là cette absence d'harmonie dans les détails du système, pour ne pas avoir pénétré assez avant dans l'intérieur. Ce qui fait la nouveauté et l'originalité du livre de M. Ravaisson, ce qui le met bien au-dessus de tout ce qui a été tenté sur Aristote jusqu'à ce jour, c'est qu'à une intelligence profonde des détails se joint une vue générale et dominatrice qui donne à chaque particularité du système une valeur, une signification qu'elle n'avait pas, détachée du tout. Entre les mains de M. Ravaisson, la critique devient de la statuaire; quand il a reconnu et dégagé avec un admirable instinct les débris de la statue antique, il la remet debout, il est sculpteur, artiste, dans le sens complet du mot. Aussi la dissertation, avec son allure irrégulière et brisée, ne lui convient pas; il ne disserte point, il expose. Sa phrase a de la plénitude, de la précision, de la majesté, et je ne sais quel calme imposant qui vous fait sentir que vous avancez dans les régions de plus en plus élevées et solitaires de la spéculation. Nous osons nous aventurer à le suivre dans quelques-uns des points de ce travail si neuf, si remarquable.

D'abord, lorsqu'un fait est donné, l'objet de la science est de

trouver la raison du fait, c'est-à-dire d'en montrer la cause. Toute science a donc pour fin la recherche d'une cause, et les sciences étant hiérarchisées comme les causes, la philosophie première a pour objet les causes les plus élevées, les premiers principes. Dans la série des causes, il y a une cause première; dans la série des changements, il y a un changement final ou terminal. Ce sont là les deux extrémités de la chaîne que parcourt la connaissance. S'il n'y a pas de cause première, la science remontera sans cesse de cause en cause, et ne trouvera jamais de point de départ; il n'y aura pas de science. Si dans la série ascendante des causes, il y a une limite, il ne peut point y avoir non plus une multiplicité infinie de causes différentes. Il faut qu'elles se résolvent dans un nombre de classes déterminé. Il y a quatre principes qui remplissent toutes les conditions de l'existence réelle : la matière, la forme, la cause motrice, la cause finale. La science des premiers principes est la science des causes de l'être en tant qu'être. Il ne faut pas confondre l'être avec l'accident, car l'accident n'a pas d'essence qui lui soit propre; il n'a pas de principe auquel on puisse le rattacher; il ne peut pas être l'objet d'une science. Il faut aussi distinguer le vrai de l'être, car le vrai n'est qu'une combinaison de l'entendement, et la métaphysique a pour objet l'être en soi. Mais l'être a des attributs, et les attributs de l'être le ramènent à dix genres ou catégories irréductibles. Ce n'est que par leur relation avec le genre de l'être que toutes les autres catégories entrent dans le domaine de la métaphysique. L'être a son opposition qui est le non-être. Aux divers genres de l'être correspondent autant de genres du non-être ou oppositions. Les catégories et les oppositions sont les deux assises sur lesquelles repose la science. Les propositions premières, qui sont, en quelque sorte, les sommets de la science, et où sont suspendues toutes les démonstrations, ont chacune une région spéciale d'où elles ne sortent pas et se rangent dans des catégories séparées. A chaque genre correspond une science particulière. Il y a donc des principes propres qui appartiennent à un genre, mais il y a aussi des principes communs qui s'étendent à plusieurs sciences. Ce sont des rapports constants entre des termes opposés et changeants qui, à la différence des principes propres, ne sont point renfermés dans l'enceinte d'un seul genre, mais se re-

trouvent dans tous; on les nomme axiomes et ils sont universels. L'universalité des axiomes a son fondement dans l'universalité de l'être. C'est par leur lien, leur relation avec l'être en soi, qu'ils sont nécessaires et tombent dans la sphère de la philosophie première.

Nous n'examinerons pas ici la question, déjà résolue, de savoir si les catégories d'Aristote ne seraient pas réductibles à un nombre bien plus limité d'idées fondamentales, pour passer immédiatement à l'exposition de quelques développements qui nous paraissent importants sur le mouvement et l'être, au point de vue aristotélique.

Le mouvement est un fait qui s'affirme et ne se démontre pas. C'est le passage du contraire au contraire. Or, en passant d'un état à un autre, l'être devient ce qu'il n'était pas. Avant de devenir; il pouvait devenir; il était donc en puissance, avant d'être en acte. Le mouvement et la transition de la puissance à l'acte, c'est la réalisation du pouvoir. — La matière est une puissance, et comme toute puissance, elle n'existe qu'au moment de l'acte. Avant l'action, elle est indéterminée, sans forme; il n'y a d'être que dans ce qui a une forme. L'infini ou la matière et la forme s'unissent dans l'acte. Le mouvement n'est pas un acte parfait, il n'a pas sa fin en soi-même, il finit au repos. Mais le repos ne peut pas être une fin dernière, car le repos n'est qu'une négation, la négation du mouvement. La fin de l'acte, c'est l'acte même, toujours semblable à lui-même, qui ne connaît ni le changement, ni le repos; c'est *la vie, la pensée.* Le mouvement produit une disposition, une habitude; mais au delà de l'habitude, il y a la plus haute forme de l'être, l'activité. Voilà la caractérisation de l'être dans Aristote. Ce n'est ni l'universel, ni le genre, ni l'être en soi, c'est l'acte.

Il y a deux puissances : la puissance passive et la puissance active; l'une est le mobile, l'autre le moteur. L'une crée le changement, l'autre le subit. L'acte est le terme intermédiaire dans lequel coïncident et s'identifient les deux termes contraires de la passivité et de l'activité, il est la forme commune qui unit les deux puissances; la matière est le principe passif, la forme est le principe actif et fécondant. Le corps ne se meut pas lui-même, il est mû. Mais un fait expérimental et par conséquent en dehors de toute discussion, c'est qu'il y a des choses

qui ont en elles-mêmes la cause de leur mouvement; or la cause du mouvement dans le mobile, la force qui le pousse à sa fin, c'est-à-dire à la forme qui réside en lui, c'est la nature. La nature est liée à la matière, elle ne peut pas en être séparée; mais la matière n'est que la condition de l'acte, elle n'en est pas la cause productrice. Le principe actif qui s'empare de la matière, la modifie et tend à l'envelopper tout entière de la forme, c'est *la vie;* mais cette vie elle-même est un acte, et l'acte est l'âme. La vie a des degrés; le premier degré de l'être, la première manifestation active de l'organisme, c'est la végétation; le plus haut degré, c'est l'homme. Entre le végétal et l'homme, il y a l'animal. La nature s'élève par une progression ascendante des formes inférieures à la forme humaine, à l'humanité qui est la fin suprême. L'humanité est le résumé de tous les âges de la nature. C'est donc dans la fin de l'humanité qu'est la fin de la nature. Or, le bien dans la nature est l'action. Dans la vie végétative, l'action est comme assoupie et écrasée sous le poids de la matière. Dans la vie sensitive ou animale, l'activité se dégage presque de la matière, mais le monde extérieur la presse et la limite. Ce n'est donc que dans l'humanité que la nature arrive à l'activité pure et par conséquent à son bien, à sa fin.

Maintenant toute action amène un plaisir; plus il y a action, plus il y a plaisir. Le vrai plaisir ne se trouve donc pas dans la volupté des sens, où il n'y a qu'une action bornée, incomplète; le plaisir le plus pur se trouve dans la libre activité de l'âme : c'est là que s'unissent le bien et le bonheur; mais l'action, dans sa forme la plus haute, n'est autre chose que le choix intelligent et libre du bien pour le bien. C'est donc dans la volonté, qui choisit librement, que réside le bien souverain. D'où il suit qu'il n'y a de bien et de félicité pour l'homme qu'à l'époque de la vie où la volonté et la raison sont éveillées. Pour tout bien, il faut une aptitude, une puissance disposée au bien, *une vertu.* Mais cela ne suffit pas : l'habitude est nécessaire pour fortifier cette aptitude naturelle, cette tendance, et l'empêcher de dévier. L'habitude est fille de la coutume; la coutume est la réitération de l'acte, la vertu est donc pratique. La théorie de la vertu est la morale; le bien est le milieu entre le trop et le trop peu, l'excès et le défaut. La vertu est aussi le milieu entre deux contraires; c'est la raison qui détermine le milieu, et alors appa-

raît la vertu dirigeante, la prudence, qui s'exerce dans la sphère des sens et de la contingence; mais bien au-dessus de la prudence et de toutes les vertus pratiques, il y a la sagesse qui est l'acte même de la pensée, dans toute sa liberté, l'intention directe et immédiate de l'être simple et indivisible, l'acte perpétuel de la spéculation : « Entre la chose qui pense et la chose pensée, il n'y a pas de milieu, elles se touchent. L'acte de la spéculation est un acte immanent qui ne sort pas de lui-même et de son indivisible unité. »

Après avoir exposé, avec une singulière puissance d'abstraction, la marche de la nature qui s'élève, par une ascension continue, de la possibilité à l'acte qui est sa fin, M. Ravaisson nous montre par opposition la marche de la pensée qui redescend de sa fin aux états successifs qui l'ont précédée. La nature et la science forment deux lignes qui se joignent en un point indivisible, qui est à la fois l'arrivée de l'une et le départ de l'autre.

Dans ce passage de la matière à la forme, de l'indétermination à la détermination, et entre ces deux extrêmes, il y a un mouvement continu. L'identification des deux termes, de la puissance et de l'acte, se fait dans le temps. La pensée, qui échappe à la double condition du temps et du mouvement, saisit simultanément et dans leur union la matière et la forme. Mais lorsque le rapport du prédicat au sujet n'est pas immédiatement saisissable pour l'esprit, alors la science comme la nature doit combler la solution de continuité qui se trouve entre les deux extrémités. L'intermédiaire ne peut pas être le mouvement dans la sphère de la pensée, où tout est immobile. C'est alors un terme moyen qui joint l'attribut au sujet. Le syllogisme n'est que l'union synthétique des deux extrêmes dans une conclusion. Mais pour la science et pour la démonstration, il faut la connaissance préalable des prémisses. Le procédé spécial par lequel on trouve la majeure, sans la faire dériver de propositions antérieures, est l'induction. C'est un syllogisme sans moyen terme où la conclusion devient majeure et la majeure conclusion. La démonstration et l'induction vont en sens inverse. L'une descend du genre à l'individu, l'autre monte de l'individu au genre. La démonstration est le procédé scientifique par excellence auquel se ramène toujours l'induction. La démonstration est l'ordre logique de la

science ; l'induction représente l'ordre chronologique de la connaissance. Dans l'ordre chronologique, la sensation est le fait primitif ; à chaque sensation correspond un genre, une science particulière. Au-dessus de tous les genres, il y a l'universel qui n'est point impliqué dans un genre particulier, mais qui est un rapport. L'universel n'est point, comme le genre, une réunion de particularités données successivement par l'expérience. C'est un principe qui est en quelque sorte en puissance dans l'âme et qui apparaît immédiatement sous son type le plus pur et le plus complet, aussitôt que l'expérience donne le rapport de deux termes universels. Il s'étend instantanément à tous les genres possibles.

Comme la démonstration se compose de plusieurs termes successifs et ne fait qu'affirmer les termes l'un de l'autre, il importe de connaître ce qu'on affirme et ce qu'on nie, c'est-à-dire de déterminer les termes ; en un mot de *définir*. La démonstration et la définition, la science enfin, ne peuvent pas atteindre la réalité, la singularité de l'être, mais seulement la possibilité. La réalité sensible est donnée par une *intuition sensible ;* la réalité immatérielle et indivisible de l'être en soi est donnée par une intuition intellectuelle. L'intuition seule peut donner l'existence.

M. Ravaisson consacre ensuite un long espace à la théodicée d'Aristote. C'est toujours le même enchaînement, la même transparence et la même majesté dans l'expression. Il prouve d'abord un premier moteur immobile à l'égard de tout autre que lui, immobile par lui-même, éternel ou nécessaire. Dans le premier moteur s'identifient la cause motrice et la cause finale. Il ne meut pas le monde par impulsion, mais comme l'objet du désir meut ce qui le désire. Une chose peut agir sur moi, faire naître en moi un plaisir ou une peine sans que j'agisse sur elle ; il en est ainsi du premier moteur. Il touche le monde, il l'attire à lui, et le monde ne le touche pas. Le premier moteur ne peut pas être un objet de sensation, puisqu'il est simple, indivisible ; c'est un objet de pensée, une chose intelligible. Mais cet intelligible n'est pas abstrait. Ce n'est pas l'idée du bien dans la généralité vide, comme nous le donne l'école platonicienne ; c'est un être réel, le bien substantialisé dont la pensée pénètre le monde, l'émeut, l'attire et l'enveloppe dans son action. L'action contient

la vie, et au plus haut degré de l'action se trouve le plus haut degré de la vie. L'acte le plus acte, c'est la pensée. L'action la plus parfaite contient la plus pure félicité. *Dieu* est donc un être vivant et intelligent qui se pense éternellement dans un bonheur complet. La vie divine n'est donc pas pratique comme celle de l'homme; mais c'est la raison se contemplant elle-même dans une activité pure. La pensée spéculative ne peut pas avoir son principe ailleurs qu'en elle-même; elle ne peut pas être un phénomène, un produit de la puissance de penser, car l'acte est supérieur au pouvoir. La pensée est tout son être et tout son objet. Elle ne connaît qu'elle. Si elle connaissait autre chose, elle descendrait dans le monde de la contingence, elle ne serait plus l'acte le plus pur et le plus élevé. De là l'axiome célèbre : *La pensée véritable est la pensée de la pensée*, ἔστιν ἡ νόησις νόησεως νόησις.

Nous voici arrivés, par ce résumé de quelques pages, au terme d'un système qui a introduit dans la science tant d'éléments qui ne sont pas perdus. Nous n'avons pu donner ici, sans doute, qu'une image défigurée, qu'un calque étroit et mutilé du livre de M. Ravaisson. Peut-être cependant a-t-on pu y saisir déjà une unité nouvelle et inconnue. M. Ravaisson, bien que très-jeune encore, est déjà écrivain consommé. Sa phrase est comme *ramassée et concentrée*. Il a la manière savante d'un artiste expérimenté qui connaît profondément la valeur, la signification absolue et locale de chaque mot, et un instinct admirable dans le choix et la combinaison des formes expressives de sa pensée. On sent sous ses formes un enthousiasme intérieur, une inspiration muette et contenue, qui donne à son style général une physionomie grave et vivante. Il ne se laisse pas prendre à tous les simulacres vides, à toutes les manières factices du style moderne. Il pense avant de parler, et le mot est toujours plein de son idée et propre à la manifester. Le volume que nous venons de lire nous fait vivement désirer le second, où M. Ravaisson doit donner l'histoire de la philosophie d'Aristote, expliquer les transformations de l'élément aristotélique jusqu'à nos jours, et établir, dans une conclusion dogmatique, l'influence qu'il est appelé à exercer sur la philosophie de l'avenir. L'auteur a révélé, dans son premier travail, des facultés spéculatives si hautes et si complètes, que nous avons le droit d'attendre, d'exiger beau-

coup désormais et pour sa gloire et pour celle de la France philosophique qui lui devra Aristote. Je ne sais, mais à voir cette jeune et forte intelligence, qui, aux prises avec le vieil athlète de la philosophie grecque, ose mesurer dans toute leur hauteur et dépasse ces grandes théories auxquelles les siècles ont tous apporté leur tribut, l'esprit dominé se détache profondément des réalités de la vie et, dans le monde spéculatif où il plane, n'est plus, pour ainsi dire, arrêté par ses ordinaires limites. L'amitié m'abuse peut-être; mais je ne crois pourtant user en rien, dans ce jugement, des indulgents et complimenteurs euphémismes que l'exigence des amours-propres impose trop souvent à la critique de nos jours.

Le livre de M. Ravaisson nous rend Aristote dans toute sa vérité historique et nous amène à cette réflexion d'une tardive justice : qu'on ne l'a pas assez distingué du sensualisme moderne, qui impose à toutes nos connaissances une origine sensible. Or, voici les corollaires de ce sensualisme étroit et exclusif : si toute idée vient des sens par ordre de génération, il suit qu'il ne peut y avoir, dans l'idée dérivée, rien qui ne soit dans l'idée génératrice, et comme l'idée sensible est la mère de toutes les autres, elle les souille à leur origine et dans leur berceau d'un caractère matérialiste ineffaçable. Il est impossible de sortir de la sphère des sens. Prenez l'idée sensible dans son état rudimentaire, et que la réflexion la couve, la féconde, la tourmente, mais n'y dépose aucun élément nouveau, vous n'aurez jamais que l'idée sensible. Il n'y a pas de métempsycose qui puisse la faire devenir idée de substance, de cause, d'infini. Les sens donnent le phénomène, l'effet, le fini et rien de plus; or, le phénomène ne contient pas la substance, l'effet ne contient pas la cause, le fini ne contient pas l'infini. Le phénomène, l'effet, le fini, étant donnés comme contenants, il est impossible d'en tirer la cause, la substance, l'infini comme contenus. Aristote, au contraire, admet, dans la connaissance, un ordre chronologique, une succession, mais non point une génération. Dans l'ordre de l'acquisition des connaissances, il donne, il est vrai, l'initiative, l'antériorité à l'idée sensible; mais au delà des sens particuliers, il y a le *sens général* ou l'entendement qui plane au-dessus du monde de la contingence. Au-dessus de l'expérience, il y a la science qui a son point de départ dans l'expé-

rience, mais qui la dépasse et la complète. Au-dessus même des généralités formées par l'entendement, il y a l'universel qui ne peut pas dériver de l'expérience et qui est comme une aptitude native, toute prête à passer à l'acte. On pourrait peut-être ici reprocher à Aristote d'avoir subjectivé l'universel, mais toujours est-il qu'il ne le tire pas du dehors, et que l'activité intellectuelle apporte des éléments qui ne sont point réductibles à une origine sensible. Indépendamment de l'intuition terrestre, il y a l'intuition intellectuelle qui est la connaissance immédiate de l'être en soi, de l'immatériel. Dans la physique d'Aristote, dans sa morale, dans sa théodicée, il y a un élément substantiel et indivisible, l'acte qui s'élève par des gradations successives jusqu'à la forme la plus pure qui est Dieu, ou la pensée de la pensée. A cette hauteur, s'ouvre l'immense horizon du système aristotélique où on nous montre la pensée pure se pensant elle-même, immuable dans l'éternité, dégagée de la matière, agissant sur le monde sans ressentir son action. De ce point culminant de la philosophie aristotélique, nous voyons bien loin le sensualisme moderne s'agiter dans les régions inférieures de la contingence et du phénomène, sans pouvoir rompre les chaînes terrestres qui l'attachent à la matière.

Nous ne nierons pas toutefois qu'Aristote ne représente l'empirisme par rapport à Platon, bien que l'antagonisme de ces deux philosophes ne soit pas aussi radical qu'on l'a cru longtemps, et qu'un grand nombre d'éléments d'opposition disparaissent quand on regarde de près. Ils personnifient cependant deux tendances opposées. L'un prend son vol dans le monde des idées pures; c'est l'induction dans tout son essor sans contrepoids et sans lest. L'autre se cramponne à la réalité, affermit et constitue la matière qui flottait comme une ombre dans le point de vue platonicien. En posant la matière comme l'éternel principe des phénomènes, Aristote échappe sans doute à la difficulté, sous laquelle Platon avait succombé, de faire résulter les phénomènes du rapport et du mélange des idées; il donne à l'idée de matière une généralité, une déterminabilité qu'elle n'avait pas eues auparavant, et reconstruit ainsi toute une partie écroulée de la science humaine. Mais il n'explique pas tout par un principe unique; à côté de Dieu, il y a la matière éternelle; or, et cette objection n'échappe pas à M. Ritter, il est très-difficile de

concilier l'éternité de la matière avec la contingence et avec le premier moteur. Si la philosophie doit à Aristote la restitution de la matière comme élément nécessaire de la science, il nous semble qu'on pourrait lui reprocher de ne pas avoir assez nettement déterminé et constitué la personnalité humaine. Nous voyons la nature s'élever par une gravitation continue de la vie végétative à la vie animale, enfin à l'acte humain, à la vie humaine qui est la manifestation synthétique de toutes les vies inférieures, et dans laquelle viennent s'égarer quelques rayons d'une raison supérieure qui ne lui appartient pas. L'homme ne s'oppose point dans une individualité complète à la nature; il n'est pas une personne distincte; c'est un atome perdu en quelque sorte dans le vaste sein de la nature, et qui vacille imperceptible à l'une de ses extrémités, sans pouvoir se dégager et se constituer *moi*. Ainsi, absorption de l'individualité humaine dans la nature, évanouissement de l'individualité dans le tout, voilà un des côtés par lesquels le système d'Aristote prête à la critique. Dès lors que devient la morale? La vertu est une disposition naturelle, elle ne vient pas de l'homme. La raison qui choisit entre le bien et le mal est divine, elle n'est pas humaine. Où est donc l'homme comme créateur libre et intelligent du bien? On retrouve ici confusément, en arrivant à ces conclusions, quelque chose du dogme antique, du destin de l'irresponsabilité. Le moment n'est pas encore venu où le destin doit disparaître devant les empiétements de la conscience et de la responsabilité humaine, pour se transformer en une providence, qui laissera agir, au-dessous d'elle, l'être humain dans toute sa liberté. Nous ne pouvons nous empêcher de faire encore une remarque sur la morale aristotélique, qui bien qu'inhabituée peut-être, n'a cependant aucune prétention à l'étrangeté. Ne pourrait-on pas y apercevoir, en effet, un élément de mysticisme bien tranché? Il y a, selon Aristote, des degrés dans l'action; l'acte de la spéculation, l'intuition de Dieu est l'acte suprême. C'est là qu'est le souverain bien et la félicité. L'homme doit tendre de tous ses efforts à y arriver, abandonner le champ étroit et borné de la vie pratique, pour monter, par l'épuration et l'élévation successive de son acte, jusqu'à l'acte en soi, jusqu'à Dieu. La vie contemplative est la vie supérieure, et dût-elle ne briller en nous que comme un éclair, nous devons y aspirer. Or, le mysticisme chrétien ne fait

pas autre chose. Il pose en principe que tout bien, en ce monde, est dans la contemplation, dans la vue de Dieu. Le monde extérieur et la chair pèsent sur l'âme et l'arrêtent quelquefois dans son vol vers Dieu. Il n'y a qu'à l'isoler du monde et à meurtrir le corps ; la plus haute perfection que l'homme puisse atteindre, c'est l'extase. Il nous paraît suffisamment expliqué, par ce rapprochement, comment et en quel sens on peut trouver le mysticisme, au moins en germe, dans la morale du Stagyrite. Il faudrait bien se garder cependant de transporter toutes les idées que ce mot éveille chez nous à une époque où régnait le paganisme. Ce serait faire un singulier anachronisme moral.

Quant à la théodicée d'Aristote, elle est au-dussus de toutes les théodicées anté-chrétiennes ; son dieu indivisible, éternel, qui attire le monde à lui par l'amour et le désir, n'a jamais été dépassé sous ce point de vue. Seulement il n'est pas créateur, il n'est pas même substance ; c'est l'acte perpétuel de la pensée qui se pense elle-même. Ici reparaît clairement l'aversion d'Aristote pour le général, et nous touchons à la forme la plus haute de son empirisme, que nous nommerons spiritualiste; c'est-à-dire à un acte sans activité, à une pensée sans être pensant. Une chose qui frappe dans l'étude de la philosophie hellénique, c'est que le génie grec, malgré sa prodigieuse force spéculative, ne put jamais arriver à la cause créatrice, et à la conciliation des deux éléments également nécessaires de la pensée et de la science, l'effet et la cause, la matière et Dieu. Cette synthèse avait été exprimée dans la première phrase de la Genèse ; mais la chaîne, par laquelle le monde tenait aux traditions chrétiennes, s'était rompue, et la Grèce allait en tâtonnant dans les ténèbres, et cherchait les deux bouts de cette chaîne brisée, qui ne devait se rejoindre que trois siècles plus tard, sur le Calvaire, où le sang du Christ en cimenta l'union.

CH. LABITTE

LE COMTE DE NÉTY, PAR M. LOTTIN DE LAVAL.

M. Lottin de Laval doit être compté parmi les nombreux écrivains qui, à l'exemple de Scott, se proposent, parmi nous, de populariser, d'interpréter l'histoire par le roman. Malheureusement, comme la plupart des imitations de Scott, *le Comte de*

Néty est une œuvre sans valeur littéraire et sans portée historique. Il a manqué à M. Lottin de Laval, pour écrire l'histoire, la vocation et les facultés de l'historien; il lui a manqué, pour écrire le roman, la vocation et les facultés du poëte. Sans toutefois se rendre compte de son impuissance, l'auteur du *Comte de Néty* a prétendu à la double palme de la poésie et de la science. Mais dans les deux carrières choisies par son ambition, M. Lottin de Laval s'était épuisé, jusqu'à ce jour, en efforts inutiles; quelque zèle qu'il ait apporté à sa tâche, quelque tourment qu'il ait fait subir à son imagination, il n'a pu encore marcher d'un pas ferme vers le but qu'il s'est proposé.

M. Lottin de Laval avait-il un motif sérieux pour aborder l'histoire? *Les Truands, Marie de Médicis* signifiaient-ils autre chose que la prétention téméraire? Personne n'attribuera sans doute une portée scientifique à la partie érudite de ces romans. Ce serait méconnaître la dignité de la science que de la faire intervenir dans de pareils jeux d'esprit. Un sujet de drame ou de roman, cherché à travers des lectures confuses, peut bien constituer une récréation de quelque utilité pour celui qui s'y arrête; mais de l'érudition frivole que ce délassement procure, à l'érudition véritable, née d'un désir austère, d'une étude intelligente, il y a tout l'abîme qui sépare l'improvisation de la poésie. *Les Truands, Marie de Médicis,* ne relevaient donc que de l'engouement, et point d'une vocation sérieuse. En voyant, après cette tentative, M. Lottin de Laval se tourner vers une époque spéciale de l'histoire et renfermer ses études dans le cercle des chroniques normandes, on pouvait croire qu'il avait cette fois reconnu sa route, et que la vocation entrait enfin pour quelque chose dans son choix nouveau. Néanmoins, cette fois encore, l'absence de vocation, de puissance, a été clairement démontrée. M. Lottin de Laval, en étudiant les aventures, les exploits des guerriers normands, n'a cédé ni à la curiosité patiente qui distingue le chroniqueur, ni au désir plus noble d'expliquer, de classer les faits fournis par la chronique, qui distingue le véritable historien. Lui-même prend soin, dans la préface du *Comte de Néty*, de nous expliquer sa nouvelle tentative. « Moi, Normand, dit-il dans cette introduction, j'ai voulu écrire l'histoire de ma race; j'ai voulu mettre en lumière les actions héroïques de mes ancêtres. » Le patriotisme doit être compté, sans

nul doute, au nombre des plus nobles instincts de l'homme; mais le patriotisme, dans un écrivain qui aborde l'histoire, ne saurait suppléer ni l'érudition ni la clairvoyance. Or, de ces deux qualités, la dernière manque absolument à M. Lottin de Laval. L'histoire n'est évidemment, pour lui, qu'un spectacle, qu'un drame plus ou moins animé; s'il lui arrive de chercher, au delà de la forme éblouissante, l'idée qui la vivifie, c'est la vanité qui le décide plutôt que l'instinct; et alors, ce n'est pas son opinion qu'il donne. Les assauts, les joûtes, les riches armures, les exploits fabuleux, tels sont les divertissements de son esprit; telle est l'histoire qu'il sait lire; tels sont, avant tout, les intérêts qui le préoccupent.

A défaut de la clairvoyance nécessaire à l'historien, M. Lottin de Laval possède-t-il au moins l'érudition animée d'un chroniqueur? Nous pensons qu'il est moins éloigné de l'érudition que de la clairvoyance; nous rendons justice aux recherches qu'il a exécutées, aux travaux qu'il a entrepris pour écrire *Robert le Magnifique* et *le Comte de Néty*. Toutefois, si ces deux romans nous paraissent révéler des études plus savantes, plus consciencieuses que *Marie de Médicis* et *les Truands,* ils ne sauraient encore, à notre avis, mériter à M. Lottin de Laval un rang parmi les habiles chroniqueurs. Il faut espérer de lui des œuvres intéressantes, quand il voudra renoncer à ses prétentions littéraires; mais voir dans ces livres mieux qu'une promesse, serait faire preuve d'une indulgence irréfléchie.

La partie littéraire du *Comte de Néty* égale en insignifiance la partie historique. L'action de ce roman est prise, moitié dans les chroniques normandes, moitié dans les mélodrames des boulevards. Quant aux personnages, ils relèvent exclusivement du mélodrame et n'ont rien à démêler avec la chronique. M. de Pixérécourt peut revendiquer son bien dans le chevalier épris de la tolérance, dans la sultane persécutée, dans le juif audacieux et dans le pirate sanguinaire. Les lectures, les voyages n'ont évidemment procuré à l'auteur du *Comte de Néty* que la science des faits et des lieux. Pour peindre les hommes, pour animer la scène muette, le paysage vide, il fallait des qualités plus rares que la patience ou la volonté d'apprendre. L'observation intelligente de la vie, l'invention aidée de l'expérience, étaient nécessaires; mais ces facultés que possédait Scott, man-

quent, on le sait fort bien, à la plupart de ses imitateurs, et M. Lottin de Laval ne doit pas être excepté de la foule. Il a composé un groupe éblouissant d'armures et de costumes; il a opposé le casque au turban, la lance au cimeterre, les robes flottantes aux tuniques d'acier; il a tiré d'une antithèse splendide des contrastes qui, sur un théâtre de second ordre, pourraient distraire, amuser la foule; mais sous la cuirasse ou la robe, le lecteur sérieux cherche en vain le Normand ou l'Arabe; au lieu d'hommes, il n'a devant lui que des mannequins. Or, la cire modelée par des mains inhabiles, chargée d'oripeaux et de clinquant, n'a droit qu'aux suffrages des ignorants. Au point de vue de l'art, c'est l'œuvre consciencieuse du peintre ou du statuaire qui peut, seule, prétendre avec justice à la critique ou aux applaudissements du public.

L'action ne le cède pas en trivialité aux personnages. Le comte de Néty assiége Tauromène à la tête des chevaliers normands; il est amoureux de la fille du chef des Sarrasins, la sultane Ziza. Mille fois le comte va périr, victime des embûches que lui tend le père de Ziza, aidé d'un renégat musulman et d'un juif hypocrite. Mais Ziza, du sein de la ville assiégée, veille sur son amant et déjoue les complots de son père et des chefs africains. Enfin, après une lutte acharnée, Tauromène est prise; Ziza, réunie à son amant, lui apprend qu'elle est chrétienne et fille d'un chevalier normand; qu'aucun droit ne justifie l'autorité que l'*Émiralem* s'est arrogée sur elle. Transporté de joie à cette révélation inattendue, le comte de Néty court, attaque le persécuteur de Ziza, malgré les prières de sa maîtresse; l'Émiralem est tué; la saltane est délivrée de son père prétendu, et peu de temps après le mariage de Ziza et du comte de Néty est pompeusement célébré dans Messine.

Il serait trop long de nous étendre sur les défauts de la partie plastique du livre; cet examen serait d'ailleurs peu digne de la critique. Nous nous contenterons de donner, du style de l'auteur, un échantillon pris au hasard. C'est une réponse de la sultane Ziza au gardien qui la persécute. « Féroce Djezzar, lui dit-elle, tu as commis assez de crimes sans te souiller davantage par d'affreux désirs; mais comme je redoute les monstres, à partir de ce jour, je t'interdis l'entrée de mon palais. » Il est impossible, on le voit, de parler plus purement que

les héros de M. Lottin de Laval, la langue du mélodrame.

Dans la préface, dans l'introduction de ce roman, l'auteur initie le public aux efforts que son œuvre a nécessités. Nous ne révoquons pas en doute ces efforts ; nous regrettons seulement qu'ils n'aient abouti qu'à une œuvre doublement insignifiante sous le rapport littéraire et sous le rapport historique. A notre avis, le seul avantage que M. Lottin de Laval puisse retirer de cet avortement, si toutefois il s'aperçoit maintenant de la vanité de son œuvre, c'est la certitude qu'il est dans une fausse route et qu'il a mal compris sa vocation. Il doit renoncer à la poésie aussi bien qu'à l'histoire, car la bonne volonté, la patience, ne font ni l'historien ni le poëte. Ces qualités peuvent suffire toutefois à un chroniqueur de second ordre, et si ce rôle, moins brillant que le premier, suffit à l'ambition de M. Lottin de Laval, c'est à lui de choisir entre la perte de son temps et de ses efforts et l'accomplissement d'une tâche modeste et utile.

D. M.

LE SINAÏ.

(IMPRESSIONS DE VOYAGES.)

IX. — LE COUVENT DU SINAÏ.

La journée du lendemain fut une des plus mauvaises que nous eussions encore supportées : le chemin était couvert de cailloux amoncelés et arrondis, qui formaient un lit mobile sur lequel les pieds des dromadaires glissaient à chaque pas. Nous entrions dans les gorges voisines du Sinaï, et la chaleur s'augmentait encore de la répercussion du soleil sur les montagnes nues, au pied desquelles nous passions. Jamais la halte n'avait été si vivement désirée; aussi, à peine arrivés, nous jetâmes-nous sous notre tente. Pour la première fois, les Arabes, de leur côté, détachèrent la couverture de leurs dromadaires pour dresser des abris, dont leurs longues lances formaient les supports. Les chameaux eux-mêmes, ces infatigables coureurs du désert, paraissaient ressentir la dure influence de cette journée. Ils allongeaient languissamment le cou et creusaient le sable avec leurs nazeaux pour chercher au-dessous de la première couche une fraîcheur qui manquait à la surface. Cependant, quelque besoin que nous eussions de repos, la halte fut courte. Il fallait partir de bonne heure pour arriver avant la nuit afin de choisir la place du campement. Nous rentrions dans le domaine des serpents, des lézards et autres reptiles.

Il n'y avait pas un souffle d'air, la chaleur était étouffante, les heures paraissaient éternelles, les questions sur la distance

à parcourir étaient toujours éludées par la fameuse réponse : *c'est là*, accompagnée du geste correspondant. La langue s'attachait au palais, et les rayons du soleil que nous avions en face nous brûlaient le visage. Ce fut ce moment que Bechara choisit pour donner à son chant une étendue et un éclat que nous ne lui avions pas connus jusqu'alors. Il paraît, au reste, que cette température infernale poussait les Arabes à la gaieté, car un chœur général accueillit son premier couplet et se renouvela religieusement à tous les autres. Je ne connais rien de fatigant comme la bonne musique lorsqu'on est de mauvaise humeur ; on comprend donc combien le charivari que nous entendions devait m'agacer les nerfs. C'est tout au plus si, avec la soif, la fatigue et la chaleur que j'éprouvais, j'aurais pu, dans une bonne stalle des Italiens, écouter le duo de *la Sonnanbula* ou la cavatine de *Don Juan*. Que l'on juge donc ce que c'était que d'entendre, juché à quinze pieds de hauteur sur une selle de bois, et avec le trot du chameau, un solo de Bechara et un chœur de Bédouins. Cependant j'étais trop poli pour imposer silence aux mélomanes, qui paraissaient d'ailleurs trouver leur concert si agréable, que c'eût été conscience de les détromper. Je profitai d'une pause pour demander à Bechara la traduction des vers qu'il chantait. J'espérais qu'en m'expliquant le sujet il oublierait la chanson. — Voilà, me répondit-il en décrivant avec le bras un demi-cercle qui embrassait toute la contrée que nous avions devant nous, voilà notre pays ; notre tribu est là ; nous allons revoir notre famille, nos femmes et nos frères. Puis il reprit son chant de salut à la patrie, et à chaque refrain, répété par les Arabes, les dromadaires, comme s'ils eussent eu aussi des frères, des femmes et une famille, bondissaient de joie ainsi que les collines de l'Écriture. Cette allégresse générale fut enfin interrompue par l'Arabe qui marchait en tête. Il jeta un cri, et étendit sa lance vers l'horizon. Nos yeux se portèrent dans la direction indiquée, et nous aperçumes un point noir à l'autre extrémité de la vallée. Toualeb fit un signe et Araballah se lança au grand galop de son dromadaire, qui l'emporta avec une si merveilleuse rapidité, qu'il diminua rapidement et parut, au bout de dix minutes, un second point de la même dimension que celui qui l'avait attiré. Bientôt nous les vîmes grandir en revenant vers nous. Comme de notre côté nous allions au-devant

d'eux, nous ne tardâmes point à nous trouver en présence. Le nouvel arrivant était un Arabe de la tribu, qui venait d'Obéid dans le Kordofan, avait longé la rivière Blanche, que l'on croit être une des sources du Nil, traversé la Nubie, suivi les bords de la mer Rouge, et qui, avant de se rendre au Caire, où il allait chargé d'une mission qui eût fait honneur à un philanthrope européen, avait voulu revoir sa famille, qu'il avait quittée depuis dix-huit mois. La veille il était parti du camp de Toualeb, et le matin il avait fait halte dans l'endroit où nous devions nous arrêter le soir. Lorsque je fus au courant de ces différents détails, je pensai que je ne pouvais pas mieux m'adresser qu'au voyageur pour les renseignements que je désirais obtenir, et qu'il pouvait me les donner plus précis que personne; en conséquence je m'approchai de lui, et appelant à mon aide tout mon répertoire arabe, qui commençait à prendre une certaine extension, je lui demandai :

— Y a-t-il loin d'ici à la halte ?

— Dieu le sait, me répondit-il.

Je vis que j'avais affaire à un fataliste, et je résolus de revenir à mon but par une circonlocution adroite.

— Combien de temps as-tu mis, continuai-je, pour venir de là ici ? — Celui que Dieu a voulu. — Je ne me tins pas pour battu et je repris : Arriverons-nous avant la nuit ? — Si Dieu le permet. — Mais enfin, m'écriai-je impatienté, arriverons-d'ici à une heure ? — Cette fois sa figure commença à se contracter dans un sourire d'étonnement, comme si ce que je venais de lui dire était monstrueux et impraticable. Mais bientôt, se reprochant ce mouvement de doute qui pouvait blesser l'omnipotence d'Allah, son visage reprit toute sa gravité, et il répondit avec l'expression de cette foi qui transporte les montagnes : — Dieu est grand. — Eh ! qui diable en doute, m'écriai-je hors de moi. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Voyons, écoute-moi bien : je te demande si le lieu du campement est éloigné ou non. Alors il étendit le bras droit dans la direction vers laquelle nous marchions et me fit la réponse sacramentelle : Il est là. — Cette fois je m'aperçus enfin que je tournais dans un cercle vicieux, et le trouvant suffisamment étendu comme cela, je résolus de ne pas l'élargir par de nouvelles questions. Quant à l'Arabe, enchanté d'avoir retrouvé des camarades, il revint

avec nous, remettant au lendemain de continuer sa route. Trois heures après, nous arrivâmes.

Le premier aspect des localités nous promettait, du moins, une couche moelleuse; le sable, d'une couleur rougeâtre, était d'une finesse et d'une propreté extrêmes: pas un caillou, pas un coquillage ne tachait sa surface uniforme. Malheureusement ces qualités remarquables avaient été appréciées par des hôtes dont nous n'avions guère envie de partager la couche; on ne pouvait faire un pas sans rencontrer des vestiges de lézards et de serpents, et ces traces se croisaient si nombreuses, qu'on eût dit qu'on avait étendu sur la plaine un filet à mailles irrégulières. La nuit nous surprit sans que nous ayons pu trouver un terrain vierge; alors force nous fut de choisir au hasard et de nous en rapporter à la Providence. Nos Arabes plantèrent notre tente, nous y étendîmes nos tapis, au risque d'en recouvrir quelque trou de lézard ou de serpent, ce qui est la chance la plus dangereuse, car le reptile, soit en essayant de sortir de son gîte, soit en voulant y rentrer, attaque ordinairement l'obstacle, quel qu'il soit, qui lui en ferme l'orifice.

Le souper fut triste; la journée avait été, comme nous l'avons dit, une des plus rudes que nous eussions encore supportées. Je n'avais pas grande confiance dans le repos de la nuit; je résolus, au reste, pour n'avoir rien à me reprocher, de faire une dernière patrouille aux environs de notre tente, et j'étais occupé de ce soin, le corps à demi courbé et les yeux fixés sur le sable, lorsque Bechara, qui me voyait errer çà et là comme une âme en peine, pensa qu'il était de son devoir de me distraire de ma préoccupation et vint me rejoindre. Je lui demandai s'il nous fallait juger de cette patrie qu'il avait saluée avec des chants si mélodieux, par le prospectus qu'elle nous offrait dès la première nuit; Bechara me répondit que j'apprécierais le lendemain par moi-même le mérite de son pays, et répondant à ma question par une autre question, il me demanda si la France valait la presqu'île du Sinaï. Jamais interrogation ne pouvait venir plus à son lieu pour aller réveiller jusqu'au fond de mon cœur les attachements de la terre natale, si puissants et si religieux surtout sur le sol étranger; j'appelai alors à mon aide tous les souvenirs de la France, dont chaque partie s'offrait à ma mémoire entourée d'une poésie que je

n'avais pas remarquée sur les lieux, et qui m'apparaissait maintenant que j'en étais éloigné. Je lui racontai la Normandie avec ses hautes falaises, son Océan immense et orageux, et ses cathédrales gothiques ; la Bretagne, vieille patrie des druides, avec ses forêts de chêne, ses dolmens de granit et ses ballades populaires; le Midi, dont les Romains avaient fait la province chérie, tant ils l'avaient jugé digne d'être considéré à l'égal de l'Italie, et où ils ont laissé ces gigantesques monuments qui rivalisent avec ceux de Rome; enfin le Dauphiné aux montagnes alpestres et aux vallées d'émeraudes, avec la tradition poétique de ses sept merveilles et les arcs-en-ciel éblouissants de ses cascades, dont je n'avais jamais plus regretté qu'en ce moment le murmure harmonieux et la fraîcheur délicieuse. Bechara écoutait ce récit avec un air de doute qui allait croissant; enfin il ne put contenir son étonnement, et je vis qu'il était convaincu qu'en ma qualité de peintre, je m'étais fortement livré aux caprices de mon imagination dans ces tableaux que je venais de lui tracer. Je lui demandai alors ce qu'il trouvait d'extraordinaire et d'incroyable dans mon récit; alors il se recueillit en lui-même, puis, après un instant de silence : « Écoute, » me répondit-il :

— Allah créa la terre carrée et couverte de pierres. Ce premier point achevé, il descendit avec les anges, se plaça, comme tu le sais, sur la cime du Sinaï qui est le centre du monde, traça un grand cercle dont la circonférence touchait aux quatre côtés du carré. Alors il ordonna à ses anges de jeter toutes les pierres dans les angles qui correspondaient aux quatre points cardinaux. Les anges obéirent, et quand le cercle fut déblayé, il le donna aux Arabes, qui sont ses enfants bien-aimés, puis il appela les quatre angles la France, l'Italie, l'Angleterre et la Russie. Tu vois bien que la France ne peut pas être telle que tu la dis.

Je respectai le sentiment qui avait dicté la réponse de Bechara, quelque désobligeante qu'elle fût pour moi, et je m'abstins de répondre. Seulement il me parut curieux que ce fût justement dans l'Arabie Pétrée qu'ait pris naissance une pareille tradition. Quant à Bechara, il me crut vaincu, et, en ennemi généreux, il respecta ma défaite.

Nous nous rapprochâmes alors du cercle des Arabes, car je

n'avais aucune envie de dormir. Le nouveau venu que nous avions rencontré dans la journée faisait les frais de la conversation, et Bechara, parmi les droits de l'hospitalité, lui avait cédé celui de la parole. Il racontait une longue histoire à laquelle je ne compris rien dans le moment, mais que Bechara me raconta ensuite.

Malek, c'était le nom de l'Arabe, se trouvait au Caire lorsqu'un voyageur anglais demanda un guide qui pût remonter le Nil avec lui et le conduire jusqu'aux bords de la rivière Blanche. Il s'offrit, quoiqu'au delà de Philœ il ne sût pas davantage le chemin que celui qu'il se chargeait de piloter. Mais l'Arabe ne doute de rien, car au bout de la science humaine sa foi place toujours la puissance de Dieu. En effet, arrivé à l'Ethiopie, il avoua franchement au voyageur qu'il croyait prudent à lui de s'adjoindre quelques naturels du pays. L'Anglais vit facilement que Malek avait trop présumé de ses connaissances géographiques; mais comme dans tout le voyage il s'était montré guide complaisant et serviteur fidèle, il le garda pour lui servir d'intermédiaire auprès de ses nouveaux compagnons. Malek accompagna ainsi l'Européen jusqu'aux montagnes de la Lune. Là, ce dernier désira continuer son voyage à travers l'Abyssinie; mais Malek n'avait fait marché que pour le conduire jusqu'aux bords du Baher-el-Abiad, ou la rivière Blanche, et il exprima à l'Anglais son désir de retourner vers sa tribu. La chose était trop juste pour donner matière à contestation. Le voyageur paya le double de ce qu'il avait promis, et donna congé à Malek, qui acheta un chameau et revint à la manière des Arabes, ne suivant aucune route, et se guidant d'après les étoiles du ciel. Il atteignit ainsi le Kordofan, qu'il traversa dans toute sa longueur, tantôt bivouaquant avec son dromadaire, et manquant comme lui d'eau et de nourriture, tantôt demandant l'hospitalité à quelque pauvre cabane de nègres, dans lesquelles il ne restait toujours, à son grand étonnement, que des vieillards déjà près de la tombe ou des enfants touchant encore au berceau. Sur les frontières septentrionales de cet état, et à deux journées d'Obéid, sa capitale, si l'on peut donner ce nom à un amas de mauvaises huttes, il reçut l'hospitalité dans une cabane habitée, comme de coutume, par un vieux nègre et par un enfant. L'enfant et le vieillard pleuraient, l'un redemandant sa

mère, l'autre sa fille. Le vieux nègre avait alors reconnu Malek pour un Arabe de la Basse-Égypte, et il lui avait raconté son histoire. De son récit il ressort quelques détails qui ne manqueront pas d'intérêt peut-être sur les populations de l'intérieur de l'Afrique, si inconnues avant notre époque.

Tous les ans le Nil déborde et fertilise l'Égypte, et quoique Dieu ait fait ce miracle pour un peuple tout entier, c'est le pacha seul qui en profite. Les moissons de ses rives fertiles sont à lui, depuis Damiette jusqu'à Eléphantine. Mais au delà vivent des tribus nomades et indépendantes, dont toute la richesse, comme celles des anciens rois pasteurs, consiste dans leurs troupeaux. Les plus rapprochées sont celles des nègres du Darfour et du Kordofan; et le pacha, en tournant les yeux vers elles, a plus d'une fois pensé à leur prouver qu'elles faisaient partie de son empire, en levant sur elles des contributions humaines, au lieu des impôts de moissons et d'argent que lui payent ses sujets du Delta et de la Basse-Égypte. Lorsqu'une de ces résolutions est prise, ce qui arrive tous les trois ou quatre ans, il envoie un régiment de cavalerie et quelques compagnies de fantassins dans le Kordofan, et alors commence une chasse pareille à celle des rois de l'Inde contre les éléphants, les lions et les tigres. Un grand cercle est formé, qui va toujours se resserrant, et dont un point convenu, ordinairement une montagne, forme le centre. Femmes, enfants, vieillards, hommes, bestiaux, tous reculent devant le cercle mortel qui les enveloppe; puis enfin, comme ces bêtes féroces du Caboul et du Décan, qui se trouvent réunies, malgré la différence de leurs races, dans quelque forêt, ou accumulées à quelque rivière, toutes ces populations différentes se trouvent ramassées contre la base, les flancs ou la cime d'une montagne, qu'elles couvrent comme d'un tapis mouvant et bariolé, et qu'elles font retentir de cris poussés en vingt idiomes différents. Alors commence une de ces scènes de désolation dont on ne peut avoir aucune idée dans notre Europe, et comme on en trouve dans la Bible, lorsque Nabouzardan, général de Nabuchodonosor, emmena les Hébreux captifs à Babylone. Chaque individu de ce peuple agit alors selon son caractère. Ceux qui comptent encore défendre leur vie, combattent et se font tuer; ceux qui désespèrent, se précipitent d'un rocher dans quelque abîme; les faibles de corps et de cœur se

cachent comme des reptiles au fond de cavernes d'où la fumée les forcera bientôt de sortir. Alors, tout ce qui est bon à vendre, tout ce qui peut faire un serviteur ou un soldat, une esclave ou une maîtresse, est pris, trié, appareillé à la manière des bêtes de somme, conduit par troupeaux aux bords du Nil, et va peupler les bazars du Caire, de Suez et d'Alexandrie, ou augmenter les armées du vice-roi. Il ne reste donc que les vieillards, qui ne sont plus bons à rien, et les enfants, qui, cinq ans après, seront bons à quelque chose. Toute la génération intermédiaire a disparu en un jour, comme au temps où Jéhovah, pour punir les persécuteurs de son peuple, frappait les premiers nés de l'Égypte, depuis le premier-né de Pharaon, qui était assis sur son trône, jusqu'au premier-né de la servante qui tournait la meule dans un moulin.

Or, cet homme et cet enfant chez lesquels avait logé Malek étaient un père et un fils qui avaient, dans la dernière campagne, perdu, l'un une fille, l'autre une mère. Quant au mari, il avait défendu sa famille jusqu'à la dernière extrémité, et voyant qu'il ne pouvait la sauver, il s'était précipité du haut d'un rocher; la fille avait été emmenée en esclavage; quant au vieux père et au jeune enfant, ils avaient été laissés comme capture inutile.

Alors le vieillard était parti; il avait longé la chaîne de montagnes qui s'étend du Darfour à la mer Rouge, il avait traversé le Baher-el-Abiad, et était arrivé à Sennar, sur les bords de la rivière Bleue. Là, courbé toute la journée sur la rive du fleuve, il avait, pendant six mois, cherché dans le sable la poudre d'or qui y est mêlée; puis il en avait échangé une partie contre des plumes d'autruche, et il était revenu dans le Kordofan, assez riche pour racheter sa fille. Mais ses forces, épuisées par le voyage du Sennar, lui avaient manqué pour celui du Caire, et il était couché dans sa cabane, pleurant sur ses richesses inutiles, lorsque Malek était venu lui demander l'hospitalité. Alors le vieillard lui avait raconté ses malheurs, et Malek lui avait dit : « Ma tribu habite la presqu'île du Sinaï : le Sinaï est à huit journées du Caire; donne-moi tes plumes d'autruche et ta poudre d'or, et j'irai au Caire racheter ta fille. »

Et Malek accomplissait, lorsque nous le rencontrâmes, le

saint engagement qu'il avait contracté en échange de l'hospitalité qu'il avait reçue.

La caravane d'esclaves ainsi enlevée au Kordofan et au Darfour, suit les bords de la rivière Blanche jusqu'au lieu où elle se jette dans le Nil ; arrivée là, comme le fleuve fait, en s'enfonçant vers le nord, un circuit de cent cinquante lieues à peu près, les durs pasteurs de ce troupeau d'hommes jugent inutile de suivre ses rives. Alors toute cette troupe de cavaliers, de fantassins, de prisonniers, se prépare à traverser les soixante-dix lieues de désert qui s'étendent depuis Halfay où elle quitte le Nil, jusqu'à Korti où elle le retrouve ; on prend des vivres pour huit jours, on remplit les outres, et on s'élance à travers cette mer de sable, chauffée par le soleil du tropique. Une fois partie, rien n'arrête plus la caravane ; la nécessité la pousse, en lâchant après elle les deux démons du désert, la soif et la faim ; elle va tant que le jour dure, comme les vagues devant la tempête. Les malades tombent, et nul ne s'arrête pour les relever ; les mères qui n'ont plus de forces pour porter leurs enfants se couchent près d'eux et y restent ; les hyènes et les chakals suivent de loin la caravane, comme les loups suivaient l'armée d'Attila ; chaque soir on s'arrête sur une ancienne station que l'on reconnaît à ses ossements, et chaque matin on repart, laissant quelques cadavres qui augmentent l'ossuaire. Enfin, après huit jours de marche, ou plutôt de course, toute cette troupe arrive, épuisée, haletante, diminuée d'un tiers et quelquefois de moitié, à Korti ou à Dongolah, ou elle retrouve le Nil, qu'elle suit alors sans interruption jusqu'au Caire. Parfois aussi il arrive que le Simoun s'élève comme un géant, plane sur la caravane en secouant ses ailes de feu, et que maîtres et esclaves disparaissent dans les sables nubiens, comme jadis l'armée de Cambyse dans les solitudes d'Ammon. Alors le pacha attend vainement soldats et prisonniers ; le temps s'écoule, il s'informe, mais leur bruit s'est éteint, leur trace s'est effacée, et ils ont disparu comme un seul homme, sous les pieds duquel la terre aurait manqué tout à coup.

Je ne sais pas si ces récits peuvent émouvoir le citadin qui les écoute au sein de la ville et au coin de son feu ; mais je sais que, dans le désert, quand on a souffert toute la journée de la chaleur, de la soif et de la faim, quand on voit se soulever à l'ho-

rizon ces vagues de sable que le souffle du kamsin peut faire rouler sur vous, quand on entend autour de soi le sauvage concert des hyènes et des chakals, ils ont une puissance suprême et solennelle. Pour moi, leur influence, jointe à la crainte des reptiles, me valut une des nuits les plus méditatives que j'eusse encore passées; heureusement nous devions arriver le lendemain au Sinaï, et cette espérance était un baume à toutes nos fatigues, un dictame à toutes nos douleurs.

Nous saluâmes, en nous réveillant, un soleil magnifique, qui nous promettait une belle mais chaude journée. Nous continuâmes notre route au milieu de la plaine de sable où nous étions engagés, puis nous entrâmes de nouveau dans une de ces ouaddi pierreuses aux montagnes volcanisées et aux parois granitiques, le long desquelles les rayons du soleil ruissellent comme des cascades de lumière. Nous nous épouvantions d'avance de notre halte du midi au milieu d'une pareille fournaise, lorsqu'à l'un des détours de cette vallée nous nous arrêtâmes muets de surprise et d'admiration. Les montagnes les plus magnifiques de ton et de forme se dessinaient devant nous, dans leur sévère nudité, sur un ciel d'un bleu céleste. C'était bien là le théâtre des grandes scènes que raconte l'Exode. Ces masses de granit étaient bien dignes d'être choisies par Dieu pour son trône, et la voix du Seigneur ne pouvait pas trouver, je crois, par tout le monde, un lieu plus sévère et plus solennel où donner à Moïse les lois qui devaient régir son peuple. Et devant cette nature muette, nue et désolée, où pas une trace de végétation ne perce entre les roches stériles, les Israélites durent comprendre qu'ils n'avaient de secours à attendre que du ciel, et d'espérance à mettre qu'en Dieu. C'était au milieu de ce paysage primitif que nos Arabes, admirateurs comme tous les peuples sauvages des grands spectacles de la nature, avaient choisi leur patrie Cet horizon qui se déroulait à nos yeux était celui qu'ils saluaient à chaque lever et à chaque coucher du soleil. Aussi, impressionnés comme nous à l'aspect de ce panorama grandiose, et de plus attendris du retour dans la patrie, ils cessèrent tout bruit et toute conversation; et la caravane, après un repos d'un instant, commandé par la surprise, reprit sa route muette et recueillie, tandis que nos dromadaires, en se mettant d'eux-mêmes à une allure plus rapide, nous indiquaient

qu'ils n'étaient pas plus insensibles que leurs maîtres à l'amour de la patrie. Après cinq heures de marche dans ce splendide désert, nous aperçûmes de l'autre côté d'un ravin le campement de la tribu d'Oualeb-Saïde.

Les tentes étaient nombreuses et formaient un grand cercle. Quelques-unes, plus élevées, appartenaient à des cheiks; toutes étaient contiguës, et un seul passage, pratiqué par l'éloignement de deux d'entre elles, formait l'entrée du camp. Ces tentes n'avaient pas la forme des nôtres; elles étaient composées de longues pièces faites d'un tissu de laine et de poil de chameau, à bandes blanches et brunes, et jetées sur des tiges de roseaux, soutenues transversalement par des supports de bois. Les deux bouts de cette étoffe, après avoir formé un dôme carré, retombaient de chaque côté sur la terre, et y étaient maintenus par de grosses pierres qui pesaient sur les extrémités. Les tentes des cheiks, que nous avons déjà dit être plus grandes que les autres, étaient élevées sur le même modèle; seulement, d'un roseau placé transversalement, pendait une pièce d'étoffe qui, tombant jusqu'à terre, divisait la tente en deux compartiments. Dès que nous fûmes signalés, nous vîmes sortir de chaque tente des figures agitées; puis, bientôt le camp tout entier, ayant reconnu les frères qui lui revenaient, s'élança au-devant de nous avec des cris d'allégresse et des gloussements pareils à ceux que nous avions entendus à la procession nuptiale du Caire. Les femmes étaient en tête avec les enfants, et nous nous faisions déjà une fête de pouvoir les examiner de près, lorsque tout à coup elles prirent la fuite. Elles avaient reconnu des Nazaréens dans la caravane. De leur côté, nos gardes ne firent pas un signe pour les retenir, de sorte qu'au bout d'un instant nous les vîmes tous se précipiter pêle-mêle dans le camp, et disparaître sous leurs tentes respectives, comme des abeilles effarouchées qui rentrent dans leurs ruches. Les vieillards, les guerriers et les enfants restèrent seuls. En quelques minutes, nous les joignîmes, et, arrivés près d'eux, nos dromadaires s'agenouillèrent d'eux-mêmes sans attendre le signal de Toualeb.

On nous présenta aux anciens de la tribu, qui nous firent entrer dans la tente qui avait la plus belle apparence; c'était celle de Toualeb. Notre chef nous en fit gracieusement les honneurs

en nous y faisant asseoir et en s'asseyant lui-même près de nous aves les plus considérables de ses compagnons. Quelques instants se passèrent à savourer la fraîcheur de l'ombre, et l'on apporta une sébile de bois pleine d'une crême si éblouissante de blancheur, que la vue seule en rafraîchissait. Je me retournai vers Abdallah, lui montrant des yeux cette merveilleuse sébile ; mais il répondit à mon regard par un signe de dédain que j'attribuai au mépris que lui inspirait, pour les préparations rustiques de la tribu d'Oualeb-Saïde, la science culinaire qu'il avait étudiée dans la capitale. Après quelques cérémonies qui me parurent fort longues, tant cette crême me faisait envie, M. Taylor se décida à plonger la main dans la sébile, prit une cuillerée de crême et la porta à sa bouche ; toutefois, à mon grand étonnement, je ne lui vis, après l'avoir goûtée, manifester aucun signe de satisfaction; il n'en acheva pas moins, il est vrai, ce qui restait de la liqueur dans le creux de sa main, avec une physionomie calme en apparence, mais dans laquelle il me semblait reconnaître bien plutôt la puissance d'un homme maître de lui que la béatitude d'un convive altéré qui trouve enfin à se rafraîchir. Profitant alors de cette sage lenteur arabe qui, dans les occasions solennelles, place un intervalle de quelques secondes entre chaque phrase, chaque mouvement ou chaque action, je demandai à M. Taylor comment il trouvait le breuvage bucolique qu'on venait de nous apporter. « Mais, me répondit-il avec une philosophie parfaite, cela ne ressemble à rien de ce que vous connaissez; goûtez, c'est étrange. » Cette réponse m'avait bien donné quelque défiance, mais rassuré par l'apparence appétissante de cette malheureuse crême, j'y plongeai la main à mon tour, et, la portant à ma bouche, j'avalai tout ce qu'elle avait pu contenir d'une seule gorgée. La surprise fut horrible, et, moins bon diplomate que mon ami, je la trahis à l'instant même, non-seulement par l'expression de mon visage, mais encore par mes paroles. Je demandai de l'eau à grands cris; on m'en apporta aussitôt une gargoulette pleine que j'avalai sans pouvoir chasser le goût qu'avait laissé cette infâme préparation. Je fis signe qu'on m'en donnât une seconde, et je l'employai, moitié comme la première, moitié à me rincer la bouche. Abdallah, sur lequel mes yeux effarés s'arrêtèrent par hasard pendant que je me livrais à cet exercice, me regardait comme

un homme qui avait parfaitement prévu ce qui venait d'arriver, mais qui n'avait pas voulu se priver de cet agréable spectacle.

Cette espèce de plat était composé, ainsi que je l'ai su depuis, de fromage de lait de chamelle, d'huile et d'oignons coupés en morceaux gros comme des petits pois ; on battait le tout ensemble en y joignant encore quelques ingrédients tout aussi homogènes, et il résultait de cet impur mélange le poison que l'on nous avait servi. Au reste notre répugnance était toute européenne à ce qu'il parut, car à peine Meyer eut-il fait, avec le même résultat, l'essai qui m'avait été si funeste, que les Arabes se jetèrent sur la sébile pleine et mangèrent avec délices cette préparation qui me dégoûta du lait pour tout le voyage.

Pendant qu'ils expédiaient ce premier service, j'examinais curieusement l'intérieur d'une de ces tentes qui n'ont pas subi d'altération depuis Abraham et dont Ismaël a transporté la tradition de la terre de Chanaan au fond de l'Arabie Pétrée. Je suivais donc des yeux une de ces lignes brunes formées par la laine des brebies noires, lorsqu'il me sembla voir passer à travers l'étoffe une lame de poignard. Elle glissa, taillant la laine dans une longueur de deux pouces à peu près, puis elle disparut ; deux doigts fins et déliés, aux ongles peints en rouge, lui succédèrent, écartant les lèvres du tissu que la lame venait de séparer, et un œil noir et brillant parut entre les deux doigts ; c'étaient les femmes arabes qui, désireuses de voir des Nazaréens, et cependant ne voulant pas être vues par eux, n'avaient pas trouvé de meilleur moyen de satisfaire leur curiosité et de ne point désobéir à la loi, que de pratiquer cette ouverture à laquelle un œil nouveau succéda de cinq minutes en cinq minutes, pendant tout le temps que nous demeurâmes assis sous la tente de Toualeb.

Cependant, tandis que ces dames nous examinaient à loisir, leurs maris avaient fait disparaître la crème à l'huile et aux oignons qu'on nous avait d'abord offerte. Un énorme plat de riz lui succéda; mais cette fois, instruit par l'expérience, je n'y goûtai qu'avec les précautions nécessaires. Ce nouveau mets avait du moins l'avantage de n'avoir aucun goût bon ni mauvais ; il était cuit à l'eau, et s'il n'affriandait pas beaucoup le palais, du moins il ne soulevait pas le cœur.

Le repas fini, nous songeâmes à payer notre hospitalité par des présents. Nous avions avec nous quelques mouchoirs aux

couleurs vives et variées, que nous distribuâmes aux petits Arabes. Ils étaient tous entièrement nus, et portaient au cou, suspendu à une tresse de crin, un grelot, dont je demandai l'usage. J'appris alors que le soir, lorsque la tribu va se livrer au repos, on fait rentrer dans l'enceinte d'abord les dromadaires, ensuite les moutons, puis enfin les enfants. On compte chaque troupeau, en suivant l'ordre que lui assigne son importance, et si quelque enfant manque à l'appel, les parents se mettent en quête, appelant et écoutant. A défaut de la voix, le bruit de la clochette les guide, l'enfant égaré ou fugitif est retrouvé ou repris, et ramené au camp, qui ne se ferme que lorsqu'il est bien reconnu qu'il ne manque aucune tête.

Au reste, ces enfants, si petits qu'ils fussent, étaient d'une adresse merveilleuse pour se faire à l'instant des draperies ou des vêtements avec les mouchoirs que nous leur donnions. Ils les roulaient en turban à l'entour de leur tête, s'improvisaient une cotte, ou les laissaient pendre en manteaux, et presque toujours ces parures étaient pleines de goût. J'en dessinai quelques-uns, trop préoccupé par leur joie pour s'apercevoir que j'escamotais leur ressemblance, que, dans toute autre circonstance, ils ne se seraient pas facilement décidés à me laisser prendre.

Nos guides, pour nous remercier de nos bons procédés à leur égard, et peut-être aussi pour prolonger de quelques heures notre halte dans leur tribu, voulaient ajouter au lait et au riz le *harouf machi,* ou le mouton cuit sous la braise. Nous refusâmes stoïquement, quoique ce fût sans contredit le meilleur plat de la cuisine arabe. Nous n'étions plus qu'à quelques heures du Sinaï. Nous avions hâte d'y arriver, et pour y être avant la nuit, nous n'avions pas de temps à perdre.

Les adieux se firent avec la dignité arabe. D'ailleurs, cette fois, la séparation n'était pas longue. Notre escorte, qui ne pouvait entrer au couvent, revenait la même nuit. Nous enfourchâmes donc nos dromadaires sans trop de retard, et, au bout d'une demi-heure, nous entrâmes dans l'oasis Sainte-Catherine, qui conduit au pied du Sinaï. Le chemin est montueux, difficile, escapé; mais nous touchions au but, et cette idée aplanissait le chemin, embellissait la route, adoucissait les pentes. Le soleil lui-même, quoique dévorant, nous semblait doux et plus léger à

supporter que la veille. Cependant ce rude chemin durait depuis deux heures, et nous commencions, malgré l'influence morale, à ressentir une fatigue physique réelle, quand, au détour d'un énorme rocher qui nous masquait l'horizon, nous nous trouvâmes au pied de la montagne Sainte-Catherine, élevée comme une reine au-dessus de ses voisines. A gauche se dressait, la dépassant de toute la cime, le magnifique Sinaï, et sur le revers oriental du mont sacré, au tiers à peu près de sa hauteur, nous apparaissait le couvent, puissante forteresse bâtie en quadrilatère irrégulier, tandis qu'au côté nord un vaste jardin, qui descend le long de la dernière colline, rattachant la montagne à la vallée, entouré de murs moins hauts que ceux du couvent, mais cependant à l'abri d'un coup de main, réjouissait, par la cime des arbres, l'œil déshabitué de verdure.

Le Sinaï est le point culminant de la chaîne de montagnes qui s'élève comme l'épine dorsale de la presqu'île, et qui redescend capricieusement et d'une manière heurtée jusqu'à la mer Rouge, où ses dernières dents de granit se perdent dans un sable doré.

Au moment où nous allions atteindre les murs du jardin, qui s'élèvent au-dessus du sentier, un Arabe richement vêtu passa près de nous, nous adressa un salut que nous lui rendîmes, s'approcha de Toualeb, avec lequel il échangea quelques mots, puis il continua sa route, suivant le chemin d'où nous venions. Nous continuâmes alors de longer les murs interminables du jardin, à l'ombre desquels, de pas en pas, nous rencontrions de misérables Bédouins nus et déguenillés, attirés par le voisinage du monastère, et vivant ainsi de la charité des moines, comme les pauvres, à la porte de nos églises, vivent de l'aumône des fidèles.

Enfin, aux murs du jardin succédèrent les murs du couvent; après des fatigues inouies, nous touchions au port que le dévouement des chrétiens a su conserver aux voyageurs sur cet océan de sable et au milieu de ces rochers de granit. C'était notre terre promise, et je doute que les Israélites aient plus vivement désiré la leur que nous celle-ci.

Néanmoins un simple coup d'œil me convainquit que nous n'étions pas encore arrivés au terme du chemin. Nous voyions bien un mur, mais à ce mur nous cherchions vainement une

porte. Cependant, à la moitié de cette façade, qui était celle tournée vers l'orient, Toualeb, à notre grande surprise, donna le signal de la halte en gloussant les chameaux. Ceux-ci s'agenouillèrent comme d'habitude, cherchant l'ombre que les hautes murailles projetaient devant elles. Quoique nous ne comprissions pas parfaitement les causes de la station, nous ne nous en arrêtâmes pas moins. Au même instant une fenêtre abritée par un auvent s'ouvrit, et un moine grec vêtu de noir, la tête couverte d'un chapeau rond sans rebord, avança avec précaution la tête, afin d'examiner à quelle espèce de gens il avait affaire. Nous nous séparâmes alors des Arabes, et nous nous approchâmes de la fenêtre, élevée de trente pieds à peu près, et, nous adressant au caloyer, nous lui dîmes que nous étions Français et que nous venions du Caire pour visiter le couvent. Il nous demanda alors si nous avions des lettres de la succursale. Nous lui montrâmes celles que nous avaient données, aux sources de Moïse, les deux moines que nous avions rencontrés. Aussitôt une corde descendit; c'était le facteur du couvent. Nous y attachâmes nos dépêches; elle remonta. Le moine les prit et disparut avec elles.

Nous ne savions pas ce que contenaient ces lettres : nous n'avions pas pu les lire, écrites qu'elles étaient en grec moderne; d'ailleurs nous ignorions le rang de ceux qui nous les avaient données, et si leur recommandation était assez puissante pour nous ouvrir les portes de la sainte forteresse. On devine donc combien nous parut long le quart d'heure qui s'écoula sans que nous vissions reparaître le caloyer, qui portait avec lui notre seule espérance. Qu'allions-nous faire si ces lettres étaient insuffisantes, et si l'entrée nous était refusée? Retourner au Caire, après avoir fait cent lieues à travers le désert, pour ne contempler que les murs du couvent, c'était, quelque pittoresques qu'ils fussent, une bien mortifiante perspective. Nous nous regardions donc les uns les autres d'un air assez piteux, lorsque la fenêtre se rouvrit, et les moines vinrent les uns après les autres jeter les yeux sur nous. Nous nous étudiâmes aussitôt à donner à nos physionomies l'air le plus prévenant possible. Il paraît que nous réussîmes à leur inspirer une parfaite confiance, car, après une courte conférence que deux pères, qui paraissaient très-influents dans la communauté, eurent ensemble, la corde fut descendue

de nouveau, mais cette fois garnie d'un crochet. Nos Arabes déchargèrent aussitôt nos chameaux. Cette corde venait chercher les bagages, qui, sans qu'il fût le moins du monde encore question de nous, commencèrent leur ascension et disparurent successivement, dévorés par cette gueule ouverte au milieu de la face du mur. Nous demandâmes à Bechara l'explication de cette étrange conduite; mais il nous dit que c'était la manière de procéder des moines, qui employaient ce moyen de peur de surprise, mais qu'après l'ascension de nos paquets, notre tour viendrait immédiatement. En effet, le dernier ballot monté, la corde resta un instant invisible, puis reparut avec un bâton lié en travers à son extrémité: c'était notre selle.

Bechara nous expliqua alors une chose que nous ignorions complétement, c'est que le couvent du Sinaï n'a pas de porte. Les moines ont cru devoir prendre cette précaution, quelque inconvénient qu'elle présentât, afin d'être à l'abri d'une surprise. Nous devions donc prendre le chemin de nos paquets: c'était celui que les bons pères pratiquaient eux-mêmes, et qu'il nous fallait adopter, à moins que les moines ne se décidassent à faire pour nous ce que les Troyens avaient fait pour le cheval de bois, ce qui n'était pas probable. Quant à notre escorte, elle ne pouvait nous accompagner dans l'intérieur du couvent et devait retourner à sa tribu. Nous prîmes congé de Toualeb, de Bechara et de toute la troupe, après être convenus avec elle que, vers le matin du huitième jour, elle viendrait nous reprendre pour nous ramener, selon les conventions faites, au Caire. Pendant que je réglais ces dispositions nouvelles avec nos guides, M. Taylor sollicitait et obtenait l'entrée du couvent pour Abdallah et Mohammed.

Cependant, soit intérêt, soit curiosité, nos Arabes ne voulurent pas nous quitter que l'ascension ne fût faite. Mayer, en sa qualité d'officier de marine, nous montra la route. Il enfourcha le bâton à la manière des peintres en bâtiments qui se balancent dans les rues de Paris au-dessus de la tête des passants, puis aussitôt qu'il eut fait signe qu'on pouvait commencer la cérémonie, il s'enleva majestueusement dans les airs; parvenu à la hauteur de la croisée, un frère vigoureux le tira à lui, comme il avait fait de nos paquets, et le déposa en lieu de sûreté. Nous suivîmes son exemple, non, pour mon compte, je l'avoue, sans

quelque répugnance, et nous arrivâmes à bon port; Abdallah et Mohammed nous suivirent.

Quant à Toualeb, aussitôt qu'il vit le dernier de nous entré, il donna à son tour le signal du départ, et toute la troupe, après nous avoir salué de la main et de la voix, repartit au grand galop de ses dromadaires.

A. Dauzats.—Alex. Dumas.

ANNIBAL A CAPOUE.

Annibal se plongea dans les délices de Capoue.
(Tous les Historiens.)

Les vieux professeurs de rhétorique n'existent plus, je crois; ceux de notre temps étaient fort peu rhétoriciens. Je ne sais trop pourquoi ils préféraient Annibal à Scipion. Tite-Live en main, ces rhéteurs vénérables s'élevaient à un vrai désespoir, lorsqu'ils arrivaient au passage où le général carthaginois, vainqueur à Cannes, s'endort dans les délices de Capoue. Mon professeur était furieux contre Annibal à cause de cela; mon professeur n'aurait pas balancé un instant, lui; il aurait marché sur Rome; il aurait pris la ville en étendant la main, il aurait *taillé en pièces* le reste des légions de Térence Varro, et Rome serait devenue carthaginoise en deux ou trois jours. Nous, enfants, nous consolions ce professeur de notre mieux; nous le suppliions de ne pas irriter ses nerfs par ce douloureux souvenir d'une faute irréparable. Le vieillard fermait brusquement son Tite-Live et répétait avec un accent de douleur aiguë: *Ne pas avoir marché sur Rome après Cannes!* et il citait à l'appui une foule de savants, le père Rapin, l'abbé Lebatteux, l'abbé Rollin, qui tous auraient marché sur Rome, et l'auraient prise, comme lui, s'ils eussent été à la place d'Annibal. A l'époque où ces rhéteurs florissaient, on vivait beaucoup plus dans l'histoire ancienne que dans l'histoire présente; on dédaignait les faits domestiques et contemporains. Un point de controverse chronologique, pourvu qu'il fût âgé de quinze ou dix-huit siècles, suffisait au bonheur d'un savant. Beaucoup ont vécu sur le gouffre de Curtius, d'autres sur le serpent de Régulus, d'autres encore sur la comète de Jules-

César : tous se sont réunis dans un commun examen, pour accuser Annibal de s'être laissé corrompre par les délices de la Campanie. Un nombre infini de volumes ont été publiés, en ce temps, pour déterminer le plus ou moins de culpabilité d'Annibal ; car personne n'a jamais songé à le justifier d'une faute si évidente. Aujourd'hui, ces graves récriminations sont tombées en désuétude. Les savants s'occupent fort peu d'Annibal, et les jeunes professeurs de rhétorique, plus tolérants que leurs devanciers, ont bien voulu permettre à Annibal d'être plus instruit qu'eux, en fait de guerre. Le moment est donc venu d'éclaircir, sans passion, ce grave débat : les vieilles rancunes sont assoupies ; les esprits sont mieux disposés à juger ce grand procès antique ; la justification du héros carthaginois sera tardive, mais n'en sera que plus éclatante ; il fallait que tôt ou tard cette grande mémoire fût lavée d'une tache jugée indélébile jusqu'à ce jour. C'est un jeune professeur de rhétorique au séminaire du Vatican, qui a eu la bonté de mettre à ma disposition les matériaux de ce nouveau chapitre d'histoire, dans la bibliothèque des archives de Saint-Pierre. Je n'invente pas, je traduis, ou à peu près, comme on traduit toujours.

I.

Annibal est la plus grande figure de l'antiquité. Alexandre n'a jamais fait que des conquêtes faciles, il n'a vaincu que des armées de femmes : il a jeté un coup d'œil sur l'Italie, et il a reculé ; le chemin de Babylone et de Tarse lui sourit ; il aimait mieux se baigner dans le Cydnus que dans le Tibre ; il craignait moins Darius que le consul Papirius Cursor. Annibal dédaigna, lui, tout ce qui était facile ; il rêva l'impossible de son temps, et en fit une réalité. Enfant, il jure, entre les mains de son père, une haine immortelle aux Romains ; la haine grandit avec lui ; à vingt-cinq ans, il demande une épée et quelques soldats ; on les lui donne. Alors il conçoit un plan de campagne, comme l'histoire de la guerre n'en offre point de pareils. Il traverse l'Espagne et la Gaule, en livrant une bataille continuelle. Il bat les Gaulois et s'en fait des auxiliaires ; il entraîne avec lui ces vicieux ennemis de Rome qui se souviennent de Brennus. Jamais une armée ne se composa d'éléments plus divers. Chaque nation

avait donné son contingent de guerriers au général carthaginois, depuis le désert de Barca jusqu'aux Alpes. Annibal, avec sa politique astucieuse, sa volonté d'Africain, son éloquence de feu, tenait en rigoureuse discipline toutes ces peuplades rivales, réunies un moment contre l'ennemi commun. Il leur promettait un butin immense, le partage des terres, le trésor du monde enfoui au Capitole. Il leur promettait aussi des plaisirs et des fêtes pour récompenser leur continence guerrière. Lui-même il donnait l'exemple de cette mâle vertu du soldat; le jeune et ardent Africain ne s'abandonnait jamais aux séductions qui amollissent; il dormait sur la dure, aux pieds de ses sentinelles, se levait avant l'aube pour visiter son camp, partageait son pain avec ses soldats, et buvait, avec eux, l'eau du torrent, dans le creux de sa main. Quand les ennemis se furent abaissés devant son épée, les Alpes s'élevèrent devant ses pas; nouvelle victoire à remporter, plus rude que celle de Sagonte. Jamais général n'eut une plus étrange bataille à livrer, et avec les soldats les moins aptes du monde à s'en tirer avec honneur.

Annibal avait dit à son armée, épuisée de victoires, de privations et de fatigues : Voilà les Alpes, voilà le terme de vos travaux; encore un pas, et vous êtes au but!

Les Alpes se dressèrent, comme un glaçon polaire, du sol aux nues. La bataille commença. Les deux tiers des soldats d'Annibal n'avaient jamais vu ni la neige ni les glaçons.

Alors, dans ces énormes glaciers, qui montaient aux nues, par échelons gigantesques, on vit s'avancer les enfants du désert d'Angela, qui frissonnaient sous leur chlamyde; les noirs Almoravides du pays antique de Téchor, les Mores de Zala; les sauvages tribus des Lumtunes qui brûlent sous le tropique du cancer; les guerriers basanés de Barca et de Levata, qui vivent dans les sables à l'occident de la chaîne libyque. Tous ces fils du chaud Orient escaladaient les Alpes, Annibal à leur tête; le jeune général n'avait jeté qu'un léger sayon de pâtre gaulois sur ses épaules brunes et nues; les glaçons pendaient en grappes de sa barbe et de ses cheveux; nul n'osait se plaindre à côté de lui; tous le suivaient, les yeux fixés sur le lion de Carthage, qui rayonnait aux enseignes, et qui déjà semblait défier la louve de Rome. De temps en temps, d'horribles fracas suspendaient la marche de l'armée; c'étaient des avalanches monstrueuses

qui emportaient avec elles les soldats, les chevaux, les éléphants; les Alpes se défendaient ainsi contre cette invasion de barbares. Mais les barbares montaient toujours; un geste d'Annibal retirait les soldats, les chevaux les éléphants, du fond des abîmes. Ni les sapins qui mugissaient à la tempête d'hiver et secouaient les glaçons en lambeaux comme une grêle, ni les tourbillons de neige massive, ni les torrents qui entr'ouvraient le gouffre de leurs lits sous les pieds des assiégeants, ni les puissantes haleines qui soufflaient de toutes les cavernes, rien n'arrêtait cette escalade héroïque. Un matin, à l'aube, l'avant-garde gauloise planta l'étendard du gui et du coq essorant sur le dernier pic des sommets alpins. Une immense clameur druidique roula aux abîmes, les Titans africains répondirent par des rugissements de tigres, et s'élancèrent, avec des bonds prodigieux, sur les derniers gradins qui touchaient au ciel. Le plateau culminant se couvrit de toute cette armée qui tenait, enfin, sous ses pieds, les Alpes vaincues. Annibal, sur son dernier éléphant, montra de la main, à ses soldats, ces magnifiques campagnes de Lombardie, arrosées par l'Éridan, et semblait leur dire : voilà le prix de vos travaux. Ce fut alors une explosion nouvelle de cris délirants et sauvages. Les noirs enfants de Barca, la tête couverte de lin roulé, retombant, à double bandelette, sur les épaules, les bras allongés sur les piédestaux granitiques, la face immobile et tournée au soleil, ressemblaient à une armée de sphynx vivants, que l'Égypte envoyait à Rome, et qui faisaient une halte sur les monts.

L'Afrique roula comme une noire avalanche du haut des Alpes sur l'Italie. Un air tiède et embaumé ranima les soldats d'Annibal. Ils se ruèrent en délire sur ces jardins de fleurs qu'ils regardaient comme leur conquête. Deux armées consulaires, envoyées contre eux, furent anéanties à la Trebia et au Tésin. Alors, dans l'ivresse de deux victoires, ces hommes demandèrent à grands cris les terres promises, le repos mérité, les fêtes attendues, les femmes italiennes, les vins du midi, tout ce que le vaincu devait au vainqueur. Une sédition éclata dans l'armée, les nations rivales qui la composaient se réunirent dans la manifestation commune des mêmes vœux. Ce fut Magon, frère d'Annibal, qui fut chargé par les mécontents de formuler la plainte de l'armée au général carthaginois.

— Frère, dit Magon, les soldats murmurent; ils réclament l'exécution de tes promesses. Le jour du repos et du plaisir est-il venu pour eux?

— Je tiendrai ce que j'ai promis, répondit Annibal. Nous sommes aux portes de Rome. Il faut donner un dernier coup d'épée, et l'Italie est à nous.

Et le général carthaginois courut à cheval, dans les rangs de son armée, parlant avec fierté aux Africains, avec finesse aux Espagnols, avec franchise aux Gaulois, avec éloquence à tous. Il apaisa la sédition, et entraîna ses combattants sur les crêtes et dans les gorges des Apennins étrusques. Là un nouvel ennemi attendait l'armée, l'épidémie des maremmes. Annibal lui-même fut frappé à l'œil droit par le démon de l'air. Quand il se releva, convalescent, de son lit de roche, ce fut pour tirer l'épée contre les nouvelles légions qui l'attendaient sur le lac de Trasimène. Carthage fut une troisième fois victorieuse. « Maintenant Rome est à nous, dit Annibal à ses soldats. » Mais Annibal connaissait trop bien le secret de sa faiblesse, pour tenter un coup décisif contre cette puissante Rome, si redoutable encore par la ceinture de ses remparts et le désespoir de ses enfants. Il se dirigea vers l'Adriatique, dans l'espoir de trouver une flotte carthaginoise et des secours attendus. L'habile général n'avait pas encore appris à connaître sa patrie. Les orateurs du sénat de Carthage, qui parlaient fort bien et ne se battaient pas, commençaient déjà leur opposition contre Annibal. Cette rayonnante gloire de jeune homme offusquait les yeux des sénateurs. L'un d'eux préparait ce fameux dilemme, « ou Annibal est victorieux, comme il s'en vante, et il n'a pas besoin de secours, ou il est vaincu, et, dans ce cas, il ne doit songer qu'à la retraite. » Ces sortes d'arguments avaient un grand succès au sénat de Carthage. — Ils ne savent pas, disait Annibal avec mélancolie, ils ne savent pas que trois victoires sont aussi funestes qu'une défaite! A la bataille d'Héraclée, Pyrrhus avait vingt-huit mille soldats; il en perdit la moitié et gagna la bataille. Encore une victoire pareille, dit-il, et je suis perdu.

L'armée carthaginoise longea les rives de l'Adriatique. Les places fortes se fermaient à son approche. Annibal réprimait chaque jour une sédition nouvelle. Ses soldats n'avaient devant eux qu'une mer nue, une campagne désolée, cette vie mono-

tone, qu'ils ne comprenaient pas, leur semblait une dérision après les brillantes promesses du chef. Il fallut s'avancer, pour trouver des vivres, vers la Pouille et le Picenum. Il fallut ensuite supporter les ennuis de la stratégie de Fabius *Cunctator*, le prudent inventeur des marches et des contre-marches. Aussi l'annonce d'une bataille décisive fut-elle saluée par les acclamations de l'armée d'Annibal. C'était une dernière victoire à remporter; Annibal l'obtint de ses soldats. Quarante mille Romains et un consul tombèrent dans les plaines de Cannes; mais de tels hommes et tant d'hommes en tombant décimèrent les vainqueurs.

C'est alors, ont dit quelques historiens, qu'il fallait marcher sur Rome. Tite-Live, cet illustre fabuliste, a inventé un certain orateur qui dit à Annibal : *Tu sais vaincre, mais tu ne sais pas profiter de la victoire.* Annibal connaissait les Romains de son temps mieux que Tite-Live, et surtout il connaissait l'état et l'esprit de son armée. Il savait qu'après une pénible marche dans les Abruzzes, il trouverait, au bout, cette fière Rome qui félicitait Térence Varron *de n'avoir pas désespéré de la république* après le désastre de Cannes : mot sublime qui relevait le moral de vaincus, et préparait les funérailles de Sagonte sur le mont Capitolin. Vainqueur à Cannes, Annibal éprouva cette immense joie de la vengeance accomplie, qu'il jura d'assouvir sur les autels domestiques. Il avait saigné Rome aux quatre veines; mais, épuisé lui-même par ses efforts, il ne devait pas se jeter étourdiment, comme une holocauste d'expiation, sur le mausolée de Paul-Émile. Son armée, d'ailleurs, ne l'aurait pas suivi; elle demandait à grands cris son jour de fête : Annibal le lui donna. Jamais repos ne fut mieux mérité.

L'armée carthaginoise était entrée dans ce beau pays qui a reçu le nom de Campanie-Heureuse. L'avant-garde des cavaliers numides, qui longeait les rives de Vulturne, poussa une grande clameur de joie en découvrant la cité de Capoue, couchée mollement sur son amphithéâtre d'aromates et de rosiers, comme ses sœurs ainées, Pœstum et Sibaris. C'était un soir de printemps; le soleil s'inclinait derrière les montagnes de Cumes. L'air ressemblait à de l'or fluide; la fraîcheur montait des peupliers et des eaux vives du Vulturne voisin; les grands pins

murmuraient comme les vagues de Baïa; les collines exhalaient leurs trésors de parfums. Ce doux nom de Campanie-Heureuse semblait retentir partout avec sa molle désinence latine, avec sa mystérieuse volupté. L'armée carthaginoise salua la belle Capoue, et Annibal la livra comme une maîtresse à ses soldats.

La cité-femme semblait sourire à ces indomptables amants qui venaient à elle de toutes les régions où naissent les voluptés puissantes, de la Gaule méridionale, de l'Espagne, de Barca. Elle étalait, avec complaisance, ses deux rotondes de marbre, comme une bacchante qui rejette le voile de son sein : elle élevait ses colonnes blanches d'ordre Pœstum, comme autant de bras lascifs qui se préparaient aux étreintes d'amour : elle chantait les hymnes érotiques, recueillis par la Grande-Grèce aux théories de Délos; et, pour se consoler de l'absence de la mer, elle se baignait dans l'azur du ciel.

Comme toutes les belles femmes de ce temps, Capoue se plaisait aux amours infidèles. Amante soumise par la force aux Romains ses maîtres, elle avait vécu quelque temps avec eux dans une résignation indolente et voluptueuse. Tout à coup elle s'était éprise d'Annibal, ce héros de trente ans, qui se grandissait de toute la taille de ses victoires. Ce n'était plus ici un de ces Campaniens efféminés, qui, jeunes encore, se souvenaient à peine de leur sexe; c'était l'Africain, le fils de cet Hamilcar Barca, qui donna son nom au désert où le même sang coule dans les veines de l'homme et du lion.

Lorsqu'on annonça que l'illustre Carthaginois était arrivé des rives de l'Aufide aux rives du Vulturne, Capoue ouvrit ses portes, et envoya pour le combattre une armée plus redoutable que celle de Fabius, une armée de femmes. Au nom d'Annibal, les jeunes filles de Casilinum, les courtisanes grecques de la Basilicate, de Tarente et de Neapoli, les filles du Samnium, qui vendaient des parfums au marché du Séplasia, se précipitèrent toutes sur la grande voie, pour contempler ces hommes de fer, qui avaient écrasé sous leurs pieds les deux plus grandes choses qui fussent au monde, les Alpes et Rome. L'armée victorieuse arriva devant Capoue au coucher du soleil.

En tête marchaient les cavaliers gaulois, nus jusqu'à la ceinture; tous de haute taille et couronnés de cheveux blonds, ils

avaient entrelacé aux cols de leurs chevaux des branches de chêne et d'olivier ; ils avaient mis au fourreau leurs sabres recourbés, et suspendu leurs boucliers en croissant à l'anneau de la selle. Ils balançaient gracieusement de la main droite les ceps de vigne enlevés aux centurions sur quatre champs de bataille. Le jeune Iturix, qui blessa Paul-Émile, se faisait remarquer parmi tous ces cavaliers ; c'était lui qu'on nommait le vexillaire gaulois. Il portait l'étendard du coq et du gui. L'oiseau national semblait s'envoler d'un nid de feuilles de chêne. Autour d'Iturix s'agitait l'escadron des cavaliers de Marseille. Ceux-là n'avaient pour vêtement qu'une large braye de laine fine. Le bonnet phrygien, écarlate, couvrait négligemment leurs cheveux noirs et bouclés. Leur vexillaire portait une bannière d'azur sur laquelle étaient brodés, en or, le hibou de Pallas et une proue de trirème. Ces jeunes gens avaient été entraînés sur les pas d'Annibal par l'amour de la guerre et de la chasse ; ils étaient braves au combat, indisciplinés dans les marches, impatients du joug militaire, tumultueux et railleurs comme les Athéniens, dont ils avaient reçus les traditions. En ce moment ils chantaient ces hymnes thessaliens que la vieille Phocée avait appris à sa fille gauloise ; et les strophes de la divine langue d'Homère, ainsi chantées par ces soldats musiciens, ravissaient les filles de Capoue, qui jetaient devant eux des fleurs, du thym, du genêt et des branches d'olivier.

Arrivaient ensuite les cavaliers de Numance et de la Bétique : ils étaient couverts d'une veste blanche bordée de pourpre, ils étaient armés d'une épée courte, droite, et à double tranchant : l'ennemi, frappé de cette arme, ne se relevait plus.

De même qu'un détroit sépare l'Espagne de l'Afrique, ainsi un grand espace séparait ces Espagnols de l'armée carthaginoise. L'intervalle était rempli par le flot tumultueux des frondeurs des îles Baléares. Après eux ondoyaient les cavaliers numides, Magon à leur tête. Annibal marchait au centre de son infanterie. Ici le spectacle était merveilleux : on aurait cru voir marcher des légions romaines. Tous les soldats avaient revêtu les dépouilles des vaincus. Les Carthaginois portaient les armes, les casques, les cuirasses des *vexillaires* tués à la Trébie, au Tésin, à Trésimène, à Cannes. Chaque soldat montrait sur son armure le trou sanglant d'où s'était échappée

l'âme d'un Romain. Annibal montait un étalon d'un noir d'ébène; il avait revêtu la casaque rouge du consul Sempronius, qu'on avait trouvée suspendue à la porte Décumane du camp de Trasimène. Le jeune héros, avec sa mâle figure, sa grâce de cavalier numide, sa tête nue inondée de boucles de cheveux noirs, ressemblait à un de ces dieux que l'Égypte créa, et dont les sculpteurs thébains popularisaient les images sur un bloc de granit basané. Un long cri mélodieux salua le vainqueur de Rome, et comme Annibal répondait par un signe de la main portée à sa bouche, on vit une jeune femme s'élancer de la foule, et lui offrir une couronne de laurier. C'était Olympia, la plus belle entre toutes les Campaniennes, âme de feu dans un corps d'ivoire, une de ces existences qui paraissent fabuleuses de nos jours, parce que nous avons réduit le plaisir à des proportions trop raisonnables, parce que nous avons eu le malheur de prendre notre monde et la vie au sérieux. Olympia, la jeune Grecque de Tarente, avait une somme immense de bonheur à donner aux hommes d'élite, et elle remplit sa mission avec une générosité touchante. A vingt-six ans elle était riche comme la favorite d'un satrape. Sa maison suburbaine respirait déjà cette voluptueuse opulence qui, plus tard, illustrait toutes les résidences maritimes du golfe de Baïa. Les artistes de Tarente, de Corinthe, de Ségeste, de Taorminum, avaient reçu dans cette demeure une hospitalité complète; c'est là que Cléomène, Traséas, Apollodore, avaient ciselé la Vénus victorieuse qu'on adorait à Capoue, la Danaë du temple de Ségeste, l'Érigone du temple de Bacchus à Tarente, l'Amphitrite du temple de Neptune à Métaponte. Olympia, la divine mortelle, avait posé pour toutes ces déesses, et les adorateurs, courbés devant leurs autels, et laissant mourir d'amour leurs regards sur les saintes et voluptueuses images, encensaient Olympia qui avait prêté sa chair au marbre de Paros. Les artistes, plus heureux encore que les adorateurs, avaient pu mettre en réalité la fable de Pygmalion; et quand ils s'étaient épris de violents désirs pour leurs simulacres muets et froids, ils se retournaient vers la déesse vivante, mollement couchée sur ces cousins de pourpre, tissus dans la Campanie, et qui rendaient jalouse la ville de Tyr.

Telle était l'adorable femme qui vint, aux portes de Capoue,

enchaîner à ses pieds le jeune héros carthaginois. Dès ce moment, Annibal suivit des yeux Olympia jusqu'aux portes de Capoue. Rien ne put détourner ses yeux de cette femme ; et lorsque le sénat de la ville vint présenter ses hommages au vainqueur, dans une harangue éternelle, selon l'usage de ces temps, Annibal n'écouta l'orateur patricien qu'avec une distraction marquée; il ne put même répondre qu'avec embarras et brièveté, lui si éloquent toujours : « Je vous rends grâce de vos bonnes paroles, dit-il, l'univers ne compte que trois villes, Carthage, Capoue et Rome ; bientôt, il n'en restera que deux. » Écoutant ou parlant, il ne cessait de regarder, dans son cortége, la belle Olympia, qu'on aurait prise pour la reine de Capoue ; elle se laissait facilement distinguer des autres femmes par sa taille, sa robe de pourpre, ses épaules d'une blancheur incomparable, ses cheveux tout étincelants de reflets d'or. Les Gaulois, en passant devant elle, saluèrent cette jeune Grecque aux yeux bleus, qui leur rappelait les filles de leur doux pays.

Le crépuscule donnait ses dernières lueurs, lorsque l'armée entra dans Capoue. Aussitôt, depuis la porte de Rome jusqu'à la porte de Néapoli, dans une étendue de trois mille pas, toutes les îles s'illuminèrent de torches de résine, comme aux fêtes de Bacchus, et ce fut encore alors un spectacle plus merveilleux. Les armes, les cuirasses, les visages de ces soldats d'Afrique et d'Europe se colorèrent de reflets rougeâtres ; on aurait cru voir une armée tartaréenne sortie de l'Averne voisin; les femmes campaniennes se ruaient avec la frénésie des bacchanales, au milieu des escadrons gaulois, en agitant les thyrses et les pommes de pin. Les clairons jouaient, par dérision, l'air du *Tibicen*, de Caïus Duilius; les fils de Marseille chantaient l'hymne *Io pharo! io Bacche!* Capoue était en délire. La nuit descendait avec tous ses mystères des fêtes de la bonne déesse. Le lion de Carthage rugissait d'amour, et ne rencontrait que des sourires. Le marché du *Seplasia* avait épuisé tous ses parfums sur les chevelures. Puis, les torches s'éteignirent, et les prêtres fermèrent les temples des dieux immortels.

Annibal avait confié à Magon la garde de la ville; il était entré en maître dans la maison de Stenius et Pacuvius, de la famille de Céler. Deux esclaves lui servaient des pommes d'or de Sorrente, et des vases de vin nommés *obbe calene* dans la

Campanie : auprès de lui était Iturix le Gaulois, son meilleur ami.

En ce moment, une esclave cubiculaire déposa devant Annibal un rouleau de papyrus scellé. Annibal rompit le sceau et lut :

« *In me ruens Venus deseruit Cyprim.*
Mars, festina. »

— Par Neptune ! dit-il ; ces lettres sortent de l'antre du Sphynx ou de la grotte des Sirènes.

— C'est une trahison, dit le Gaulois ; nous ne sommes pas éloignés du défilé où le consul Pontius tomba dans une ambuscade.

Annibal réfléchit un instant.

— Iturix, poursuivit-il ; c'est peut-être une colombe de Vénus qui m'apporte ce message ?

— Les colombes nous servent de piéges, à nous Gaulois, pour prendre les aigles vivants.

— Que l'aigle soit pris si cela est dans les destins, dit Annibal en se levant de table.

— Que ton père Neptune te garde des embûches de la nuit ! L'ombre du fourbe Fabius erre autour de toi.

— Tu seras mon compagnon : que dis-tu Iturix ?

— Toujours avec toi quand il y aura un romain à tuer.

— Ceins ton glaive espagnol, Iturix : l'arme gauloise est mauvaise pour les périls de nuit.

— Je suis prêt.

— Viens, et suivons la colombe.

Annibal ceignit sa tête d'un voile roulé, dont les deux bouts retombaient sur ses épaules ; il ne garda qu'une légère chlamyde, et sortit avec le Gaulois. L'esclave cubiculaire marchait en avant de quelques pas, et portait une torche de résine.

« Il ne me manque, disait Annibal en riant, que le joueur de flûte, pour ressembler à Caïus Duilius. Ces Romains qui passent pour des hommes graves, font souvent des choses bouffonnes. Leur Caïus Duilius nous prend, par surprise, deux vieilles trirèmes qui nous embarrassaient, et pour récompenser ce consul naval, on décrète au sénat que Caïus Duilius ne sortira,

de nuit, qu'accompagné d'un porte-flambeau et d'un joueur de flûte. Cela devait bien gêner ce consul dans ses promenades de nuit : voilà une récompense qui ressemble bien à une punition. »

L'esclave éteignit sa torche et s'arrêta sur le seuil d'une maison peinte au safran. La porte s'ouvrit. Annibal et Iturix allaient entrer ensemble, lorsqu'à un signe d'inquiétude que fit l'esclave, en se plaçant devant le Gaulois, Annibal comprit que l'accès de la maison n'était permis qu'à lui seul.

« Bien ! dit le Gaulois ; je veillerai. » Annibal entra.

II.

A la première heure du jour, de vagues inquiétudes se répandirent parmi les chefs de l'armée. On faisait des rapports secrets à Magon et à Maharbal ; on disait que des trahisons se préparaient dans la maison d'un citoyen nommé Perolla, et qu'un poignard invisible menaçait Annibal. Magon s'était rendu, les ténèbres favorisant, chez Stenius et Pacuvius Celer, pour donner de sages avis à son frère ; il n'avait trouvé qu'Isalca, le chef des Gétules, accouru, lui aussi de son côté, pour porter ses avertissements au général carthaginois. Magon et Isalca montèrent, silencieux, la voie Tifata, qui conduisait à la citadelle, et ils prêtaient l'oreille au moindre murmure de la nuit : mais rien ne justifiait leurs craintes. Capoue dormait de ce sommeil profond qui suit les veillées des fêtes de Saturne. Autour des temples, dans les bois consacrés aux dieux immortels, on entendait comme des plaintes et des soupirs mystérieux ; que Magon attribuait aux génies invisibles protecteurs de la Campanie vaincue. Les deux guerriers traversèrent la grande place de l'Hécathéon, où depuis fut bâti le fameux amphithéâtre de Capoue, et, à l'angle du carrefour voisin, ils rencontrèrent Iturix qui veillait, debout sur le seuil d'une maison.

— Mon frère, où est mon frère ? dit Magon au Gaulois.

Iturix fit le geste de la déesse Muta, en croisant l'index de sa droite avec ses lèvres.

Magon entraîna vivement le jeune Gaulois sur la place de l'Hécathéon.

— Quelle voix ennemie a conduit Annibal dans les embûches de cette maison? dit le Carthaginois à Iturix.

— La Campanienne, répondit le Gaulois.

— Quels indices as-tu de sa trahison ou de son amitié? Faut-il violer le seuil des divinités hospitalières? Faut-il laisser la porte fermée aux profanes?

— J'ai entendu les sons de la lyre grecque; j'ai respiré les parfums qui montaient de la *nymphée*, et quatre heures se sont écoulées depuis que la lyre est muette, depuis que le feu s'est éteint sur les trépieds du bain. Allez et soyez joyeux; je veillerai jusqu'aux premiers chants des clairons de Diane. Soyez aussi de bonne confiance dans le cœur et l'œil du Gaulois.

En disant ces choses et quelques autres encore, ils adoucirent leurs inquiétudes. L'aube qui verse la gaieté à ceux qui ont eu la veillée triste, blanchissait le faîte des îles. Magon donna un sourire aux divinités qui président au jour; et montrant à Iturix un nom écrit en lettres grêles et rouges sur la pierre ostiaire, il lui dit : Retirons-nous au loin, et respectons les mystères de la nuit. Allons!

Le nom écrit était celui-ci : OLYMPIA.

Cependant les clairons des Gaulois vigilants sonnaient sur les murs de la haute citadelle ; tout dormait encore dans la ville voluptueuse. On ne voyait, sur la voie romaine qui la traversait, qu'un groupe joyeux formé par les jeunes Maures de Barca et les enfants de Marseille; ils allaient chasser ensemble dans le bois de chênes et de lauriers-roses qui couronnait le mont Tifata, et les Marseillais chantaient l'hymne à Diane *Venatrix* qu'ils apportaient du plus beau temple que la déesse eût dans la Gaule. Les marchandes de Gasilinum arrivaient sur le Séplasia. Les desservants des temples puisaient l'eau du sacrifice aux fontaines pures encore des souillures du jour, et ils ouvraient les portes des temples des dieux.

D'heure en heure la ville s'animait et se faisait bruyante, mais c'était l'agitation indolente d'un peuple qui se réveille pour le plaisir, et qui répugne aux dures obligations du travail. On disait qu'Annibal devait donner des jeux et un festin publics, et que le jeune héros allait paraître, en costume de consul romain, sur la grande place de l'Hécathéon. Les rues se jonchaient de fleurs, les îles se festonnaient de verdure; l'encens brûlait sur

le péristyle des temples ; les prêtres couronnaient de roses et de myrthe les statues de leurs divinités. Déjà le sénat en masse s'était rendu devant la maison des Céler, où, disait-on, Annibal se reposait, pour la première fois, du voyage du monde. Le sénat et le peuple gardaient le plus profond silence, et ils attendaient impatiemment que l'ostiaire de Pacuvius ouvrît la maison où dormait le vainqueur de Cannes. Les sénateurs étaient presque tous des jeunes gens que la débauche avait vieillis, et qui justifiaient ainsi un titre que l'âge leur eût refusé. Le chef du sénat répétait sa harangue qui devait être courte, pour ne fatiguer ni le héros, ni l'assemblée, ni l'orateur. Cependant la porte de Pacuvius ne s'ouvrait pas.

Non dans cette maison, mais dans une autre, Annibal était couché sur un lit de pourpre, et il écoutait une voix douce comme le son de la vague ionienne qui meurt dans le golfe de Tarente. Cette voix parlait la langue divine inventée pour les dieux, les héros et l'amour.

— Fils d'Hamilcar, disait-elle, quand ton pied aura touché le chemin de Nola, tu auras oublié Olympia, la Grecque.

— Et Olympia m'aura oublié, dit Annibal.

— J'oublie, je ne trahis pas ; les dieux m'ont ainsi faite. Si je n'eusse aimé qu'un homme, j'aurais rendu malheureux tout ce que le ciel des deux Grèces a fait éclore de grand parmi les mortels.

— Et moi aussi, Olympia, je serais mort d'amour à tes pieds ; ce que n'ont pu faire six consuls, tu l'aurais fait, toi, faible femme ! Que de reconnaissance je te dois !

— Ils m'ont tous parlé ainsi, ceux qui m'ont aimée.

— Et tu n'en as jamais aimé un seul ?

Olympia mit ses bras d'ivoire en guise de collier au cou d'Annibal et lui sourit, en secouant sur son front ses longues boucles de cheveux.

— Jamais un seul ? reprit Annibal.

— Jamais ! dit Olympia avec un nouveau sourire, un sourire divin.

— Et que fais-tu de ta beauté ?

— Je rends les dieux jaloux de tous mes amants.

— Et tu n'es pas heureuse, toi ?

— J'attends. Je cherche. J'espère. Voilà mon bonheur. Ah ! je

payerais de tout l'or de mon épargne un seul de ces éclairs de volupté que j'ai vu luire sur le front de l'homme!.... c'est ainsi!.... Puissent les dieux verser la consolation dans mon cœur!.... Annibal, as-tu vu des femmes comme moi; dis?

Un sourire de sphinx contracta la figure basanée du jeune Africain. Olympia répéta sa demande.

— Femme, dit Annibal, lorsque j'étais enfant, mon père me fit descendre dans le temple sous-marin de Typhon, le dieu vengeur, le dieu du mal. Un prêtre de la ville d'Hermès immola un taureau noir sur l'autel, et remplit du sang de la victime une grande cuve de porphyre. Ce sang, à la lueur des torches, ressemblait à un fleuve de votre Tartare; je le considérai longtemps, et je crus en voir sortir des flammes. Nous n'étions que trois dans le temple, mon père, le prêtre et moi. Autour de nous se dressaient d'énormes statues de granit noir, avec des faces horribles et des couronnes de serpents; devant l'autel était peinte, sur un fond de sang, la grande image de Typhon, qui, les lèvres gonflées de colère, secouait sur nous les lanières de son *fléau :* je croyais entendre siffler à mes oreilles l'arme infernale de ce dieu, car le vent de la nuit tourmentait les vaisseaux dans le port, et jouait dans les cordages. La flotte de Carthage s'agitait sur nos têtes, et le temple sous-marin était plein de bruits mystérieux et terribles qui lui venaient de la tempête et de la mer. C'est là, devant ce prêtre, devant ces redoutables images, devant ce fleuve de sang, et dans cette formidable nuit, que mon père me demanda un serment. Mon père n'était pas la figure la moins imposante de ce tableau. Ses yeux noirs lançaient des flammes, sa barbe s'agitait sur sa poitrine comme une toison à la gueule d'un tigre; il me tendait une des antiques et lourdes épées que les soldats de Cambyse ont laissées dans les sables d'Ammon. Je me précipitai sur cette arme avec une furie fiévreuse, je la soulevai de ma main d'enfant et prenant à témoin les divinités de la nuit, les génies du grand désert, les simulacres du temple, je jurai à la ville de Rome une haine de sang et de mort. A ma voix, les trirèmes carthaginoises tressaillirent sur ma tête; le vent souffla du désert, comme pour me favoriser, et pousser la flotte à la mer Tyrrhénienne; les échos du temple m'applaudirent; le taureau du sacrifice exhala son dernier mugissement; je crus entendre le

dernier soupir de Rome, la ville abhorrée! Mon père me serra sur sa poitrine, et ses augustes larmes brûlèrent mont front.

Dix ans se sont écoulés depuis cette nuit solennelle jusqu'au jour tant désiré, où je partis pour attaquer Sagonte, la ville alliée des Romains : ces dix ans n'ont fait que continuer cette nuit. Mes rêves de solitude et de sommeil étaient tous à Rome; je n'avais qu'un souvenir, mon serment; qu'une idée, la vengeance. Mes regards dévoraient la mer qui me séparait de l'Italie; chaque jour, et cent fois le jour, je traçais avec mon épée, sur le sable du rivage, de longues lignes qui figuraient ma route de l'Afrique à Rome, ce demi-cercle immense qui commençait à Sagonte et finissait à Tarente. Ose me demander maintenant, Olympia, si j'ai livré un seul instant de ma jeunesse aux plaisirs. La seule femme que j'aie poursuivie, c'est Rome; elle a eu toutes mes pensées de dix ans; j'aurais craint de donner à cette passion de haine une rivale d'amour; le nom de Rome roulait continuellement dans ma bouche; il n'y avait pas d'autre place pour un autre nom. Ce n'est qu'après avoir frappé quatre fois au cœur cette ville maudite, que j'ai laissé tomber un regard sur le visage d'une femme, sur le tien, belle Olympia. Que les destins soient bénis!

Olympia effleura de ses doigts caressants les cheveux noirs et rudes d'Annibal.

— Tu es un héros, un dieu, lui dit-elle; tu mérites l'amour d'une déesse. Il y a des nymphes belles et chastes qui habitent les grottes marines de Néapoli; quand tu passeras sur le sable d'or de leur golfe sacré, sans doute, la plus belle de ces immortelles t'appellera par ton nom, et te montrera son lit nuptial d'algue vive et de coquillages d'argent. Ces nymphes chantent comme des syrènes; elles savent les vers du berger de Syracuse; elles te les diront, dans la langue de l'Hellénie; elles te donneront des pommes d'or, dans des corbeilles de cristal, et tu connaîtras, avec elles, ces amours de l'Olympe que les dieux révèlent aux héros mortels, en récompense de grands travaux accomplis.

— Olympia, dit Annibal, crois-tu que ces nymphes soient plus belles que toi?

— Garde-toi de mal parler des divinités!..... Moi, je ne suis qu'une mortelle, et je ne puis rien te donner, pas même mon

amour, car je ne veux pas mentir devant mes dieux comme d'autres femmes le feraient. Si tu n'étais qu'un jeune statuaire de Corinthe ou de Mitylène, je pourrais te dire que je t'aime, et te tromper par pitié. Les jeunes gens veulent toujours qu'une femme les aime, que ce soit mensonge ou réalité. Mais, avec toi, avec toi qui gardes dans ton front les soucis de l'univers; avec toi qui ne peux t'inquiéter de ce qui se passe dans le cœur d'une pauvre femme; avec toi qui mérites une parole vraie parce que tu es grand comme un dieu, je veux être sincère, comme la suppliante aux pieds des autels. Annibal, je t'admire, et je ne t'aime pas; je n'aime personne, Annibal. Je croyais pourtant que je t'aimerais; et ce matin encore, je me disais : Oh! qu'il est doux, qu'il est beau d'avoir cet homme à ses genoux, là comme un enfant! d'enchaîner avec mes doigts ce lion qui a bondi du désert sur mon lit d'ivoire! Quand j'enlace mes bras à ton cou, et que ta voix murmure des paroles langoureuses à mon oreille, je te vois à Cannes et à Trasimène, terrible comme le dieu de la Thrace, lançant des rayons de terreur, agitant deux armées avec un seul regard, roi du monde, rival du ciel! Il me semble alors que mon enthousiasme pour tant de gloire va me donner un tressaillement de volupté; il me semble que je vais m'élever à la puissance de ton délire d'amour. Hélas! je suis toujours ce que j'étais, heureuse de ton bonheur, malheureuse de mon néant. Mais, au moins, cette épreuve est la dernière; nul homme, désormais, ne me donnera ce qu'Annibal n'a pu me donner : c'est une sorte de consolation pour moi; et je te remercie de m'avoir révélé toute ma misère, dans tes embrassements de héros. Si tu me quittes, ma pensée te suivra, comme une amie invisible. Si tu restes, je serai ton esclave; je te servirai, comme aujourd'hui, à ce *biclinium* hospitalier; je jouirai de vivre dans ton ombre, d'écouter ta voix harmonieuse, et pourtant si formidable dans les mêlées; de baiser cette main droite qui a terrassé des géants; d'avoir un sourire de ce visage, qui a passé comme un météore d'effroi dans l'univers.

Deux larmes limpides et brillantes comme des perles d'Ophir roulèrent sur les joues d'Olympia : le héros cueillit avec ses lèvres ces deux bijoux de femme, et se leva en jetant un regard sur une trombe de soleil qui soudainement, illuminait la cour sombre de l'*impluvium*.

— Femme, dit Annibal, le soleil, mon père m'avertit de mes retards; une armée et le monde m'attendent. Que Vénus et les Grâces décentes te gardent ta beauté! je salue tes pénates hospitaliers ; ils m'ont été propices et doux.

Disant ces mots, il ceignit sa tête d'un bandeau de pourpre, dont l'agrafe faisait jaillir la plume d'un aigle tué sur les Alpes. Il jeta négligemment sur son dos la casaque consulaire, et fit un pas vers l'*atrium*.

— Ainsi tu pars, dit la jeune femme avec une voix si douce qu'elle semblait amoureuse.

Annibal fit un signe d'affirmation.

— Et quand te reverrai-je? dit Olympia.

— Aux premières ombres du soir, répondit Annibal à voix basse.

— Non ; demain, aux premiers rayons du jour.

— Qu'il soit fait selon ta volonté!

Annibal sortit. Il était soucieux comme après une défaite, et ce front héroïque dont les tempêtes alpines et les fracas des batailles n'avaient pu troubler la sérénité, devenait sombre à mesure qu'il s'éloignait de l'éblouissante Campanienne. Iturix, le Gaulois vigilant, remarqua le premier la sombre indécision du héros, qu'un pouvoir surnaturel semblait retenir sur le seuil de la maison.

— Je te rends grâces, lui dit Annibal et je reconnais la fidélité du Gaulois.

— La ville est en grande rumeur, dit Iturix ; hâtons-nous ; des périls suprêmes nous attendent peut-être.

— Puisses-tu dire la vérité! Iturix ; j'aime mieux les périls que les soucis. Guide-moi vers la maison des Céler.

A mesure qu'ils avançaient dans la ville, le tumulte se faisait plus grand, comme si toute la population se fût révoltée et qu'elle eût préparé, par ses caresses de la veille, sa vengeance du lendemain. Dans cet ouragan de clameurs lointaines, Annibal distinguait les rugissements de ses Africains, qui dominaient de longs hurlements de femmes ; il dit alors à Iturix :

« Mes tigres dévorent une proie révoltée ; c'est bien. »

Et ils couraient tous deux dans la direction du tumulte. Le Gaulois brandissait déjà son épée ; Annibal laissait la sienne dans le fourreau.

— Ton cheval, donne-moi ton cheval, cria le héros à un cavalier numide qui passait.

— Annibal est vivant! s'écria le Numide, et il s'élança pardessus la tête de son cheval, avec une agilité merveilleuse, au même instant qu'Annibal, non moins leste que lui, le remplaçait sur le dos nu et poli de l'étalon.

La vaste place qui s'étendait devant la maison des Céler et les rues qui venaient aboutir à cette place étaient inondées d'une foule immense de citoyens sans armes et de soldats carthaginois. Les sénateurs, chargés de fers, étaient gardés par les sentinelles, et ils ressemblaient à des victimes qui attendent le sacrificateur. On disait partout qu'Annibal avait été assassiné par le fils du patricien Pérolla, et Magon attendait que le soleil fût au milieu de sa course pour tirer une vengeance terrible de la mort de son frère. Les soldats demandaient du sang; l'exaspération de l'armée était au comble, Annibal ne paraissant pas, lui qui jamais n'avait fait défaut une fois au premier appel de ses Carthaginois.

Tout à coup, à l'angle d'un carrefour, éclate la casaque rouge du héros, et l'intelligent cheval du Numide semble jeter, par une vive secousse, son superbe cavalier aux premiers groupes de la foule.

— Annibal! Voilà Annibal! cent mille voix répétèrent ce cri.

— Me voici! me voici! dit le héros; quelle crainte romaine a troublé le cœur de mes soldats? Ne sommes-nous pas ici en pleine sécurité, au milieu des citoyens de la Campanie? Soldats, ne permettez-vous pas à votre général de continuer, à Capoue, le dernier sommeil qu'il a commencé à Carthage? Abjurez donc ces vaines terreurs; demain je serai levé avant le chant du coq!

Des cris unanimes d'une joie délirante accueillirent les paroles du héros. L'armée et les citoyens portèrent Annibal en triomphe au champ de Mars, vaste plaine qui longeait le Vulturne, comme le Tibre à Rome. Ce fut là que l'armée, par les ordres de Magon et de Maharbal, se rangea sur trois lignes, selon la coutume latine, et Annibal, à pied, parcourut les rangs de ses guerriers africains, espagnols, gaulois, haranguant chaque centurie, parlant avec amitié aux mutilés et aux braves, distribuant des dons et recevant, en échange, à chaque pas, les

acclamations d'amour de toute cette sauvage famille dont il était le père intelligent et le chef adoré.

Lorsque les lignes furent rompues et que les soldats se livrèrent aux jeux, le peuple de Capoue, qui s'était tenu à l'écart, se mêla aux soldats pour prendre part à leur joie et à la fête. C'est alors qu'il fut aisé de voir combien était vieille déjà l'amitié d'un jour, qui s'était établie entre les vainqueurs et les femmes campaniennes. Aussi n'est-on pas étonné de lire dans Tive-Live que chaque soldat, abandonnant Capoue, amenait avec lui une maîtresse. Quel était le prestige qui avait fasciné ces femmes, ainsi subjuguées par les étrangers? On peut l'expliquer, à l'aide de la phrase de cet historien latin : *Civitas prona in luxuriam.* Pour moi, je ne l'explique pas du tout. Tite Live avait connu les Campaniennes; mais ces femmes n'existent plus.

— Iturix, disait Annibal, toujours soucieux, je donnerais mes quatre victoires pour être le dernier de mes soldats. Regarde comme ils sont heureux; regarde comme je suis triste. Quel singulier partage! la joie à l'armée, l'inquiétude au général!

— Et la gloire? à qui? dit le Gaulois, avec un regard et un accent pleins de fierté.

— La gloire.... oui.... La gloire, c'est beaucoup pour moi. Après mille ans éteints, personne, dans l'univers, ne saura le nom de ce cavalier de Téchor, qui m'a prêté son cheval.... Je ne le sais pas moi-même..... Oui, la gloire est une grande chose.... Mais est-ce pour la gloire que je me suis fait général?... C'est pour une vengeance de sang et de mort!.... La vengeance sera bientôt assouvie; il faudra que je me réfugie alors dans le besoin de la gloire, pour me consoler d'être l'esclave de mes soldats.

— Que dis-tu, Annibal?

— Ne l'as-tu pas vu, Gaulois? Ni mes jours, ni mes nuits ne m'appartiennent. Je suis le prisonnier de mon armée; depuis longtemps elle est habituée à me voir à toutes les heures; elle s'endort sous ma vigilance, elle se réveille devant mes yeux ouverts. Les choses étant ainsi, je dois continuer à me dévouer à tant de braves guerriers, qui m'ont suivi aveuglément, insoucieux de mon but et de mes moyens. La nuit dernière le poignard d'une courtisane aurait pu m'enlever à cette armée, qui

ne vit que par moi et pour moi. Hélas ! les séductions de la volupté ne sont pas assez impérieuses pour m'arracher à des devoirs. Tu ne saurais dire, ô Iturix, quelle amertume profonde cette nuit et cette femme ont déposée au fond de mon cœur. Non, cela ne mérite point qu'on lui sacrifie une armée. Laissons-les, eux, ces heureux soldats, s'enivrer des délices du moment; il faut que leur chef garde toute sa force virile pour retremper leur courage, s'il s'amollissait un jour. Ainsi sera-t-il fait, parce qu'Annibal l'a dit. Iturix, crois mes paroles, je remporte ce matin une victoire plus difficile à obtenir que Trasimène et Cannes. Tu ne connais pas Olympia.

Annibal cessa de parler, et il semblait se plaire à regarder la foule joyeuse qui couvrait le champ de Mars. Par intervalles, il arrêtait un de ses soldats, et lui disait : « Toi, tu t'es jeté à la nage, le premier, pour traverser le Rhône, devant Ugernum (1). Toi, tu as planté l'étendard du lion punique sur les hautes Alpes. Toi, tu as guidé mon éléphant à travers les marais de l'Étrurie. Toi, tu as conquis le premier étendard romain, dans la ligne des vexillaires à Trasimène. Toi, tu t'es battu en combat singulier avec Minutius, le chef de la cavalerie. Toi, à Cannes, tu as tué de ta main quatre jeunes patriciens. » Et à tous ces braves, Annibal tendait la main, et donnait un sourire. Le champ de Mars retentissait d'acclamations.

Cette première journée fut sereine, mais elle ne se renouvela plus. Déjà le lendemain les présages étaient sinistres. Cependant l'armée, pleine de confiance en son chef, continuait sa fête et sa débauche; les jours s'écoulaient pour elle dans une insouciance voluptueuse qui rachetait enfin les longues agitations du camp. Annibal ne quittait le toit de Pacuvius Céler que pour donner des soins paternels à ses soldats.

Sur ces entrefaites un bruit se répandit que les consuls Q. Fulvius et Appius Claudius s'étaient mis en campagne et marchaient sur Capoue. Annibal résolut de prendre des quartiers meilleurs et plus sûrs à Nola ou à Néapoli, deux cités bien munies et inexpugnables. Un matin, l'ordre du départ fut donné.

(1) Ugernum, aujourd'hui Beaucaire : ce fut là que les aventureux guerriers de Marseille se réunirent à l'aile droite de l'armée d'Annibal.

C'était l'heure où la sentinelle donne des actions de grâces à Hécate et à l'Erèbe, qui l'ont protégée contre les embûches de la nuit. L'armée se disposait en ordre de route sur le champ de Mars. Les clairons africains jouaient l'air égyptien des mystères d'Isis, Capoue versait toutes ses femmes échevelées sur la voie qui mène aux remparts. Annibal faisait des lettres à Magon et à Isalca, dans l'*atrium* des Céler. Une femme tomba devant lui comme une apparition : c'était Olympia.

Elle portait une robe noire semée d'étoiles, comme la robe de l'Erèbe. On l'aurait prise pour la divinité de la nuit, descendue du ciel sur un rayon de soleil.

— Tu pars! dit-elle ; et la voix expira sur ses lèvres, et elle baissa les yeux.

— Femme, dit Annibal, quel dieu ennemi de Carthage a conduit ce matin tes pas vers le seuil de cette maison. Garde-toi bien de te montrer à mes soldats et de me donner devant eux un sourire ou une larme, de peur qu'ils ne connaissent la faiblesse de leur général.

— Ainsi je serai amenée à Rome comme une esclave et vendue à quelque patricien qui se souviendra de Cannes et de Capoue.

— Les dieux te garderont de ce malheur ; les dieux protégent la beauté.

En ce moment on entendait défiler la cavalerie des Gétules, et l'air était frappé des voix des chefs qui répétaient le commandement d'Isalca.

— Tu l'entends, Olympia, dit Annibal, on part. Il faut que je coure à la porte de Nola pour me montrer à l'armée. Écoute, Olympia ; je veux te laisser un souvenir de moi ; je vais envoyer au fondeur assez de boisseaux d'or pour te faire un diadème et un trône ...

— De l'or ! dit Olympia, et elle fit un sourire de mépris ; tu m'offres de l'or ! je te pardonne, tu n'as jamais parlé qu'à des soldats ; tu n'es qu'un héros, tu n'es pas un amant. Garde tes boisseaux d'or, Annibal. Je ne te demande que cette plume d'aigle qui pare ton bandeau. Donne, et je pars.

Et au dehors les Gaulois chantaient le refrain de l'hymne druidique : « *Teutatès veut du sang; Teutatès a parlé au chêne. Nous chanterons à l'heure de notre mort.* »

— Voilà ce que tu demandes, Olympia! dit Annibal. Tu le vois, les instants ne sont pas à la volupté.

Et il détacha la plume d'aigle du bandeau et l'offrit à la jeune femme.

— C'est bien, dit Olympia, je n'aurai pas d'autre parure désormais. Si je suis conduite à Rome en esclave, je montrerai ce joyau de gloire à mes maîtres, et ils pâliront. Maintenant je veux te faire un don, moi. Capoue est la ville des parfums et des poisons. Tiens, prends cette bague; elle renferme dans son chaton un suc terrible, qui tue comme un poignard enfoncé au cœur. Si quelque jour le sort des armes te devenait contraire, cette bague te sauvera la honte d'escorter un char triomphal.

— Je l'accepte, dit Annibal; ainsi ma dernière pensée sera pour toi.

— Oui, je le veux; il me semblera que je t'ai aimé.

Et quelques instants après Annibal n'était plus à Capoue; il marchait sur Nola et Néapoli. Capoue, désolée, croyait déjà voir le génie vengeur de Rome debout sur sa borne milliaire, scellée de la louve et des gémeaux.

MÉRY.

ÉCRIVAINS MODERNES.

M. SAINTE-BEUVE.

Il n'est pas indifférent, à notre avis, d'observer que, parmi les qualités qui distinguèrent l'école poétique de la restauration, le sens critique n'est pas la moindre. Presque toutes, en effet, les œuvres littéraires de cette époque s'offraient au public, accompagnées de préfaces où d'importantes questions étaient soulevées. Tantôt il s'agissait de débarrasser d'entraves inutiles l'invention proprement dite; tantôt on discutait la valeur des lois imposées à l'ode ou à l'élégie. Une autre fois, c'était le roman qu'il fallait substituer au poëme, ou la tragédie et la comédie qui demandaient à se confondre pour se renouveler. Bien que la plupart de ces prétentions, plus bruyantes d'ailleurs que nécessaires, n'aient abouti à rien; bien que, pour la plupart, les théories auxquelles nous faisons allusion soient restées stériles, il n'en est pas moins utile de noter le fait et de le proposer à l'examen. Car non-seulement cette tendance de la littérature, dite romantique, servit à développer en France l'amour de la discussion et le goût d'une sage analyse, mais encore elle fut un pas vers une littérature plus vraie, plus raisonnable, plus populaire, celle dont nous pouvons déjà saluer l'aurore, et qui se proposera, comme but suprême, l'union de l'imagination et de la philosophie. Ce que nous avançons ici est d'autant plus irrécusable, que le mouvement signalé par nous dure encore et se continue absolument dans le sens que nous disons. Les poëtes les plus spontanés, comme s'ils réparaient un oubli, revenant aujourd'hui

sur leurs productions antérieures, les font précéder d'observations lumineuses sur l'avenir de la poésie. D'autres poëtes, nouveaux venus dans la carrière, poursuivent avec ardeur l'œuvre commencée, rêvent un art à la fois utile et agréable, cherchent, élaborent, s'inquiètent ; et, s'ils ne réalisent pas toujours ce qu'ils désirent, témoignent du moins d'une volonté courageuse, et servent leur cause de leur conviction. — Or, nous ne croyons pas nous tromper quand nous trouvons dans les préfaces indiquées plus haut la source de ce progrès poétique. Si peu que l'on soit initié aux transformations graduelles de la pensée, à ses rapides métamorphoses, on comprendra comme nous que du raisonnement à la sagesse il n'y a pas loin, que la discussion est un acheminement naturel vers l'évidence ; et la rénovation actuelle de la poésie s'expliquera ainsi facilement.

L'écrivain qui représente le mieux, par la nature et l'importance de ses travaux, le progrès poétique dont nous constatons l'origine, l'homme qui résume le mieux en lui, c'est-à-dire avec les proportions les plus égales, les deux facultés qui constituent le critique et l'inventeur, c'est assurément M. Sainte-Beuve. Comme critique M. Sainte-Beuve est, de tous les poëtes de la restauration, celui qui a donné le plus de gages et qui a travaillé le plus utilement. Quel était, en effet, le point important, pour l'école que nous continuerons d'appeler, faute d'une dénomination plus précise, l'école romantique ; à quelles conditions pouvait-elle espérer de succéder aux école précédentes, lorsqu'elle donna signe de vie pour la première fois? Le point important pour elle, c'était d'expliquer nettement la mission qu'elle se croyait appelée à remplir, c'était de prouver sa compétence en matière poétique par la publication des idées saines, logiques, fécondes, c'était de démontrer sa *nécessité*; la condition indispensable de son avénement au trône littéraire, c'était la preuve évidente de son droit. Bien des gens haussaient les épaules, et ne répondaient à l'ambition des jeunes prétendants que par des huées ou des éclats de rire ; à ceux-là il convenait d'opposer silence et dédain. Mais la cause avait d'autres ennemis, redoutables, sinon par la vigueur de leurs argumentations et la solidité de leurs principes, au moins par leur entêtement de bonne foi. Ceux-ci, voués au respect de certaines célébrités, moins par réflexion que par routine, habitués à ne rien voir au-dessus de

tels ou tels hommes traditionnellement réputés infaillibles et inviolables, reculaient net devant ce qu'ils appelaient une hérésie. Forts du mot d'ordre appris sur les bancs de collége, ils opposaient une admiration froide et impassible à l'ardeur du prosélytisme, aux tentatives d'entraînement. Le raisonnement seul, clair et calme, pouvait se promettre le triomphe de leur ignorante obstination. Il fallait d'abord les amener à convenir que Boileau, le dieu de leur Parnasse, n'avait pas toujours été aussi infaillible qu'on le voulait bien dire; que Ronsard, par exemple, mieux connu de Boileau, plus attentivement lu et médité par lui, n'eût pas été traité d'une façon si injuste et si tranchante, puisque Ronsard fut, à proprement parler, pour la France, le révélateur de la poésie grecque et latine, de la poésie classique, disons le mot. Ceci établi, les autres erreurs se réfuteraient d'elles-mêmes. Eh bien! ce grand travail de rectifications, dans l'histoire de notre poésie, le plus important, eu égard aux circonstances, et, nous le répétons, le plus nécessaire, fut précisément celui qu'entreprit M. Sainte-Beuve. La *Poésie du seizième siècle* répondit tout à fait aux besoins de la jeune école, en prouvant sa compétence, et en établissant la légitimité de son droit à l'héritage qu'on lui disputait.

L'histoire de la poésie française, depuis son enfance, c'est-à-dire depuis Charles d'Orléans et Villon jusqu'à Malherbe exclusivement, se divise en deux périodes bien distinctes, la période gauloise et la période classique de la renaissance. Le peu qui nous reste des œuvres de Charles-d'Orléans, et *le Grand Testament* de Villon, ne méritent guère de fixer l'attention; aussi est-on forcé, pour avoir quelques idées nettes sur notre littérature nationale primitive, de passer brusquement du XVe siècle au XVIe, et de s'adresser au descendant direct et immédiat des poëtes de race gauloise pure, à Clément Marot. Le grand mérite de Clément Marot, ainsi que l'a fort bien dit M. Sainte-Beuve, c'est d'avoir parfaitement représenté non-seulement la vieille poésie française, mais encore le siècle où il vivait. Si Clément Marot eût disposé d'un vocabulaire, peut-être ne fût-il pas demeuré le poëte frivole et badin que nous connaissons, peut-être eût-il cherché, ailleurs que dans l'épigramme et le madrigal, une gloire durable. D'un autre côté, si Clément Marot eût été un homme d'un véritable génie, n'est-il pas probable qu'il aurait

tenté de vaincre l'obstacle, et que, faute d'un résultat plus solide, la langue que nous parlons garderait trace de ses efforts? Cette dernière probabilité l'emportant, à notre avis, sur la première, tranche la question, en ce sens qu'elle donne la juste mesure du talent de Clément Marot. A Clément Marot se termine la période gauloise.

En 1549, c'est-à-dire quatre ans après la mort de Clément Marot, commence, dirigé par Joachim Dubellay et par Ronsard, le mouvement classique auquel la seconde période de notre poésie empruntera son nom. Joachim Dubellay publie son *Illustration de la Langue française*, et tout ce que la France compte d'hommes éminents et éclairés se rallie à lui. Jusqu'alors le goût pour les anciens ne s'était révélé que par des traductions incomplètes; ce que Ronsard se propose, à présent, c'est d'imiter les anciens. Le vocabulaire qui avait manqué à Clément Marot, et qui n'était pas fait encore, Ronsard le créera. Sans doute, dans ce premier moment d'effervescence, bien des expressions furent rajeunies qui ne méritaient pas de l'être, bien des mots d'une étymologie plus que douteuse se glissèrent dans la langue, à la faveur d'un travestissement latin ou grec, bien des néologismes par trop osés s'introduisirent; mais quelle révolution n'a pas son excès, nécessaire même quelquefois, ne fût-ce que pour rétrograder moins vite à la prochaine réaction? Tout en reconnaissant aujourd'hui les torts de Ronsard et de son école, tout en regrettant que son amour pour les anciens n'ait produit qu'une littérature d'imitation, il ne faut donc pas être injuste au point de nier les évidents services qu'il a rendus à notre langue poétique; il faut lui laisser la gloire méritée pleinement, d'avoir réagi, au nom de la noblesse et de la gravité de l'art antique, contre la vulgarité et la frivolité de ses prédécesseurs.

Ici, entre Ronsard et Malherbe, comme représentant la transition de la première école classique à la seconde, il convient de placer Mathurin Régnier. L'auteur des *Satires*, esprit d'une originalité réelle, exprime très-bien, en effet, la double valeur gauloise et classique des deux systèmes qui s'étaient succédé avant lui. En ce qui est de la forme, il appartient tout à fait à l'école de Ronsard, c'est-à-dire qu'il prend les anciens pour modèle; en ce qui est du fond, au contraire, il reste fidèle au sentiment national, à l'inspiration moderne de Clément Marot. Et

cependant, bien qu'il procède évidemment de ces deux maîtres, il réussit à mériter le titre d'inventeur pour son propre compte; car, tout en partageant l'admiration de Ronsard pour les anciens, il ne va pas jusqu'au servilisme et ne fait que des emprunts raisonnables, tout en sympathisant avec la verve plus populaire de Clément Marot, il s'inquiète de la discipliner; c'est-à-dire qu'il continue et résume les deux manières, et qu'il les pousse dans la voie où les attend Malherbe, la voie du perfectionnement.

Présentée ainsi, l'histoire de la poésie au XVIe siècle se comprend sans peine et s'explique; et Malherbe, au XVIIe siècle, venant opérer une réaction poétique au nom de la pureté grammaticale, n'est plus apprécié désormais que selon son mérite, c'est-à-dire à titre de linguiste habile et consciencieux. On lui accorde volontiers l'honneur d'avoir eu, le premier, ainsi que le dit M. Sainte-Beuve, le sentiment et la théorie du style; on le respecte comme un écrivain d'un sens droit, d'une correction presque superstitieuse; on lui abandonne sans contestation le domaine de la syntaxe; mais, en revanche, on prend la liberté de lui dire que la conception, chez lui, est de beaucoup au-dessous de l'exécution, qu'il sacrifie trop l'inspiration à la grammaire, que le rhythme lyrique ne lui est redevable d'aucune forme nouvelle, et que le moule de ses strophes est perpétuellement emprunté à Ronsard. Au reste, nous ne faisons pas plus un crime à Malherbe de son goût exclusif pour le beau langage que nous n'avons songé à faire un crime à Clément Marot de son vocabulaire trivial et pauvre, à Ronsard de son vocabulaire un peu barbare, et pédant, au dire de Boileau. Selon nous, ces trois exagérations eurent leur côté utile; elles appelèrent impérieusement l'attention, chacune en son temps, sur la face de l'art qu'il importait d'éclairer. Quand l'art gaulois, grâce à l'ignorance obstinée et populaire de Clément Marot, eut pris dans le sol des racines profondes, l'érudition peut-être mal armée, mais démesurément ambitieuse, de Ronsard dut, pour arriver à rester maîtresse du champ sauvage dont elle se proposait la conquête, se montrer aussi impétueuse, aussi étourdissante que possible, procéder par escalade, si cela se peut dire, comme en un cas d'invasion. Et de même, quand Mathurin Régnier eut accordé entre elles les deux influences poétiques rivales, il fut bien que

Malherbe travaillât à rendre la paix durable par une prudente, minutieuse et rigoureuse législation. Cette impartiale et philosophique interprétation de l'histoire de la poésie française au XVIe et au XVIIe siècle ne se trouve pas, nous le savons, dans *l'Art poétique*, mais elle découle du livre de M. Sainte-Beuve. Boileau, sans trop savoir pourquoi, sur la simple autorité de Malherbe, efface Ronsard de la liste des poëtes en tête de laquelle il inscrit Clément Marot; mieux instruit de la question et plus logique, c'est précisément pour le contraire qu'il se serait décidé. D'où il résulte que l'école romantique, par l'organe de M. Sainte-Beuve, se montra plus intelligente et mieux informée, en matière d'histoire littéraire, que les autorités prétendues qu'on lui opposait : mieux informée, puisqu'elle racontait sans hésitation tous les divers événements de cette histoire, jusque-là demeurée obscure; plus intelligente, puisqu'au lieu d'attaquer dans le passé telles ou telles renommées poétiques, au lieu d'exhausser les unes aux dépens des autres, elle les admettait toutes, prouvait leur importance et leur utilité réciproques, et se faisait gloire de se rattacher authentiquement à chacune d'elles par quelque grand côté.

Dans les *Critiques et Portraits*, M. Sainte-Beuve, sans rien perdre de cette finesse de perception et d'observation dont le livre que nous quittons fournit tant de preuves, a cependant une valeur critique, en tant qu'analyse, moins grande que dans l'ouvrage précédent. On dirait que, fatigué de sa rude tâche de la veille, il se propose aujourd'hui, comme délassement, une tâche moins difficile. Il continue bien, il est vrai, son œuvre première; les *Critiques et Portraits* sont bien le complément, indispensable en quelque sorte, de *la Poésie au seizième siècle*, puisque c'est des poëtes du XVIIe siècle, de ceux du XVIIIe et du XIXe, qu'il est question. Mais, cette fois, l'auteur se trouve sur un sol défriché, sur un sol en pleine culture, et qui n'exige pas, comme l'autre, d'excessifs et assidus labeurs. Il n'y a pas, ici, à déraciner d'épineuses broussailles, à remuer en ses profondeurs un terrain rebelle; seulement, une riante surface à entretenir dans sa fertilité. Tout au plus, de temps à autre, sur les confins du riche domaine, quelque arbuste indocile a-t-il besoin d'être doucement redressé ou émondé, quelque tige penchée implore-t-elle un appui. Travail aisé, après tout, qui ne

réclame pas le sacrifice exclusif des plus belles heures, et qui autorise le caprice et la rêverie.

Ce n'est donc point pour en faire un reproche à M. Sainte-Beuve, que nous constatons la décroissance de la faculté analytique dans le livre qui nous occupe; nous trouvons le fait tout naturel et tout simple, au contraire, et nous l'expliquons. Et, en même temps que nous attribuons, d'une part, à la notoriété presque publique des nouveaux sujets qu'il traite, le relâchement volontaire de M. Sainte-Beuve comme critique, d'une autre part nous cherchons dans ce même relâchement, et nous y découvrons, le germe de la poésie mélancolique, timide, individuelle, sur laquelle nous aurons tout à l'heure à nous prononcer.

Les volumes intitulés *Critiques et Portraits* sont, en effet, moins consacrés à juger qu'à peindre. Si le mot critique signifie bien discussion libre, désintéressée, examen impartial et rigoureux devant conclure au blâme ou à l'éloge, la critique, dans les trois volumes de M. Sainte-Beuve, est évidemment sacrifiée au portrait. Qu'il s'adresse à Pierre Corneille ou à Mme de Sévigné, à Molière ou à La Fontaine, et, en des temps plus voisins, à Châteaubriand ou à Lamartine, avant tout, avant de songer à l'œuvre du poëte, l'auteur s'inquiète de l'existence de l'homme. Il le prend à son berceau et le suit d'un œil attentif jusqu'à son point de halte ou jusqu'à sa tombe, s'arrêtant volontiers, et de préférence, aux années épanouies de sa jeunesse, à ses premières luttes, à ses premiers triomphes, gloire ou amour. Lui-même, dans l'un des portraits qu'il nous présente, il nous apprend comment il veut que soient faites, comment il rêve de faire par conséquent, les biographies des grands hommes : larges, copieuses, quelquefois même diffuses; telles sont ses propres expressions. M. Sainte-Beuve, nous devons en convenir, ne ment pas à son programme. Lorsqu'un épisode de quelque intérêt se rencontre dans la vie qu'il retrace, il s'étudie à l'embellir, il le développe largement, il le brode avec complaisance. Ce sont, entre tous, les évènements où l'amour joue un rôle que M. Sainte-Beuve affectionne et soigne spécialement. Moins critique alors que poëte, pourrait-il le nier? il se met en quête d'épithètes vaporeuses, d'expressions choisies et voilées, au travers desquelles la pensée enflammée s'attiédisse, le récit profane s'épure. Et comme s'il trouvait, dans cette lutte mysté-

rieuse de l'idée et de la parole, un danger qui le charme, il en recherche la moindre occasion. Quelquefois même on pourrait lui reprocher de ne pas en déguiser assez le prétexte. Certes, nous sympathisons pleinement avec cette effusion (cette diffusion, dirait M. Sainte-Beuve), qui prend sa source dans la plus noble partie du cœur et la plus saine, mais il faut bien avouer, néanmoins, que, s'il est des sujets qui l'appellent, il en est d'autres qui ne la comportent pas. On comprend que Mme de Sévigné, ou La Fontaine, ou Racine, la première, par sa qualité même de femme, par le reflet gracieux et frivole de sa renommée, par le cachet personnel de son talent; le second, par sa bonhomie célèbre et passée en proverbe, par le côté nonchalamment philosophique de son caractère; le troisième, par la nature essentiellement élégiaque de son œuvre, se prêtent plus ou moins au goût des perquisitions morales domiciliaires, si cela se peut dire, et fournissent des thèmes nombreux à la rêverie. Mais pour Molière, mais pour Corneille, et, en général, pour tous les génies de cette famille, la raison des mêmes procédés n'existe pas. Ce qui intéresse et attire en de tels hommes, c'est le secret, gardé par eux, de leur fécondité et de leur puissance; inexplicables problèmes, que, pourtant, l'on ne creuse pas sans profit. Si les hardies conjectures ne conduisent point, en pareils cas, à des solutions rigoureuses et définitives, elles fortifient au moins l'intelligence, en s'éclairant l'une l'autre, et élargissent son horizon en se multipliant. Mais chercher, comme l'a essayé Tieck pour Shakespeare, une traduction de leurs aventures dans l'œuvre des poètes de premier ordre; mais s'épuiser en lyriques hypothèses au sujet de telle ou telle particularité domestique, à l'éclaircissement de laquelle le poëte en cause ni le public n'ont rien à gagner; c'est une tâche où la curiosité peut seule trouver son compte, et qui court le risque, par conséquent, malgré un mérite incontestable de patience et d'applications ingénieuses, d'être médiocrement appréciée.

Puisque nous venons de prononcer le mot de curiosité, n'oublions pas que, dans un morceau consacré à Bayle, M. Sainte Beuve définit la critique une curiosité irrassasiable, et arrivons à la partie critique des *portraits*. Bien que, de son libre aveu, il se propose ordinairement l'admiration, dans ses jugements littéraires, M. Sainte-Beuve, cependant, a cédé quelquefois à un

mouvement d'humeur, de conviction chagrine, sinon de colère ou d'injustice. Quatre preuves, car elles sont assez rares pour qu'on les compte, nous en sont fournies dans les personnes de Boileau et de Jean-Baptiste Rousseau, de MM. de La Mennais et Nisard. Quelque étonnés que puissent être ces noms de se trouver réunis dans une même phrase, nous concevons, pour trois d'entre eux au moins, le sentiment de commune antipathie qu'ils inspirent à M. Sainte-Beuve. La sécheresse pédante de Boileau, l'émotion à froid et déclamatoire de Jean-Baptiste, les préférences littéraires de M. Nisard, expliquent très-bien trois des cas exceptionnels dont il s'agit ici. Quant au quatrième, confessons que nous ne nous y attendions pas. Dans une autre bouche que celle de M. Sainte-Beuve, l'accusation de versatilité et d'inconséquence, adressée à M. de La Mennais, à propos des *Affaires de Rome,* pourrait nous sembler d'une malveillance réfléchie, et nous tenterions peut-être de la combattre; venant d'un poëte, c'est-à-dire d'une nature particulièrement variable, ce qui ne veut pas dire, ce qui ne veut jamais dire illogique; venant, surtout, après les justes éloges donnés aux *Paroles d'un Croyant,* l'accusation, à notre avis, n'est plus qu'un paradoxe fâcheux. Hâtons-nous de prévenir une fausse interprétation de nos paroles, en reconnaissant la parfaite convenance et la noble réserve qui caractérisent les quatre morceaux désignés. Le blâme, quelque sévère qu'il soit au fond, accompagné de si délicats ménagements, et se cachant sous une enveloppe si discrète, prouve la franchise et la courtoisie de celui qui l'exprime, et honore en même temps ceux qu'il atteint.

A ces quatre exceptions près, les critiques de M. Sainte-Beuve témoignent toutes d'une inaltérable bienveillance. L'admiration et la curiosité, désormais, se disputent ses moindres pages. Que l'écrivain duquel il s'occupe soit mort ou vivant, qu'il s'agisse de le réhabiliter ou de le produire, M. Sainte-Beuve est également bien disposé. Quelle joie pour lui, en révélant *Obermann*, de songer aux âmes qu'attendrira infailliblement cette lecture, et qui la lui devront! Quelle joie non moins grande lorsque, découvrant le premier, quelque part, le germe d'une gloire sérieuse, il réclame l'attention de la foule, au nom d'une espérance qu'il fait partager! Se poser ainsi en précurseur des messies poétiques, c'est, nous le savons, un rôle hasardeux, et où peu-

vent se trouver bien des mécomptes ; mais voilà précisément pourquoi c'est un beau rôle, et pourquoi celui qui le joue doit être remercié. Si la prévision du critique se trouve un jour en défaut, si le poëte annoncé vient à démentir le prophète, qu'importe ! Il vaut mieux pécher, en pareil cas, par une confiance excitante, que d'avoir à se reprocher une décourageante incrédulité. Ferme dans sa foi, voué à la charité poétique, résolu à une inébranlable persévérance, M. Sainte-Beuve marche donc de l'écrivain qui débute à l'écrivain oublié ou méconnu, tendant à l'un et à l'autre une main secourable et fraternelle, conseillant celui-là, consolant celui-ci, ayant des paroles d'espoir pour les deux. Et si l'écrivain qu'il présente au public, ou celui qu'il tire d'une obscurité injuste, ou celui qu'il réhabilite, est vraiment digne d'intérêt ou d'admiration, s'il s'appelle George Sand, André Chénier, Sénancour ou Ballanche, c'est alors que M. Sainte-Beuve triomphe, et que ses facultés sympathiques s'exercent hardiment ! Alors il élève des autels rivaux à côté des autels les plus populaires, et il convie aux fêtes de ses nouveaux cultes tous ceux qui ne regardent pas la majorité des suffrages comme l'unique preuve du génie. En général, cette tendance courageuse a des inconvénients, il ne faut pas le nier ; l'excessive indulgence est peut-être aussi loin que la rigueur excessive du but que se propose officiellement la critique ; on conviendra, cependant, qu'à quelques rares exceptions près, l'indulgence est préférable à la rigueur. Pratiqué sans discernement, le système de l'indulgence arriverait sans doute à la niaiserie ; mais pratiqué avec soin, avec raison, avec enthousiasme, à l'exemple de M. Sainte-Beuve, il ne peut que donner à la critique une autorité, sinon redoutée et toute puissante, au moins toute maternelle et respectée ; et son résultat certain sera d'entretenir le public sérieux dans une disposition toujours favorable, les écrivains dans le salutaire sentiment d'une honorable émulation.

L'unique roman de M. Sainte-Beuve, *Volupté*, se lie étroitement aux livres de critique dont nous venons de parler, par le ton lyrique d'abord, et surtout par la bienveillance, également sincère dans les deux œuvres, pour les nobles natures froissées ou méconnues. L'homme que nous avons vu ne reculer ni devant l'ignorance d'entêtés adversaires, ni devant la perspective d'un travail long et rude, et peut-être inutile, lorsqu'il s'est agi d'ar-

racher à l'oubli la mémoire de Ronsard, déloyalement condamnée ; et qui, en des temps plus voisins, n'a jamais hésité entre la crainte de l'impopularité et la conviction d'une justice à rendre; nous le retrouvons, dans *Volupté,* avec sa même volonté infatigable de venir en aide aux jeunes, comme aux faibles, comme aux oubliés. M. Sainte-Beuve croit, et il a raison, que les grandes individualités que voit surgir chaque siècle, celles mêmes, plus grandes encore, qui surgissent à quelques mille ans d'intervalle, ont des sœurs cadettes destinées, par une fatalité inexorable, au voile de l'obscurité. Il croit, et il a raison, que bien des germes périssent étouffés, qui auraient pu devenir des chênes et abriter des troupeaux sous leur ombre. C'est ce qui explique pourquoi, à la tâche qu'il s'impose de surveiller avec vigilance, et de provoquer à l'accroissement, les germes heureux qu'il rencontre, il ajoute la tâche non moins méritoire de rechercher, et d'exposer à un dernier rayon du jour, les fleurs penchées et pâles qui, bien que dérobées au soleil depuis leur naissance, laissent pourtant deviner sous leur éclat maladif quel ornement elles auraient pu être et quel parfum elles promettaient. Il n'est plus temps, sans doute ! Elles ne profiteront pas, pour leur grâce et leur beauté, de cette chaleur tardive ; elles en auront au moins senti l'effet bienfaisant, avant de tomber, plus heureuses que bien d'autres, auxquelles même ce dédommagement si faible a manqué ou manquera ! — La différence qui existe, au point de vue que nous disons, entre les livres de critique de M. Sainte-Beuve et son roman, est facile à comprendre ; c'est la différence qui existe entre un événement réel, historique, et un événement inventé. Les applications que fait M. Sainte-Beuve de sa théorie des génies empêchés, avortés, peuvent être soumises à un contrôle quand elles s'adressent à des personnalités vraies, à des noms propres ; sur le terrain de l'invention, au contraire, elles échappent à toute objection puérile, maître qu'est l'auteur de créer ses personnages comme il les désire, et de les placer dans les conditions précises dont il a besoin. Le raisonnement, alors, n'ayant plus de prise que sur l'idée générale, c'est le vrai moment de la discussion.

Amaury, le principal personnage du roman de M. Saint-Beuve est un jeune homme aussi heureusement doué que possible. Son cœur, à la fois fier et tendre, ouvert aux impressions les plus

graves comme aux plus douces, est plein de chaudes sympathies et de généreux élans. Élevé à la campage, jusqu'à sa dix-huitième année, sous l'œil d'un père prudent, sous l'aile d'une mère pieuse, ayant eu depuis son berceau le spectacle d'une sereine intimité fondée sur un échange perpétuel de soins et d'attentions réciproques, Amaury ne se doute pas qu'il puisse y avoir au monde des sentiments qui ne soient pas nobles et affectueux. Les livres choisis dont la lecture lui fut prescrite de bonne heure l'ont confirmé dans sa virginale pensée. Ignorant des passions mauvaises, chaste jusqu'en ses désirs les plus vagues, sensible aux douleurs qui se montrent parfois sur son passage, la possibilité d'un malheur produit par quelque vice punissable n'a jamais traversé son esprit. Aussi l'aumône qu'il accorde, deniers ou prières, n'est-elle jamais amoindrie par l'accompagnement d'un blâme apparent ou caché. Sa dix-huitième année révolue, cependant, quelque chose d'étrange se passe en lui. Il est toujours aussi modeste, aussi disposé aux actions bonnes et belles; seulement, ses livres ne sont plus les inséparables compagnons de ses courses solitaires, et il se surprend souvent, les soirs, poursuivant un rêve commencé le matin au fond le plus obscur de quelque forêt. A quelles visions s'attachent ses yeux en larmes? Que veut-il apprendre de ce blond nuage que son regard fixe interroge? Pourquoi son jeune front est-il pâle? Pourquoi ses pieds s'arrêtent-ils involontairement dans les sentiers que tapisse l'herbe la plus verte, que recouvre l'ombrage le plus épais? A qui lui adresserait toutes ces questions, Amaury ne saurait que répondre; car il est étonné lui-même, plus que personne, quand il compare son inquiétude inexplicable et son indolence présente à sa studieuse activité et à son calme d'hier. Pour prévenir la fièvre douloureuse qu'amènent à leur suite ses rêveries fréquentes et prolongées, Amaury prend le parti, comme distraction, de visiter fréquemment quelques amis de sa famille, qui habitent dans le voisinage; M. de Greneuc, entre autres, chez qui l'attire la présence d'une charmante jeune fille, Mlle Amélie de Liniers. Près de la petite-fille de M. de Greneuc, Amaury se sent heureux et respire à l'aise. Le trouble de son âme n'est pas dissipé; loin de là, il a redoublé, au contraire; mais c'est un mal plein de charmes, à présent, et dont Amaury ne demande pas à guérir.

Peut-être serait il temps pour Amaury de songer à la carrière qu'il veut suivre. La chaire, le barreau ou le champ de bataille le réclament. Son choix ne sera pas long, sans doute; la gloire, récemment acquise par la jeunesse armée de la France, sous les ordres d'un jeune et déjà immortel capitaine, le séduira bien vite, et il suivra cette étoile, destinée, d'après quelques précoces augures, à briller un jour sur un front impérial. Non! Amaury ne souhaite pas la gloire; et il ne la cherchera sous aucun drapeau, dans aucune arène. Sa seule ambition, de jour en jour plus avide et plus ardente, c'est d'aimer, c'est d'être aimé. L'amour! voilà tout ce que le jeune homme désire de ce monde, la seule conquête qu'il rêve, le seul laurier qu'il veuille obtenir. A d'autres les émotions de la lutte et du carnage, la joie de la force, l'enivrement du triomphe! Lui, son instinct le pousse à de plus attrayants combats, à de moins lugubres victoires. Aussi bien que le soldat, le poëte a sa voie tracée; voies différentes, mais qui mènent toutes deux à quelque but nécessaire. Amaury suivra celle où il se trouve. Il remplira cette mission sainte que Dieu lui a donnée sur la terre, la mission d'aimer. Aux pieds de quelle femme s'agenouillera-t-il? A quelle femme demandera-t-il le secret de cette aspiration incessante de l'âme humaine vers un bonheur inconnu? Dans quels yeux lira-t-il le mot de l'énigme? Quelles lèvres le murmureront tout bas à son oreille? Amaury hésite entre Mlle de Liniers et Mme de Couaën, amitié plus récente, et déjà rivale de la première. A laquelle de ces deux créatures, également, quoique différemment adorables, fera-t-il le sacrifice de sa voluptueuse indécision?

Mlle Amélie de Liniers, comme toutes les jeunes filles de son âge, éprouve le besoin vague d'un mutuel attachement. La sympathie qui l'entraîne vers Amaury est-elle réelle et profonde, et assez forte pour n'avoir jamais à craindre les écueils? Est-ce un de ces sentiments, énergiques ou tendres selon les circonstances, que rien ne peut éteindre, une fois bien allumés, que l'orage comme la sérénité fortifie, qui peuvent défier la perfidie des hommes et la rigueur des événements? Oui, telle est la nature du sentiment éclos dans le cœur de la jeune fille. Seulement, cette énergie dont Amélie serait capable pour défendre son amour contre le malheur, ou contre le désenchantement, ou contre l'absence, elle la devrait moins à son âme qu'à son

esprit. Une fois décidée à accepter le fardeau, quelquefois plus lourd qu'on n'avait cru, et moins agréable, d'une affection décisive, Amélie tiendrait à honneur de ne pas fléchir, et, à défaut d'une exaltation imprudente, elle puiserait du courage dans sa raison. C'est-à-dire qu'Amélie est un noble caractère, élevé et ferme, ardent et intrépide, mais raisonnable avant tout. Elle pourrait se laisser aller aux rêves les plus séduisants, ouvrir son imagination aux chimères les plus douces, aux plus enivrantes espérances; mais si, pour atteindre le magique but, le devoir s'offrait à elle comme un obstacle, elle s'arrêterait sans regret. Amélie ne comprend l'amour, et le bonheur qu'il procure, que sans tache et légitimement conquis. Elle n'y cherche point ces irritantes jouissances dont les cœurs romanesques se montrent si avides. L'agitation, la souffrance, la lutte, ne lui semblent pas les indispensables conditions d'un durable attachement; prête à les accepter, si elles s'offraient comme devoirs à remplir, elle les jugerait inutiles et les repousserait comme volontaires épreuves. Fondé sur la confiance et sur l'estime, tolérant sans faiblesse, ardent sans puérilité, dévoué sans apparat, généreux, patient et sincère : voilà comment Amélie se figure l'amour. Aussi Amélie aime-t-elle plutôt son époux futur, dans Amaury, que le jeune homme pâle et mélancolique. Elle écoute ses confidences brûlantes et le conseille, parce que, dans l'avenir où ils plongent ensemble, elle croit voir leurs deux destinées réunies. Elle n'accepte vis-à-vis d'Amaury, avant l'heure, le rôle d'amie indulgente et mystérieuse, qu'en attendant celui de compagne fidèle et avouée.

Mme de Couaën, d'une organisation plus délicate et plus frêle qu'Amélie, et par contre-coup, d'une sensibilité plus expansive, ne se sent pas attirée vers Amaury par des motifs aussi scrupuleux. Non qu'elle se rende compte du sympathique entraînement contre lequel elle n'essaie pas de résistance; Mme de Couaën n'est jamais parvenue à s'expliquer, ne l'ayant pas cherché même, l'énigme cachée au fond de son cœur. Épouse dévouée et adorée d'un homme que l'âge et la douleur recommandent, mère de tout jeunes enfants auxquels ses soins les plus attentifs sont nécessaires, elle ne se ferait pas à l'idée de trahir résolument les devoirs que lui impose son double titre. Doutant de ses forces, elle fuirait au moins le danger. Si, dès l'origine de ses relations avec

Amaury, Mme de Couaën ne se fût pas cru sûre d'elle-même; si sa chaste intimité avec le jeune homme lui eût inspiré la moindre crainte, elle aurait courageusement dénoué, tout d'abord, le nœud facile encore qui ne céderait qu'à une rupture violente, plus tard. Mais, trop confiante en la solidité de ses principes, elle a manqué de prudence; elle s'est trop avancée sur le sein mobile du lac dormant, voyant le ciel; au lieu de l'abîme, sous les flots joyeux, abusée par la perfide transparance. Et maintenant que le jour tombe, et que les flots, devenus noirs, résistent à la rame défaillante; maintenant, à mesure que le péril se montre, voilà le rivage qui s'efface à l'horizon. Eh bien! même à cette heure suprême, Mme de Couaën ne croit pas à l'abîme; ou, si elle y croit, elle le brave, et ne regrette pas le port lointain. Ce rivage, d'où partent pour elle tant de bénédictions, et où elle a planté tant de précieuses espérances, elle ne le perd pas du regard; elle le devine et le sent sous l'ombre; elle envoie vers lui, comme une étoile protectrice, le plus pur rayon de ses yeux; elle confie pour lui, à la brise émue, les plus mélodieux accents de ses lèvres; mais elle ne voudrait pas avoir à lui sacrifier les flots. C'est-à-dire qu'à Mme de Couaën, âme aussi ardente que droite et pure, le sentiment tranquille ne suffit pas. Il lui faut le devoir à remplir et l'émotion à éprouver, tout ensemble; la raison et l'enthousiasme à concilier. Exaltée jusqu'en ses transports les plus légitimes, l'agitation pour elle est un besoin. Au calme le plus assuré, elle préfère instinctivement la lutte incertaine, au sommeil la veillée dévorante, à la sécurité l'inquiétude. La véritable atmosphère de Mme de Couaën, la seule où elle puisse vivre, c'est la passion.

Mme de R., autre femme que nous verrons bientôt disputer le cœur d'Amaury à ses inclinations premières, ressemble aussi peu à ses deux rivales qu'Amélie à Mme de Couaën. Étrangère au sentiment d'une exaltation irréfléchie comme à celui d'une tendresse exclusive et constante, Mme de R. ne saurait aimer sérieusement, ni s'attacher. Plus préoccupée de plaire à l'œil qui la voit que de charmer l'oreille qui l'écoute, elle s'applaudit des triomphes de sa beauté. Coquette, hautaine et frivole, elle ambitionne les hommages; elle aspire surtout aux succès où il s'agit de concurrence, dans l'unique but de satisfaire sa vanité. Aussi est-elle entourée et courtisée, plus que bien d'autres, par

ces hommes indolents ou avides, auxquels un coup d'œil paraît une avance, le geste le plus simple une promesse, et qui passent leur vie à poursuivre des aventures dont l'apparente facilité les tente, et qu'ils parviennent rarement à mener à bout. Non que Mme de R. fasse profession d'une rigidité inviolable ; elle n'est pas tout-à-fait insensible, certes, aux galanteries délicates et spirituelles ; elle se laisserait peut-être attendrir, si elle rencontrait une affection vraiment sincère ; seulement, avec le don de sa personne, il ne faudrait pas exiger celui de son cœur. Il faudrait la remercier à mains jointes, se soumettre, en signe de reconnaissance, aux épreuves les plus difficiles, s'agenouiller devant ses moindres caprices, et, sans être aimé d'elle, ne pas se lasser de l'aimer. Pour reconnaître dignement la grandeur de ce qu'elle appellerait un sacrifice, il faudrait se résigner au métier d'esclave, s'estimer heureux d'avoir excité une complaisante indifférence, et donner tout empire sur soi. C'est-à-dire que Mme de R. n'est pas faite pour une de ces liaisons durables, qui, nées d'un rapprochement subit de vœux et d'espérances, s'entretiennent par un mutuel renoncement à toute exigence importune, par un minutieux échange de tendres procédés. Mme de R. doit être rangée parmi ces femmes qui, leurs charmes livrés, ne comprennent pas que l'on ait autre chose à exiger d'elles. Aimer, pour de pareilles femmes, signifie tout simplement avoir une faiblesse, calculée ou involontaire, mais qui n'engage à rien. Un amant, à leurs yeux, ressemble fort à un éventail que la main distraite, après avoir joué avec lui, laisse tomber à terre. Les idées de Mme de R. ne sont pas autres, sur cette question. L'amour lui semble une distraction, ou un luxe, dont il conviendrait aux femmes de se passer, par prudence, mais où, en tout cas, elles doivent chercher leur avantage. Le cœur n'a rien à faire, on le voit, dans l'affection ainsi comprise ; l'esprit même n'a qu'un rôle inférieur à y jouer.

Amaury hésite d'abord entre Mme de Couaën et Amélie. La jeune fille le séduit par sa simplicité touchante, par la naïve candeur du sentiment dont elle ne lui fait pas mystère. Il est épris d'elle près d'elle. Il se dit qu'il s'estimerait heureux d'unir sa destinée à celle de cette enfant chez qui la raison précoce le dispute à la bonté. Il n'aurait pas, ainsi, à quitter le frais asile de ses premières années ; le berceau de ses rêves, de ses illu-

sions, de son amour, lui servirait un jour de tombe sainte, où il arriverait sans fatigue et sans effroi. Malheureusement, quand il est près de Mme de Couaën, l'image d'Amélie s'efface de sa mémoire ; ou si parfois elle paraît, c'est à travers un nuage derrière lequel elle reste indécise et inanimée. Et alors, la comparaison qu'essaie Amaury tourne toujours au désavantage de l'amie absente. Oui, Amélie est un ange digne d'un dévouement sans réserve ; oui, c'est une âme parfumée dont toutes les émanations sont chastes et pures, et dans laquelle il y aurait à la fois bonheur et gloire à se confondre ; mais c'est précisément cette perfection céleste qui refroidit Amaury. Le sentiment qu'il éprouve pour la jeune fille procède plutôt du respect que de la sympathie. Pour Mme de Couaën, son admiration n'est pas moindre, mais d'une nature toute différente ; il y entre plus de fougue et d'ivresse ; admiration qui se prend au corps en même temps qu'à l'âme de la personne préférée, qui tient de la convoitise et de l'adoration. Séparé d'Amélie, il demeurerait fidèle à son souvenir, il la reverrait en pensée, et, sans se féliciter de la distance, il trouverait peut-être un plus grand charme à l'aimer de loin. Séparé de Mme de Couaën, il ne saurait vivre ; car ce qu'il aime en Mme de Couaën, ce n'est pas seulement l'indulgence affectueuse, la disposition rêveuse des idées et leur analogie avec les siennes ; c'est encore le son de la voix, l'éclair jaillissant de la prunelle, la démarche penchée, le mélancolique sourire, la pâleur du front, le poids léger du bras pendant les promenades au bord de la mer. Amélie deviendrait demain l'épouse d'un autre, qu'Amaury n'aurait pas pour elle une affection moins tendre. Mme de Couaën, au contraire, la plus futile parole, le geste le plus indifférent adressé à tout autre que lui, le plongent dans une douleur noire et mortelle. Il est jaloux d'un regard dirigé vers l'époux, d'un baiser sur la blonde chevelure des enfants. La lutte ne saurait donc, entre les deux sentiments qui se divisent son cœur, être longue ni sérieuse. Il se décide bientôt en effet ; et, ne s'inquiétant pas de savoir si, sous son voile de pudeur et de fierté, Amélie ne cache pas une inguérissable blessure, il l'abandonne, avec de lâches et menteuses promesses, pour Mme de Couaën. Au redoublement de son journalier supplice, à l'impatience croissante de ses désirs, au tumulte de ses pensées, il ne tarde pas à comprendre, toutefois, que l'amour,

incomplétement partagé, est un mal sans remède, et que, par conséquent, la sagesse ordonne de s'éloigner.

Venu à Paris, il demande en vain à l'étude l'oubli des rêveries qui l'assiègent. C'est alors que, désespérant d'être jamais aimé comme il avait souhaité de l'être, il cherche dans sa brutale satisfaction des sens l'apaisement de la soif dont son âme est dévorée. Inutile tentative! la volupté de la chair n'a rien à démêler avec l'intelligence, si ce n'est pour la ternir et la réduire. Amaury éprouve que le plaisir, puisé aux sources corrompues, loin de satisfaire les désirs de l'esprit, les irrite, les déchaîne, les envenime, en même temps qu'il augmente la fièvre du corps. Mme de R. lui apparaissant en ce moment de crise douloureuse, Amaury se met à l'aimer avec toute la fougue avide et inquiète d'un homme déjà repoussé et que gagnent le découragement et la lassitude. Près d'Amélie et de Mme de Couaën il a rencontré des obstacles; l'une abritée sous sa virginale innocence, l'autre, protégée par la sainteté de la famille, elles ont résisté à ses attaques, ou plutôt elles n'ont pas eu même la peine de la résistance, car, plus timide qu'elles, il a deux fois quitté la partie le premier. Mais rien de pareil, à cette heure. Mme de R. n'a pour se défendre, ni la pudeur toujours respectable d'une jeune fille, ni les raisons souvent puissantes que fournissent le mariage et la maternité. Épouse demeurée stérile, et vivant seule depuis quelques années, Mme de R. pourra se donner à lui sans remords et sans contrainte. Et Amaury, d'autant plus hardi aujourd'hui qu'il a été plus déçu dans ses espérances, aigri par le souvenir du passé, ne reculerait pas devant l'idée d'exiger quelque éclatant sacrifice. Ses illusions, cependant, s'évanouissent une troisième et dernière fois. Habile et clairvoyante, grâce à ses habitudes de coquetterie, Mme de R. devine bien vite ce que veut d'elle l'impatient jeune homme. Elle comprend que l'amour qu'elle inspire n'est au fond, qu'un sentiment de colère secrète contre une autre femme. Elle se refuse donc, sans explication aucune, à être l'instrument d'une vengeance dont elle est blessée plutôt qu'honorée. Rentré en lui-même, après une lutte acharnée contre les répugnances, inexplicables pour lui, de Mme de R., épuisé d'ailleurs par les excès auxquels l'avaient poussé de nouveau ses sens en révolte, Amaury finit par se résigner.

Retiré à temps encore du tournoyant abîme où le précipitait la débauche, il remercie Dieu et se fait prêtre. L'amour qu'il n'a pas trouvé sur la terre, il le demande au ciel.

La cause du désappointement d'Amaury, M. Sainte-Beuve l'a écrite en lettres capitales sur la première page de son livre, c'est la Volupté ; c'est pour avoir trop écouté en lui les gémissements de la matière qu'Amaury s'est égaré. S'il n'avait aspiré qu'aux joies de l'âme, il eût pu être heureux près d'Amélie, puisqu'il dépendait de lui de choisir la jeune fille pour compagne : projet déjà même formé, et dont la connaissance de Mme de Couaën empêcha seule l'exécution. Amaury aima en Mme de Couaën non-seulement la créature idéale, mais encore la créature charnelle: il l'adora et la désira tout ensemble; et son désir, heurté, contrarié par les choses, s'irrita en raison de la gravité des empêchements. Voilà pourquoi Amélie, proie facile vers laquelle il n'y avait que les mains à tendre, fut honteusement sacrifiée. Ce premier triomphe obtenu, les sens devaient travailler à assurer leur empire, et ils y parvinrent en effet. Ce fut le cerveau obscurci de plus en plus par la fumée des ardeurs mortelles, qu'Amaury descendit enfin du désir tempéré et épuré au désir brutal, de Mme de Couaën à Mme de R., guidé par la débauche. Aussi cette troisième et dernière affection, qui, conservant quelque chose de la première, eût pu être un port, aride mais sûr, pour les espérances naufragées d'Amaury, ne fut-elle pour lui qu'un écueil perfide où son corps et son âme, déchirés tour à tour l'un par l'autre, achevèrent de se briser confusément.

Mais l'amour n'est pas le seul but de l'ambition humaine : c'est le but que se proposent les cœurs timides et tendres ; il en est un autre, toutefois, la gloire, que se proposent les cœurs plus forts et plus fiers. M. Sainte-Beuve, pour rendre son œuvre complète, devait donc, après avoir montré un exemple d'avortement dans l'amour, en agir de même pour la gloire ; ainsi a-t-il fait en créant M. de Couaën. Ne pouvant, sans nuire à l'unité de sa donnée principale, dérouler toutes les phases de cette autre existence orageuse, M. Sainte-Beuve a pris le parti très-sage de la faire apparaître vaguement, tout au fond du livre, comme derrière une brume transparente un navire échoué; ou bien encore comme une vieille tour se dessinant haute et sombre sur les blancs nuages du couchant. Présentée de la sorte,

la solennelle figure de M. de Couaën sert de fond nécessaire et magnifique à la scène qui se déroule riante et gracieuse d'abord, puis, d'instants en instants, plus terne et plus pâle, jusqu'à ce qu'elle s'efface au loin sous la grande ombre qui règne à l'horizon. Quand nous voyons M. de Couaën, ses cheveux sont blanchis et rares, son front est sillonné de rides sévères, sa paupière appesantie ne laisse plus échapper que de lourds éclairs. On demeure frappé à son aspect, ainsi que devant le squelette d'un monument ravagé par les flammes, et d'où, le foyer de l'incendie n'étant pas éteint encore, s'élèvent de temps à autre quelques rougeâtres tourbillons. M. de Couaën, on le devine, a lutté de bonne heure contre la vie et contre les hommes. Sachant sa force, il lui a cherché une issue; mais des écluses de bronze, et infranchissables, se sont levées de toutes parts et l'ont comprimée. M. de Couaën, comme la mer creuse le rocher qui l'arrête, a essayé patiemment de briser les obstacles, il a dépensé ses années les plus belles à cette rude tâche et il s'y est usé lui-même inutilement; et maintenant, puissant encore, quoique affaibli, découragé plutôt que vaincu, il suit d'un regard jaloux et immobile les rivaux qui, plus favorisés par la fortune, ont eu dès leurs premiers pas l'immense carrière ouverte, et ont pu, dans toute leur fougue et leur jeunesse, s'élancer d'abord. Un surtout, le plus illustre, celui qui devance de si loin tous les autres, celui dont le front vainqueur a gagné le diadème! c'est celui-là que ne lâche pas l'œil irrité de M. de Couaën. Car M. de Couaën n'a pas seulement, contre Napoléon, cette haine involontaire que l'on éprouve contre un rival dont la victoire n'est due qu'à un heureux hasard; il le haït encore comme l'accapareur insatiable de l'attention et des applaudissements du siècle. Pas de glaive de Pompée à faire briller courageusement vis-à-vis de ce César vêtu de pourpre; tout au plus le poignard assassin de Brutus. Et pourtant M. de Couaën sait bien que cet homme, demi-dieu pour la foule aveugle, ne doit son apothéose qu'à la hauteur du faîte où il est placé. De la base obscure et enterrée autour de laquelle il se promène, M. de Couaën observe, ainsi qu'un lion en cage, le moindre mouvement du héros. A l'instant même où la multitude ébahie, ne l'apercevant plus qu'à peine, envoie vers l'aigle audacieux ses acclamations les plus bruyantes, M. de Couaën le voit qui tremble

et redescend. La seule consolation de M. de Couaën, désormais, c'est donc de prévoir et d'annoncer, minute par minute, la déchéance qu'il a remarquée; tout en se disant dans sa conscience que, visité par l'occasion, aidé au lieu d'être entravé par elle, il eût trouvé le moyen, en s'assurant contre toute chute, de monter plus haut que son rival maladroit.

Sans élever aucun doute sur la valeur absolue de M. de Couaën, il est permis de croire, d'après les vues politiques par lui exposées, qu'il s'abuse quelque peu sur la puissance des hommes de génie. Il semble penser qu'à tous les moments donnés, et en dépit des tendances générales d'une époque, il est possible d'imposer une idée au monde, de le pousser à volonté dans telle ou telle direction; c'est là une erreur grave. Un homme, quelque fort qu'il soit, ne saurait être plus fort que l'humanité; on peut affirmer, au contraire, que l'autorité du génie est toujours, et nécessairement, une conséquence de la sympathie qu'il trouve dans le plus grand nombre. Mais cette question est ici secondaire; car, qui sait si M. de Couaën, placé dans des conditions plus favorables, n'eût pas pensé autrement? qui peut assurer que le système de résistance dont il fait sa chimère n'est pas le fruit de sa haine pour une société où il étouffe? Ce qu'il importe d'établir au sujet de M. de Couaën, c'est donc simplement ceci: que la société ne s'est pas prêtée au développement de ses facultés éminentes, et qu'elle n'est pas organisée de façon à satisfaire complètement aux lois de la raison et de la justice, puisqu'au lieu d'offrir à tous les esprits élevés des chances égales, soumises à la seule influence du mérite, elle fait de l'amour et de la gloire une véritable loterie. Que résulte-t-il de là? que les hommes les plus forts arrivent, après un certain temps de luttes pénibles et d'angoisses, à l'égoïsme calculé et résolu. Où prend sa source le penchant d'Amaury pour la volupté, si ce n'est dans l'égoïsme? Amaury rencontre, entre la femme qu'il veut aimer et lui, une barrière insurmontable, le mariage; cette femme est la propriété d'un homme. Au moins si cet homme méritait, par l'ardeur exclusive de sa passion, l'exclusive possession de cette femme! Mais non! époux constaté et reconnu, cet homme a pour unique avantage sur Amaury un droit de priorité, droit que l'accomplissement de certaines démarches ont rendu à jamais légitime, et contre lequel aucune

puissance au monde ne saurait ouvertement prévaloir. En voyant l'amour, regardé jusqu'alors comme quelque chose de sacré, devenir ainsi une espèce de monopole légal, Amaury peut-il ne pas s'indigner et se plaindre? Et n'est-il pas évident que de l'indignation au mépris, en une question pareille, il n'y a qu'un pas? Or, le simple fait de ce mépris, avant même qu'il aille jusqu'à la révolte, constitue déjà l'égoïsme. D'un autre côté, M. Sainte-Beuve nous ayant montré M. de Couaën irrésistiblement poussé au même but par le chemin de la gloire, ne sommes-nous pas admis à conclure que l'intention expresse de l'auteur a été de montrer les dangereuses conséquences de l'égoïsme et d'en flétrir les causes directes, dans *Volupté?*

Après avoir dégagé la pensée philosophique du livre de M. Sainte-Beuve, nous devons appeler l'attention sur le mérite plastique de ce livre; car, pour la forme, à notre avis, il est aussi digne d'éloges que pour le fond. Non que *Volupté* se distingue par la distribution habile des scènes et des épisodes, par l'art de préparer des effets inattendus ou d'exciter une curiosité et des émotions symétriquement progressives; loin de là, rien n'est moins composé en vue de réaliser l'intérêt dramatique proprement dit. L'intérêt, dans *Volupté*, ne résulte que du développement des caractères, de la simplicité touchante des détails, de la vérité des passions qui se heurtent; on n'y sent pas le moins du monde le métier; et il faut convenir que c'est là une qualité réelle pour une œuvre qui vise plus à toucher le cœur qu'à troubler l'esprit. L'action, déroulée lentement et logiquement, ne viole jamais les lois psycologiques auxquelles elle est soumise; elle n'a pas cette rapidité factice que l'accumulation des événements donne à une intrigue, et elle y gagne d'arriver avec une solennité plus grave et moins bruyante au dénouement préparé. Quant aux scènes, sans être liées ensemble de façon à ce que la dernière lue soit toujours la plus saisissante, elles se complètent les unes par les autres, elles se succèdent, sinon dramatiqnement, au moins logiquement, nous le répétons; et voilà pourquoi elles sont toutes presque également belles, isolées ou réunies. Ce qu'il faut admirer encore, dans l'exécution du livre de M. Sainte-Beuve, c'est l'adresse rare avec laquelle l'auteur, employant à dessein la forme confidentielle, a su développer, entre les intervalles du récit, les in-

nombrables thèmes poétiques que fournissait le vaste sujet ; si bien qu'il est impossible d'imaginer un livre plus rempli, et qui réclame, par conséquent, du lecteur, une attention plus persévérante. Peut-être même est-ce là le motif unique et véritable du peu de popularité que *Volupté* a obtenu. Quoi qu'il en soit de cette simple conjecture, il est certain que *Volupté*, précisément à cause de ces qualités particulières, défie le dédain et l'indifférence. Courant les chances de son radicalisme poétique, ce beau livre ne peut exciter que l'antipathie ou l'engouement.

Il ne faut pas oublier, en abordant *Joseph Delorme* et *les Consolations*, que ces deux recueils lyriques précédèrent *Volupté*. Nous avons dit, à propos des *Portraits littéraires*, que la seconde manière critique de M. Sainte-Beuve contenait en germe la poésie rêveuse sur laquelle nous aurions à nous prononcer ; ici, nous ferons observer que cette poésie, particulièment dans ses débuts, dans *Joseph Delorme*, prouve très-victorieusement la parenté des deux œuvres, par sa fidélité aux tendances de l'origine indiquée. En effet, il y a dans *Joseph Delorme*, outre la préoccupation idéale dont nous aurons à nous occuper tout à l'heure, une évidente préoccupation de la réalité, c'est-à-dire de la forme considérée en elle-même, qui tranche la question tout-à-fait dans notre sens. Le poëte, inventeur et critique tout ensemble, ne s'inquiète pas seulement, on le voit, de la pensée qu'il veut rendre, mais encore de la façon dont il la rendra, C'est à la rime, cette fée volage, comme il l'appelle lui-même, qu'il brûle d'abord son chaste encens ; puis, à chaque élégie, c'est un rhythme différent dont il essaie : sous sa plume, la stance subit autant de métamorphoses que l'idée ; depuis le vers de six pieds jusqu'à l'alexandrin, elle prend tous les tons, toutes les allures. Les strophes les plus opposées se disputant chaque page du volume, il en résulte que chaque inspiration coule dans un moule nouveau. Amoureux de l'art plastique, et poussé par ce goût de la réhabilitation que nous avons constaté en lui, M. Sainte-Beuve devait tenter, ainsi qu'il le fit, le rajeunissement du sonnet, cette charmante et gracieuse forme vainement protégée par Boileau. M. Sainte-Beuve, prêchant par l'exemple, fut plus heureux que l'auteur de *l'Art poétique*. Gardons-nous, néanmoins, d'accorder une trop grande

importance à la valeur purement matérielle des vers de M. Sainte-Beuve. Si le poëte s'était borné, sur les traces de M. Victor Hugo, à élargir le cercle du vocabulaire lyrique, à étendre les conquêtes de la strophe, nous aurions, sans doute, à le féliciter des résultats obtenus; mais, outre que nous lui dénirions l'honneur de l'initiative, nous le plaindrions de n'avoir travaillé à créer un instrument sonore que pour faire comprendre toute l'incalculable distance qui sépare l'ouvrier en musique du musicien. Heureusement il n'en est rien, disons-le à la gloire du poëte : M. Sainte-Beuve, tout en se soumettant aux lois d'un rigoureux mécanisme, a compris que, si savant et ingénieux qu'on le suppose, le mécanisme du vers ne constitue pas seul la poésie, et il a tendu de toutes ses forces à l'union féconde du rhythme et de la pensée.

Les *Poésies de Joseph Delorme* sont consacrées à la peinture de sentiments personnels. Sous un transparent pseudonyme, le poëte se montre à nous comme un jeune frère de Werther et de Childe-Harold. Sans être arrivé encore au désabusement, ainsi que ses deux aînés, sans avoir gagné, par la pratique de la vie, la mélancolie inguérissable de l'un et le désespoir de l'autre, il est cependant porté par instinct à une vague tristesse : au fond de ses inspirations les plus douces se cache toujours, retranchée en vain derrière le calme apparent du langage, quelque sombre et accablante idée. Sa rêverie, si paisible et nonchalante qu'elle paraisse d'abord, semblable à ces eaux limpides à leur source et insensiblement noircies en coulant, ne tarde pas à s'altérer, à se corrompre. Partant de ce point qu'une affliction sourde et inexplicable le ronge, il traduit ses secrets tourments en naïves confidences; il se plaint à ceux qu'une disposition d'esprit toute pareille rend indulgents et attentifs. Est-il au bal, près d'une femme autrefois aimée, absente depuis, et qu'il retrouve, il ne cherchera pas à rallumer la flamme éteinte; il parlera du bonheur qui aurait pu être, et qui, passé le moment propice, ne sera jamais. Ou bien, près d'une belle jeune fille que la walse met entre ses bras pour un instant, fugitive conquête! loin de savourer le rapide plaisir qu'il désirait peut-être ardemment la veille, il devancera l'heure de la séparation forcée, il se dira que cette minute si enivrante approche du terme; et ainsi, la joie qu'il s'était promise, il l'empoisonnera par ses

regrets anticipés. Et de même, l'amour partagé, au lieu d'accroître ses désirs, ne fera tout au plus que les satisfaire; et dès avant le second rendez-vous, déjà infidèle, il pleurera sur la mobilité des passions. Dans les vers adressés par le poëte à ses amis, c'est encore une propension marquée aux réflexions décourageantes. C'est pour leur dire que bientôt, peut-être, la mort se glissera entre eux sans qu'ils se puissent défendre d'elle, ni de l'oubli qui la suivra; ou bien qu'ils doivent se tenir en garde contre les émotions brûlantes, qui n'amollissent le cœur que pour le consumer plus vite; ou quelque autre aussi lugubre avertissement. Où toute cette amertume s'épanche à flots plus abondants encore, c'est dans les pièces où le poëte se chante ses plaintes à lui-même, pour ainsi dire, le soir, au penchant des collines, en laissant flotter sa pensée entre les souvenirs d'un passé stérile et les rêves d'un avenir sans but. C'est alors qu'évoquant le fantôme de ses illusions mortes, songeant à l'amour, dont il n'a connu que le côté périssable, interrogeant le gazon qui recouvre tant de restes chéris, il arrive à trouver sa solitude plus pesante, et à se demander si n'ayant pas même en perspective l'occasion de quelque dévouement éclatant, de quelque glorieux sacrifice, il ne serait pas mieux pour lui de mourir. Le suicide apparaît alors au poëte comme l'unique remède à son douloureux ennui.

Dans les *Consolations*, l'inspiration de M. Sainte-Beuve s'est transformée, en quelque sorte; c'est-à-dire qu'elle ne procède plus, comme dans les *Poésies de Joseph Delorme*, de la seule tristesse, du seul découragement, mais aussi, et particulièrement, comme le titre du nouveau recueil l'indique, du désir qu'a le poëte d'être consolé. Hier, le poëte souriait à la mort et l'appelait à son aide, et il importe de remarquer qu'au milieu de ses élégies éplorées l'idée de Dieu n'apparaissait pas; aujourd'hui, grâce à l'influence de Lamartine, et il avoue le fait dans une des plus belles pièces du volume, le poëte essaie de lutter contre le désespoir envahissant qui le conduisait au suicide : il lève son regard vers le ciel. De même qu'hier tous ses chants se terminaient par l'expression d'une langueur mortelle; de même, aujourd'hui, ils ont l'espérance et la prière pour perpétuelle conclusion. Les réflexions mondaines et frivoles où, au lieu de joie, il puisait un désenchantement précoce, les affections passagères, les rêves irritants, les contemplations muettes et sté-

riles, autant de sources mauvaises que le poëte oublie maintenant. L'amour n'intervient plus dans ses rêveries que sous une enveloppe chaste et sainte, et accompagné plutôt de regrets que de désirs; c'est une chimère évanouie, à laquelle il ne s'attache plus que pour regretter le temps perdu à sa poursuite, ou tout au moins pour se reprocher de l'avoir souillée. Après Dieu, auquel il rapporte à présent ses moindres pensées, l'amitié est désormais son refuge. Soit qu'il médite encore sur l'inconstance du cœur, ou sur l'oubli, ou sur l'inutilité de la gloire humaine; soit qu'il se propose des thêmes plus riants, comme, par exemple, le bonheur de vivre entouré d'êtres choisis, en quelque humble asile, il s'adresse toujours à un ami, qu'il consulte et conseille tout ensemble, et toujours il finit par se placer avec lui sous l'aile de Dieu. Il y a mieux, les *Consolations* ne sont pas un progrès sur les *Poésies de Joseph Delorme* seulement au point de vue religieux et plastique, mais encore en ce sens qu'elles ont perdu quelque chose de la personnalité trop absolue qui caractérisait l'œuvre précédente. Le poëte continue de prendre le moi pour point de départ, il est vrai, mais il n'y demeure pas strictement enfermé comme tout à l'heure; il marche à des conséquences en même temps plus hautes et plus gégérales; il est moins égoïste, autrement dit plus humain : l'apaisement qu'il trouve pour lui-même, il s'efforce de le communiquer aux autres. C'est à toutes les âmes souffrantes que s'adressent les *Consolations*.

S'autorisant de nous ne savons trop quelle anologie apparente, on a voulu voir dans Wordsworth l'inspirateur de la poésie confidentielle, familière, intime, qu'a révélée à la France M. Sainte-Beuve. A notre avis, rien n'est moins acceptable que cette proposition, dont le but visible est de rabaisser M. Sainte-Beuve au profit de Wordsworth. Non, l'auteur des *Ballades lyriques* n'a pas engendré les *Poésies de Joseph Delorme,* ni les *Consolations;* pas plus qu'il n'a engendré les œuvres de Lamartine. Et même, à bien voir les choses, la parenté des *Ballades lyriques* et des *Méditations* serait une supposition moins déraisonnable que la première; car il serait peut-être facile, quelques paradoxes aidant, de l'appuyer sur l'évidente conformité de sympathies qui unit le chef de l'école lackiste à l'auteur du *Lac* et d'*Ischia*. Wordsworth, il est bon de ne pas l'ignorer,

s'inspire des scènes de la vie pastorale : les champs, les ruisseaux et les montagnes, la nature en un mot, voilà le livre qu'il étudie. M. Sainte-Beuve, tout au rebours, s'inspire de la vie intérieure, secrète, cachée. Les oiseaux timides, les petites fleurs jaunes et blanches qui émaillent la plaine, les feuilles desséchées que le vent emporte, tels sont les sujets charmants, mais vulgaires, à la peinture desquels le poëte anglais consacre sa plume ; tandis que M. Sainte-Beuve est sollicité à l'expansion de ses sentiments poétiques uniquement par quelque accident du foyer, par quelque événement tout à fait privé : une parole entendue ou lue, la visite d'un ami, ou le reflet sur un livre d'un rayon du soleil couchant. Certes, c'est là suffisamment convenir que nous apercevons chez M. Sainte-Beuve, ainsi que chez Wordsworth, une tendance irrécusable à la simplicité, au naturel ; seulement, cette tendance, commune au deux poëtes, nous paraît établir entre eux une ressemblance trop vague pour qu'il soit permis de les assimiler. La muse champêtre et la muse domestique peuvent être sœurs, dans l'acception la moins littérale, la moins précise du mot ; mais la seconde ne saurait être fille de la première, quoi qu'on puisse dire. Une fois admis que M. Sainte-Beuve est issu de Wordsworth, il n'y aurait plus de raison pour ne pas trouver qu'il imite Kirke White ou Coleridge ; car, si l'auteur des *Poésies de Joseph Delorme* se rapproche par la simplicité du ton, de l'auteur des *Ballades lyriques*, il ne se rapproche pas moins, tour à tour, de Coleridge et de Kirke White par la mélancolie tendre ou passionnée. Au reste, insister plus longuement sur une telle question, si facile à résoudre, serait lui donner plus d'importance qu'elle n'en mérite. Les thèses de ce genre, quand la mauvaise foi les exploite, ne valent pas l'honneur d'une minutieuse discussion ; un démenti rapidement motivé est la meilleure réponse à une insinuation perfide. Rentrant donc dans notre sujet, nous ferons observer que la poésie appelée intime, — confidentielle, serait une désignation plus exacte, — appartient en propre, chez nous, par droit d'invention, à M. Sainte-Beuve. Depuis lui, d'autres poëtes, déjà célèbres, n'ont pas dédaigné de conduire leurs muses dans la voie nouvelle et rivale ; mais cette circonstance, loin d'atténuer le mérite de la découverte, n'est qu'une preuve de sympathie, un éclatant hommage rendu. Nous avons signalé trop

franchement la double influence exercée sur M. Sainte-Beuve par MM. Victor Hugo et de Lamartine, pour pouvoir, sans injustice, hésiter à dire que M. Sainte-Beuve est quitte aujourd'hui envers ses illustres rivaux. Si les *Consolations,* jusqu'à un certain point, sont redevables aux *Méditations,* comme, antérieurement, les *Poésies de Joseph Delorme* le furent aux *Odes et Ballades* ou aux *Orientales*, il est constant, en retour, que *Joseph Delorme* et les *Consolations* ont quelque chose à revendiquer du succès de *Jocelyn* et des *Feuilles d'Automne*. L'affinité, ici, est autrement manifeste, autrement directe, qu'entre les *Ballades lyriques* et les *Consolations.*

Une remarque très-curieuse à faire sur les deux recueils dont nous venons de nous occuper, c'est que, pris tous deux ensemble, embrassés d'un seul regard, examinés comme un même livre en deux volumes, ils ne sont pas sans de nombreuses et frappantes analogies avec *Volupté.* Dans l'œuvre en vers, ainsi que dans l'œuvre en prose, les personnifications qu'admet le roman exceptées, on distingue très-bien le développement d'une passion ardente, comprimée et refoulée, et marchant, à travers des tortures et des larmes tout intérieures, à une fatale conclusion. Et c'est surtout par leur conclusion que les deux œuvres prêtent à une comparaison spéciale, puisque Amaury et le poëte, après des souffrances plus ou moins multipliées, et plus ou moins analogues, arrivent tous deux à un but identique : la foi chrétienne, et le complet renoncement. Nous n'avons négligé de blâmer la nature de ce dénouement, à propos de *Volupté,* que parce que nous savions devoir en retrouver ici une occasion plus solennelle, en quelque sorte, par le fait même de la récidive. Cependant, en condamnant la tendance amollissante proposée en exemple, et à deux reprises, par M. Sainte-Beuve; en désapprouvant sans réserve le système d'une résignation absolue, d'une abnégation puérile, indiqué comme un remède aux âmes blessées ou déviées; en affirmant que l'inaction, dans un temps de lutte comme le nôtre, si pieuse et terrestrement désintéressée qu'elle soit, loin de mériter les applaudissements de la foule, ne peut exciter que son mépris ou son dédain; nous nous félicitons d'avoir à ajouter que M. Sainte-Beuve, justifiant ainsi lui-même nos reproches, a compris la nécessité pour la poésie de se placer à un point de vue plus phi-

losophique et plus nouveau. Les *Consolations*, sans doute, humainement parlant, étaient supérieures aux *Poésies de Joseph Delorme*. Toutefois, pour être au niveau de l'époque et des circonstances, un grand pas restait à faire encore : après avoir poussé la poésie de l'égoïsme à la résignation passive, il s'agissait de l'élever jusqu'au sacrifice. Et voilà précisément le progrès qu'a réalisé M. Sainte-Beuve dans les *Pensées d'Août*.

Les *Pensées d'Août*, nous ne l'ignorons pas, ont été, à quelques rares et honorables exceptions près, très-durement accueillies par la critique. Le fait, quelque avéré qu'il soit, n'entame pas d'une ligne notre admiration sincère pour l'œuvre de M. Sainte-Beuve; car nous trouvons ce fait, sinon excusable, au moins explicable, mais d'une façon à laquelle les critiques en question ne s'attendent pas. La raison qui nous détermine, en cette circonstance, à épouser hautement la querelle de M. Sainte-Beuve, c'est la certitude où nous sommes que le livre de M. Sainte-Beuve n'a pas été compris. Les productions quotidiennes, vers ou prose, qui se soumettent aux jugements publics, composées et écrites pour la plupart avec une rapidité que tout décèle, autorisent, nous ne voulons pas le nier, une certaine paresse intellectuelle mêlée d'indifférence, chez ceux qui les examinent, et une certaine précipitation de jugement. Que les critiques n'accordent à des œuvres évidemment trop hâtées qu'une attention superficielle et dédaigneuse, qu'ils les traitent avec le sans-façon affecté par les auteurs eux-mêmes; que, punis par où ils ont péché, les écrivains qui travaillent en courant soient examinés à la course, pour ainsi dire; aucune voix ne s'élèvera pour protester contre cette familiarité, un peu méprisante assurément, mais que les lois de la réciprocité justifient. Si la critique, cependant, ne fait qu'user d'un droit légitime en répondant par le mépris à la fatuité littéraire, d'un autre côté, elle s'expose à un blâme sévère lorsqu'il lui arrive de confondre l'art avec le métier, c'est-à-dire de traiter à l'égal d'un rimeur vulgaire un poëte que la conscience de l'exécution recommande, et surtout lorsque l'injustice du procédé tombe sur un mérite réel. Or, tel est le cas où se trouve la critique, à propos des *Pensées d'Août*, vis-à-vis de M. Sainte-Beuve. Habituée à comprendre les œuvres poétiques du premier coup, et sans se donner la moindre peine, grâce à la déplorable facilité qui est le ca-

ractère principal du plus grand nombre des poésies modernes, la critique a maladroitement fait un crime aux *Pensées d'Août* de ce qui est leur qualité la plus précieuse, la profondeur dans la concision. Manquant du loisir, ou de l'habitude, ou de la perspicacité nécessaires pour apprécier convenablement la forme du nouveau volume, et, en conséquence, ne pouvant même soupçonner l'idée que cette forme enveloppait, la critique n'en a pas moins frappé d'estoc et de taille, bravement retranchée sur un vague prétexte d'obscurité. Sans doute, dans le livre qui nous occupe, le style de M. Sainte-Beuve est plus travaillé qu'il ne le fut jamais, d'un tissu plus solide, d'une trame plus compliquée ; le langage du poëte y est arrivé à un puritanisme qui a parfois son excès, peut-être : l'expression, par exemple, pour vouloir être trop significative et trop juste, touche souvent à l'exagération, ou l'épithète à la minutie, pour vouloir être trop expressive et délicatement utile. En conscience, pourtant, de pareils défauts ne mériteraient-ils pas plutôt des éloges que des reproches, si l'on tenait compte de la persévérance dont ils témoignent, et du labeur. Eh bien ! la critique ne s'est pas contentée de refuser toute justice aux efforts plastiques de M. Sainte-Beuve, elle s'est autorisée de ces efforts mêmes pour étendre aisément la réprobation jusqu'au mérite philosophique des *Pensées d'Août*. Rebutée par les difficultés tout extérieures d'une concision studieuse, elle a condamné implicitement des idées dont elle ne pouvait avoir l'intelligence, soumettant ainsi au même traitement, et mesurant à la même aune, l'improvisation et le travail, la verbosité et la parole réfléchie, la sottise et le mérite. Nous le répétons, le dernier recueil lyrique de M. Sainte-Beuve n'a pas été compris.

Le sens philosophique attribué par nous aux *Pensées d'Août* éclate avec la plus lumineuse évidence, pour qui s'est donné la peine de le chercher, dans les deux parties très-distinctes qui composent le volume. Les pièces par lesquelles ce nouveau volume se rattache aux livres précédents de l'auteur, c'est-à-dire les pièces consacrées à des impressions personnelles, initient parfaitement à la lecture des deux poëmes qui sont la partie vraiment importante du recueil, animées qu'elles s'offrent, sous les allures, particulières de la veille, du sentiment des problèmes qui s'agitent et d'un esprit plus généreux. Et d'abord, dans une épître adressée à Amaury, et faisant suite à *Volupté*, dont elle

est une sorte d'épilogue, le poëte n'hésite pas à confesser franchement la révolution qui s'est opérée en lui. Cœur libre et populaire, ainsi qu'il s'exprime, il a tourné le dos à Rome obscure, immobile et absolue; et maintenant, d'accord, en espérance du moins, avec les réformateurs modernes, il croit à une répartition prochaine et plus équitable des jouissances humaines, à l'avénement du peuple par l'éducation, au progrès enfin. Partant de là, et considérant l'égoïsme, ou l'orgueil, comme le plus redoutable ennemi de sa foi nouvelle, il se propose désormais pour but unique une sage humilité : sédentaire ou voyageuse, sa muse n'aura plus de chants que pour les douleurs fraternelles. S'il n'a pas fait encore abnégation complète de son individualité, le poëte, cependant, cela est visible, ne continue quelque temps de se mettre en scène qu'afin d'essayer ses forces, pour ainsi dire, comme l'oiseau, avant de se hasarder sous des cieux étrangers, débute par de plus courts et fréquents pélerinages à l'entour de son nid. Errant au hasard sur un grand chemin, ou rasant doucement les flots de quelque lac célèbre, il ne retombe plus inévitablement sur lui-même; son inspiration, visant à des conséquences plus hautes, plus sociales qu'auparavant, au lieu de se consumer, solitaire et inaperçue, dans une étroite circonférence, brise bien vite les liens du moi, et remonte triomphante et glorieuse, rosée céleste, à la source d'où elle descend : il apprend peu à peu à s'oublier pour les autres, à étouffer ces voix intérieures dont le bruit monotone et assourdissant voudrait lutter contre la clameur générale. Ainsi, lorsque, en certains moments de retour vers le passé, se relèvent dans sa mémoire quelques douloureux souvenirs, crus morts, et qui n'étaient qu'assoupis, souvenirs d'une vieille et ardente amitié coupée jusqu'à la racine, par exemple; après quelques larmes rapidement versées sur la plaie rouverte, le poëte songe à ceux de ses amis, divisés entre eux à cette heure, qu'une même souffrance tardive pourrait un jour atteindre, et il les exhorte éloquemment à un mutuel pardon. L'humilité de M. Sainte-Beuve se montre sous un aspect nouveau, et plus louable encore, dans trois pièces où ce n'est plus la sensibilité, mais, matière autrement épineuse, l'amour-propre qui est en question. L'épître à M. de Salvandy, dont nous recommandons la lecture aux écrivains amoureux des signes extérieurs de la gloire; l'épître à M. Villemain, et l'ode

commençant ainsi : *Tu te révoltes,* que nous voudrions graver toutes deux dans le cerveau des poëtes qui se divinisent eux-mêmes, nous semblent, à quelque point de vue que l'on se place pour les juger, envisagées comme enseignements ou comme impressions personnelles, comme leçons ou comme exemples, de la plus admirable moralité. Ce sont là, certes, les accens d'une modestie autrement sincère que celle de Wordsworth, dont Hazlitt a dit avec tant de justesse qu'elle sert d'échelle à l'ambition.

Dans les deux poëmes que nous avons signalés comme la partie importante des *Pensées d'Août,* M. Sainte-Beuve, s'effaçant complètement, cette fois, s'est proposé la glorification du travail. Le poëme intitulé *Monsieur Jean* nous offre l'histoire d'un magister de village consacrant sa vie, après plusieurs années d'épreuves cruelles, à l'instruction des enfants les plus abandonnés de la société. Il est inutile de nous arrêter à la jeunesse tourmentée du pauvre maître d'école ; il suffit de savoir que, fils naturel de Jean-Jacques, ayant traversé l'époque révolutionnaire préparée par le *Contrat social,* monsieur Jean, en expiation des inévitables excès injustement rejetés sur son père, résolut de travailler de toutes ses forces, dans sa sphère limitée, à régulariser autant que possible, sans les retarder cependant, les progrès de l'esprit humain. Le chemin le meilleur pour arriver au but que M. Jean se propose, c'est, sans contredit, le chemin où nous le voyons. C'est à l'enfance que doivent surtout s'adresser les hommes qu'un socialisme intelligent préoccupe ; car les plus magnifiques théories, ainsi que les semences destinées à la terre, veulent un sol jeune et libre pour croître et fructifier. Monsieur Jean fait donc sur l'enfance l'essai des salutaires principes dont il espère de si féconds résultats, et, poussé par cet instinct démocratique qu'explique son origine, c'est dans un village, sur la paille des humbles crèches, qu'il cherche tout d'abord ses écoliers. Point de complications irritantes, point de catastrophes terribles à trouver ici, on s'en doute ; mais un calme rafraîchissant, un pénétrant parfum de laborieuse vertu. Et pourtant, ô triomphe de la simplicité vraie ! l'émotion du lecteur augmente après chaque page du poëme ; et quand, sa tâche terrestre accomplie, monsieur Jean va prendre une place obscure dans le cimetière de son village, le cœur se serre et se brise ; au lieu de cet attendrissement factice que provoquent d'or-

dinaire les dénouements mélodramatiques, on se sent plongé dans une affliction pleine de larmes. La tombe ne nous a pas ravi, cette fois, un héros inconnu ou vulgaire, mais un bienfaiteur, un ami.

L'autre poëme, qui donne son titre au volume, est plus complet que *Monsieur Jean*, en ce sens qu'il renferme une conclusion; au fond, l'idée-mère est la même. M. Sainte-Beuve nous montre trois personnages arrivés au malheur par des voies différentes, ne devant leur salut qu'au travail. — Le premier, Marèze, homme d'affaires, sur le point de réaliser une petite fortune qui lui permettra de vivre dans une aisance oisive, perd tout à coup la somme péniblement amassée. Pour surcroît, une sœur à lui, mariée depuis longtemps en Amérique, lui tombe sur les bras au même instant, ruinée aussi, veuve et mère. En cette pénible conjoncture, Marèze, qui, par des moyens que les lois de l'honneur réprouvent, pourrait conserver sa fortune, n'hésite pas à boire le calice jusqu'à la lie. Chargé, désormais, de la destinée de deux femmes, une nièce et une sœur, dont il est le seul appui, en proie à une pauvreté sans ressources, il empruntera du courage à son malheur même et il rentrera dans la vie active pour le reste de ses jours. — Doudun, lui, ne travaille pas pour soutenir quelque chère existence menacée, ni pour satisfaire un goût de dépenses folles; il est seul au monde, et peu lui suffit. Seulement, il a contracté certaines obligations onéreuses, durant les dernières années de la maladie de sa vieille mère, et maintenant, d'année en année, il s'efforce de diminuer sa pieuse dette; sa seule crainte, dans sa situation précaire, c'est de mourir avant d'avoir tout remboursé. — Ramon de Santa-Cruz, parti de plus haut que Marèze, tombe plus bas que Doudun. Ancien capitaine de vaisseau, et descendant d'une famille considérable du Portugal, après avoir vieilli sur les mers, à la guerre, en exposant sa vie pour son prince, il encourt une disgrâce, il est proscrit. Obligé de lutter, maintenant, contre les horreurs de l'exil et à la fois contre celles de la misère, lui qui, la veille, jouissait d'une faveur enviée, Ramon de Santa-Cruz ne fléchit pas. Sa mère l'accompagne : pauvre femme! moins tourmentée par la faim que par les besoins de ce luxe devenu nécessaire pour elle, regrettant moins son indépendance que la servitude brillante et l'enivrement des cours.

Fils dévoué sans réserve, Ramon de Santa-Cruz se courbe sous la dure fatalité des circonstances; et ses mains, occupées autrefois à manier l'épée dans les batailles, il les emploie à de plus humbles conquêtes dont sa malheureuse mère profitera. — Ces trois histoires, simples et touchantes, ont une valeur morale très-grande, écrites en un temps où le suicide est devenu l'unique remède contre le malheur. Marèze aussi, et Doudun, et Ramon de Santa-Cruz, auraient pu répondre au défi de la destinée par une retraite honteuse; ils ne le voulurent pas. Et c'est pour avoir préféré, à une mort timide et sans gloire, une lutte courageuse et utile à d'autres, qu'ils excitent en nous une sympathie enthousiaste, et qu'ils ont mérité l'honneur d'être chantés. L'histoire d'Aubigné, par laquelle se termine le poème, est une conclusion digne des graves récits qui précèdent. Le poëte, ses trois modèles une fois proposés à l'admiration, se tourne vers ce jeune rêveur qu'aucun devoir ne tente; et lui peignant sous des couleurs vraies et sévères l'oisiveté coupable à laquelle il s'abandonne, il le sollicite, au nom de ses frères pliant sous le faix, au nom de la justice éternelle, au nom de sa propre existence que dessèche l'ennui, à se soumettre aux lois saintes du travail.

Oui, M. Sainte-Beuve a raison, l'orgueil et l'oisiveté, voilà les deux lèpres dévorantes : l'orgueil, qui, poussant les hommes hardis à une déraisonnable confiance en leurs forces, les embarque dans de folles ou criminelles entreprises; l'oisiveté, qui, souriant aux timides, et leur prêchant de sa voix la plus amollissante la rêverie solitaire, les éloigne du monde que bouleversent et se partagent les vulgaires ambitions. C'est l'orgueil qui a établi des distinctions ridicules entre les hommes, transformé en champs de bataille les plaines fertiles, entouré les villes d'épaisses murailles et les cœurs de mauvais instincts; c'est l'oisiveté qui a laissé grandir les abus et se couronner les crimes, cédé le terrain aux rivalités égoïstes, encouragé tacitement le désordre et la confusion. Que les orgueilleux, arrachés à leur délire, arrivent au repentir par le sentiment de la justice; que les timides, arrachés à leur indifférence, arrivent, par le sentiment de la dignité humaine, à obtenir, en la méritant, la place qui leur appartient : tel est, réduit à son expression la plus simple, le problème que les modernes géné-

rations sont appelées à résoudre. Exhorter les hommes à l'humilité et au travail, ainsi que l'a fait dans les *Pensées d'Août* M. Sainte-Beuve, c'est donc montrer une profonde intelligence de la question.

Ainsi, après avoir été l'un des soutiens les plus intrépides de la littérature de la restauration, après avoir, plus que bien d'autres qui sont moins modestes, contribué de la parole et de l'action au triomphe de son école, M. Sainte-Beuve ne s'en tient pas là. Tandis que, derrière lui, ses compagnons fatigués s'arrêtent, cherchant vainement à retenir près d'eux la foule, lui, docile au mouvement rapide qui entraîne le siècle, il continue de marcher. M. Sainte-Beuve agit sagement; sa gloire, moins bruyante aujourd'hui que celles qui se fondent sur la résistance, n'en sera que plus durable, car elle tiendra au passé et à l'avenir tout ensemble : au passé, par la forme; à l'avenir, par l'idée.

J. Chaudes-Aigues.

L'ESPAGNE ROMAINE

ET L'ESPAGNE ARABE.

DISCOURS

PRONONCÉ A L'OUVERTURE DU COURS D'HISTOIRE ANCIENNE, A LA FACULTÉ DES LETTRES.

MESSIEURS,

Aux difficultés inséparables de tout début dans cette chaire, à l'embarras d'y succéder au vénérable professeur qui l'a remplie pendant vingt-huit ans de sa voix éloquente, se joint ici une difficulté non moins grave : celle-là naît du sujet lui-même et de son immensité comparée aux bornes étroites du cours où je dois l'enfermer cette année. Dans cette rapide esquisse, ce ne sont pas quelques faits détachés de l'histoire d'Espagne que je compte faire passer devant vos yeux, car les faits n'ont pas de sens, séparés des institutions qui les expliquent; mais ce sont ces institutions elles-mêmes que je veux comparer ensemble, comme la durable expression du génie espagnol à ses divers âges. Les faits passent, messieurs, mais les lois ne passent pas; elles survivent aux peuples comme ces enveloppes vieillies que la chrysalide a rejetées, mais après y avoir laissé son empreinte; et leurs transformations mêmes ne rendent que plus curieuse l'étude de la forme qu'il ont délaissée pour en choisir une autre.

Deux grandes époques de civilisation vous frappent dans la

vie de ce peuple espagnol, qui compte ses âges par races et par civilisations successives, superposées l'une à l'autre comme des couches sur un sol d'alluvions. Ces deux époques, c'est l'Espagne romaine et l'Espagne arabe; et toutes deux, malgré la différence des dates, appartiennent à l'histoire ancienne, car la législation arabe, comme toutes celles de l'Orient, dont elle est sœur ou fille, porte un cachet d'antiquité auquel on ne peut se méprendre. C'est sur un sol primitif qu'elle est née, c'est à l'homme primitif qu'elle s'adresse; et son trait essentiel, c'est de ne pas changer et de se perpétuer, toujours immuable, au sein de cette durée sans avenir qui la caractérise.

Le trait commun entre ces deux civilisations, si différentes d'ailleurs, c'est qu'elles marchent toutes deux à la suite de la conquête. L'Espagne, sous des dominations si diverses, subit, avec une flexibilité qu'on n'eût pas attendue d'elle, l'empreinte du génie étranger, et abdique, sans regret comme sans effort, cette nationalité dont elle est si fière. Sur ce sol propice à toute culture, les arts et les lettres que l'étranger y apporte s'acclimatent comme son empire. Ainsi l'Espagne, après avoir lutté deux siècles contre Rome, finit par renvoyer à la dominatrice du monde des poëtes et des empereurs; ainsi la Péninsule tout entière, moins quelques ravins oubliés au pied des Pyrénées, refuge obscur et dédaigné de la nationalité espagnole, se soumet au joug arabe, et tend, comme le coursier du désert, le dos au maître et le pied à l'entrave. Comme elle avait échangé pour les arts et les codes romains son inculte liberté, elle oublie, sous le despotisme lettré des califes, tout ce qu'elle avait souffert de Rome et tout de qu'elle en avait appris. Après avoir quitté, pour la langue d'airain du peuple de Romulus, sa langue indigène, que les Basques seuls nous conservent dans leurs montagnes, comme un vivant souvenir de cette nationalité qui n'est plus, elle quitte à son tour le latin pour l'arabe, et change de mœurs en même temps que de lois. L'Espagne tout entière, moins ce groupe de montagnes où la vie s'est ramassée comme au cœur, se fait arabe avec le même empressement qu'elle avait mis à se faire romaine. Elle qui, par l'ascendant de sa vieille civilisation, avait absorbé dans son sein l'invasion gothique et conquis ses conquérants eux-mêmes, elle subit à son tour le joug qu'elle a imposé; elle transige avec la conquête

nouvelle, elle lui sacrifie sa langue, ses mœurs, son costume, et jusqu'à son nom : les chrétiens, par une volontaire initiation aux habitudes des conquérants, font circoncire leurs enfants, et ne s'appellent plus des chrétiens, mais des Mozarabes. Le culte abatardi s'empreint d'une foule de rites étrangers aux sévères traditions de l'église; et dans ce grand et dernier naufrage de la nationalité espagnole, la religion elle-même aurait péri, si la royauté des Asturies, la seule qui se souvînt encore d'une Espagne chrétienne et libre, n'avait protesté par la croisade, comme les saints de la persécution de Cordoue par le martyre.

Telles sont, messieurs, les deux grandes époques dont l'analyse fera l'objet de ces leçons, et que je veux comparer l'une à l'autre. En dépit des dissemblances, le lien commun sera le peuple même qui subit toutes ces métamorphoses, et dont la physionomie, profondément tracée, ressort sous tous ces costumes étrangers. On a trop répété, peut-être, que le grand défaut de l'histoire d'Espagne, c'est de manquer d'unité; cette unité existe, messieurs, mais il faut savoir la démêler. Cette unité, c'est le caractère national, qui se perpétue, avec une merveilleuse persistance, à travers toutes ses transformations plus apparentes que réelles; c'est ce génie passif et opiniâtre qui forme le fond, le tuf, pour ainsi dire, du caractère espagnol, sous tous ces caractères d'emprunt que tant de conquêtes y ont déposés; c'est, en un mot, le génie de la résistance, opposé au génie de l'action qui caractérise les Arabes. C'est lui qui, remplaçant pour les habitants de la Péninsule l'élan de l'attaque qui leur manque, par le courage patient de la défense, les rend invincibles derrière des murailles, indomptables en face des tortures. Toujours conquise par l'étranger, l'Espagne a toujours protesté contre lui; vassale de Rome, alors même qu'elle se trouve gagner à la servitude, elle proteste encore par de longues séditions contre les exactions des proconsuls de l'empire; vassale de Mahomet, l'Espagne mozarabe a aussi ses protestants : ce sont les moines, seuls rebelles au joug au milieu d'un clergé qui l'a accepté; c'est ce troupeau d'enthousiastes dont la légende de Cordoue nous raconte les miracles, et que saint Euloge, leur pasteur, pousse et suit à l'insurrection, c'est-à-dire au martyre.

Mais pour bien comprendre le caractère du peuple espagnol, il faut d'abord étudier le sol qui l'a vu naître; car la destinée d'un peuple est écrite dans la configuration physique de son territoire, et la carte d'un pays vous raconte son histoire. Non que je prétende ici courber l'humanité devant la stupide idole de je ne sais quel matérialisme providentiel qui ôterait aux volontés leur ressort, aux peuples leur indépendance morale, aux faits leur dignité. Non, messieurs, ce rapport mystérieux qui unit l'homme, comme le végétal, au sol où plonge sa racine, n'enchaîne pas, grâce au ciel, la liberté de ses actes. La configuration et le climat d'un pays sont à la destinée du peuple qui l'habite, ce que les penchants naturels sont à la volonté de l'homme : elle reste inclinée, mais libre. Toutes ces secrètes influences qui poussent l'habitant des montagnes vers la liberté, et l'habitant des plaines vers la servitude, n'ont jamais entravé, quoi qu'on dise, la liberté d'action de l'un ni de l'autre. Si l'Asie, ce compact continent, façonné en quelque sorte pour l'unité, a toujours été asservie; si l'Europe, au contraire, ce continent « ondoyant et divers, » comme dirait Montaigne, creusé par tant de golfes, découpé par tant de mers, a subi tant de transformations et épuisé toutes les formes de gouvernement possibles, mais pour tendre, à travers toutes, à la liberté; l'Europe libre n'est pas plus innocente de sa liberté, que l'Asie ne l'est de sa servitude. Quels que soient les penchants qui vous poussent, vous répondez de vos actions, car vous avez pu ne pas les commettre. Eh bien! les peuples en répondent aussi au tribunal de l'histoire, comme vous à celui des lois; et la nature du sol qu'ils habitent ne les absout, quoi qu'on en dise, ni de leurs vertus ni de leurs fautes.

Par quelque point de la côte que vous abordiez la Péninsule, partout une barrière de montagnes se dresse devant vous et semble la fermer à l'étranger. Détachée de l'Afrique par quelque grande convulsion du globe, elle ne confine à l'Europe que par cette étroite langue de terre que gardent les Pyrénées, porte si haute, si solide et pourtant forcée tant de fois. Au premier regard que vous jetez sur l'Espagne, ce qui vous frappe, c'est son isolement; elle ne tient au monde européen que tout juste assez pour être conquise, mais pas assez pour cesser d'être elle-même et s'absorber dans la grande unité européenne. Ainsi,

même avant d'avoir étudié son histoire, vous savez d'avance que vous aurez affaire à un peuple excentrique, individuel, dont les vices comme les vertus seront à lui, et qui les emportera, comme son patrimoine, à travers les invasions et les siècles. L'Espagne, encore une fois, n'appartient à l'Europe que par juxta-position ; elle se dérobe, autant qu'il est en elle, au grand mouvement de la civilisation dont ce continent favorisé semble être la patrie toute spéciale. Laissez l'Espagne à elle-même, et elle s'isolera de plus en plus : comme ces puissantes organisations qui se suffisent à elles seules, elle n'a besoin d'échanger, avec le reste du genre humain, ni des intérêts, ni des idées. La nature, qui l'a séparée du monde, et qui a oublié de creuser des ports dans le granit de ses côtes, et des routes dans le mur de ses Pyrénées, la nature, en revanche, lui a prodigué assez de dons pour la dédommager : ciel toujours pur, infinie variété de climats, inépuisable fécondité d'un sol qui enrichit même la paresse, fertiles moissons et métaux précieux, tout se trouve à la fois sur ce sol privilégié, qui pendant six siècles fut à la fois la mine et le grenier de Rome et le plus riche joyau de la couronne impériale ; et sans cette richesse funeste, qui appela toujours la conquête, l'Espagne, restée en dehors du monde, eût continué à se passer de lui, étrangère au mouvement des faits européens comme à celui des idées.

Voilà pour l'Espagne en rapport avec l'étranger ; voyons maintenant l'Espagne en rapport avec elle-même. Planez avec le coup d'œil du géographe sur cette montagneuse Péninsule, la plus haute région de l'Europe après la Suisse, et dont tous les plateaux intérieurs reposent à une hauteur moyenne de deux à trois mille pieds au-dessus de la mer : vous voyez les profonds bassins de ses fleuves découper ce vaste amas de montagnes en six chaînes bien distinctes, dont une seule, courant du nord au sud, est comme l'arête centrale de la Péninsule et l'arc-boutant de la structure ; les cinq autres, au contraire, courant de l'est à l'ouest, viennent toutes s'appuyer à cet immense contrefort, et constituent comme cinq lignes de défense successives que l'Espagne a toujours défendues pied à pied contre l'étranger. Les deux plus hautes, les Pyrénées au nord et la *sierra Nevada* au sud, semblent destinées par la nature à

garder la Péninsule contre la France et contre l'Afrique, ses deux voisins les plus redoutables.

Ce n'est pas tout : chacune de ces chaînes, dans ses replis capricieux, découpe l'Espagne en compartiments irréguliers qui forment autant d'états, parfaitement séparés les uns des autres. Ainsi, à l'unité compacte de cette péninsule détachée du monde, est venu se subordonner le fractionnement de son sol et l'infinie variété de ses divisions territoriales qui constituent huit ou dix Espagnes distinctes au sein de l'Espagne même, avec leurs lois, leurs mœurs, leurs intérêts et leurs amours-propres nationaux, toujours en lutte avec ceux de la patrie espagnole. De là cette haine de l'unité et ce penchant au fédéralisme qu'on retrouve à toutes les pages de son histoire ; de là les luttes de toutes ces petites nationalités rivales, trop faibles pour exister isolées, trop jalouses pour rester unies, et qui, depuis la chute de l'empire gothique jusqu'à Ferdinand d'Aragon, le premier souverain de la Péninsule, mettent huit siècles à se fondre dans la grande unité espagnole.

Ainsi, isolement et haine de l'étranger qui doit cependant constamment se mêler à ses destinées ; isolement et haine de chacune des provinces entre elles, et de toutes pour le joug de l'unité centrale : telles sont les deux lois providentielles que la nature a écrites sur la face de l'Espagne ; et l'Espagne en effet n'a pas menti à sa destinée : toute son histoire se résume dans ces deux penchants de son peuple et dans ces deux lois de son organisation physique. L'Espagne appartient donc, par ce trait caractéristique, au monde de l'Occident, et se distingue de celui de l'Orient. L'unité sociale ou politique n'y est rien, l'individu y est tout ; l'homme y tue la nation, et la dignité de la race humaine ne s'y mesure pas à celle des institutions. L'habitant de l'Asie resterait asservi même sous un gouvernement libre ; l'Espagnol est resté libre, même sous le despotisme.

Je n'ai rien à dire ici des conquêtes phénicienne et punique. Toutes deux, maîtresses du littoral seulement, ont cerné l'Espagne, mais elles ne l'ont pas possédée ; l'empreinte même du génie carthaginois, si dure et si profonde qu'elle fût, s'est bientôt effacée sous l'empreinte plus durable de la domination romaine. Pendant deux siècles entiers, deux siècles de guerres et de souffrance, l'Espagne a lutté contre le joug de Rome ; il a

fallu plus que la puissance d'Auguste, il a fallu son génie pacificateur et ses bienfaits, pour apprivoiser au joug de l'empire cette nationalité rebelle. Auguste, pour l'Espagne comme pour le monde, est le grand organisateur, l'homme qui travaille pour l'avenir; Auguste a achevé César : l'un avait conquis, l'autre a pacifié; l'un avait fait l'empire, l'autre l'a constitué. A eux deux, ils font un grand homme complet; et il n'était réservé qu'à notre époque de nous faire voir ces deux attributs distincts du génie réunis dans un seul homme.

Qu'Auguste, après cela, ait fait le bien, comme le font tous ces puissants génies, sans amour de l'humanité, sans quelque chose, comme dit Juvénal « qui battit sous sa mamelle gauche, » peu importe ! La reconnaissance du monde a jugé l'intention par l'œuvre, et l'Espagne a déifié son bienfaiteur; elle a daté de lui l'ère espagnole, *l'ère d'Auguste*, comme pour dire qu'avant lui l'Espagne n'avait pas existé. Sous lui, et grâce à lui, la Péninsule s'est faite romaine, et a accepté avec joie ce despotisme, tutélaire à ses yeux, quand elle le comparait au joug capricieux et avide des préteurs de la république.

L'organisation de l'Espagne et son existence comme peuple en même temps que comme province de l'empire, datent d'Auguste aussi bien que son ère. Les maximes du gouvernement romain changent, et il cesse de ressembler, dans tous ces états conquis, à une occupation militaire, transitoire et dure comme tout pouvoir inquiet de son existence. Partout, la langue, les lettres et les arts du peuple conquérant se répandent chez le peuple vaincu, qu'ils consolent de sa défaite; c'est comme une seconde conquête qui s'accomplit à la suite de la première. Rome d'ailleurs était si grande alors, que ne pas lui appartenir c'était être rejeté en dehors du monde civilisé, et exilé, pour ainsi dire, dans la liberté. Beaucoup de peuples, et l'Espagne fut de ce nombre, aimaient mieux avoir droit de cité dans la servitude.

Je n'ai point à tracer ici, dans ces pages rapides, le tableau détaillé de l'organisation de l'Espagne romaine; elle ne diffère guère, d'ailleurs, de celle de la Gaule, de la Bretagne et des autres provinces incorporées à l'empire. Mais deux traits dominants dans cette organisation appellent ici notre attention, c'est la cité romaine et l'église chrétienne, les deux grands liens du

monde ancien avec le monde moderne. C'est de ces deux institutions que nous allons un instant nous occuper, en commençant par la cité la plus vieille des deux.

Les institutions politiques ont certainement ici-bas, comme les végétaux, des zones et des climats plus ou moins favorables à leur culture. Ainsi, nous voyons en Europe le système municipal prendre racine de lui-même, dès la plus haute antiquité, dans le midi de la Gaule, en Italie et en Espagne; tandis que le système représentatif, indigène en quelque sorte sous le ciel brumeux du nord, ne peut, malgré quelques tentatives plus ou moins avortées, s'acclimater sous le ciel du midi. Dans cette résultante invariable, donnée par une longue série de siècles, ce n'est pas du hasard qu'il faut apercevoir, ce sont des lois historiques; et ces lois, si profondes qu'elles soient, on les découvre en étudiant sur le caractère d'un peuple l'influence du sol et du climat qu'il habite. Je ne veux ici ni chercher, ni éviter des questions trop ardues; mais qui ne voit, dans cet instinct de sociabilité qu'inspirent le sol ingrat et les longs hivers du Nord, l'origine du gouvernement représentatif, la plus puissante et la mieux pondérée de toutes les associations humaines? Qui ne comprend comment l'homme, forcé par un climat hostile de mettre toutes ses forces en commun, est arrivé par la famille à la commune, et par la commune à l'état, cette grande commune politique formée à l'instar de l'autre, mais sur une plus vaste échelle? Dans le sud, au contraire, sous ce beau ciel qui rend la vie facile et l'homme égoïste, le sentiment de l'individualité, trop énergiquement développé, détruit l'esprit d'association, ce puissant levier des sociétés modernes. Le regard de l'homme, arrêté sur lui-même et sur ce qui l'entoure, ne va plus au delà des murs de sa cité natale. « L'amour du municipe, dit Tacite, qui avait vu le côté par où croulerait le monde ancien, tue l'amour de la patrie. » Et la commune y détruit l'état, à moins que, comme dans les républiques de la Grèce ou de l'Italie, le municipe lui-même ne soit l'état tout entier, et n'enferme dans cette patrie de dix lieues carrées l'horizon politique de ses citoyens.

Quoi qu'il en soit de ces graves problèmes, toujours est-il que le municipe est natif du midi; que la plante est indigène sur ce sol, bien qu'elle ait pu çà et là prospérer dans le nord, quand

elle y retrouvait par hasard les conditions nécessaires à sa croissance. En Espagne, dès l'antiquité la plus reculée, nous ne trouvons pas un état, et nous trouvons des villes. A l'inverse de l'Orient, où le despotisme, dans son impitoyable synthèse, fonde l'état avant la commune, et où les sujets existent avant les citoyens, la base seule de l'ordre social, c'est-à-dire le municipe, existe en Espagne, et l'édifice inachevé attend son faite pendant des siècles. A la civilisation près, l'Espagne, avant Auguste, ressemble assez à la Grèce, péninsule comme elle, et comme elle découpée en municipes tracassiers et jaloux qui ne s'unissent que trop tard et devant un danger que l'union seule aurait pu prévenir.

Depuis Auguste, à l'ombre de la puissante unité impériale, le municipe espagnol organise, pour ainsi dire, son indépendance dans la servitude même, et prend une forme plus régulière et plus durable; puis, à mesure que la liberté politique, exilée de Rome, se répand sur le monde, à mesure que ce droit de bourgeoisie, dont Rome libre était naguère si avare, se trouve départi aux citoyens de la moindre bourgade, éligibles même au trône des Césars, s'ils ont de quoi l'acheter, l'importance du municipe s'accroît chaque jour du déclin de l'empire. La vie qui se retire du cœur afflue toute aux extrémités : ce despotisme capricieux et brutal, qui écrase ceux qui en portent directement le poids, s'allége par la distance; si les ruineuses prodigalités de quelques empereurs aggravent le fardeau des impôts, ce fardeau, réparti dans chaque ville par les habitants eux-mêmes, leur semble moins lourd à supporter. Chaque municipe, pourvu qu'il acquitte le cens impérial, devient à peu près libre de se gouverner comme bon lui semble : chacun a ses revenus dont il dispose à son gré, ses milices qu'il arme et qu'il emploie même dans quelques guerres locales, ses conciles provinciaux, où l'on traite des intérêts de la province sans l'intervention du préfet impérial; chacun forme ainsi un état dans l'état, une cité à part dans la grande cité romaine; et le lien social, se relâchant chaque jour, laisse peu à peu se substituer partout à la forte unité de l'empire quelques centaines de petites républiques municipales sans lien entre elles ni avec l'état, et qui ne se souviennent de Rome que par le cens qu'elles lui paient.

Mais quand le mal est au cœur, il atteint bientôt les membres,

même les plus éloignés. L'Espagne, pendant les derniers temps de l'empire, a beau se replier sur elle-même et s'effacer de l'histoire, ses souffrances, pour être ignorées, n'en sont pas moins profondes. Le fisc impérial, épuisé par le perpétuel encan auquel on mettait la pourpre des Césars, devient d'autant plus insatiable, qu'il trouve à moins dévorer ; le despotisme, s'organisant avant de périr, prend sous Dioclétien sa forme la plus savante et la plus oppressive : l'empire, dans une dernière étreinte, ressaisit le municipe qui lui échappait, et rend, par une de ces ingénieuses inventions qui n'appartiennent qu'au fisc, la *curie* responsable de l'impôt que la cité ne peut pas payer, comme fait un général qui frappe d'une contribution de guerre une cité ennemie. Le malheureux *curiale*, enchaîné à la glèbe fiscale comme le serf du moyen-âge, transmet à ses enfants sa servitude héréditaire. Le citoyen qui a une fois contracté ce servage municipal, et il n'est pas libre de s'y refuser dès qu'il possède vingt-cinq journaux de terre, est frappé d'incapacité et de mort civile ; ses biens ne lui appartiennent plus, puisqu'ils servent à combler les lacunes de l'impôt ; il ne lui est permis ni de servir dans les armées, ni d'entrer dans les ordres, ni de quitter la ville qu'il habite. « Chacun sait, dit Majorien, que les curiales sont les serfs de la répuplique et les entrailles des cités (*servos reipublicæ et viscera civitatum*). »

Un pareil état était trop violent pour durer. A une servitude aussi écrasante les curiales échappent, comme les municipes, par l'impuissance. Les Barbares, en entamant de tous côtés la vieille et sainte limite de l'empire, relâchent encore les liens de la dépendance des cités. Le gouvernement, impuissant à protéger, et qui ne sait plus qu'opprimer, restitue aux curiales l'usage des armes, et leur rend, avec cette liberté inutile, le droit dérisoire de se défendre comme ils le pourront.

Mais, au milieu du naufrage de toutes les institutions, une seule surnage, c'est l'église. A côté de la cité politique qui se meurt, on trouve la cité chrétienne qui survit : l'évêque, qui se substitue partout aux magistrats municipaux, devient le protecteur naturel et le chef de cette société, dont l'église hérite à défaut de l'empire. L'église, en effet, était, à cette époque de dissolution, le seul pouvoir qui eût encore foi en lui-même, le seul qui parlât encore d'unité à ce monde qui s'en

allait en morceaux. Plus propre qu'aucun autre, par sa flexible et conciliante nature, à lutter contre la force brutale, l'église, toute désarmée qu'elle est, devient le grand médiateur entre l'empire et les Barbares, et comme la transition du monde qui se dissout au monde qui se reforme de ses débris. Ces sauvages conquérants de l'empire, interdits en face d'un ennemi qu'ils ne peuvent pas combattre avec la fraude, s'arrêtent, comme Attila, devant les cheveux blancs d'un pontife désarmé. Embarrassés de leur victoire, ils fléchissent le genou devant cette milice sainte du Christ qui, avec l'étole pour cuirasse, se présente sans crainte à leurs coups.

Bientôt le respect les conduit à la foi : comme les enfants qui voulaient voir et toucher le Christ, *sinite parvulos venire ad me*, l'église les invite à s'approcher, et ils s'approchent, ces blonds et candides Germains, avec leur curiosité naïve, de cette mère qui leur tend les bras ; ils s'amusent, enfants qu'ils sont, du spectacle pompeux de ses cérémonies, seul luxe qu'ils permettent encore à la majesté déchue de l'empire. Tout ce qu'ils comprennent de cette civilisation défaillante, ruine vénérable dont la grandeur leur impose, c'est l'église, le seul édifice debout au milieu de tant de débris, le seul où le Barbare soit chez lui comme le Romain, le soldat comme le chef, l'esclave comme le maître. Bientôt l'eau sainte du baptême coule sur leurs fronts, et, quittant sans regret, sur un signe de leurs chefs, la foi grossière de leurs pères, pour cette foi pompeuse et savante qui charme leur ignorance, les voilà conquis, par la religion, aux habitudes, aux lois, à la langue même des peuples qu'ils ont vaincus. Par l'église, ils sont entrés dans la cité ; ils lavent dans ce baptême, à la fois religieux et social, avec toutes les souillures de l'ancien monde, le sang et les barbaries qui tachent le monde nouveau.

Ainsi, messieurs, de tout cet ordre social qui vient de s'écrouler, deux institutions seulement sont restées sur pied, l'église et la cité, et la cité à l'ombre de l'église. Laissons l'église pour la retrouver plus tard, toute puissante sous les Goths, et abusant, comme toujours, de sa puissance; opprimée sous les Arabes, mais sainte alors de toute la sainteté du malheur, et rallumant par le martyre la foi du Christ et celle de la nationalité, qui s'éteignent chez les chrétiens mozarabes; militante

enfin sous les belliqueuses royautés de l'Espagne chrétienne, et sanctifiant de sa présence et du sang de ses évêques cette longue croisade de huit siècles qui dispensa l'Espagne d'aller arroser de son sang les plages de la Judée : car c'est toujours une *terre sainte* que celle où l'on meurt pour sa foi et pour sa liberté !

Mais l'histoire du municipe espagnol est moins connue, et n'est pas moins curieuse. Je ne suivrai pas, sous les Goths, la destinée de la cité romaine : son rôle, dans cette période de l'histoire, est terne et effacé : les institutions municipales, alors dans leur vieillesse ou dans leur enfance, cela dépend du point de vue, se continuent à petit bruit ; leur existence ne se trahit que par leur durée. Tout annonce que le municipe gothique avait conservé les formes du municipe romain, y compris cette belle et touchante institution du *défensor civitatis* dont le nom indique assez la date, et qu'on doit aux derniers temps de l'empire. Les évêques, maîtres du gouvernement, l'étaient à plus forte raison de la cité ; l'église enveloppait l'état par tous les côtés : elle régnait sur l'ensemble de la société par la religion et par les codes, sur la royauté par les conciles, sur l'enfance par l'éducation, sur le municipe par la curie, où nulle autorité ne luttait contre la sienne. Le municipe gothique ne diffère donc du municipe romain que par la place plus large qu'y occupe l'influence ecclésiastique ; l'église, qui ne tient plus dans l'enceinte de ses murs, déborde au dehors et peuple de monastères le sol de l'Espagne. Vous savez si elle y a prospéré.

Mais avec la conquête arabe, et à l'ombre de ces royautés chrétiennes qui germent sur la souche abattue de l'empire gothique, de nouvelles destinées commencent pour le municipe espagnol. Et d'abord son nom change ; et sous les noms, messieurs, il y a presque toujours des choses qui se cachent : au lieu de ce mot de *municipe* qui ne rappelle que des devoirs contractés (*municipium, munus capio*), c'est à la *commune* que nous aurons affaire maintenant, nom plus compréhensif et plus beau, car il parle à l'homme de droits en même temps que de devoirs, car il rappelle aux habitants de la cité cette association qui est leur arme la plus puissante, cette touchante mise en commun de leurs intérêts, de leurs périls, de leurs

faiblesses qui, réunies, deviennent de la force; nom sacré qui, d'un bout à l'autre de l'Europe, maintiendra l'unité sociale au milieu des déchirements du monde féodal et fera battre bien des cœurs dévoués pour cette humble patrie communale qui, ramassée sous l'aile de l'église, conserve pour des temps meilleurs les traditions saintes du passé et les germes de l'avenir.

Au moment où les Goths fugitifs émigrent avec Pelayo ou Pélage dans les ravins des Asturies, il ne faut pas chercher, au milieu de ces grossiers montagnards, les formes ni les souvenirs de la cité romaine. La monarchie espagnole restaurée, toute pieuse, toute nationale qu'elle était, ne fut ni une église ni une cité; elle fut un camp, et rien de plus. Tant que cette royaute militante eut à lutter pour son existence, il ne put être question avec elle ni de communes, ni de droits communaux. Avant d'organiser la cité, il fallait la conquérir. Les villes et les plaines étaient aux Arabes; aux chrétiens les montagnes et les bois, et c'est dans ce rude berceau que grandit la liberté espagnole.

Mais bientôt la royauté, émancipée par l'épée de quelques rois batailleurs, cesse d'être mise en question à chaque règne. La monarchie asturienne enfonce ses racines dans le sol et y plante ses héroïques *poblaciones* comme autant de forteresses vivantes sur les territoires enlevés à l'ennemi. Mais les habitants manquaient à ces cité naissantes, jetées comme des avant-postes de la chrétienté sur ce terrain sans cesse désolé par l'invasion. Ces habitants, il fallut les appeler par l'appât de franchises communales assez larges pour leur faire oublier les dangers de leur situation. Or, disais-je ailleurs, « cette vie dure et orageuse, si contraire aux instincts les plus naturels de l'homme, qui tend, comme l'arbre, à s'attacher au sol où on le transplante, cette condition précaire du colon, sans cesse obligé de quitter la charrue pour l'épée, ensemençant ses sillons sans savoir si les chevaux de l'Arabe ne viendraient pas les fouler aux pieds, une seule chose au monde pouvait la faire supporter, c'était la liberté : c'était cette conscience triste et fière d'une indépendance sans cesse disputée et qu'il fallait défendre contre l'étranger d'abord, puis contre des barons orgueilleux, puis contre une royauté tour à tour négligente et oppressive;

c'était cette liberté si chèrement achetée, et qui faisait dire à l'Aragonais ces nobles et touchantes paroles : « Toujours nous avons ouï dire à nos ancêtres, qu'attendu la grande stérilité de cette terre et la pauvreté de ce royaume, si ce n'était la liberté dont on y jouit, ils auraient été vivre ailleurs, dans un autre royaume et dans des terres plus fertiles (1). »

Telle est, messieurs, l'origine de la commune espagnole du moyen-âge : elle a la lutte et le danger pour condition de son existence ; il n'est pas une de ses franchises qu'elle n'ait payée de son sang à la royauté, qui ne lui demande guère d'autre impôt. Jamais origine ne fut plus noble que celle des libertés espagnoles, car toutes ont été gagnées sur le champ de bataille. C'est là, dans ces cortès annuelles, tenues en *terre de Maures*, que s'est scellée cette longue et antique alliance de la royauté avec ses fidèles communes, alliance qui se perpétue à travers les siècles, et qui, d'abord instrument de résistance, finit par devenir à son tour un instument de tyrannie. En effet, c'est un des traits caractéristiques de cette histoire d'Espagne, si différente de toutes les autres, que les franchises communales y aient fait tort aux institutions politiques, et que les libertés de détail y aient tué la liberté. A ce point de vue étroit du municipe, le bourgeois espagnol, libre dans sa commune, a oublié de se demander si l'état était libre comme elle et comme lui. Le despotisme, favorisant de tout son pouvoir cette préoccupation si utile à sa cause, a soigneusement respecté les franchises de la commune au milieu de la servitude du pays ; de là ce spectacle qui vous étonne à chaque pas sur ce sol où, malgré l'absence complète de ces institutions qui ennoblissent un peuple, vous trouvez l'homme, à défaut du citoyen, pénétré du sentiment de sa dignité native, et portant plus noblement sa servitude et ses haillons que d'autres leur liberté.

Derrière l'étude de la commune espagnole, messieurs, se cache une étude plus belle encore, c'est celle du gouvernement représentatif en Espagne. Son humble berceau s'abrite au sein de ce conseil communal, d'où la liberté est sortie pour aller siéger dans les cortès, et où elle rentrera plus tard, exilée du monde politique. Les bornes actuelles de ce cours ne nous per-

(1) *Histoire d'Espagne*, t. II.

mettent pas de rechercher par quel funeste concours de circonstances la liberté représentative, plus vieille en Espagne que dans tout le reste de l'Europe, car elle y date du XIIe siècle, y est aussi morte plus tôt, et semble avoir, encore aujourd'hui, plus de peine à y ressusciter, qu'ailleurs à naître. Cette ère si courte et si brillante de la représentation nationale en Espagne formerait à elle seule le sujet d'un cours tout spécial. Vous y verriez, messieurs, comment les droits municipaux, exercés avec persévérance et avec foi, sont le meilleur noviciat par lequel un peuple puisse préluder aux droits politiques; vous verriez que cet humble apprentissage de la liberté est la base la plus solide sur laquelle puisse s'asseoir l'édifice représentatif. Et si vous vous étonnez qu'avec une pareille base l'édifice en Espagne ait si tôt croulé, n'en accusez que cette exclusive préoccupation des intérêts locaux, qui rend l'homme du midi toujours absorbé par le détail, incapable de porter sa vue sur l'ensemble.

Mais, avant de quitter l'étude de la commune espagnole, un rapprochement curieux à faire, ce sera de comparer ses institutions à celles du municipe romain, dont vous retrouverez en elle presque toutes les formes : c'est ainsi que, dans le *consejo* ou conseil municipal, vous reconnaîtrez la curie romaine, mi-partie d'élection et d'hérédité; l'*ordo equestris* dans les *caballeros* ou chevaliers (c'est-à-dire ceux qui possèdent un cheval); enfin, le sénat et l'*ordo patricius* dans les membres héréditaires du *consejo*. C'est ainsi qu'avec toutes les différences de la liberté antique à la liberté moderne, vous rencontrerez cependant dans les deux municipes ce fonds commun d'orgueil et de dédain bourgeois pour toute noblesse qui ne découle pas des magistratures communales. De même que, dans l'antiquité, des personnages consulaires et des Césars mêmes se faisaient revêtir du titre honorifique de *duumvirs* d'une cité, vous verrez les fiers *hidalgos* du moyen âge briguer le titre de *vecinos* (voisins, bourgeois) de la commune espagnole, et celle-ci ne les recevoir qu'à condition qu'ils renonceront à tous leurs priviléges.

Ainsi, messieurs, dans cette Espagne si durement asservie depuis trois siècles, mais où la liberté est plus vieille que la servitude, partout vous retrouvez l'indépendance, partout la dignité de l'homme, partout la liberté privée comme correctif de

l'esclavage politique. Mais le contraste est bien plus frappant encore, si, retournant la médaille, vous comparez l'Espagne arabe avec l'Espagne chrétienne. Jamais, sur aucun point de l'Europe, ces deux civilisations si diverses n'ont été ainsi rapprochées l'une de l'autre; jamais l'Orient n'est ainsi venu poser pour notre étude à côté de l'Occident, ni mettre sa despotique unité en regard d'un système social fondé tout entier sur le morcellement et sur la liberté.

Rome tenait à l'Orient par l'unité; et c'est aussi par l'unité que la loi de Mahomet, en dépit de sa date, tient à la fois au monde antique et au monde de l'Orient. Deux traits nous frappent dans toutes ces législations orientales, qui, placées près du berceau du monde, portent toutes entre elles un air de famille : le premier, c'est l'unité tyrannique qui y enveloppe l'homme tout entier, unité écrite à grands traits sur la face de ce continent même, et l'universalité d'une loi qui se charge de tout prescrire, depuis la morale jusqu'à l'hygiène; le second, c'est la prédominance du principe religieux qui y sert de base à toutes les organisations politiques et sociales : c'est aussi l'attachement profond de ces dociles populations au dogme qui les asservit, et l'obéissance qui absout cette tyrannie sainte. Ce sont là les deux traits caractéristiques communs à tous les codes de l'Orient, aux lois de Manou, à la Bible, aux lois de l'Égypte, au Zend-Avesta de Zoroastre, au Koran enfin; le dernier venu et celui qui les résume tous.

Mais l'édifice le plus complet de despotisme à la fois religieux et monarchique, c'est, sans contredit, l'Islam. La fondation de Mahomet était solide, il faut bien en convenir, car elle était assise à la fois sur l'intelligence et sur la force, sur l'esprit et sur la matière; si elle s'est écroulée, c'est que la pression était trop forte et que le terrain a manqué, mais non pas l'édifice. Là le chef politique est en même temps le chef religieux; les deux autorités s'entrelacent l'une avec l'autre et se prêtent un mutuel appui. Mahomet, prophète, législateur, monarque, général et juge tout ensemble, se constitue le centre unique d'où émanent tous les pouvoirs et où ils aboutissent. Jamais plus compact échafauge de puissance n'a été construit par une main humaine; jamais homme n'a dominé de si haut sur ses semblables, et régné à tant de titres à la fois. Les conquérants qui, avant lui, avaient

passé sur le monde, ne demandaient aux peuples que d'obéir; le Christ ne leur avait demandé que de croire. Mahomet leur demande à la fois de croire, d'obéir et de combattre; et de tous les pouvoirs qu'il s'arroge, je n'en sais pas un qui lui ait été contesté par l'enthousiaste troupeau de nations qu'il traînait à sa suite.

En léguant à ses successeurs ce redoutable amas de pouvoirs, pareil à ces informes statues des dieux de l'Inde qui n'ont qu'une tête pour cent bras, et dont chaque bras tient une épée, Mahomet jouit d'un privilége rarement accordé aux fondateurs d'empire, ce fut de ne pas emporter son œuvre au tombeau. Elle devait périr pourtant, car c'était l'œuvre d'un homme, si grand qu'il fût, et l'éternité n'est pas au nombre des matériaux dont dispose le génie; mais ses débris même formèrent de puissants empires, dont quelques-uns subsistent encore après douze siècles de durée. Si l'empire de l'Islam a vécu en dépit des imperfections de sa loi et des mensonges de son prophète, c'est au double caractère religieux et politique de son chef qu'il faut en faire honneur : mieux que personne il a compris l'Orient et cet immense besoin de croire qui entraîne à sa suite le besoin d'obéir. A ce peuple qui a soif d'unité, il a donné l'unité la plus forte qui ait jamais existé sur la terre. Par un de ces contrastes qu'enfante le génie, il a imprimé à ces âmes passionnément serviles l'élan dans l'obéissance, et l'enthousiasme du conquérant avec la résignation du fidèle. Tout en les courbant sous le joug du plus dur fatalisme, il leur a laissé la volonté pour l'accepter; et l'Arabe, libre encore dans son assujétissement, n'en est pas moins resté, au moral comme au physique, l'un des plus nobles types de la race humaine.

La plus grande gloire, l'unique gloire peut-être des successeurs du prophète, c'est d'avoir continué son œuvre. L'impulsion donnée par lui était si puissante, qu'elle lui a survécu même après que s'est retirée la main qui l'imprimait. De l'édifice religieux et législatif qu'avait construit Mahomet, pas une pierre n'a été dérangée; étudier l'organisation politique et judiciaire de l'empire arabe, c'est encore étudier le Koran. Les besoins successifs nés des progrès d'une civilisation dont il contenait le germe, ont fait ajouter des commentaires au texte, mais ne l'ont ni altéré, ni grossi. Simple, unitaire et despotique comme tout

l'ordre social qui est découlé de lui, ce livre par excellence (*al Koran, le livre*), dicté par Dieu à son prophète, doit suffire à tout. L'esprit subtil des interprètes de la loi a pris à tâche de ne pas dévier d'une ligne de ce texte sacré ; alors même que le commentaire le contredit, il veut encore avoir l'air de l'interpréter.

L'organisation politique, la seule dont nous ayons à nous occuper ici, est aussi simple que l'organisation religieuse. Le calife étant à lui seul la source de tous les pouvoirs, les délègue ou les révoque à son gré. Tous sont faibles de sa force, mobiles de son immuabilité. Son titre de *commandeur des croyants*, ou de chef de la foi, lui donne, même en matière religieuse, une autorité absolue ; cette autorité n'est bornée que par la foi elle-même, d'où elle émane, et à laquelle, tout absolu qu'il soit, il ne peut pas toucher. Ainsi la religion, sur laquelle se fonde la puissance des califes, est en même temps la seule borne qui la limite. Ce despote, qui dispose à son gré des biens et de la vie de ses sujets, ne peut pas modifier le plus insignifiant article du dogme, ni toucher même à une seule des lois civiles que la religion enveloppe de son inviolabilité.

L'*Islam*, comme le définit d'Herbelot, est « l'entière soumission et résignation de l'âme et du corps à la volonté de Dieu. » Or, cette aveugle soumission d'un peuple fataliste qui fait la sainteté des monarques, fait aussi celle de l'usurpateur, quand la volonté de Dieu, c'est à dire le succès, a légitimé son usurpation. Le fait, dans ce cas, est synonyme du droit ; et le peuple, avec sa redoutable logique, passe bientôt avec la Providence dans le camp de l'usurpateur heureux. « La *légitimité*, disent les docteurs arabes, s'acquiert par le triomphe des armes et l'exercice de l'autorité souveraine. »

Une des conséquences naturelles qui découle de cet absolu pouvoir, c'est le droit de le déléguer, non pas seulement par portions, mais tout entier, à un successeur que choisit le calife, en se continuant, pour ainsi dire, après sa mort. C'est, comme on le voit, une sorte d'hérédité à laquelle ne prennent part ni le hasard de la naissance ni une volonté étrangère à celle du calife. Le droit d'aînesse ne confère point de droits au trône ; il ne fournit que des prétextes aux rebelles qui le font valoir les armes à la main. Le trône, du reste, au milieu des longues dis-

cordes qui déchirèrent l'empire, ne fut jamais partagé; l'idée même n'en vint ni aux monarques mourants, ni aux prétendants à la couronne, dont chacun la réclamait pour soi tout entière. Un dogme religieux et politique fondé sur l'unité n'admettait pas de partage : le fourreau du prophète, comme le disait Mahomet lui-même, eût aussi bien contenu deux sabres, que son empire deux rois!

Vous ne vous attendez pas, messieurs, à trouver, dans ces pages, une analyse complète de l'ordre social fondé par Mahomet, et appliqué à l'Espagne arabe par les califes de Cordoue. Tout ce que j'ai voulu, dans mon incomplète esquisse, c'est vous donner une idée de cette singulière hiérarchie sociale où l'unité est partout, au faîte comme à la base, où l'humble *alcayde* ou chef de district, comme le puissant monarque, est à la fois chef militaire, religieux, civil et judiciaire, de la population qu'il gouverne : son autorité, sainte comme la source d'où elle émane, est aussi absolue, aussi obéie; il n'a de compte à rendre d'elle qu'à ses supérieurs et au calife. Si l'unité est partout, partout aussi est le despotisme : tout droit descend du trône vers les sujets, nul ne remonte des sujets vers le maître. Les influences rivales, que dans d'autres états la monarchie trouve à côté d'elle, n'existent pas ici : de noblesse, il n'y en a pas, toutes les fonctions sont temporaires et révocables au gré du calife; à vrai dire, il n'y a pas même de clergé, le chef de l'état est en même temps le chef du culte et l'interprète suprême de la loi, tous les autres ne sont que ses délégués, ses lieutenants spirituels. Cette confusion de pouvoirs existe à tous les rangs de la société : le cadi est prêtre aussi bien que juge, l'iman soldat aussi bien que prêtre; en un mot, il n'y a pas dans l'état tout entier un pouvoir qui ne soit une délégation et une image de celui du calife. L'idée de représentation, sur laquelle sont fondées plus ou moins toutes les organisations politiques modernes, existe, mais à l'inverse : le calife est représenté partout, le peuple nulle part. Jamais machine de gouvernement moins compliquée n'a existé : un maître qui commande, des esclaves qui obéissent, voilà tout l'ordre politique chez les Arabes!

Certes, messieurs, il y a loin de cette organisation de l'Espagne musulmane, incomplète ébauche d'un ordre social fondé sur le despotisme, et où la civilisation n'est, en quelque sorte,

qu'un hors-d'œuvre, à la belle et bienfaisante civilisation que Rome donna à l'Espagne pour la consoler de la perte de sa liberté : la civilisation arabe, telle que nous la verrons fleurir à Cordoue, est une plante exotique qui n'appartient ni au sol ni au climat de la Péninsule ; un heureux accident l'y fait croître et prospérer, mais ce n'est pas là sa zone natale, et la preuve, c'est qu'elle y languit bientôt et y meurt étouffée sous trop de culture. Mais l'empreinte qu'elle a laissée sur le génie espagnol, dans son éphémère et brillante durée, n'en est pas moins profonde. L'Espagne chrétienne, séparée de l'Espagne arabe par huit siècles de haines et de combats, est et restera arabe, quoi qu'elle fasse ; ce peuple, dont le despotisme lui-même n'a pu émousser la fine et vivace organisation d'artiste, a appris de ses conquérants à rester libre, au moins par l'imagination, et à se jouer au milieu de ses chaînes. Il n'est pas un repli, si profond qu'il soit, de son état social où le génie arabe ne se soit infiltré : langue, mœurs, architecture, costume, tout porte, dans cette Péninsule encore aujourd'hui plus qu'à demi mauresque, le cachet africain ; le sang arabe coule encore à pleins flots sous ces physionomies expressives, ou l'ardente mobilité du Berber s'unit aux passions plus persistantes et plus profondes de la race d'Ismaël.

Et pourquoi l'Espagne en rougirait-elle ? pourquoi voudrait-elle renier le sang et l'héritage de ses pères ? Toute l'Europe du sud, ouverte comme elle à la conquête et aux influences de l'Islam, n'a-t-elle pas subi comme elle cette influence par tous les pores ? Dans ce flux et reflux incessant de la conquête et de la résistance, si le Nord a vaincu par les armes, le Midi n'a-t-il pas vaincu par les mœurs et par les lumières ?

La France elle-même, jusqu'à la Loire, n'a-t-elle pas cédé, sans s'en rendre compte, au contact du génie arabe, qui s'est, pour arriver jusqu'à elle, transvasé pour ainsi dire à travers mille canaux ; qui s'est fait d'abord espagnol, puis catalan, puis provençal, puis italien, puis français, pour imbiber de ce je ne sais quoi de chevaleresque et de gracieux qui les caractérise nos arts, nos mœurs et notre poésie. Oui, c'est aux Arabes, par l'Espagne et par les croisades, que nous devons cette civilisation dont nous sommes si fiers ; notre chevalerie nous vient des Arabes ; ce sont eux qui ont appris à l'Italie, et par elle à

nous, qu'il avait existé une antiquité, et c'est par eux que nous avons commencé à l'étudier. Le christianisme lui-même, en luttant avec bonheur contre l'influence de l'Islam, n'a su lui enlever de nous que la partie la plus sérieuse : l'homme moral a échappé aux Arabes ; mais l'homme social leur est resté, et c'est celui-là qui est presque tout entier leur ouvrage. Ainsi, messieurs, vous retrouvez dans cette civilisation arabe, morte presque aussitôt que née, mais dont l'influence est loin d'être morte avec elle, quelque chose de l'universalité du génie romain. Le peuple d'Auguste, comme celui de Mahomet, ont conquis le monde deux fois : la première par les armes, la seconde par les lumières ; et bien des siècles après que les deux empires ont péri, leur domination dure encore : le règne des mœurs et des idées a survécu à celui des lois. Le monde moderne, comme une médaille frappée à deux coins différents, porte une double empreinte, arabe d'un côté, romaine de l'autre ; mais dans l'histoire d'Espagne, l'empreinte arabe domine, et a presque effacé l'autre. Notre tâche, messieurs, sera de les démêler toutes deux et d'exhumer de cette Herculanum sociale, enfouie sous la poussière des âges, l'antique civilisation qu'une autre a déjà recouverte de ses pompes et de ses débris.

Pour être encouragé dans cette tâche difficile, je réclamerai de vous, messieurs, quelque chose de l'attention bienveillante que vous prêtiez à mon devancier. Pour y avoir droit, il me manque, je le sais, l'autorité de son âge et celle de son talent ; mais la nouveauté du sujet que je traite, et qui n'a pas encore été essayé dans cette chaire, suppléera, je l'espère, à l'insuffisance de ma parole. L'Espagne, si longtemps effacée de la carte de l'Europe, y a repris tout d'un coup, vers le début de ce siècle, la place qu'elle y doit occuper. Son nom et son épée ont pesé encore une fois dans la balance des destinées du monde. Mais pour comprendre cette lutte opiniâtre où la fortune d'un autre Auguste s'arrêta devant l'obstiné courage de quelques montagnards, où le vainqueur des rois se trouva pour la première fois avoir à faire à un peuple, et sortit tout froissé de la lutte ; pour comprendre, en un mot, l'Espagne contemporaine, c'est l'Espagne ancienne qu'il faut étudier, et depuis Auguste jusqu'à Bonaparte, en passant par Pélage, vous verrez qu'elle n'a pas changé.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

LE SINAÏ.

(IMPRESSIONS DE VOYAGES.)

X.

LE MONT HOREB. — LA ROUTE DE THOR.

Nous fûmes reçus admirablement par les pères. L'un des deux moines que nous avions rencontrés aux sources de Moïse, celui-là justement qui nous avait donné des lettres, était le supérieur, et sa recommandation était pressante.

On nous conduisit aussitôt à trois cellules contiguës, fort propres et garnies de divans recouverts de tapis d'un beau dessin ; on nous y laissa le temps de faire notre toilette, pendant laquelle on nous apporta du café et de l'eau ; puis, quelques minutes après, on nous prévint qu'une collation venait de nous être servie. Nous passâmes dans une chambre où nous trouvâmes une table dressée et couverte de riz au lait, d'œufs, d'amandes, de confitures, de fromage de chamelle, et d'eau-de-vie de dattes distillée au couvent, et qui, étendue dans de l'eau, forme une boisson délicieuse. Mais ce qui nous toucha le plus le cœur dans toute cette somptuosité, ce fut du pain frais, de véritable pain, comme nous n'en avions pas mangé depuis quatorze jours.

A la fin du repas, la communauté tout entière entra dans notre réfectoire. Les bons pères venaient nous féliciter de notre arrivée et se mettre à nos ordres pour tout ce que nous pouvions désirer. Nous demandâmes à visiter le couvent, quoique nous fussions horriblement fatigués ; mais notre impatience l'emporta

sur notre lassitude. Un des pères marcha devant nous, et nous nous mîmes à l'instant même en route.

Le couvent, placé sous l'invocation de sainte Catherine, ressemble à une petite ville fortifiée du moyen-âge ; il renferme environ soixante moines et trois cents domestiques, occupés de tous les travaux de la maison et de ceux, plus considérables, du jardin. Chacun a son emploi particulier dans cette petite république ; aussi l'on est frappé tout d'abord, en parcourant les rues du couvent, de l'ordre et de l'extrême propreté qui y règnent. Partout l'eau, le premier besoin des habitants de l'Arabie, jaillit pure et rafraîchissante, et, sur toutes les surfaces blanches des murs, grimpe et s'étend une vigne qui réjouit les yeux de sa verte draperie.

L'église est une construction romane ; elle date de cette époque de transition entre le bizantin et le gothique. C'est une basilique terminée par une abside d'une époque plus ancienne que le reste de l'édifice, et dont les parois sont recouvertes de mosaïques dans le goût de celles de Sainte-Sophie de Constantinople et de Mont-Real de Sicile. Une double rangée de colonnes de marbre, surmontées de chapiteaux lourds dans leur forme et bizarres dans leur ornementation, supportent des arcs à plein cintre au-dessus desquels s'ouvrent de petites croisées peu distantes de la voûte, ou plutôt du plafond en bois de cèdre sculpté, enrichi de moulures d'or. Les ornements de l'autel, d'une richesse extrême et très-nombreux, sont presque tous d'origine ou de forme russe. Les murs inférieurs sont recouverts de marbre, que les religieux nous assurèrent venir de Sainte-Sophie. Le jubé, qui sépare l'église en deux parties, est de marbre rouge ; un Christ d'une dimension colossale le domine, et, chose étrange, ce goût d'ornement, qui fait le principal caractère de l'art bizantin, est étendu jusqu'à la croix où est cloué Notre-Seigneur : cette croix est dorée et enrichie de sculptures très-fines et très-capricieuses, en forme de coins de cadres.

Quant aux mosaïques qui sont dans l'abside, elles représentent Moïse frappant le rocher pour en faire sortir les eaux, et Moïse devant le buisson ardent. L'abside est bâtie sur un lieu saint ; et l'autel repose sur l'endroit même où Moïse, tandis qu'il gardait les troupeaux de son beau-père, étant venu pour reconnaître le buisson ardent, entendit la voix de Dieu, qui l'appela du milieu

du buisson et lui dit : « Moïse, Moïse ; » et Moïse lui répondit : « Me voici. »

« Et Dieu ajouta : N'approchez pas d'ici ; ôtez les souliers de vos pieds, car le lieu où vous êtes est une terre sainte.

» Il dit encore : Je suis le dieu de votre père, le dieu d'Abraham, le dieu d'Isaac et le dieu de Jacob. » Moïse se cacha le visage, parce qu'il n'osait regarder Dieu.

« Le Seigneur dit : J'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Égypte ; j'ai entendu le cri qu'il jette à cause de la dureté de ceux qui ont l'intendance des travaux.

» Et, sachant quelle est sa douleur, je suis descendu pour le délivrer des mains des Égyptiens et pour le faire passer de cette terre en une terre bonne et spacieuse, en une terre où coulent des ruisseaux de lait et de miel, au pays des Chananéens, des Néthéens, des Amorrhéens, des Phéréséens, des Gerséséens, des Hévéens et des Jébuséens.

» Le cri des enfants d'Israël est donc venu jusqu'à moi ; j'ai vu leur affliction et de quelle manière ils sont esclaves et opprimés en la terre d'Égypte.

» Mais venez, et je vous enverrai vers Pharaon, afin que vous tiriez de ses mains les enfants d'Israël, qui sont mon peuple. »

L'abside examinée dans tous ses détails, nous passâmes aux sacristies et aux chapelles latérales. Partout les murailles sont tapissées de tableaux du Bas-Empire, d'une étrangeté saisissante mais pleins de grandeur et d'élévation.

En sortant de l'église, nous nous arrêtâmes pour en admirer les portes. Elles sont divisées en compartiments carrés, dont chaque panneau renferme un émail de la plus belle conservation et d'un dessin parfait. Puis les moines nous conduisirent à la mosquée ; car le couvent grec, en signe de servitude, a été forcé de faire élever dans ses murs sacrés une bâtisse turque : c'est le cachet du firman qui leur permet d'exercer, sur cette terre musulmane, le culte chrétien. Les pères nous firent bien remarquer qu'elle était croulante et abandonnée ; mais, telle qu'elle est, elle suffit à l'orgueil mahométan et chagrine et humilie les pauvres cénobites au-delà de toute expression.

La bibliothèque, où l'on nous conduisit ensuite, renferme une foule de manuscrits que les moines n'ouvrent jamais, et

dont on ne connaîtra la valeur et l'importance que lorsque quelque jeune savant de l'Europe ira s'enfermer un an ou deux au milieu de ses poudreuses tablettes. Quelques-uns ont des reliures en bois avec des arabesques d'argent. Un nouveau Testament que l'on nous montra, est, s'il faut en croire la tradition, entièrement écrit de la main de l'empereur Théodose; il est orné des figures des quatre évangélistes, d'un portrait de Jésus-Christ, et de quelques peintures représentant les principales scènes de l'Évangile.

Nous visitâmes ensuite, et les unes après les autres, vingt-cinq petites chapelles qui sont dans les différentes cours du couvent: toutes sont remarquables par leur richesse d'ornementation et par le caractère bizantin des peintures qui les couvrent. Puis notre guide nous mena dans un souterrain voûté, d'une pente assez douce ; arrivé à son extrémité, il ouvrit une porte de fer, et nous descendîmes dans le jardin.

Ce jardin est une merveille de patience et de travail. Il a fallu, à dos de dromadaire, faire venir d'Égypte de la terre végétale prise au bord du fleuve, et l'étendre sur les flancs de granit de la montagne, à une épaisseur assez profonde pour que la tige des grands arbres pût y enfoncer ses racines ; puis, en dirigeant les eaux supérieures, former un système d'irrigation qui combattît l'activité dévorante du soleil ; enfin, se vouer à un travail de tous les jours, de toutes les heures, de toutes les minutes, pour élever et conserver les plantes délicates sous ce climat de feu, où le ciel semble une plaque de fer rougie. Il est vrai que, comme aux anciens jours, on dirait que Dieu parle encore à ses fidèles par la voix des miracles. Les plus beaux arbres et les meilleurs fruits que j'aie jamais vus sont la récompense de ce travail, où, dans les commencements, il dut certes entrer plus de foi que d'espérance ; les raisins surtout rappellent ceux que les envoyés d'Israël rapportèrent de la terre promise : une grappe que nous détachâmes du cep qui la portait pesait dix-huit livres.

Nous continuâmes notre promenade sous des orangers embaumés, dont les parfums et l'ombrage nous semblaient plus délicieux encore après les haltes brûlées et les courses dévorantes des jours précédents ; à travers leurs branches, dôme délicieux de verdure pour des voyageurs qui, depuis si longtemps,

n'avaient d'autre abri que la toile aride d'une tente, on apercevait un ciel blond, sur la surface duquel glissaient quelques rayons roses envoyés par le soleil couchant, puis, nous faisant tressaillir à chaque instant comme si nous craignions de nous tromper, le murmure d'une source qui jaillissait de quelque rocher. Il faut avoir vécu dans le désert pour comprendre ce qu'il y a de joie pour l'œil et pour l'oreille, à voir des arbres et à entendre le murmure de l'eau, aspects et bruits si fréquents sur notre terre d'Europe, que l'on ne comprend pas, lorsque l'on n'a habité qu'elle, que de si vulgaires jouissances puissent un jour nous faire battre le cœur.

A l'extrémité de cet Éden, nous trouvâmes Mohammed et Abdallah en conversation animée avec le jardinier. A peine ce dernier nous eut-il aperçu, qu'il vint à nous et nous salua, en disant : « Bonjour, camarades. » Ces deux mots français retentirent autour de nous comme un écho lointain et délicieux de la patrie. Nous nous empressâmes d'y répondre dans la même langue; mais, hélas ! toute la science du pauvre jardinier se bornait à ces deux mots. C'était un Cosaque qui avait assisté, en 1814, à la prise de Paris, et qui, pendant l'occupation, avait appris quelques phrases françaises qu'il avait oubliées depuis, ne se souvenant que des paroles sacramentelles dont il nous avait salués; de retour dans la Tartarie russe, son maître, chrétien grec très-zélé, l'avait envoyé au couvent du Sinaï où il résidait depuis une dizaine d'années.

Cependant la nuit descendait avec rapidité; nous rentrâmes par la porte de fer qui protége de ce côté le couvent contre les attaques des Arabes, et pour la première fois depuis longtemps, nous dormîmes d'un sommeil que ne vinrent troubler ni la crainte des serpents, ni les féroces concerts des chakals et des hyènes.

Le lendemain, nous nous levâmes avec le soleil : nous devions, dans cette journée, gravir le Sinaï et visiter tous les lieux consacrés par Moïse. Nous nous acheminâmes donc, sous la conduite d'un des bons pères qui voulut nous servir de guide, non pas vers la porte, mais vers la fenêtre. Nous enfourchâmes le bâton, comme nous avions fait la veille; le cabestan tourna doucement en sens inverse, et au bout de cinq minutes nous nous retrouvâmes tous les quatre au pied de la muraille : aussi-

tôt la corde reprit sa route, et, rentrant par la croisée, interrompit de nouveau toute communication entre le désert et le couvent.

Le mont Horeb est un mamelon du Sinaï dont il cache la cime, de manière que de la plaine on ne peut pas l'apercevoir. Nous prîmes une espèce de ravin garni de grandes dalles régulières, apportées par les moines, et qui formaient autrefois un escalier commode à l'aide duquel on gravissait jusqu'au sommet de la montagne sainte. Aujourd'hui cet escalier est disjoint par les eaux de pluie qui se précipitent en torrents dans les jours d'orage, et brisé par les pierres qui de temps en temps roulent de la montagne dans la vallée. Au tiers du chemin, vers le milieu de l'escalier, et au moment où l'on va quitter le mont Horeb pour passer sur le Sinaï, on aperçoit, encadrant le ciel, une porte en arcade, et sur la pierre qui forme la clé de cette voûte, une croix à laquelle se rattache une tradition en grand crédit chez les moines. Selon eux, un juif, parti du couvent pour monter au Sinaï, en aurait été empêché par une croix de fer qui, arrivé à cet endroit, lui barra obstinément le passage, se présentant à lui de quelque côté qu'il essayât d'avancer; le juif, effrayé de ce prodige, tomba à genoux, priant le moine qui l'accompagnait de le baptiser. La cérémonie sainte s'accomplit au lieu même, sur les bords et avec l'eau du ravin. Ce miracle avait donné lieu à une coutume tombée aujourd'hui en désuétude : autrefois un des moines du couvent se tenait constamment en prières près de cette porte, et les pélerins, avant d'aller plus avant et de fouler la montagne dont Moïse n'avait osé s'approcher que pieds nus, faisaient une confession générale et recevaient l'absolution de leurs péchés.

Tout le long de la route nous apercevions des serpents qui, à notre approche, rentraient dans les fentes des rochers, et de gros lézards verts qui, se dressant sur leurs pattes, s'appuyaient sur leurs queues et nous regardaient passer, témoignant plutôt le désir de nous attaquer que l'intention de fuir. Ces reptiles sont étrangement hideux : leur corps a la transparence du verre, et à leur poitrine pendent deux mamelles de sphinx; on dirait un de ces animaux fabuleux dont les races ont disparu de nos jours. Au reste, on nous avait prévenus au couvent de nous munir de bâtons, et nous avions suivi ce conseil, la morsure de ces

animaux étant toujours fort douloureuse, et quelquefois mortelle.

Nous parvînmes bientôt à une chapelle construite sur le rocher où le prophète Élie demeura quarante jours. C'est une bâtisse de forme grecque avec un autel carré au centre du rond-point de l'abside. Autour de l'autel règne un gradin de pierre. Deux ou trois peintures ornent cette petite station. A cent cinquante pas d'elle à peu près s'élève un magnifique cyprès ; c'est le seul arbre de son espèce qui ait résisté à ce climat dévorant ; trois oliviers qui, autrefois, s'élevaient près de lui, sont morts et n'ont point été remplacés. De ce petit plateau, destiné par la nature à offrir une halte, on distingue le sommet du Sinaï, ainsi que la chapelle et la mosquée qui le couronnent.

Nous nous remîmes à gravir la montagne, qui, à mesure qu'on s'élève, devient de plus en plus difficile, et nous atteignîmes bientôt le rocher d'où Moïse, dominant la plaine de Raphidim, étendait les mains vers le ciel, pendant la bataille que Josué livrait à Amalek.

« Cependant Amalek vint à Raphidim, combattre contre Israël.

» Et Moïse dit à Josué : « Choisissez des hommes, et allez » combattre contre Amalek. Je me tiendrai demain sur le haut » de la colline, ayant en main la verge de Dieu. »

« Josué fit ce que Moïse lui avait dit, et il combattit contre Amalek. Mais Moïse, Aaron et Hur montèrent sur le haut de la colline.

» Et lorsque Moïse tenait les mains élevées, Israël était victorieux ; mais lorsqu'il les abaissait un peu, Amalek avait l'avantage.

» Cependant les mains de Moïse étaient lasses et appesanties ; c'est pourquoi ils prirent une pierre, et l'ayant mise sous lui, il s'assit, et Aaron et Hur lui soutenaient les mains des deux côtés ; ainsi, ses mains ne se lassèrent point jusqu'au coucher du soleil.

» Josué mit donc en fuite Amalek et fit passer son peuple au fil de l'épée. »

Enfin, après cinq heures d'une laborieuse ascension, nous atteignîmes le sommet du sinaï, et nous demeurâmes un instant

immobiles et tout entiers au panorama magnifique qui se déroulait sous nos yeux, tout peuplé de ces souvenirs bibliques si pleins encore, après trois mille ans, de grandeur et de poésie.

L'air vif et limpide permettait d'apercevoir les objets à une distance prodigieuse. Au midi, en face de nous, la pointe de la presqu'île, terminée par le Raz-Mohammed, qui va se perdre et se cacher dans la mer, sur laquelle apparaissent les îles des Pirates, blanches et pâles comme des brouillards flottants à la surface de l'eau; à droite les montagnes d'Afrique; à gauche, les plaines de l'Arabie déserte; au-dessous de nous la plaine de Raphidim, et tout autour un chaos de montagnes amoncelées à la base du géant qui les domine, et qui semblent au loin une mer de granit aux vagues immobiles.

Lorsque nous nous fûmes rassasiés de ce vaste ensemble, nous passâmes aux détails. Ce fut sur cette cime que se passa entre Moïse et Dieu un entretien, à la suite duquel le législateur redescendit vers le peuple, le front surmonté de deux rayons de lumière.

« Moïse monta ensuite pour parler à Dieu, car le Seigneur l'appela du haut de la montagne, et lui dit : « Voici ce que vous » direz à la maison de Jacob, et ce que vous annoncerez aux » enfants d'Israël :

» Vous avez vu vous-mêmes ce que j'ai fait aux Égyptiens, » et de quelle manière je vous ai portés comme l'aigle porte ses » aiglons sur ses ailes, et je vous ai pris pour être à moi.

» Si donc vous écoutez ma voix et si vous gardez mon al- » liance, vous serez le seul de tous les peuples que je posséderai » comme mon bien propre, car toute la terre est à moi.

» Vous serez mon royaume, et un royaume consacré par la » prêtrise. Vous serez la nation sainte, c'est ce que vous direz » aux enfants d'Israël. »

. . . . . .

» Donc le Seigneur parlait à Moïse, face à face, comme un homme accoutumé de parler à un ami.

» Or, Moïse dit au Seigneur : « Si j'ai trouvé grâce devant » vous, faites-moi voir votre visage afin que je vous connaisse ; » faites-moi voir votre gloire. »

» Mais Dieu lui répondit : « Vous ne pouvez voir mon visage, » car nul homme ne le verra sans mourir. »

» Il ajouta : « Il y a un lieu où je suis, et où vous vous tien-
» drez sur la pierre. Et lorsque ma gloire passera, je vous met-
» trai dans l'ouverture de la pierre, et je vous couvrirai de ma
» main, jusqu'à ce que je sois passé.

» J'ôterai ensuite ma main, et vous me verrez par derrière;
» mais vous ne pouvez voir mon visage. »

. . . . . .

» Après cela, Moïse descendit de la montagne de Sinaï, portant les deux tables de témoignage; et il ne savait pas que de l'entretien qu'il avait eu avec le Seigneur, il était resté des rayons de lumière sur son visage. »

Nous lûmes ces versets de la Bible, sous la voûte même où Moïse était caché lorsque Dieu se manifesta ainsi à lui dans sa toute-puissance; et sa frayeur fut si grande, que, s'il faut en croire le caloyer qui nous conduisait, le tremblement de sa tête laissa sur la pierre une trace qu'il nous montra.

Les musulmans, jaloux de cette tradition, tout apocryphe qu'elle est, ont voulu opposer souvenir à souvenir, et miracle à miracle. A vingt pas de la pierre de Moïse, on montre le rocher de Mahomet : le prophète étant venu visiter la montagne sainte, son chameau, au moment de redescendre, laissa l'empreinte de son pied sur une dalle de granit. Ainsi les deux religions se cotoient éternellement, trop puissantes pour se détruire, mais assez faibles pour se jalouser.

La chapelle et la mosquée qui s'élèvent en face l'une de l'autre, sont une nouvelle preuve de ce que j'avance. Toutes deux tombent en ruine, sans que chrétiens ni Arabes songent à les rebâtir. On voit cependant par les *ex-voto* qu'elles contiennent, que les pèlerins des deux nations ne les ont point abandonnées et viennent y adorer, les uns le fils de Dieu, les autres le prophète d'Allah. La fondation de la chapelle est attribuée à sainte Hélène; mais l'architecture dénote une époque plus récente.

Cependant notre ascension avait réveillé en nous un appétit que depuis longtemps nous ne connaissions plus. A la chaleur étouffante de la plaine avait succédé, à mesure que nous nous élevions, la température de la Provence, puis enfin la fraîche atmosphère de nos climats du Nord. Heureusement, le digne religieux qui nous accompagnait avait prévu cette bienfaisante

réaction, et avait fait apporter un repas qui fut disposé en peu de temps et mangé encore plus vite. En me relevant, je m'aperçus que la pierre contre laquelle je m'étais appuyé pour déjeuner plus à mon aise portait le nom de miss Bennet, gravé très-profondément à l'aide d'un couteau. Miss Bennet est probablement la première et la seule Européenne qui ait visité et gravi le Sinaï.

Nous descendîmes la montagne par le revers occidental; il est couvert de la plante qui produit la manne: cest une des richesses du Sinaï. Les religieux la récoltent et la vendent; elle a la réputation d'être d'une qualité supérieure à celle qu'on récolte en Égypte et en Sicile.

Aussitôt que nous rentrâmes dans les régions chaudes, nous retrouvâmes les lézards et les serpents placés aux deux côtés de notre route, et levant leurs grosses têtes étonnées pour regarder les importuns qui venaient troubler leur repos et leur solitude. Nous avancions, au reste, avec une précaution extrême, car le chemin, en quelques endroits, était très-difficile, et les plantes nous montaient jusqu'aux genoux. Comme nous marchions nu jambes, nous sondions le terrain avec nos bâtons, afin d'en faire déguerpir les hôtes immondes qui y avaient établi leur domicile. Toutefois cette préoccupation n'empêchait pas M. Taylor d'herboriser pour former une collection de plantes rares qu'il a donnée depuis au jardin botanique de Montpellier.

Au pied du Sinaï, dans le vallon qui le sépare de la montagne Sainte-Catherine, nous rencontrâmes le rocher d'où Moïse fit jaillir les eaux.

« Tous les enfants d'Israël étant partis du désert de Sin et ayant demeuré dans les lieux que le Seigneur leur avait marqués, ils campèrent à Raphidim, où il ne se trouva pas d'eau à boire pour le peuple.

» Alors ils murmurèrent contre Moïse, et lui dirent : — Donnez-nous de l'eau pour boire. Et Moïse leur répondit : — Pourquoi murmurez-vous contre moi? Pourquoi tentez-vous le Seigneur?

» Le peuple se trouvant donc en ce lieu, pressé de la soif et sans eau, murmura contre Moïse en disant : — Pourquoi nous avez-vous fait sortir de l'Égypte pour nous faire mourir de soif, nous et nos enfants et nos troupeaux?

» Moïse, alors, cria au Seigneur et lui dit : — Que ferai-je au peuple? Il s'en faut peu qu'il ne me lapide.

» Le Seigneur dit à Moïse : — Marchez devant le peuple. Menez avec vous des anciens d'Israël. Prenez en votre main la verge dont vous avez frappé le fleuve, et allez jusqu'à la pierre d'Horeb.

» Je me trouverai là moi-même, présent devant vous ; vous frapperez la pierre, et il en sortira de l'eau afin que le peuple ait à boire. Moïse fit devant les anciens d'Israël ce que le Seigneur lui avait ordonné.

» Et il appela ce lieu Tentation et Murmure, à cause du murmure des enfants d'Iraël, et parce qu'ils tentèrent là le Seigneur, en disant : Le Seigneur est-il au milieu de nous, ou n'y est-il pas?... »

Le rocher que Moïse toucha de sa verge, et des flancs duquel jaillit l'eau miraculeuse, est un bloc granitique de douze pieds de hauteur à peu près, et a la forme d'un prisme pentagonal qui renversé reposerait sur un de ses côtés. De larges traces qui paraissent creusées par le courant des eaux forment des espèces de cannelures perpendiculaires, tandis que cinq trous, placés dans une direction horizontale, et superposés les uns aux autres, désignent les bouches miraculeuses par lesquelles Dieu répondit à son peuple.

La pierre d'Horeb, car c'est le nom que lui donna le Seigneur, paraît avoir été détachée par quelque secousse volcanique de la base qu'elle occupait, et serait sans doute tombée au fond du vallon si le plateau sur lequel elle repose ne l'avait arrêtée dans sa chute. Isolée comme elle l'est, on peut en faire le tour facilement, car elle n'adhère au sol que par sa base.

A quelques pas du rocher, on a bâti une chapelle, et planté un jardin où l'on a transporté le superflu des terres de celui du couvent. A une certaine époque de l'année, un moine et quelques domestiques viennent y prendre le plaisir de la campagne.

La chapelle est pauvre et la sécheresse a fendu les murs : les parois intérieures sont couvertes de petits tableaux grecs modernes ; quelques-uns, plus anciens, remontent à 1500 ; tous ont un grand caractère de simplicité, et offrent ce beau type que les peintres et les mosaïstes de Bizance ont su donner à la face du Christ.

En quittant la chapelle et le rocher et en décrivant un demi-cercle au pied de la montagne pour regagner sa déclivité orientale, le religieux nous montra l'endroit où les Israélites adorèrent le veau d'or, et où Moïse, en descendant de la montagne, brisa les tables de la loi.

Jamais, plus que dans cette course, je n'avais remarqué combien les traditions sont puissantes. Qui pourrait avoir le courage de subir ce soleil dévorant, de gravir ces pics déchirés, de s'enfoncer dans ces vallées arides où la lumière et la chaleur ruissèlent comme en d'autres l'eau rafraîchissante des torrents, si ce n'était pour aller rêver aux endroits où se sont accomplis ces grands événements? Le nouveau monde, parvenu doré, sans ancêtres et sans souvenirs, appartient au commerce; le vieux monde, avec ses hiéroglyphes de granit et ses monuments bibliques, est le domaine de la poésie.

Nous rentrâmes au couvent après une laborieuse journée, et nous retrouvâmes chez les bons pères les mêmes soins et les mêmes prévenances. Après le souper, ils nous apportèrent l'album sur lequel chaque voyageur qui passe inscrit son nom. Les deux derniers Français qui avaient reçu l'hospitalité au couvent, étaient le comte Alexandre de Laborde et le vicomte Léon de Laborde, son fils; quelques mois plus tôt, et nous nous rencontrions, nous, vieilles connaissances des étroits salons de Paris, au milieu des vastes solitudes du désert.

M. Léon de Laborde, qui a publié depuis un magnifique ouvrage sur l'Arabie Pétrée, accomplissait en ce moment son œuvre scientifique, perdu dans les vallées de la péninsule du Sinaï. Il faut avoir voyagé sous ce climat ardent, où toutes les forces physiques de l'homme suffisent à peine à réagir contre l'action du soleil, pour comprendre ce qu'il y a de courage et de dévoûment dans l'exécution d'une œuvre comme la sienne. Les ruines de Petra, qu'il a dessinées le premier, sa carte de l'Arabie Pétrée, la seule complète qui existe, sont de véritables monuments de ce que peut la volonté de l'homme. Qu'on se figure ce que c'est que d'ajouter à douze heures entières de course sur un chameau la fatigue de descendre cinquante fois de cette haute monture, pour prendre des points de vue à chaque aspect de montagne, et de directions magnétiques à chaque détour de vallée. Le dromadaire, séparé ainsi de la caravane, devient furieux, et

refuse de s'accroupir ; alors commence entre l'homme et l'animal une lutte dans laquelle le premier ne triomphe qu'à l'aide des plus fatigants, des plus dangereux efforts. Il y a donc, à part le mérite de l'ouvrage, apprécié à la fois aujourd'hui des savants et des gens du monde, un autre mérite bien plus grand et bien plus appréciable pour tous : c'est celui de se condamner à passer trois ans hors de la société de ses compatriotes, exposé à tous les dangers, en proie à tous les besoins, pour faire faire à la science, la plus ingrate et la plus froide des maîtresses, un pas de plus vers la perfection.

Ce fut un véritable chagrin pour nous que de ne point rencontrer notre jeune compatriote pendant tout le voyage ; mais, absent de nos yeux, il fut du moins bien souvent présent à notre souvenir, et amené dans nos entretiens.

Au reste, la proportion des voyageurs qui passent au Sinaï, venant des différents points du monde, est curieuse à examiner : il y avait parmi les visiteurs inscrits un seul Américain, vingt-deux Français, et trois ou quatre mille Anglais, dont, comme nous l'avons dit, une Anglaise.

Le lendemain, on nous annonça qu'un de nos Arabes demandait à nous parler. Je courus à la fenêtre, et je reconnus mon ami Bechara ; il venait prendre nos ordres pour le départ. Nous le fixâmes à quatre jours ; puis, cette disposition bien arrêtée, Bechara retourna vers la tribu.

Ces quatre jours furent employés à dessiner, à voir, à causer ; tout l'intérieur du couvent, tous ses alentours, toutes ses légendes, vinrent se fixer en croquis ou en notes sur mon album de voyage. Ces quatre jours furent, je crois, les plus parfaitement remplis, et les plus complétement heureux de ma vie ; il faut avoir goûté de la vie contemplative dans les pays orientaux, pour comprendre cette espèce de vertige moral qui pousse l'homme à se précipiter de la société dans la solitude. Pour quiconque a visité la Thébaïde et l'Arabie, les pères du désert, toujours aussi grands dans leur éloquence, sont moins étonnants dans leur ascétisme.

La veille du départ fut employée par les bons religieux aux préparatifs de notre voyage. Chacun voulut ajouter quelques friandises à nos provisions solides : l'un nous apportait des oranges, l'autre du raisin sec, un troisième de l'eau-de-vie de dat-

tes ; en échange de tout cela, nous leur donnâmes le sucre que nous avions acheté au Caire à leur intention, et nous vîmes avec joie que ce cadeau, ainsi qu'on nous l'avait dit, se trouvait celui qui pouvait leur être le plus agréable. Ce surcroît de douceurs consola un peu Abdallah et Mohammed de partir si vite : ils s'habituaient admirablement à la vie végétative du cloître, et y seraient parfaitement restés, si les moines avaient voulu les garder ; les domestiques du couvent leur avaient fait les honneurs de l'office, et malgré la différence de religion, ils étaient les meilleurs amis du monde.

Le lendemain, à cinq heures du matin, nous fûmes réveillés par les cris des Arabes : nous ne comprenions rien à cet excès de ponctualité de notre escorte, à qui nous n'avions donné rendez-vous que pour midi. Nous courûmes à la fenêtre, et là notre étonnement redoubla. Les Arabes étaient en nombre égal, il est vrai, mais, parmi eux, je ne voyais ni Toualeb le chef, ni Araballah le guerrier, ni Bechara le conteur ; ce dernier surtout me faisait faute : aussi désirai-je connaître les motifs de son absence. Nous appelâmes Mohammed, afin qu'il s'informât des causes de ce changement d'heure et de personnel. Le nouveau cheik répondit alors que nos Arabes, absents depuis longtemps de leur tribu, et fatigués du dernier voyage, avaient été retenus par leurs femmes ; ils avaient en conséquence envoyé vers la tribu voisine pour lui proposer un arrangement, qui avait été aussitôt débattu et accepté : c'était en vertu de cette convention, que notre escorte nous arrivait composée de figures complétement nouvelles. Au reste, le cheik nous assurait que nous trouverions en lui, et dans ses compagnons, le même courage, la même complaisance et le même zèle ; quant au prix, il n'y avait rien de changé : à notre arrivée au Caire, nous l'acquitterions, et, de retour au Sinaï, les deux tribus, filles du même désert, partageraient en sœurs.

Notre stupéfaction fut grande lorsque Mohammed nous traduisit ce discours : outre la douleur d'être oubliés si vite par nos anciens amis, il y avait encore l'humiliation d'être troqués comme des marchandises ; ce qui nous étonnait surtout, c'est que pas un seul député ne fût venu avec l'escorte nouvelle pour nous faire part de cet arrangement. A cette objection, le cheik répondit que chacun à son tour avait refusé cette mission, mal-

gré les sollicitations qu'il avait faites, voulant mettre sa bonne foi à l'abri de tout soupçon; mais la tribu d'Oualeb Saïde, qui était une tribu guerrière, avait éprouvé une espèce de honte de céder ainsi aux instances de ses femmes; puis à ce sentiment se joignait une double crainte : c'était, ou de ne pouvoir résister à nos instances, ou, plus fermes s'ils y résistaient, de paraître avoir reçu avec un cœur ingrat nos avances et nos bons traitements. Ce sentiment était, ajouta l'orateur, si profond et si réel chez eux, qu'ils avaient même quitté le campement où nous avions fait halte, de peur que l'un de nous n'allât faire à leur cœur ou à leur loyauté un appel auquel ils sentaient qu'ils n'avaient ni le courage ni le droit de résister.

Toute cette histoire nous fut dite avec un ton si parfait de vérité et de bonne foi, que, tout improbable qu'elle était, elle nous parut possible à la rigueur. Le doute qui se peignit à cette occasion sur notre visage fut, à l'instant même, remarqué du cheik, qui, sans paraître nous presser autrement, nous fit observer que, puisque nous étions prêts à partir, mieux valait profiter de la fraîcheur du matin. D'ailleurs, de cette manière, assurait-il, nous pourrions faire halte près d'une source, tandis qu'en partant à midi, comme nous l'avions décidé d'abord, nous n'aurions d'eau que celle que nous emporterions du couvent : c'était nous prendre par notre faible. Nous prîmes, en conséquence, congé des bons religieux; nous fîmes descendre notre bagage, puis nous le suivîmes, moitié persuadés, moitié défiants. Quand à Mohammed et à Abdallah, ils étaient d'une indifférence parfaite sur la question.

Notre premier coup d'œil, soit prévention, soit justice, ne fut pas favorable à la tribu nouvelle. Le cheik ne paraissait pas exercer sur ses hommes cet empire à la fois paternel et absolu que Toualeb possédait sur les siens. Nous ne retrouvions, parmi les remplaçants, ni la figure honnête et ferme d'Araballah, ni la physionomie fine et joyeuse de notre conteur du désert. Les dromadaires aussi étaient plus petits, bien que tout aussi maigres. Malgré toutes ces observations plutôt intérieures, au reste, qu'exprimées hautement, il nous fallut prendre notre parti. Nous enfourchâmes nos montures; et notre nouveau conducteur Mohammed-Abou-Mansour, autrement dit Mahomet père de la victoire, donna aussitôt le signal en se lançant au galop.

Nos dromadaires le suivirent. A peine eûmes-nous le temps de nous retourner pour faire un dernier signe d'adieu aux bons moines, qui nous saluaient encore du geste lorsque déjà depuis longtemps leur voix ne pouvait plus parvenir jusqu'à nous.

Au lieu de reprendre la route que nous avions suivie pour arriver au Sinaï, nous descendîmes au couchant pour nous diriger vers Thor; une magnifique vallée se déroula tout à coup sous nos pieds, et nous nous y précipitâmes avec la rapidité de pierres qui roulent. En quittant le monastère, nous avions adopté un galop d'une vitesse étourdissante; cependant les difficultés de la route s'augmentant à mesure que nous avancions, nous exigeâmes, malgré la répugnance du cheik, que l'escorte ralentît sa marche; mais il n'obéit que lorsque nos observations officieuses se convertirent en un ordre absolu. Nous reprîmes donc une allure qui, toute raisonnable qu'elle était, nous promettait encore de nous faire franchir trois lieues à l'heure. Vers le milieu du jour nous étions parvenus au sommet d'une montagne d'où nous devions pour la dernière fois apercevoir le couvent. Nous le vîmes alors déjà à une distance immense de nous, se détachant, grâce à ses murailles et à son jardin, en blanc et en vert sur le fond violâtre de la montagne. Pendant cette courte halte que j'avais eu grand'peine à obtenir de notre cheik, il me sembla apercevoir à l'autre extrémité de la route que nous venions de parcourir, quelques points noirs et mouvants. Je les fis remarquer à Abou-Mansour, qui s'écria qu'il reconnaissait ces points pour être des hommes, et ces hommes pour appartenir à une tribu ennemie. A ces mots, il lança de nouveau son dromadaire au galop; et les nôtres, fidèles à la consigne donnée par le guide, le suivirent aussitôt et prirent passivement la même allure. Bientôt, quittant la vallée, Abou-Mansour entra dans le lit d'un torrent, que nous descendîmes avec la rapidité d'une avalanche.

Il y avait sept heures que durait cette course infernale, et rien n'indiquait, dans notre escorte, la moindre disposition à faire halte, lorsque tout à coup nous entendîmes un cri à l'arrière-garde. Nous nous retournâmes et nous aperçûmes Araballah couvert de poussière, son turban à moitié dénoué, les vêtements en désordre, se précipitant, au grand galop de son dromadaire, par le même chemin que nous venions de suivre.

A sa vue, Abou-Mansour voulut redoubler de vitesse, mais nous déclarâmes que nous n'étions pas disposés à l'imiter sans avoir une explication, et que si nos chameaux, entraînés par le sien, ne voulaient pas s'arrêter, nous leur briserions la tête à coup de pistolet; force fut donc au cheik de faire halte. Cinq minutes après, Araballah, culbutant tout ce qui s'opposait à son passage, fut près de nous. Son premier mouvement fut de nous exprimer, par ses gestes, sa joie de nous revoir; puis, s'élançant tout à coup vers Abou-Mansour qui se tenait à l'écart, il lui adressa d'une voix rude et brève, et avec des yeux enflammés, des paroles que nous ne comprîmes pas, mais que nous devinâmes être de sanglants reproches. Le cheik ne répondit qu'en donnant de nouveau le signal du départ. Alors Araballah le saisit par le bras et voulut l'arrêter; mais Abou-Mansour se dégagea en le repoussant et renouvela l'ordre de prendre le galop. Aussitôt Araballah s'élança en avant de la caravane, et, mettant son haghin en travers, il barra le chemin. Le cheik fit un mouvement pour porter la main à son fusil, et ses Arabes brandirent leurs lances, lorsque, voyant que le moment était venu de nous mêler de la partie, nous tirâmes nos pistolets et nous vînmes en aide à notre ancien ami en menaçant de faire feu si l'on ne s'arrêtait pas à l'instant. Abou-Mansour, voyant que nous n'étions que quatre contre lui et ses quatorze Arabes, parut incertain sur ce qu'il allait faire; mais de nouveaux cris se firent entendre derrière nous : c'était Toualeb et Bechara qui descendaient le ravin à leur tour comme si leurs dromadaires eussent eu des ailes; ce renfort, en donnant à notre résistance une nouvelle énergie, parut achever d'abattre la résolution de nos adversaires. Derrière eux, d'ailleurs, et au sommet de la montagne, commençait d'apparaître l'escorte complète; de sorte qu'à notre tour c'étaient nous qui, outre la conscience de notre bon droit, allions avoir la supériorité du nombre. Bechara et Toualeb, emportés par le galop de leurs dromadaires et enveloppés de leurs bournous blancs, arrivaient, rapides comme des fantômes; ils passèrent devant nous en nous criant : Salut! et se précipitèrent vers Abou-Mansour. Les Arabes, de leur côté, s'élancèrent à la défense de leur chef. Le cheik, se sentant soutenu, commença aussi à élever la voix. Pendant ce temps-là, le reste de l'escorte arriva à son tour, vociférant et menaçant :

chacun agitait ou sa lance ou son fusil. Nous vîmes qu'un combat était inévitable si nous ne le prévenions pas, et nous nous jetâmes au milieu de la mêlée, essayant de dominer de nos voix ce bruit infernal. D'abord nous ne réussîmes qu'à augmenter la confusion et à redoubler le vacarme ; enfin, le commandement de M. Taylor commença à se faire entendre, et son autorité à être reconnue. Il ordonna à chacun le silence d'abord ; ensuite il sépara nos anciens amis de nos nouveaux guides, leur ordonna de marcher, les uns à notre droite, les autres à notre gauche, remettant à la halte du soir l'explication et promettant de rendre justice à qui de droit. Toualeb demanda alors que nous descendissions de nos dromadaires pour reprendre nos anciennes montures; mais M. Taylor sentit que cette manœuvre, outre le retard qu'elle occasionnerait, allait remettre le feu aux poudres. Un coup donné, une goutte de sang répandue, eussent rendu, dans l'état d'exaspération où étaient les adversaires, tout arrangement impossible. Il répondit que nous descendrions à la halte, et renouvela d'une voix ferme l'ordre de se mettre en route. Amis et ennemis lui obéirent; et les deux troupes, disposées à notre droite et à notre gauche sur une double ligne, se remirent en marche en silence, sous un soleil atroce, suivant la même direction, mais cette fois marchant à une allure ordinaire. Les deux cheiks menaient la caravane, s'avançant à la même hauteur : Abou-Mansour, avec l'air confus et menaçant à la fois; Toualeb, avec le front riant et hautain. Quant à Bechara, il était revenu prendre, près de moi, sa place habituelle, et me racontait, parlant selon sa coutume un patois moitié arabe, moitié français, comment la chose s'était passée.

Au moment convenu, c'est-à-dire vers les onze heures, Toualeb était arrivé au convent avec notre escorte, et avait réclamé ses voyageurs; alors les religieux lui avaient appris que depuis le matin nous avions quitté le monastère avec le cheik Abou-Mansour, qui s'était presenté à nous de sa part, et que nous avions pris la route de Thor. Aussitôt, sans perdre un instant, toute la troupe s'était élancée sur nos traces, de toute la vitesse de ses dromadaires, les plus rapides gagnant du terrain, mais tous en masse soutenant leur réputation d'infatigable légèreté. C'est ainsi que nous les avions vu arriver, les uns après les autres, Araballah, Toualeb et Bechara, distancés

comme les Curiaces. Ce brave garçon nous disait tout cela avec une ardeur et une joie qui faisaient plaisir à voir. Je lui promis de reprendre pour mon compte, et dès le lendemain matin, mon haghin ordinaire, qui venait derrière nous mené en main par un Arabe; car il faut que je le dise, et c'est ici le moment de faire cet aveu, mon nouveau dromadaire m'avait prouvé qu'en me plaignant de la dureté de l'autre, j'avais agi avec précipitation : j'en fis mes excuses à Bechara, et le priai de les transmettre à qui de droit.

Cette explication donnée, Bechara, qui avait une sainte horreur du silence, passa à un sujet tout pastoral : il me raconta les heureuses journées qu'il venait de passer dans sa tribu, et près de sa famille. Les Arabes ont le cœur jeune et largement ouvert à toutes les émotions de la nature; une fois lancé sur la mer du sentiment, il me raconta d'un bout à l'autre toute l'histoire de ses amours. Les incidents sont rares sous la tente, et n'ont guère varié depuis Jacob et Rachel. Le jeune Arabe qui aime, doit, dans quelque excursion contre une tribu voisine, signaler son courage ou son adresse, selon que la nature lui a donné la force du lion ou la ruse du serpent. Cette dernière qualité était celle de Bechara, il était plus apte à conseiller les entreprises qu'à les exécuter. Mais si la force brutale d'Araballah dominait son intelligence en temps de guerre, les douceurs de la paix et les loisirs de la vie pastorale lui étaient, en revanche, infiniment plus favorables qu'à son compagnon; aussi était-ce par l'éloquence et la poésie qu'il avait trouvé le chemin du cœur de sa Rachel. Il en était au portrait physique de sa belle Arabe, et il venait de comparer ses yeux à ceux de la gazelle, et sa souplesse à celle du palmier, lorsque mon dromadaire, sans préparation aucune, sans un seul mouvement qui m'indiquât son intention, mit sa tête entre ses jambes, et commença à exécuter une cabriole; exactement de la même manière que les enfants ont l'habitude de pratiquer cet exercice. Je me lançai de côté; les deux pommeaux de la selle portèrent sur le sable; et mon stupide animal commença de se rouler voluptueusement, adoptant par bonheur la direction opposée à celle où mon corps était étendu. Sans cette heureuse circonstance, j'étais passé au laminoir.

Il faut rendre à chacun la justice qui lui est due : Bechara

fut à terre aussitôt que moi; seulement je fus relevé aussitôt qu'à terre, de sorte qu'il me trouva debout sain et sauf, mais l'air tant soit peu étonné, comme doit l'avoir un homme à qui pareille aventure arrive pour la première fois. J'appris alors que le genre d'amusement auquel continuait de se livrer mon dromadaire, était encore une des facéties habituelles à sa race, sa manière de rire. Au reste, ma chute avait été, à ce que Bechara m'assura, des plus savantes : j'étais tombé en véritable Arabe ; et lui, qui se vantait d'être un écuyer, n'aurait pas fait mieux. Comme je recevais modestement les félicitations de Bechara, arriva Toualeb ; il avait vu ma descente forcée, et, profitant de la circonstance pour en revenir à son idée favorite, il me proposa de reprendre mon ancien haghin, qui, mieux dressé, était incapable d'une pareille faute. Je suivis son conseil, j'enfourchai ma vieille monture ; et au premier pas qu'elle fit, je reconnus ma selle si bien rembourrée du côté de l'animal.

Nous arrivâmes enfin au pied des montagnes : c'était le campement choisi pour la nuit. Les deux cheiks gloussèrent chacun leurs haghins, qui, partageant les haines de leurs maîtres, s'agenouillèrent sans se rapprocher. Cependant nos Arabes se mêlèrent pour dresser la tente, aucun parti ne voulant renoncer aux droits qu'il croyait avoir ; aussi fut-elle prête en un instant. Aussitôt Abdallah, rentré dans ses fonctions, donna ses soins à l'œuvre importante du souper, et nous nous formâmes en cour de justice, pour connaître de l'aventure du matin.

Toualeb, en sa qualité de plaignant, parla le premier : il exposa que la veille du jour où nous devions partir, il avait reçu une communication du Père de la Victoire qui l'informait que nous ne partirions que dans trois ou quatre jours, attendu que nous avions vu des choses si intéressantes au couvent, que nous comptions y prolonger notre séjour. Cette fable, assez bien tissue, avait cependant un côté par lequel elle devait éveiller le soupçon : au lieu d'un domestique du couvent, messager naturel dans cette circonstance, c'était un Arabe d'une tribu assez mal famée, sous le rapport de la probité, qui apportait cette nouvelle ; aussi l'envoyé avait-il paru parfaitement suspect à Toualeb. Il en résultait que, tout en le remerciant du bon avis, Toualeb s'était bien promis de venir, à tout hasard, nous faire le, lendemain, une petite visite. On a vu com-

ment, moins fins que Toualeb, nous nous étions laissés voler, comme trois sacs de marchandises. Déjà prévenus avant d'arriver au couvent, leur étonnement, quand ils ne nous y trouvèrent plus, fit bien vite place au désir de remettre la main sur nous : ils avaient donc lancé leurs dromadaires au grand galop, et comme ils avaient sur les nôtres l'avantage de la taille, ils nous avaient promptement ratrappés.

L'accusé se leva à son tour, assez embarrassé de sa position, malgré la finesse et l'habileté arabes, et son plaidoyer se ressentit du mauvais terrain sur lequel il s'était placé.

« J'ai voulu, dit-il, user de stratagème, et j'ai eu tort, car j'étais dans mon droit : le voyageur n'appartient pas à telle ou telle tribu, et puisque les tribus sont amies, elles doivent jouir des mêmes priviléges ; si une seule guidait les voyageurs, les autres mourraient de faim. Puisque Toualeb vous a amenés, c'est à moi de vous reconduire ; ce que j'ai essayé de faire par la ruse, je pouvais l'accomplir par la force : mes guerriers sont nombreux et braves, mon courage est incontesté ; depuis Suez jusqu'au Raz-Mohammed, mon nom a un écho dans toutes les oaddis, et il n'y a pas une tribu qui ne connaisse Mohammed-Abou-Mansour. »

Il paraît que ces raisons, assez médiocres pour des Européens, n'étaient pas mauvaises pour des Arabes, car ce fut Bechara qui prit la parole pour répondre au Père de la Victoire. Sa réponse fut si rapide, elle rampa par tant de détours, elle embrouilla si bien la discussion, et donna lieu à une réplique si animée, que M. Taylor, prévoyant que la scène du matin allait se renouveler, se leva à son tour, imposa silence, et déclara qu'il ne reconnaissait pour nos guides et notre escorte que Toualeb et ses Arabes. Les otages qui attendaient notre retour, et qui répondaient de nous tête pour tête, étaient de la tribu d'Oualeb-Saïde ; il était donc juste qu'ayant couru les risques, elle jouît du résultat. En conséquence, il ne prendrait pas Mohammed-Abou-Mansour, tout Père de la victoire qu'il était, attendu que la supercherie dont il s'était servi pour se procurer des voyageurs nous avait tous indignés.

Notre interprète traduisit le jugement, qui fut écouté par les deux parties avec recueillement et soumission ; mais aussitôt la version terminée, Bechara prit, à notre grand étonnement, Mo-

hammed-Abou-Mansour à part, et peu de temps après, ils se rapprochèrent de nous en parfaite intelligence : ils venaient nous annoncer que toutes les difficultés étaient aplanies, que les deux tribus nous accompagneraient, que ce n'était pas trop d'une double escorte pour des personnages aussi recommandables que nous, et que Abou-Mansour et ses Arabes nous serviraient de garde d'honneur.

Après quoi chacun soupa et pensa à prendre du repos ; nous en avions besoin, surtout nous autres Européens que notre séjour au couvent avait déshabitués du dromadaire, et qui étions tombés de Caribde en Scylla avec les haghins du Père de la Victoire.

ALEX. DUMAS. — A. DAUZATS.

HOLBERG.

L'étude d'une littérature ressemble souvent à un voyage à travers une contrée inégale, sillonnée en certains endroits par des plaines fécondes qui sourient à l'œil, et en d'autres par des landes sèches et arides. Là, après avoir reconnu quelques traces de végétation, le voyageur peut arriver au milieu d'un espace vide où le ciel refuse de féconder, et la terre de produire. Il promène autour de lui ses regards étonnés, et il n'aperçoit qu'un sol nu, dont rien ne varie la teinte grisâtre et les monotones contours. Dans la plaine, quelques épis de blé élèvent leur tête chétive au-dessus des sillons, et quelques arbres rabougris couronnent comme un front chauve le sommet de la colline. De loin en loin apparaît une chaumière isolée sur ce sol sans moisson, comme le nid de l'oiseau de mer sur la grève sans verdure. Le berger promène à pas lents ses maigres moutons dans la vallée, où ils broutent les pointes de bruyère et les brins d'herbe desséchés; le paysan laboure avec tristesse l'héritage ingrat que ses pères lui ont légué. Toutes les douces harmonies de la campagne disparaissent, toutes les voix de la nature sont muettes. L'arbre aux rameaux étroits se courbe sous le vent sans murmurer; et l'oiseau passe sans chanter. Rien n'éveille dans l'âme ni l'émotion riante, ni le besoin de rêver: on n'éprouve pas même, en traversant ces lieux, la poétique mélancolie de l'isolement; on n'éprouve qu'un grand ennui. L'étranger qui ne sait pas jusqu'où s'étend cette terre fatigante, double le pas, marche à la hâte, et cherche de toutes parts un horizon meilleur. Il traverse les landes jaunes, les champs rocailleux coupés par des marécages; une colline s'élève devant lui: il la gravit, et il aperçoit à ses pieds une large plaine toute verte, une

rivière au milieu, des villages rangés au bord de la rivière, et de tout côté l'œuvre fructueuse de l'homme, la richesse et la vie. Il jette un dernier regard sur la route aride qu'il a parcourue, et salue avec enthousiasme les campagnes fécondes, les beaux points de vue ouverts devant lui. Telle est l'émotion que j'ai ressentie en parcourant quelques-unes des parties septentrionales de l'Allemagne ; telle est celle que j'ai ressentie lorsque, après avoir traversé les landes stériles de la littérature danoise, je suis arrivé à Holberg.

Holberg est, on peut le dire sans faire tort à Bording, à Kingo, le créateur de la poésie dans son pays. Avant lui, elle était encore courbée sous le joug de l'Allemagne. Il l'a délivrée de sa servitude et lui a imprimé une marche ferme et indépendante. Avant lui, elle ignorait toute invention dramatique, toute œuvre théâtrale, et il l'a dotée d'une des plus belles collections d'œuvres dramatiques qui existent. Avant lui, elle n'avait fait que balbutier une langue parfois énergique et harmonieuse, mais souvent incertaine et malhabile, et il lui a donné une langue souple, forte, pleine d'expression.

La vie de cet homme de génie est singulière. Peu de poètes ont eu dans leur carrière un développement aussi laborieux et aussi continu. C'est une vie d'efforts couronnée par le succès. Lui-même a raconté avec une gaieté charmante, avec une verve caustique et un naïf abandon, ses voyages d'étudiant, ses tribulations de jeune homme. En écrivant ainsi ses souvenirs, il a fait de sa biographie une excellente comédie.

Il naquit à Bergen, en Norwége, en 1684. Son oncle était évêque. Son père, qui du rang de simple soldat s'était élevé au grade de colonel, mourut jeune, ne laissant à sa veuve qu'une modique fortune, une maison qui fut détruite dans l'incendie de Bergen, et une très-médiocre propriété à la campagne. Par sa naissance, Holberg était appelé à devenir militaire : en sa qualité de fils de colonel, il fut incorporé dans le régiment d'Upplande avec le titre de caporal ; mais les goûts studieux qui se manifestèrent en lui de bonne heure l'empêchèrent de suivre cette carrière, et il entra à l'école de Bergen. Il avait dix ans lorsque sa mère mourut. Il n'a pas dit comment se passa cette enfance qui ne put s'épanouir qu'un instant sous le regard d'une mère, mais, sans aucun doute ; cet isolement dans les premières

années de la vie, ce veuvage prématuré des joies domestiques et des affections de famille, contribuèrent beaucoup à dessécher en lui le germe des sentiments tendres et expansifs, à remplacer l'expression de la tendresse par le rire de la causticité, le cœur par l'esprit : car Holberg avait peu de cœur, toute sa vie en fait foi. Il fut placé sous la tutelle d'un homme instruit, nommé Pierre Lem, qui ne pouvait qu'encourager les dispositions poétiques de son pupille; il les encouragea même parfois d'une façon assez plaisante, à en juger par une anecdote. Un jour, Holberg, qui n'était encore qu'un enfant, avait fait contre une vieille dame un vers satirique dont elle se plaignit amèrement. Pierre Lem appela le coupable auprès de lui avec tous les signes d'une violente colère, et lui adressa de vifs reproches. Le pauvre Holberg, humilié et repentant, allait tâcher de s'excuser, quand tout à coup il s'aperçut que la colère de son tuteur ne provenait que d'une faute de versification qui s'était glissée dans la malheureuse satire; il promit d'étudier la prosodie, et la paix fut faite à cette condition plus littéraire que morale.

Après avoir passé plusieurs années à l'école latine de Bergen, Holberg se rendit à l'université de Copenhague. Il étudia la théologie et subit un premier examen d'une manière satisfaisante. Mais ses moyens ne lui permettant pas de rester là plus long temps, il revint en Norwége et entra comme précepteur chez un prêtre, à la condition de le remplacer au besoin dans ses fonctions de directeur d'école et de prédicateur. Il prêcha plusieurs fois à la grande satisfaction des paysans, qui se seraient fort bien accommodés de l'entendre chaque dimanche; mais il menait l'école trop sévèrement. Un jour, il battit un élève : la mère jeta les hauts cris; et comme ce métier de précepteur, de pasteur et de pédagogue l'ennuyait profondément, il profita de cette occasion pour partir. Il retourna à Copenhague, étudia le français, l'italien, l'anglais, et obtint à son dernier examen les éloges académiques. La misère le força de retourner encore dans son pays; et bon gré malgré il fallait qu'il fût précepteur, il n'avait pas d'autre moyen d'existence. Cette fois, il entra chez le vice-évêque de Bergen. Ce fut là qu'il sentit s'éveiller en lui l'humeur voyageuse qui l'a dominé toute sa vie. L'homme chez lequel il se trouvait avait parcouru plusieurs

contrées de l'Europe et noté toutes ses impressions. Le manuscrit tomba entre les mains du jeune précepteur, qui le lut avec avidité et résolut aussi de quitter ses montagnes de Norwége pour courir le monde. Avec ses faibles ressources la chose n'était pas facile ; mais il avait, comme il le dit lui-même, une volonté inébranlable, et rien ne pouvait l'arrêter : il fit une vente générale, une vente désespérée de tout ce qu'il possédait et parvint à amasser un capital de soixante écus (environ 175 fr.)

Il s'embarque avec cette somme, et arrive à Amsterdam. Le voilà dans la grande ville du commerce, observant, étudiant, vivant avec la plus stricte économie, et demandant en vain une place de précepteur ou de maître de langues. « Amsterdam, dit-il, est une malheureuse ville pour les savants : un batelier y est plus estimé que Grotius ; un savetier y prospère, et un philosophe y est mal à l'aise. » Tandis qu'il en était à calculer jusqu'où pouvaient le mener ses derniers écus, il tombe malade ; le médecin lui conseille d'aller aux eaux d'Aix-la Chapelle, et il s'y décide volontiers, car c'était *curieux*. Son passeport payé, son voyage payé, il lui reste six écus. Il se loge dans une auberge de chétive apparence, et ne demande qu'à la dernière rigueur et avec des ménagements excessifs ce dont il a besoin. Mais il voit approcher le jour où il faudra solder son compte, et la moindre atteinte portée à sa bourse est une atteinte mortelle. Dans une telle extrémité, il se décide à fuir secrètement : il rassemble ses effets, ferme son sac, et descend à pas de loup par un escalier dérobé. Hélas ! au moment où il allait franchir le seuil de la porte, l'hôte qui l'observait l'arrête, le ramène dans l'auberge ; et il fallut acquitter le mémoire jusqu'au dernier kreutzer. « Longtemps après, dit Holberg, j'ai vu devant moi cette figure sinistre de mon hôte ; elle m'est apparue dans mes veilles, dans mes rêves, elle m'a suivi partout. »

Hors d'état de rester plus longtemps dans une ville qui lui était totalement étrangère, Holberg prit le parti de retourner à Amsterdam où il avait fait quelques connaissances. Il voyageait à pied, et ce voyage lui rendit la santé. Il avait quitté la Hollande avec quelques écus et la fièvre ; il y revint sans le sou, mais joyeux et bien portant. Un banquier, à qui il inspira de la confiance par sa physionomie honnête, lui prêta de l'argent ; il partit pour la Norwége et s'établit à Christiansand.

Il s'était annoncé comme maître de langues. Bientôt il passa pour un prodige ; il enseignait le français, l'italien, l'anglais. On le regardait avec admiration quand on le rencontrait dans les rues, et on disait qu'il savait le turc. Les bons bourgeois de Christiansand lui envoyèrent leurs enfants. Le prix de ses leçons était, il est vrai, bien modique, mais le nombre de ses élèves augmentait chaque jour. Il paya ses dettes et parvint même à économiser une douzaine d'écus. Les choses allaient donc le mieux du monde. Il se voyait déjà possesseur d'un capital avec lequel il pourrait entreprendre quelque lointain voyage, quand tout à coup il fut surpris dans le cours de ses prospérités par l'arrivée d'un marchand hollandais qui donnait des leçons de langue française à un prix désespérant. C'était une terrible rivalité pour celui qui, jusque-là, avait porté à Christiansand le sceptre de la grammaire et la couronne de la rhétorique ; c'était une invasion sur ses domaines, un schisme dans son temple, une royauté dans sa royauté. Cependant il apprit que son concurrent parlait fort mal le français ; il résolut de le défier et de l'anéantir dans cette joute littéraire. Le jour du combat, l'heure, le lieu, furent désignés par les élèves des deux écoles, qui devaient servir de témoins. Les deux champions s'avancèrent fièrement l'un contre l'autre, et la lutte commença. « Je l'attaquai, dit Holberg, avec un français-norwégien ; lui me répondit en français-hollandais. Jamais la langue française n'a été si maltraitée : nous parlions tous deux d'une manière inintelligible, et plus nous voulions mettre de vivacité dans notre entretien, plus la confusion augmentait. A la fin, quand nous fûmes bien persuadés l'un et l'autre de notre mutuelle ignorance, nous pensâmes que ce serait chose sage de renoncer à une colère qui ne pouvait que nous nuire, de conclure un traité de paix, et de nous partager l'empire comme César et Pompée. C'est ainsi que mon privilége fut aboli et que l'autorité absolue fut partagée entre deux souverainetés. »

Au printemps suivant, Holberg amassa le produit de ses économies et prit le chemin de l'Angleterre. Il resta près de deux années à Oxford, étudiant beaucoup et donnant des leçons de musique. Il était très-aimé des élèves qui, lorsqu'il les quitta, firent une collecte entre eux et lui remirent assez d'argent pour qu'il pût retourner en Danemark.

Arrivé à Copenhague, il se trouva, comme par le passé, privé de ressources et ignorant de ce qu'il devait faire. Il savait déjà beaucoup, mais il ne pouvait utiliser sa science; car il était sorti des voies habituelles par lesquelles un savant danois monte patiemment, d'un échelon à l'autre, du rang d'élève à celui de maître. « Le meilleur moyen de me créer une existence eût été, dit-il, de me faire pédagogue; mais je trouvais cette profession indigne de moi. A la fin, je pris une résolution qui me semblait devoir concilier ma pauvreté avec le respect que je me devais à moi-même : j'appelai ma chambre *auditoire*, mes élèves *disciples*; ma chaise prit le nom de *chaire* (*cathédra*), et j'invitai les étudiants à suivre mes *cours*; je ne devais pas donner des leçons de langue, je devais exposer les connaissances que j'avais acquises dans mes voyages. Séduits par ces titres pompeux, ils accoururent dans mon auditoire et transcrivirent très-docilement ce que je leur dictais. Mais quand il s'agit de payer, ils devinrent subitement invisibles; en sorte que je pouvais dire avec le poète : Mon champ n'a point porté de fruits, ma terre n'a point donné d'herbe. Le seul profit que je retirai de mon travail, c'est que, longtemps après, tous mes fugitifs élèves m'ôtaient poliment leur chapeau du plus loin qu'ils me voyaient passer. »

Pour se consoler de sa mésaventure de professeur, il fit un voyage en Allemagne avec le fils d'un conseiller d'état; puis il revint à Copenhague et obtint un des stipendes du collége de Borchen. Peu de temps après, il publia son premier ouvrage : *Introduction à l'histoire d'Europe*. Ce livre n'obtint pas un grand succès; cependant il commença à attirer l'attention sur Holberg, qui fut nommé professeur extraordinaire à l'université et obtint en même temps un nouveau stipende de cent écus par an.

Quand il se vit possesseur de ces deux stipendes, l'envie de voyager lui revint et il partit. Il traversa de nouveau la Belgique, la Hollande, puis se dirigea vers la France, et arriva à Paris, où son accent norwégien et sa mauvaise prononciation lui occasionnèrent une foule de quiproquo dont il était le premier à rire. A Paris il ne fit point de connaissances; il se logea dans un quartier retiré, et passa son temps à voir et à observer tout ce qui se présentait à lui. Tandis qu'il en était là de sa vie nomade, quelqu'un vint lui dire que pour vingt écus on pouvait

aller à Rome; et le voilà aussitôt qui prend le coche d'Auxerre et se dirige vers l'Italie. Il avait même l'intention d'aller aux Indes; mais après y avoir sérieusement songé, il vit que c'était par trop difficile pour un pauvre boursier de collége comme lui, et il y renonça, non sans regret.

Son voyage d'Italie est un des plus difficiles qu'il ait faits. A peine est-il parti, que la fièvre le prend et le suit partout. Ses ressources modiques s'épuisent; il est obligé de lutter à la fois contre la maladie et la misère. A Gênes, il n'échappe aux brutalités de son hôte, qu'à l'aide d'un de ses compatriotes qui prend courageusement sa défense. Dans la traversée de Gênes à Civita-Vecchia, le bâtiment sur lequel il se trouvait rencontre un corsaire. L'effroi s'empare des passagers : les femmes pleurent, les moines prient; et le malheureux Holberg, tourmenté par la fièvre, mais obligé de faire bonne contenance, se lève de son lit, vient sur le pont, l'épée à la main, et oubliant son protestantisme, invoque, comme ses compagnons de voyage, le secours de saint Antoine. A Rome, il fait lui-même sa cuisine. Il tient d'une main une cuillère à pôt, et de l'autre un livre : il rêve au Capitole en épluchant des navets, il assaisonne sa soupe en énumérant dans son esprit les merveilles du Vatican. Mais souvent il s'aperçoit combien il est difficile d'allier les études de la science avec les soins de la cuisine; souvent son feu s'éteint, ou son maigre dîner brûle tandis qu'il est absorbé dans sa lecture.

Il partit de Rome comme il y était venu, avec la fièvre. Il traversa à pied l'Italie, la Savoie, le Dauphiné, la France, et s'en alla à Amsterdam. Le remède qu'il n'avait pu trouver dans ses lointaines excursions, il le trouva dans un concert. Il prit un violon, joua toute la soirée, et pour la première fois depuis longtemps, s'endormit sans souffrance : la fièvre venait de le quitter.

Dans tout le cours de ses voyages, Holberg n'avait pas cessé d'étudier. Le désir de s'instruire avait été pour lui plus fort que les obstacles qu'il avait rencontrés; et malgré les soucis de sa vie errante, malgré les souffrances physiques, partout il avait travaillé, observé et noté fidèlement ses observations. Il revint donc à Copenhague avec des connaissances sérieuses, étendues. Mais il n'était toujours que professeur adjoint : cette place

ne pouvait suffire à ses besoins; pour arriver au grade supérieur, il fallait une vacance, hélas! et les professeurs vivaient, dit-il, bien longtemps. Le premier qu'il fallut remplacer était un professeur de mathématiques. Holberg fut investi de ses fonctions. Singulière destinée, qui l'avait fait tour à tour caporal, théologien, précepteur, maître de langues, maître de musique et professeur de mathématiques, pour l'amener à être un jour poète dramatique!

Jusque-là il n'avait été occupé que d'études d'histoire et de jurisprudence. Il ignorait sa vocation de poète; il avait même, dit-il, si peu de goût pour les vers, qu'il ne pouvait en lire vingt de suite. Cependant, à force d'entendre parler de poésie, l'idée lui vint d'apprendre à la connaître par lui-même. Quelques jours auparavant il fuyait les vers, cette fois il voulait en faire. Il choisit pour son premier thème d'élève en poésie, la sixième satire de Juvénal, la plus âpre, la plus fougueuse; il y mit toute sa verve et tout son esprit. Mais son travail fourmillait de fautes de versification : un de ses amis le lui fit observer. Il étudia la prosodie et écrivit un de ses chefs-d'œuvre, *Peer Paars;* il avait alors trente ans. Cet ouvrage fut suivi immédiatement de cinq autres satires qui, en ajoutant à la réputation naissante du poète, soulevèrent contre lui d'amères récriminations. Effrayé des reproches de ses collègues et de la colère des critiques, il sentit le besoin de prendre une autre direction. Quelques personnes lui conseillèrent d'écrire des comédies, et il résolut d'essayer.

A l'époque où il entreprit ce nouveau travail, le théâtre danois n'existait pas. Il n'y avait à Copenhague qu'une troupe d'acteurs français qui avaient le privilége exclusif, dit Rahbek (1), de la comédie, des danses et même des pièces de marionnettes. Le directeur de cette troupe était un nommé Capion, fort jaloux de ses droits, et bien décidé à les défendre contre tout empiétement étranger. Un Allemand, qu'on appelait l'*Homme fort*, et qui avait amené avec lui une troupe de comédiens, ou plutôt de jongleurs, crut pouvoir élever un théâtre aux portes de la ville; mais Capion réclama, et *l'homme fort* fut contraint de transiger avec lui. Il arrivait pourtant de

(1) *Bidrag til den danske skueplads historie.*

temps à autre des troupes ambulantes qui représentaient les traditions du moyen-âge dramatisées ; c'est ainsi qu'on représenta une fois la vie et le châtiment du docteur Faust : dans cette pièce on voyait le terrible magicien torturé, lacéré, brûlé par les diables, et son *famulus* déchiré en morceaux. C'étaient là les drames qui avaient succédé aux légendes des saints, aux histoires bibliques des XVe et XVIe siècles. C'étaient là les pièces auxquelles accourait le peuple; mais les princes, les nobles et les bourgeois ambitieux n'assistaient qu'à la comédie française.

En 1720, on voulut enfin avoir un théâtre danois. Frédéric IV, qui avait du goût pour l'art dramatique, contribua beaucoup à former cet établissement ; et celui de tous les acteurs français qu'il aimait le mieux, Montagu, fut chargé de donner des leçons de geste et de déclamation à la nouvelle troupe.

La première représentation eut lieu en 1722 : On joua une traduction de *l'Avare* de Molière. La même année, Holberg fit jouer son *Potier d'étain politique* (*Politiske Kannstœber*), qui obtint un prodigieux succès. Il écrivit en peu de temps quatorze autres pièces, qui furent accueillies avec enthousiasme. Le peuple aimait beaucoup cette comédie nationale qui venait de lui être révélée si subitement ; mais la haute société conservait son goût pour le théâtre français. Les pièces traduites de Molière alternaient avec celles de Holberg ; et lorsqu'en 1723 les acteurs furent appelés à jouer pour la première fois au château, on choisit pour cette représentation solennelle une pièce de Molière, *le Bourgeois gentilhomme*.

En 1723, 1724, 1725, Holberg publia en trois volumes ses quinze comédies ; le premier fut réimprimé trois fois dans l'espace de deux ans. Mais ce travail rapide avait altéré sa santé. Il pensa qu'un voyage pourrait la rétablir, et il s'en alla en Allemagne, en Hollande, en France. Cette fois ce n'était plus le pauvre étudiant qui était venu dix années auparavant à Paris, préoccupé des ennuis de l'avenir et des soucis matériels de chaque jour ; c'était un professeur qui s'était acquis un nom illustre dans son pays, et à qui ses succès avaient donné de la confiance : cette fois, il vécut dans le monde, il entra au café des beaux-esprits, fréquenté surtout par Lamothe et par ses amis ; il visita les hommes renommés pour leur érudition ou leurs tra-

vaux littéraires ; il visita les oratoriens, qu'il aurait pu prendre, dit-il, pour des luthériens, tant ils parlaient librement du pape et du catholicisme ; Fontenelle, qui lui fit avec une aimable coquetterie de vieillard des compliments sur le mérite des écrivains de Danemark ; le père Hardouin, auquel il était difficile d'arriver si on ne voulait pas l'entretenir de choses sérieuses, mais qui ouvrait sa porte avec joie à tous ceux qui avaient un conseil à lui demander, une question scientifique à lui faire ; le père Tournemine, poli, gracieux, élégant dans ses manières comme un courtisan : la seule chose, dit Holberg, qui le distinguât d'un courtisan, c'était sa science ; il avait une fort belle bibliothèque, et le poète danois y remarqua, avec une secrète satisfaction, les meilleurs ouvrages sur l'histoire et les antiquités du Nord.

De retour à Copenhague, Holberg écrivit son poëme des *Métamorphoses ;* puis il reprit avec plus d'ardeur que jamais ses études historiques, pour lesquelles il avait toujours eu une prédilection particulière. Il publia le premier voulume de l'*Histoire de Danemark* en 1733 ; en 1738, une *Histoire générale de l'église* jusqu'à la réformation ; en 1739, des Biographies d'hommes célèbres. Il entreprit aussi une *Histoire des Juifs* qui parut en 1742. Ces travaux historiques ne furent interrompus qu'en 1740 par la publication du *Voyage de Klim.*

La fortune de Holberg grandissait avec sa réputation. Il avait été nommé professeur d'éloquence et membre du consistoire ; plus tard, il fut élu questeur de l'université. Ses ouvrages ne lui rapportaient pas à beaucoup près ce qu'ils lui eussent rapporté dans un pays comme la France et l'Angleterre, mais il dépensait peu et amassait sans cesse ; il acheta, dans une des plus riantes parties de la Seelande, une belle terre où il allait passer l'été. Quand il se vit ainsi riche, puissant, considéré, il lui vint une singulière fantaisie, celle de vouloir ajouter un titre à son nom. Lui qui s'était tant moqué de la noblesse et des vanités aristocratiques, voulut être anobli. Le roi le fit baron. Il ne survécut pas longtemps à cette dernière faveur. Malgré le régime extrêmement sèvère auquel il s'était condamné, sa santé s'affaiblissait de plus en plus ; il mourut dans la nuit du 27 janvier 1754, et fut enterré à Soroe.

Holberg avait une belle figure : de grands yeux bleus, un

front élevé, beaucoup de vivacité dans le regard, et une légère expression d'ironie dans le mouvement des lèvres. Quand il parcourut pour la première fois la Hollande, on le prenait pour un enfant, tant il avait encore la physionomie jeune; et plusieurs de ses compagnons de voyage le regardèrent, avec une sorte de défiance, comme un élève de quelque gymnase échappé à la surveillance de ses maîtres, à la tutelle de ses parents. A en juger par sa biographie, il devait avoir dans sa jeunesse un fonds de gaieté et d'insouciance que les circonstances altéraient difficilement. Mais il perdit peu à peu ce libre laisser-aller de la vie ; il devint bizarre, capricieux, colère. Le mauvais état de sa santé contribua sans doute beaucoup à aggraver en lui cette disposition d'esprit. Il était obligé de s'observer sans cesse, de suivre un régime de pénitent : tous ses repas étaient réglés et mesurés uniformément jour par jour ; il ne buvait pas de vin et mangeait fort peu. Sur la fin de sa vie, il en était venu à peser sa nourriture ; et quand on voyait ce qu'il avait sur sa table, on pouvait dire à coup sûr quel était le jour de la semaine : son dîner du lundi, son dîner du mardi, son dîner de chaque jour était invariablement prescrit d'avance.

Il était en général d'un caractère peu sociable. Il raconte lui-même que sur six cents hommes, il n'en trouvait pas dix qu'il pût supporter. Mais il tombait assez souvent dans des accès d'humeur qui ressemblaient à une profonde misantropie, et malheur à ceux qui s'avisaient d'aller le voir dans un de ces moments-là ! Un son de voix étranger, un bruit léger sur le parquet l'irritaient aussitôt et amenaient une explosion de colère. On l'a vu plus d'une fois chasser de chez lui, à coups de pantoufle, l'étudiant inoffensif qui venait le surprendre dans une de ses phases orageuses. Un jour il se promenait de long en large dans sa chambre, avec un jeune homme auquel il avait témoigné de la bienveillance. En passant devant une table où il y avait quelques biscuits, le jeune homme en prit un et le mangea. Holberg éclata en invectives. — Pourquoi tant me reprocher ce biscuit? dit le jeune homme tout surpris d'une telle colère, je peux vous en rendre un autre. — Mais, malheureux! s'écria Holberg avec l'accent du désespoir, tu ne peux me rendre le même.

A cette violence de caractère, Holberg joignait une avarice extrême. Dans sa jeunesse, il avait été forcé de mener une vie économe; il mena plus tard une vie de privations : ce fut ainsi qu'il amassa une fortune considérable. Il légua sa bibliothèque, qui se composait d'un assez grand nombre d'ouvrages, et sa baronnie à l'académie de Sorœ. Il légua une somme de 16,000 écus pour donner tous les deux ans une dot de 1500 écus à une jeune fille pauvre; et quand il fut mort, on trouva chez lui une somme de 12,000 écus dont il n'avait pas parlé. Ses dispositions testamentaires lui furent dictées par un esprit de vanité plutôt que par un véritable sentiment de bienfaisance. Tandis qu'il donnait une propriété de 300,000 francs à une école, il ne donnait qu'une rente de 250 francs à un de ses neveux, qui était pauvre; et il oublia ses autres parents.

Pardonnons à l'homme de génie ces taches qui obscurcissent l'éclat de sa couronne. Holberg fut un esprit dintingué, un poëte excellent; il n'est personne qui, en le lisant, n'admire la variété de ses œuvres, l'étendue et la souplesse de sa pensée; mais il avait le cœur égoïste, l'âme sèche, et il n'a pas aimé.

Il avait étudié, dans sa première jeunesse, Plaute, Térence, Aristophane et les autres poëtes grecs et latins; plus tard il s'éloigna des œuvres littéraires et se consacra aux études historiques : il est surtout célèbre comme poëte, et tous les efforts de son intelligence s'étaient tournés du côté de l'histoire. Il fut poëte par moments, il fut historien toute sa vie. Il écrivit dans l'espace de quelques années ses satires, ses comédies, son *Peer Paars*, et il travailla presque sans cesse à quelque œuvre d'histoire. Plusieurs de ses travaux, en ce genre, n'ont pas eu un grand succès et sont maintenant fort peu lus; ils sont faits avec talent et habileté, mais ils manquent de profondeur et d'érudition. Holberg comprenait avec une rare facilité le sens philosophique d'une idée, la portée morale d'un fait; mais il se laissa trop séduire par cette facilité et négligea les recherches sérieuses. On raconte que lorsqu'il était occupé de son *Histoire des Juifs*, il écrivit au bibliothécaire du roi pour lui demander tous les ouvrages qui avaient rapport à cette question. Environ un mois après, ce bibliothécaire lui adressa une grande caisse pleine de livres et de manuscrits. Holberg la lui renvoya en disant qu'il n'en avait plus besoin; son histoire était achevée.

Il a pourtant doté son pays d'une œuvre excellente : je veux parler de son *Histoire de Danemark*. Il n'y avait rien eu de semblable avant lui ; il n'y a rien eu de meilleur depuis. Les commencements de cette histoire laissent, il est vrai, beaucoup à désirer sous le rapport de la critique des faits et de la chronologie des événements. La question d'origine de la monarchie danoise et la question de succession des rois pendant une grande partie de l'époque païenne étaient beaucoup plus confuses alors qu'elles ne le sont aujourd'hui : les recherches de Worm, de Bartholin, de Torfesen, de Gram n'avaient jeté qu'un demi-jour sur un sujet que les travaux persévérants du XVIIIe et du XIXe siècle n'ont pu encore complétement éclaircir; et Holberg n'était pas homme à pénétrer plus loin que ses prédécesseurs dans ces obscurs détails d'érudition Quand il ouvre cette série de faits mal avérés et d'opinions controversables, on voit qu'il ne se sent lui-même pas à son aise ; il suit timidement les pas de ses devanciers, il hésite et tâtonne. Mais une fois arrivé sur un terrain plus ferme, il reprend toute sa verve, toute son audace ; il expose avec art, il raconte avec habileté, il a le sentiment vrai des hommes et des choses. Souvent il se borne au rôle d'historien passif ; souvent aussi il jette dans son récit une réflexion amère, une épigramme mordante.

Avant Holberg, on n'avait eu, en Danemark, que des histoires écrites en latin et les chroniques consciencieuses, mais froides, de Hvitfeld. Le peuple accueillit avec enthousiasme le premier livre qui lui fut adressé ; c'était un ouvrage écrit dans sa langue, et cet ouvrage était son histoire nationale. Holberg, en franchissant les barrières académiques dans lesquelles ses compatriotes s'étaient renfermés, rendit un grand service à ses compatriotes, car il leur donna des livres instructifs qu'ils pouvaient lire ; et nul doute que ces ouvrages d'histoire, dispersés dans les demeures des paysans, n'aient contribué beaucoup au développement de l'intelligence et aux progrès de la langue danoise parmi les classes inférieures.

Un beau jour cet homme qui enseignait les mathématiques, et qui écrivait des livres d histoire, se réveille poëte. Un de ses amis lui enseigne la versification, et il compose un chef-d'œuvre : *Peer Paars*.

C'est un poëme héroï-comique à la manière du *Lutrin*, de la

Secchia rapita, de la *Boucle de cheveux enlevée*, du *Renommist*. Le héros est un honnête marchand danois de Callondborg, qui frète un bâtiment pour aller voir sa fiancée à Aarhus. Mais ce voyage inoffensif jette le trouble dans l'Olympe entier; et le pauvre Peer Paars, poursuivi par les dieux, combattu par les vents, erre sur les flots comme un autre Ulysse et donne au monde moderne l'exemple d'une longue et douloureuse Odyssée. Quand le joli navire de Callondborg met à la voile, la déesse de l'Envie, ce monstre au teint livide, au regard sinistre, ne peut voir sans frémir de rage l'heureux marchand qui va rejoindre sa blonde Dorothée. Elle entre dans la demeure d'Éole et le conjure de déchaîner les vents. Éole fait d'abord la sourde oreille, car il se souvient de la colère de Neptune et de son *quos ego*. Mais l'implacable furie sait si bien s'emparer de lui, qu'à la fin l'orgueil l'emporte sur la crainte; il ouvre la grotte redoutable, et les vents se précipitent en mugissant sur l'immense étendue des mers. Vénus, qui veille aux destinées du fidèle Peer Paars, se hâte d'accourir auprès de Neptune et le prie d'apaiser la tempête. Hélas! il est trop tard : le navire de Callondborg est brisé; le fiancé de Dorothée, son secrétaire Pierre Runs et ses autres compagnons de voyage sont emportés par les vagues sur une terre étrangère. Les hommes qui habitent cette contrée ne respectent aucune loi humaine. Quand le pasteur baptise les enfants, il se fait payer les frais de sépulture en même temps que les frais de baptême, car comme ils finissent tous par être pendus, le pauvre prêtre perdrait la moitié de ses revenus s'il ne prenait ses précautions d'avance. Une bataille s'engage entre les naufragés et les habitants du pays. Peer Paars se conduit comme un héros; mais le cuisinier prend la fuite et met le désordre dans l'armée. Les voyageurs sont vaincus. On leur accorde pourtant le droit de se retirer où bon leur semble; seulement, ils sont tenus d'abandonner leurs meilleurs vêtements et leurs souliers pour payer les frais de la guerre. Peer Paars, après avoir nommé un tribunal militaire pour punir la lâcheté du cuisinier, parcourt le pays à la tête de ses troupes, et se distingue dans maintes circonstances autant par sa sagesse que par sa bravoure. L'Envie, que tant de gloire irrite, descend auprès du bailli de la contrée et lui jette le fiel de la haine dans le cœur. Une nouvelle bataille a lieu; Peer Paars est vaincu et fait

prisonnier. Mais Cupidon lance à la fille du bailli l'une de ses flèches les plus acérées. La pauvre enfant ne rêve qu'à Peer Paars, ne soupire que pour Peer Paars, et fait si bien, à l'aide de son amie et de sa mère, qu'elle délivre le beau captif, qui s'embarque plus joyeux que jamais et fait voile vers Aarhus. Cependant il n'est pas encore au terme de ses calamités. L'Envie, désespérant de pouvoir séduire une seconde fois Eole et soulever une nouvelle tempête, va chercher le Sommeil dans la demeure du sacristain, et l'amène sur le navire de Peer Paars. Les voyageurs descendent sur la côte. Un combat acharné s'engage entre eux et les habitants du pays. Peer Paars, attaqué à l'improviste par un chat, fait de tels prodiges de valeur qu'on lui rend les honneurs de la guerre. A peine a-t-il joui de son triomphe, qu'il tombe entre les mains d'un enrôleur, et peu s'en faut que de marchand il ne devienne soldat. Enfin, grâce à l'intervention d'un honnête bourgeois, il recouvre sa liberté, se remet en route, et arrive auprès de celle dont il a été séparé si longtemps.

Lorsque cet ouvrage parut, il excita en Danemark une grande rumeur. Les uns reportèrent généreusement sur leurs amis les épigrammes jetées çà et là à travers le récit des infortunes de Peer Paars; d'autres crurent se reconnaître dans les différents personnages mis en scène par le poëte. Il y en eut qui le défendirent parce qu'ils le regardaient comme une excellente satire dirigée contre leurs ennemis; et quelques uns (mais c'était le petit nombre) qui n'y virent qu'une œuvre spirituelle, une œuvre d'art Les adversaires les plus ardents de Holberg étaient deux écrivains distingués : Gram et Rostgaard. Ils représentèrent ce poëme comme un ouvrage honteux qui devait être brûlé sur la place publique; ils en firent des extraits qu'ils adressèrent avec des commentaires aux membres de l'université, et ils n'oublièrent pas d'envoyer au pasteur, au sacristain, aux habitants d'Anholt la description que l'auteur avait faite de leur pays. Enfin, après avoir jeté feu et flamme dans le monde universitaire, ils portèrent plainte au roi, et déclarèrent Holberg indigne d'occuper plus longtemps sa chaire de professeur. L'affaire fut présentée au conseil d'état; et on ne sait pas trop comment elle se serait terminée, si le comte Danneskiold n'était intervenu dans la querelle. Ce fut lui qui éclaira le roi sur le véritable caractère

du poëme, sur la situation de Holberg à l'égard de ses ennemis. Le conseil d'état rendit un arrêté qui déclara que *Peer Paars* n'était qu'une plaisanterie dont aucun professeur ne pouvait être offensé, et *Peer Paars* fut réimprimé trois fois dans l'espace de six mois.

Pour comprendre cette animosité contre une œuvre que l'on pourrait regarder au fond comme fort inoffensive, il faut se représenter l'état de cette société danoise du XVIIIe siècle, pareille à un lac paisible dont le moindre vent trouble la surface ; il faut se représenter l'esprit de ces professeurs qui écrivaient des volumes pour expliquer une ligne d'Homère. Dans cette vie de vanité naïve et de labeur honnête qui n'avait pas encore subi le choc des questions sociales dont nous sommes occupés aujourd'hui, un livre qui sortait tout à coup des voies littéraires où chacun avait l'habitude de marcher, devait nécessairement mettre en émoi tous ces hommes qui ne demandaient qu'à cheminer comme par le passé, et un poëme de la trempe de *Peer Paars* devait bouleverser cette horloge universitaire où chaque rouage avait sa place si bien déterminée. Que Holberg ait jeté à dessein dans cet ouvrage plusieurs épigrammes contre des hommes qu'il connaissait, c'est ce qu'il serait difficile de ne pas admettre; mais ces épigrammes étaient assez habilement gazées, et dans un autre pays, ou dans un autre temps, elles n'eussent pas produit la même sensation.

Ce qui devait produire une sensation forte et durable, c'est le poëme lui-même, c'est cette œuvre pleine de gaieté et d'esprit. C'est le tableau plaisant de toutes les grandes machines poétiques appliquées au voyage d'un pauvre marchand ; c'est ce mélange singulier de scènes naïves, de scènes bouffonnes dépeintes avec un sérieux imperturbable, et d'accidents journaliers racontés avec emphase.

Aujourd'hui tout le scandale produit par l'apparition de ce livre étant passé, et toute question de personnalité ayant disparu, *Peer Paars* compte plus de lecteurs qu'il n'en eut jamais. Les Danois le lisent comme les Espagnols lisent *Don Quichotte;* c'est leur roman de chevalerie, c'est leur épopée populaire. Mais ce poëme doit leur plaire plus qu'à aucun autre peuple, car il est essentiellement danois par le sujet, par l'expression, par la couleur. Il serait difficile de le transporter dans un autre pays

sans lui faire perdre une partie de son caractère local, et sans lui enlever par là quelques-unes des ses qualités essentielles.

Vingt ans plus tard, Holberg écrivit un autre ouvrage d'une nature plus sérieuse et d'une tendance plus générale; c'est le *Voyage de Niel Klim*. Cette fois son but était vraiment d'attaquer les ridicules usages, les préjugés qu'il remarquait autour de lui; son but était de corriger son époque et de l'instruire. Mais il jugea qu'une satire à bout portant serait trop dangereuse pour lui ou ne produirait pas l'effet qu'il en attendait, et il eut recours à l'allégorie. Swift lui avait donné l'exemple, *Gulliver* fut son modèle. Il promena son héros dans un monde imaginaire et lui montra, sous des noms supposés, le pédantisme des écoles, les fausses opinions religieuses et politiques défendues par les hommes de parti, et les vaniteuses prérogatives de l'aristocratie. Quand ce livre fut fini, Holberg eut peur de le publier. Il ressemblait à un général qui, après avoir tout disposé pour le combat, redoute de l'engager. Il était vieux alors, maladif, triste, et ayant besoin de repos. Il se souvenait de la tempête soulevée par *Peer Paars*, et, à vrai dire, il n'avait nulle envie de subir encore une fois les mêmes tribulations. Cependant les personnes qui l'entouraient et qui avaient connaissance de son ouvrage, le pressaient de le faire imprimer. Les libraires, habiles à flairer le succès d'un livre, venaient lui demander son manuscrit. L'un d'eux promit si bien de le publier avec discrétion et de ne confier à personne le nom de l'auteur, que Holberg se décida. Le *Voyage de Niel Klim* fut envoyé à Leipzig et imprimé là pour la première fois. On n'en reçut d'abord qu'un exemplaire à Copenhague, et il produisit une rumeur vague dans toute la ville. Peu de personnes encore l'avaient eu entre les mains; mais chacun voulait l'avoir lu; et on en racontait des choses si étranges, que Holberg, ne pouvant reconnaître son Niel Klim à la physionomie qu'on lui donnait, crut qu'il s'agissait d'un autre ouvrage. Bientôt pourtant les hommes éclairés rendirent justice à ce livre, mais rien ne put vaincre l'animosité de certains esprits. Un prêtre puissant, le confesseur du roi, Pontoppidan, qui se regardait comme personnellement offensé dans les passages où Holberg parlait des théologiens, employa tout son crédit à faire condamner cette œuvre du poëte, qu'il signalait comme une œuvre impie; mais il ne fut

pas plus heureux que Gram. L'histoire de Niel Klim obtint un succès complet ; elle fut traduite dans toutes les langues et répandue à travers l'Europe entière. Quelques années après, un Danois qui voyageait dans les provinces les plus reculées de la Hongrie, s'arrêta dans une maison où il reçut un accueil fraternel parce qu'il était le compatriote de l'homme célèbre qui avait écrit les aventures de Niel Klim.

Niel Klim est un jeune étudiant norwégien qui a passé plusieurs années à l'université de Copenhague, qui s'est distingué par ses thèses latines, ses dissertations philosophiques, et qui s'en retourne à Bergen, emportant avec lui un magnifique témoignage de son dernier examen. Il a souvent entendu parler d'une grotte profonde où plusieurs hommes ont en vain essayé de descendre, et dont les gens du peuple racontent des choses merveilleuses. Il y descend un jour, à l'aide d'une corde, arrive sous la circonférence du globe, se balance quelques instants dans le vide, et tombe au milieu de la planète Nazar. C'est le soir. Il est fatigué de sa course, et il s'endort. Le lendemain au matin, les beuglements d'un taureau l'éveillent tout à coup. L'effroi le saisit en apercevant cet animal auprès de lui, et pour lui échapper il monte sur un arbre. Mais il est arrivé dans un pays où les hommes sont des arbres, et celui sur lequel il a cherché un refuge est une des dames les plus respectables du pays ; c'est la femme du bourgmestre. Aux cris d'indignation que jette la noble dame outragée, une quantité d'arbres se rassemblent à la hâte. On entoure Niel Klim, qui regarde toute cette scène avec une sorte de stupéfaction, et on l'emporte dans la ville voisine. Cette ville est élégante et bien bâtie, toute peuplée de beaux arbres de différentes tailles et de différentes couleurs, selon l'âge et le sexe. Quand ils passent dans les rues, ils se saluent en inclinant leurs branches l'une contre l'autre. Les plus nobles sont ceux qui naissent avec le plus de branches. Celui qui a le bonheur de venir au monde avec six branches est placé de droit au faîte de l'aristocratie : c'est là le privilége de la naissance; mais ceux qui occupent le premier rang sont ceux qui ont consacré leur fortune au service de l'état. Dans ce curieux pays, les fonctionnaires non salariés sont les plus estimés, et les paysans, les manufacturiers, les artistes passent avant les gens de cour.

Le voyageur est conduit devant le tribunal, et accusé d'avoir offensé publiquement une femme. Le juge suprême du tribunal est une jeune fille, je veux dire un jeune arbre, et les avocats portent une peau de mouton comme symbole de la douceur qu'ils doivent garder dans leur plaidoyer. Niel Klim est acquitté, et on le mène dans la maison du bourgmestre.

Cependant le bruit se répand à travers le pays qu'il est arrivé dans une ville de province un animal extraordinaire qui a, comme les êtres raisonnables, l'usage de la parole. Le roi, ayant appris cette nouvelle, donne l'ordre au bourgmestre de faire élever Niel Klim, de lui apprendre la langue de la contrée et de le mettre en état de paraître à la cour. Voilà donc l'étudiant de Copenhague qui entre de nouveau à l'école; mais, cette fois, on ne lui parle ni de dilemme, ni de syllogisme; on s'applique seulement à développer ses facultés morales et ses forces physiques. Après avoir passé par tous les cours d'instruction prescrits à la jeunesse de Nazar, Niel Klim subit un examen, et les examinateurs le déclarent incapable d'aspirer à aucun emploi important; le seul mérite qu'ils lui reconnaissent, c'est l'agilité de ses membres, et ils le recommandent pour une place de coureur.

Le pauvre Niel Klim, désolé de cette sentence, tire de sa poche un diplôme de bachelier, et démontre clairement qu'il était au nombre des élèves les plus instruits de l'université de Copenhague. Mais les habitants de la planète souterraine où il est tombé n'ont pas le moindre respect pour les titres grecs et latins qu'il a reçus. Il est présenté au roi comme coureur, et il devient coureur.

Après avoir rempli pendant quelque temps ces fonctions de valet de pied, il demande la permission de voyageur à travers les provinces du royaume, et l'obtient. Toutes ces provinces sont très-différentes l'une de l'autre, et lui offrent à chaque pas un nouveau sujet d'observation. Il arrive d'abord dans la terre de l'Intolérance. Là, il y a des hommes qui voient tous les objets en long, et d'autres qui les voient tous en carré; mais les premiers sont les plus forts, et ils persécutent ceux qui ne voient pas comme eux. Plus loin, les enfants règnent et les vieillards obéissent. Les enfants s'occupent des affaires de l'état, rédigent des lois; les vieillards courent dans les rues, fouettent leur tou-

pie et montent à cheval sur des bâtons. On est majeur dans ce pays dès qu'on commence à parler ; on devient mineur à l'âge de quarante ans.

La contrée voisine de celle-ci n'est pas moins singulière. Là, ce sont les femmes qui gouvernent, et les hommes qui filent la laine, tricotent les bas, font la cuisine. Les hommes sont faibles et timides ; les femmes, hardies et entreprenantes : elles courent d'aventure en aventure, et se vantent de leurs bonnes fortunes ; mais quand un jeune homme s'est laissé séduire, il est perdu de réputation.

De là, Niel Klim arrive dans la terre philosophique. Ici il n'y a ni pavé, ni chemin ; les habitants n'ont pas le temps de s'en occuper, car ils cherchent un chemin vers le soleil. Les rues sont sales, les maisons sales ; les hommes portent des manteaux dont on ne reconnaît plus la couleur, tant ils sont couverts de poussière. Le voyageur tombe entre les mains d'une société scientifique qui le vole ; puis il tombe dans un groupe de médecins qui l'emportent dans leur laboratoire et l'étendent sur une table pour le disséquer. Il est délivré par une femme qui lui demande par pitié un service qu'il ne peut lui rendre, et il s'enfuit avec horreur de cette patrie de la science.

Le neuvième chapitre de *Niel Klim* est une très-bonne satire de tous nos vains projets, de toutes nos fausses croyances. Niel passe tour à tour par une contrée où les hommes ont la vue trop perçante, par une autre où ils ne dorment jamais, par une ville où il n'y a point de lois, par une ville voisine où l'on ne s'en rapporte qu'aux lois ; et il démontre que tout excès est nuisible, même l'excès dans le bien.

De retour dans le pays des arbres, le voyageur veut montrer qu'il a su s'instruire dans un long pèlerinage. Il fait une motion politique ; mais cette motion est contre toutes les lois du gouvernement, et Niel Klim est condamné à mort. Le roi lui accorde sa grâce. Un oiseau l'emporte dans la terre du firmamant. Cette terre est habitée par un peuple léger, frivole, espèce de peuple parisien, amoureux de tous les plaisirs, enthousiaste de toutes les nouveautés. Niel imagine de faire des perruques, et cette invention le fait passer d'un état obscur à une fortune éclatante. Le sénat lui vote des remerciements, le président l'anoblit, et l'état lui donne une pension. La femme de son bienfaiteur devient

amoureuse de lui. Par délicatesse de conscience, il ne veut pas l'entendre. Irritée de ses refus, elle l'accuse d'avoir voulu la séduire, et il est banni de la contrée.

Il arrive dans un pays pauvre, ignorant, presque barbare, où on le prend pour un envoyé du ciel. Il fait son entrée solennelle à la cour, devient ministre, général en chef, empereur; il gagne des batailles, conquiert des royaumes, et fonde dans l'empire souterrain une monarchie plus grande que la monarchie romaine. Mais alors l'orgueil s'empare de lui ; il devient injuste, soupçonneux, cruel. Ses sujets, fatigués du joug qu'il leur impose, se révoltent contre lui. Il veut les subjuguer de force, mais il est vaincu et obligé de fuir; il se réfugie dans une caverne, et rentre en Norwége, la couronne sur la tête et l'épée au côté. Les enfants le prennent pour Ahasvérus ; mais un de ses amis le reconnaît, et le fait nommer sonneur de cloches à Bergen.

Il y avait réellement, vers la fin du XVIIIe siècle, à Bergen, un sonneur de cloches nommé Niel Klim; et le peuple montrait aux environs de la ville une grotte qui descendait sous terre, et qui était habitée, disait-on, par des nains et des trolles. Ces deux circonstances ont suffi pour jeter aux yeux de quelques personnes une sorte de vraisemblance sur le roman de Holberg. Il y a des gens qui ont discuté sérieusement les aventures de Niel ; il y en a qui ont pu dire de ce livre ce qu'un Anglais disait de l'ouvrage de Swift : « Les voyages de ce capitaine Gulliver sont bien intéressants ; c'est dommage que tout n'y soit pas rigoureusement exact. »

Peer Paars et *Niel Klim* sont deux des meilleurs ouvrages de Holberg. Il doit pourtant la plus grande partie de sa réputation à ses comédies. A l'époque où il entra dans cette nouvelle carrière poétique, il n'y avait rien de semblable en Danemark et rien en Allemagne ; mais il se souvenait de ses auteurs classiques, et il connaissait Molière. Il emprunta à la comédie française l'idée de plusieurs situations et de plusieurs rôles, l'idée, par exemple, de toutes ces femmes de chambre habiles à conduire une intrigue, de tous ces valets confidents de leur maîtres, de toutes ces Lisette, de tous ces Frontin, mis en scène par Molière, par Regnard, par Destouches. Il emprunta le sujet de plusieurs pièces à Biedermann, au théâtre italien de Gherardi ; il prit, en un mot, çà et là, selon le caprice et selon l'occasion.

l'élément primitif de son œuvre, et ce canevas une fois trouvé, il s'abandonna à sa verve, à son esprit humoristique, à son talent exquis d'observateur. Il fut lui, il fut Holberg.

Son génie ne le portait pas vers la haute comédie; il le senti lui-même et n'essaya pas de l'aborder. Il n'a point dessiné de caractères comme *le Misanthrope, le Tartuffe, l'Avare, le Joueur;* il n'est pas entré non plus dans la comédie du grand monde. Il est descendu d'un degré plus bas dans l'échelle sociale: il s'est arrêté dans le salon de la bourgeoisie, dans le comptoir du marchand. Si je compare son théâtre à celui que nous avions en France au XVIIIe siècle, le nôtre me rappelle les nuances fines, les ombres chatoyantes de Miéris; et le sien me représente les tons naïfs, les lourdes et franches physionomies, les attitudes burlesques de Téniers.

Peu d'hommes ont aussi bien connu que Holberg le caractère de leur nation, l'esprit de leur époque. Il a souvent négligé de peindre le vice moral, le vice essentiel sur lequel il avait aussi arrêté son regard, mais le ridicule ne lui a jamais échappé; il l'a poursuivi dans toutes les situations, il l'a représenté sous toutes ses faces avec une vérité de coloris inimitable. Chacune des figures qu'il est allé choisir dans la foule pour l'exposer aux regards du public, est un portrait achevé; c'est la nature prise sur le fait, la nature calquée dans son expression la plus caractéristique. C'est ainsi qu'il a dessiné tour à tour, dans le vaniteux *Jacob de Tybo,* le matamore allemand, lâche et menteur, qui se fait encenser par ses parasites, se vante des combats qu'il a soutenus, des victoires qu'il a remportées, et fuit devant une demi-douzaine d'écoliers; dans *Don Ranudo,* le misérable orgueil du gentilhomme qui veut se consoler de ses souffrances avec ses parchemins, et essaie de tromper sa faim en comptant le nombre de ses aïeux; dans *le Potier d'étain* (1), la présomption du bourgeois ignorant qui se croit appelé à régir les affaires de l'état et tombe devant le premier brin de paille qu'on lui pose sur sa route; dans *l'Homme affairé,* la plaisante im-

(1) *Le Potier d'étain* a été traduit dans la collection du *Théâtre européen*, collection dirigée avec goût, qui a eu malheureusement le sort de plusieurs entreprises littéraires importantes dont le public ne sait pas apprécier la valeur : elle est restée inachevée.

portance de ces gens qui veulent toujours qu'on les regarde comme accablés sous le poids de leurs occupations, qui travaillent sans cesse à remettre en ordre les inutiles paperasses qu'ils dérangent sans cesse, et s'enferment, comme dit Figaro, pour tailler des plumes ; dans *Jean de France,* les prétentions puériles de ceux qui, ayant vécu quelques mois en pays étranger, s'en reviennent chez eux enthousiastes de tout ce qu'ils ont vu, et veulent passer pour des oracles d'esprit et de goût.

La pièce intitulée *la Chambre de l'Accouchée* est un tableau fort piquant d'une société bourgeoise abandonnée à ses petites passions, à ses petites vanités (1); et *Ulysse d'Ithaque* est une excellente parodie de tous les drames extravagants que les acteurs ambulants de l'Allemagne venaient représenter en Danemark. Un vice contre lequel Holberg a surtout été impitoyable, c'est le pédantisme, qui de son temps infectait la science et l'université. Il l'a mis plusieurs fois en scène, notamment dans une de ses meilleures pièces, *Erasmus Montanus,* et l'a rendu proverbial par le ridicule dont il l'a couvert.

Ce qui ajoute au caractère plaisant de ces différentes pièces, c'est la bonhomie du poëte dans le dialogue le plus comique, et son sang-froid inaltérable dans les situations les plus inattendues ; ce qui les rend plus intéressantes, c'est l'idée morale qu'elles renferment. Holberg avait l'esprit sérieux et triste ; il n'écrivait pas des comédies pour amuser le public . mais pour l'instruire : sous cette intrigue d'amour ou de friponnerie qu'il noue si habilement , il y a une pensée grave ; sous cette scène burlesque qui fait rire le spectateur , il y a une intention philosophique.

La plupart de ces pièces sont tout à fait danoises ; le succès qu'elles ont obtenu tient essentiellement à des coutumes , à des mœurs particulières. Transportées ailleurs, il serait difficile qu'elles fussent appréciées à leur juste valeur. Mais Holberg a dessiné plusieurs personnages , comme Jacob de Tybo , Bremen de Bremenfeld , Erasmus Montanus , qui sont des types pris au sein de la nature humaine , et qui doivent être compris partout et en tout temps.

(1) M. J.-J. Ampère a donné une spirituelle analyse de plusieurs de ces pièces dans la *Revue des deux Mondes*, année 1832.

Le style de ces comédies est franc, naturel, sans effort et sans recherche; le dialogue moins vif que celui de Molière, mais plus naïf et parfois plus vrai. On a reproché à Holberg, et avec raison ce nous semble, d'avoir mêlé à ses plus belles scènes des traits de bouffonneries, d'avoir jeté çà et là des expressions grossières, des jeux de mots que tout homme de bon goût réprouve. C'est une tache dans ses œuvres, et une tache grave. Mais cette grossièreté ressemble à la rude écorce qui enveloppe un arbre plein de séve; elle tenait à la nature de son génie, et peut-être au caractère de son temps. Il n'avait d'ailleurs point eu de prédécesseurs pour l'éclairer, il n'avait point d'ami pour l'instruire : il obéit à son instinct de poëte, il suivit l'impulsion de sa nature, et cette impulsion l'a mené bien loin, car, dans la hiérarchie des poëtes comiques, il occupe une des premières places après Molière.

X. Marmier.

BEAUMARCHAIS [1].

De toute la renommée, disons mieux, de tout le tapage qu'a fait cet homme, que reste-t-il? A peine quelques longues comédies licencieuses, toutes ridées, et qui maintenant font mal à voir, comme le vice quand il est devenu pauvre et vieux et qu'il n'a plus d'asile que le grabat d'un hôpital. Ce Beaumarchais qui a usé sa vie à renverser tous les pouvoirs, et qui les a renversés en effet, parce que de son temps ils ne tenaient plus qu'à un souffle, qu'a-t-il gagné à ces révoltes? Seul de tous les révoltés du dix-huitième siècle, Voltaire vit et règne encore; il est le maître, il est le chef de cette émeute de beaux esprits qu'il a absorbés dans sa renommée. Les plus fameux satellites qui l'ont tant aidé à se faire un nom n'ont presque plus de part à sa gloire; ils sont tombés tous les uns et les autres dans une nuit profonde, et Beaumarchais comme les autres. Beaumarchais n'est plus représenté aujourd'hui que par une vieille femme, ci-devant la comtesse Almaviva, une domestique égrillarde et mal élevée nommée Suzanne, et un gros homme ratatiné et grisonnant nommé Figaro, mauvais faiseur d'affaires qui n'a aucun crédit sur la place et qui vit au jour le jour en revendant de vieux habits; tel est le bagage intellectuel, philosophique et moral d'un homme qui a bouleversé autant de choses que Voltaire, qui a fait peut-être plus de bruit que Voltaire, c'est-à-dire qui en a fait beaucoup trop.

Beaumarchais naquit à Paris dans l'année 1732; il est mort en 1799. Ainsi il a traversé toute cette partie turbulente du dix-

(1) Cet article, qui est plus qu'une froide et sèche biographie, est tiré des cartons de l'*Encyclopédie du XIXe siècle*.

huitième siècle dont il a été un des coryphées. Il a vu la révolution française naître, grandir et s'éteindre un instant dans un esclavage sanglant auquel l'auteur du *Barbier de Séville* n'a échappé que par un miracle et par un reste de ce bonheur qui l'a poursuivi toute sa vie. Beaumarchais est un enfant du hasard, son éducation est un hasard ; dans sa vie tout est hasard, même son esprit, même son talent, même son style. Ce qu'il raconte de son Figaro, on pourrait le dire de lui-même. — Enfant trouvé! *Enfant perdu*, docteur! Et, sans nul doute, si le Ciel l'eût voulu, *Beaumarchais eût été le fils d'un prince.* Malheureusement le Ciel n'a pas voulu.

Il commença, avant d'être un poëte comique, par être, comme Figaro, un musicien, et par *folles bouffées.* Il donnait des leçons de musique à Mesdames, filles de Louis XV, vertueuses princesses qui accordèrent sans trop de prévoyance leur toute-puissante protection à cet intrigant de tant d'esprit. Beaumarchais leur enseignait la guitare, l'instrument de Figaro. Voilà donc le musicien homme de cour. Bientôt l'homme de cour devient un plaideur; le plaideur annonçait le poëte comique ; le poëte comique précédait le marchand de fusils des insurgés américains. Il a tout fait, il a tout usé : il a été riche, pauvre, glorieux, proscrit, porté en triomphe, enfermé à Saint-Lazare, glorifié, traité comme un bandit par M. Bergasse qui était un honnête homme. Toute sa vie est contenue dans ses *Mémoires judiciaires ;* là il se montre, non pas sans art, mais sans fard, et tel qu'il se voyait lui-même, un peu plus beau peut-être qu'il n'était en effet. Dans ces mémoires, vous retrouverez tout ce que le caprice le plus inventif peut dire et produire tout d'un coup, sans relâche, sans pitié pour personne. Dans l'origine, cette affaire, qui occupa l'Europe, était peu de chose. Beaumarchais, qui avait travaillé avec Pâris-Duvernay, se trouva le débiteur de Pâris-Duvernay quand celui-ci fut mort. La succession réclamait de Beaumarchais 150,000 livres. Beaumarchais soutenait qu'il n'en devait que 15,000. Puis, pendant qu'on instruit l'affaire, Beaumarchais, comme Figaro, veut voir ses juges : — A-t-il vu mon sécretaire, *ce bon-on gar-ar-çon là?* Un des conseillers du président Meaupou, nommé Goezman, ferme sa porte à Beaumarchais. Beaumarchais insiste ; il envoie à M. le conseiller une montre d'or en brillants et cent quinze

louis. A ce prix, Goezman écoute le plaideur; mais le jour de la justice arrivé, Goezman conclut contre Beaumarchais. Beaumarchais se rappelle alors ce vers des *Plaideurs : — Mais rendez donc l'argent !* On lui rend en effet la montre, les brillants et cent louis. Beaumarchais réclame les quinze louis qui restent dus. Le conseiller Goezman, au lieu de rendre l'argent, attaque Beaumarchais en calomnie. Beaumarchais se défend comme un beau diable; aussitôt il entre en matière, et, avec une verve inépuisable, il raconte toutes ses aventures avec M. et madame Goezman, à savoir : trois visites inutiles le vendredi 2 avril, une visite *utile* le lendemain 3 avril, grâce à madame Goezman ; 4 avril, audience promise, et non accordée ; 5 avril, jour du rapport, audience accordée par madame, refusée par monsieur, et cent louis déposés entre les mains de madame, et une montre enrichie de diamants, et quinze louis que madame Goezman ne veut pas rendre. Si bien qu'on menace Beaumarchais de M. de Sartines et de M. de la Vrillière, et que Goezman, comme un étourdi, dépose sa plainte entre les mains de M. le premier président ; et que le procureur-général est chargé d'informer, et que le sieur Baculard-Arnaud a menti, en accusant le sieur Beaumarchais. Et Beaumarchais va toujours ainsi en avant, faisant entrer le public dans toutes ces confidences ; et vous jugez si cela divertissait les spectateurs, et comme on avait plaisir à voir traiter ainsi le parlement Meaupou ! On battait des mains autour de Beaumarchais ; on excitait son ironie et sa colère ; on vouait Goezman et sa femme aux dieux infernaux, on montrait au doigt ce juge corrompu.

Il y avait tel chapitre de ces Mémoires, celui-ci, par exemple : *Confrontation de moi à madame Goezman,* qui était une comédie véritable dans laquelle vous voyiez agir, vous entendiez parler et Beaumarchais et madame Goezman. Seulement le public avait peur que cela ne finît trop vite. Mais, en fait de prolongation de scandale, le public pouvait, certes, se fier à Beaumarchais. Et cependant les malheureux *quinze louis* revenaient toujours ; c'était le mot d'ordre de cette grande bataille. Et quand il a répondu à la femme, il se met à répondre au mari ; il entasse les preuves physiques sur les preuves morales, et ainsi il traîne dans cette fange le parlement Meaupou. Et quand il n'y a plus rien à tirer du Goezman mâle et femelle, il permet enfin

au parlement de rendre son arrêt ; et dans cet arrêt le parlement Meaupou se perd encore, il donne tort aux deux parties. Mais, depuis longtemps, le public avait jugé cette cause en faveur de Beaumarchais ; la cause était entendue, la cause était gagnée. La ville et la cour se firent écrire chez Beaumarchais ; le prince de Conti lui-même, qui était un grand seigneur très-jaloux de ses prérogatives de prince du sang, fit inviter Beaumarchais à dîner chez lui : il appelait Beaumarchais un *grand citoyen*, mot tout nouveau, et qui était déjà tout une révolution.

Ce procès donna à Beaumarchais le goût des procès. Sa main y était faite, son style aussi ; le succès l'avait rendu guerroyeur. Aussi bien s'estima-t-il fort heureux quand il rencontra son nouveau procès contre M. l'avocat Bergasse, poursuivant Beaumarchais au nom de la sainteté du mariage. Beaumarchais était accusé d'avoir aidé à la séduction de madame Kornmann. L'accusateur, cette fois, n'était plus un Goezman, c'était un avocat intègre, honnête, appartenant à ce jeune barreau rempli de courage qui déjà pressentait la révolution française ; un de ces avocats que Fabre d'Églantine allait représenter avec tant de verve et d'éclat dans le *Philinte* : — *Allez me chercher un avocat !* D'ailleurs, depuis le procès Goezman, on riait déjà moins en France, la France comprenait enfin qu'elle allait à sa perte ; et puis Beaumarchais, sur le terrain de la plaidoirie, avait affaire cette fois à plus forte partie, et plus d'une fois l'homme d'esprit fut battu par l'éloquence un peu emphatique, mais entraînante et chaleureuse, de l'avocat adverse. Les rieurs n'étaient plus en aussi grande quantité du côté de Beaumarchais.

Alors il se jeta de plus belle dans la comédie. Il y avait en lui toutes les qualités qui font, non pas le poëte comique, mais l'inventeur de scènes, d'actes, de dialogues, d'imbroglios ; c'était une imagination goguenarde qui s'inquiétait peu de la vérité : il eût échangé volontiers toutes les vraisemblances dramatiques contre un bon mot, il comprenait confusément que sa comédie n'avait pas longtemps à vivre et il l'écrivait en toute hâte. Pour commencer et pour finir sa carrière dramatique (nous ne comptons pas son mélodrame des *Deux Amis*), il s'adressa à un personnage unique, qui est lui-même ; il se représenta tel qu'il était : hardi jusqu'à l'insolence, spirituel jusqu'à l'effronterie,

sceptique jusqu'à l'impiété, méprisant tout le monde et se méprisant lui-même plus que tout le monde, se jouant de toutes les choses sacrées ; seulement, quand il se fut jeté lui-même sur le théâtre, il ne s'appela plus Beaumarchais, il s'appela Figaro.

Une fois nommé, il se pavane sur le théâtre avec autant de liberté et d'impudence que s'il n'eût pas dû être reconnu. Il nous montre d'abord Figaro, comme Beaumarchais, enfant de ses propres œuvres, poëte, musicien, joueur de guitare, vivant au jour le jour, se moquant du grand seigneur qui le paie, faisant pour vivre tous les métiers et les moins honorables, flattant tout haut les plus grands seigneurs, qu'il égratigne tout bas, meneur d'intrigues, bavard, besoigneux, habile, toujours sur ses gardes contre ses premiers mouvements, par la raison unique que les premiers mouvements sont presque toujours bons : tel est ce héros de nouvelle fabrique. Afin qu'il fût plus présentable et de meilleur débit, Beaumarchais prête à mons Figaro le plus galant costume de toutes les Espagnes. Le *Barbier de Séville* n'est que le premier acte de cette longue histoire. Tous ces personnages dont Beaumarchais vous raconte les amours, les passions, les haines, les craintes, les ambitions, les espérances, prenez patience ! bientôt vous les verrez à l'œuvre dans un drame sans fin, compliqué des plus étranges détails que puisse inventer un philosophe en délire.

Le *Mariage de Figaro* sera donc le second chapitre de cette immorale histoire dont le sieur de Beaumarchais est le héros. Quel chapitre ! quelle longue et incroyable philippique contre la société tout entière ! Quel niveleur goguenard, ce Figaro ! quelle singulière audace il fallut pour imaginer que jamais, sous une monarchie qui se souvenait de Louis XIV et du roi Louis XV, un pareil drame serait joué publiquement ! Et quelle obstination et quelle volonté de fer, pour faire jouer enfin une œuvre pareille sous un roi honnête homme à qui les excès de tout genre causaient autant de répugnance que de terreur ! Le roi Louis XVI, à qui on avait lu la pièce, s'en était expliqué franchement : — « Soyez assuré, disait-il, que jamais cette pièce ne sera jouée ! Cet homme se moque de tout. Il faudrait, pour être conséquent, renverser la Bastille, si pareille comédie était représentée en public. » — Louis XVI ne croyait pas si bien dire. Homme faible et respectable, qui devinait le mal et qui ne sa-

vait pas l'empêcher! Le roi eut la main forcée par cette exigeante et spirituelle société de grands seigneurs qui se croyaient invulnérables et qui ne voulaient pas avoir l'air de redouter *les petits écrits* comme *les petites gens!* Bien plus, après avoir autorisé une première fois les représentations du *Mariage,* le roi retira la permission qu'il avait donnée ; à quoi Beaumarchais répondit qu'il ferait jouer sa pièce dans le *chœur même de Notre-Dame.* Et Beaumarchais, lui non plus, ne savait pas si bien dire! —Enfin, malgré le roi, malgré tous les bons esprits de la France, tous ceux qui savaient ou qui osaient prévoir l'avenir, la pièce fut jouée avec un succès scandaleux qui n'a pas son égal dans les annales du théâtre. La veille de ce jour terrible et solennel, la salle du Théâtre-Français était à moitié remplie par des gens qui y passèrent la nuit. Monsieur, frère du roi, était en grande loge à la première représentation. Le roi cependant attendait impatiemment que la pièce fût jouée; il espérait, disait-il, *qu'elle tomberait.* Vain espoir! Comme si le succès n'est pas toujours du côté des démolisseurs! La pièce alla aux nues ; elle fut écoutée avec d'unanimes transports. — « S'il y a quelque chose de plus fou que ma pièce, disait Beaumarchais, c'est son succès. » La pièce eut le terrible éclat d'une révolution. Toute la ville et toute la cour y passèrent, et vous jugez avec quels transports! De très-grandes dames y voulurent aller en petite loge. Beaumarchais répondit que sa pièce n'était pas faite pour des *bégueules.* Bégueules tant que vous voudrez; mais Chérubin à demi-nu aux pieds de la comtesse n'est guère moins immoral vu d'une grande loge découverte, que du fond d'une petite loge. Un jeune homme écrivit à Beaumarchais pour lui demander un billet, sauf ensuite à mourir.

Oui, c'est là une chose étrange, incroyable dans les annales d'un peuple civilisé, qu'une société tout entière, que l'œuvre patiente de dix-huit siècles, que tout ce trésor de mœurs que doivent amasser les vieux peuples, et qu'ils n'amassent, hélas! que rarement, que tout cela soit sacrifié sans pitié. Dites-nous à quoi sacrifié? sacrifié à une bouffonnerie, sacrifié à un scandale, sacrifié à une immorale histoire d'adultère et d'amour. Oui, c'est cela : d'un côté le *Mariage de Figaro,* et de l'autre côté la monarchie de Louis XIV ; d'un côté l'esprit de Beaumarchais, et de l'autre côté le génie de Bossuet! Oh ! qu'eût dit Bossuet assistant

à un pareil spectacle ! oh ! qu'eût pensé le cardinal de Richelieu, cette ferme volonté, si on lui eût dit qu'un jour, un jour qui n'était pas loin, le roi de France en personne n'oserait pas et ne pourrait pas, dans ses propres états, arrêter la représentation d'une pièce de théâtre ! Étrange chose ! étrange aveuglement des nations qui se perdent ! Se perdre ainsi ! toute la société française qui va battre des mains à ce poëte comique qui la traîne dans la boue, dans la honte, dans l'infamie, dans l'injure ! Là, tous les pouvoirs de ce monde, ils sont tous compromis dans ce drame fatal : le prêtre y paraît le premier mêlé à toutes les ordures, flatteur, rampant, bafoué, courtier d'amour ; le grand seigneur s'y montre à vous le jouet des valets, et lui-même se jouant des lois, de la justice, des mœurs, du mariage, se jouant de tous et de lui-même ; la grande dame vous est montrée liée d'amitié avec la servante qui est sa rivale, brûlée d'un feu secret pour un enfant de quinze ans, adultère dans le cœur avant d'être adultère par le corps ; le juge se montre corrompu et corrupteur, pauvre esprit, sot esprit, figure ignoble, presque aussi ignoble que le prêtre. Nul n'est épargné dans cette satire du monde : le paysan Antonio est pris de vin, sa nièce est une fille presque perdue par sa niaiserie même ; la vieille Marceline, qui a perdu un enfant, n'arrive là que pour nous faire rire des sentiments de la maternité ; le docteur Bartholo tend la joue pour recevoir le soufflet donné à la science. L'enfance elle-même, oui, l'enfance, cette sainte et naïve innocence que Juvénal recommande d'entourer de tant de respect, l'enfance elle-même n'est pas respectée, elle arrive là pour être, elle aussi, le jouet de toutes les passions immorales ; pauvre enfant ! on lui jette au cœur toutes sortes de passions mauvaises, on en fait déjà un vicieux qui soupire, le cœur haletant, après toutes les femmes, quelles que soient ces femmes : madame Almaviva, Suzanne, Fanchette, il les poursuit toutes, et même la vieille Marceline ; pauvre enfant ! les femmes se le passent l'une à l'autre comme un frivole jouet de leur jeunesse. Et tous ces vices ont été montrés à plaisir dans le même drame, uniquement pour amuser la foule pendant cinq heures chaque soir !

Ils venaient donc tous, les uns et les autres, haletants, curieux, avides d'assister à cet immoral spectacle. Et pendant qu'ils battaient des mains, les imprudents, à cette orgie de

l'esprit, ils n'entendaient pas crouler ce trône qui se brisait, ils n'entendaient pas cette révolution qui grondait au loin, ils n'entendaient pas les murmures de ce peuple de 89 qui allaient les prendre au mot, tous ces membres de la société française; ce peuple allait les venir chercher au milieu de cette joie, de cette licence, de ces transports, de ces vices passés, pour les jeter dans quel abîme! dans quel désespoir! dans quelle révolution!

Il faut reconnaître cependant que ce grand succès de Beaumarchais n'est pas venu tout seul. Cet homme avait un esprit égal à son audace; il avait même, dans son acharnement, un certain sourire rempli de bonne humeur qui rendait son sourire encore plus dangereux. Cet homme avait plusieurs genres de courage, comme il le fit bien voir en Espagne contre un certain Clavijo, qui avait promis d'épouser sa sœur. Dans cette circonstance, Beaumarchais fit preuve non-seulement de courage et d'esprit, mais même de beaucoup de cœur; il vint franchement et sérieusement au secours de cette pauvre femme affligée qu'il porta dans cette lutte contre le séducteur qui s'agenouillait devant lui. Il y a des gens qui mettent cette action et ce dévouement de Beaumarchais bien au-dessus de tout l'esprit qu'il a dépensé au *Mariage de Figaro.*

Le style de Beaumarchais est, comme tout le reste de sa personne, une chose de hasard. Il écrit par hasard; mais quand le hasard vient à son aide, il arrive souvent à très-bien écrire. Il court trop souvent après le trait final; mais quand il l'a attrapé, il le jette au loin, envers et contre tous, avec une verve infatigable. Le morceau de la *calomnie* est le chef-d'œuvre de ce style matérialiste qui donne un corps à toutes choses, et qui *habille* une pensée comme on habillerait une personne vivante. Beaumarchais venu au monde vingt ans plus tard, eût été sans contredit un des esprits les plus remuants des assemblées délibérantes; et nul doute qu'après avoir tout brisé sur son passage, il ne se fût arrêté comme Mirabeau, étonné comme lui des ruines qu'il avait amoncelées. Quel malheur que ces esprits dangereux arrivent justement assez à temps pour réussir!

Que vous dirai-je? Au *Mariage de Figaro* s'arrête la vie littéraire de Beaumarchais. Il voulut, il est vrai, pousser jus-

qu'à la fin cette fatale histoire ; il termina par l'adultère ce même drame qu'il avait commencé par un enlèvement. La *Mère Coupable* n'eut aucun des succès de la comtesse Almaviva. Les petites dames regrettaient qu'on leur eût tué leur Chérubin; les hommes n'eurent aucune pitié de cette femme sur le retour qui pleurait avec tant de larmes les fredaines de sa jeunesse. Figaro, devenu vieux et raisonnable, n'amusa plus personne. Le style de Beaumarchais, livré à lui-même, parut à tous ce qu'il est en effet, un tour de force où la grammaire et la logique sont soumises à toutes sortes d'évolutions dangereuses. Tout le secret de cet esprit si pétillant consiste à dire le contre-pied des choses. Ainsi Beaumarchais avait fait écrire sur le collier de son chien : *Beaumarchais m'appartient !* Voilà tout l'homme. Il a fait encore un opéra intitulé *Tarare*. Tarare, c'est encore Figaro, ou plutôt c'est Beaumarchais qui chante des vers burlesques. Cet homme vieillit bien vite, lui et tous les personnages qu'il avait enfantés ; la révolution broya tout cet esprit dans sa main de fer, elle n'en garda que le venin. Beaumarchais, qui voyait que personne en France, pas même lui, n'avait plus le temps de faire de l'esprit, voulut rentrer dans les affaires, et il y perdit une grande partie de sa fortune. Sa fourniture de soixante mille fusils à l'Amérique, qui ne le paya qu'en éloges, et son édition des œuvres de Voltaire, furent des spéculations déplorables. Alors, comme il ne réussissait plus à rien, l'ennui le prit, et il se laissa mourir *parce qu'il n'était plus curieux*.

JULES JANIN.

(*Revue du* XIX*e siècle*).

LES

ÉGAREMENTS DE LA BOUSSOLE.

Lorsque Dieu peupla la terre (je vous demande pardon de remonter si loin), il voulut donner à l'homme un grand hôtel garni, et ne prétendit rien exiger pour le loyer, à condition que le locataire respecterait le mobilier de l'hôtel, et ne le vendrait ni en gros ni en détail, et ne le détériorerait en aucune façon. D'après les intentions du divin propriétaire, l'homme ne devait habiter que les zones du midi, et les bords de la mer; il y eut profusion de méditerranées, d'océans, et de rayons de soleil, afin que le bienfait de la localité fût accessible à tous, en supposant toutes les éventualités probables d'une population toujours croissante. Il est tout naturel de penser que Dieu n'a pas fait la mer, la mer, cette grande et belle chose, pour qu'on essayât de la voir du haut de Montmartre ou de Meudon. L'intérieur des terres ne fut inventé que pour faire contrepoids; et puis, tout le globe ne pouvait pas être de l'eau pure. Le domaine primitif de l'homme était, comme on le voit, assez vaste, assez beau. La folie de l'espèce humaine s'est insurgée contre les plans si sages du créateur. Il se trouva des gens qui, par fièvre d'ennui, se prirent un jour d'une belle passion pour les pays soumis à la trinité dominante de la pluie, de la boue et du froid. L'Asie versa les peuplades de son immense plateau sur les routes brumeuses qui descendent au pôle. Le Caucase, l'Ararat, l'Himalaya se chargèrent de peupler la Finlande et l'Islande, que le créateur avait réservées aux ours blancs, aux rennes, aux albatros, et non point au capitaine Parry. C'est ainsi qu'un beau jour, quelques désœuvrés errants trouvèrent une île de saules, au milieu d'une petite rivière, et se dirent : Ceci n'appartient à personne, prenons-le; et ils

coupèrent les saules et se bâtirent des masures avec de la boue qui ne leur manquait pas. Ces gens-là goûtaient les délices de la pêche, et prenaient beaucoup de rhumatismes, en famille, entre deux eaux; cependant ils avaient des enfants. Quelque temps après vint Julien-l'Apostat, ce grand philosophe, qui dit : Voici un beau pays, fort humide, fort pluvieux et plein de marécages; bâtissons-y une salle de bains, quoique le ciel et la terre se soient chargés de baigner la population. Julien-l'Apostat construisit des thermes et un pont. Ensuite arrivèrent Pharamond, Clodion, Mérovée, Childéric, tous très-chevelus, à cause des rhumes du pays, qui prirent possession de l'île des saules, et de toute la boue et eau fangeuse qui l'entourait. Ils ont été soixante-six, comme ceux-là, qui se sont obstinés à embellir la boue de race en race; il est vrai qu'on a inventé les parapluies et les socques articulés. Les beaux pays ont été généreusement laissés aux tigres, aux panthères, aux éléphants et aux rhinocéros.

En s'écartant ainsi des lois primordiales de la nature, il a bien fallu se constituer en état de défense permanente contre toutes sortes d'ennemis invisibles. Alors a commencé le duel sans fin entre l'homme et la nature, duel à mort où la nature ne meurt jamais. Il a fallu demander des cuirasses à Elbeuf, à Sédan, à Louviers ; des flanelles à Reims, des casques aux castors ; il a fallu nous bâtir des forteresses pour nous défendre contre les trente-deux *aires* de vent et l'invasion perpétuelle des giboulées, de la neige, du grésil, de la pluie, de la grêle, que la bienfaisante nature nous garde maternellement dans son inépuisable trésor. Dès que nous découvrons une nouvelle arme défensive pour enrichir notre arsenal, nous poussons des cris de joie, nous crions au progrès, nous nous embrassons, nous nous félicitons, nous glorifions le génie de l'homme, qui est le nôtre, amour-propre à part, comme si toutes ces belles découvertes n'accusaient pas la misère incurable de notre position; car les hommes les plus heureux sont ceux qui n'inventent rien, les pays les plus beaux sont ceux où le ciel se charge des inventions.

Or, toujours inventant, découvrant, améliorant, et surtout détériorant, nous courons, je crois, à un cataclysme universel. Aux temps religieux, l'homme disait à Dieu : *Renovabis faciem*

terræ, tu renouvelleras la face de la terre; aujourd'hui que l'homme ne prend plus la peine de dire quelque chose à Dieu, il s'est chargé, lui, faible mortel, de renouveler la face de cette terre, non pas au figuré, mais au propre. Dieu, dans quelques années, ne reconnaîtra plus le globe de ses mains. L'homme, encouragé par les académies des sciences, s'est imaginé qu'il pouvait bouleverser impunément son hôtel garni : meubler le grenier avec les dépouilles de la cave, planter au salon les arbres du jardin, élever le rez-de-chaussée à la corniche des toits, et que ces dévastations ne nuiraient aucunement à la solidité de l'édifice. Dieu avait semé des forêts, comme des grains de sénevé sur les crêtes des continents; ces forêts avaient leur métier à faire. Quel métier? c'est un secret; les savants ne le savent pas. L'homme avait froid, parce qu'il avait écouté les inspirations de Pharamond, de Guillaume-le-Conquérant, du czar Pierre, surnommé le *Grand* je ne sais par qui, mais non à coup sûr par moi. L'homme, pour réchauffer ses membres transis par Pharamond et le czar, coupe les forêts, et les transporte dans les villes, sous le nom de chantiers, où on les vend à 40 francs la *voie,* ce qui est fort cher, n'en déplaise à Pharamond. Nobles forêts! nobles arbres qui vivaient en famille, et qui se racontaient leurs amours avec des voix si harmonieuses! nobles hôtelleries ouvertes aux hyménées des oiseaux! il y a un spéculateur qui vient, avec une toise et un registre, et il en fait du *bois flotté,* du *bois neuf,* pour les pyramides de la rue Amelot et du boulevard Beaumarchais! Et vous croyez que la nature ne se vengera pas, elle qui se venge de tout!

Vous n'avez pas de jour? il faut vous éclairer; l'huile vous manque? il vous faut du gaz. Inventez du gaz : le gaz est le soleil et l'olivier de l'Europe du nord. Eh bien, rien n'est si aisé : il y a du gaz partout. Depuis le jour qui mit le globe en fusion, la houille dort dans les entrailles des montagnes; éventrons les montagnes! Dit et fait : l'Europe déclare la guerre à ses montagnes. Il faut que l'Europe détruise toujours quelque chose; si la guerre manque, on ravagera autrement. A bas les montagnes! En voici une, entre Stafford et Warringthon, qui se révolte contre l'homme; elle veut garder sa houille, cette pauvre montagne! Quelle prétention! vite un régiment de mineurs! On sonne la charge; les clairons anglais jouent faux, selon l'usage;

on chante encore plus faux le *God save the king*, et la montagne disparaît de la surface du globe comme un grain de sable ! Cette montagne a été brûlée vive ; j'en ai allumé mon cigarre un matin.

Maintenant les montagnes sont averties. Elles ont cru rester montagnes toute leur vie, jouer avec les nuages, tamiser l'eau du ciel et pourvoir aux besoins des sources et des fleuves? l'industrie en a décidé autrement. Les montagnes doivent disparaître; il n'en restera pas pierre sur pierre: ce sont des aspérités qui gênent la plante de nos pieds. Nous allons les couper en deux pour donner passage aux chemins de fer; ensuite nous prendrons les deux moitiés pour les faire fondre dans une coupe d'acide, comme les perles de Cléopâtre. Le globe ne doit être qu'une plaine éclairée au gaz.

Passons au bitume. Jusqu'à présent le bitume n'était guère employé qu'en poésie, ou dans les sermons sur l'enfer; on ne croyait même pas au bitume: c'était comme une figure de rhétorique, qui servait, dans l'occasion, pour chauffer un discours. Voilà que, soudainement, le bitume prend un corps et une âme: l'emblême se matérialise; il s'habille en actionnaire, il traverse le boulevard et la rue Vivienne, et va se coter à la Bourse. Heureux Satan, qui a des *lacs de bitume!* selon Bossuet. Qui ne voudrait être Satan aujourd'hui? Si j'étais propriétaire d'un arpent de l'enfer, je gagnerais le paradis. Allons acheter le Vésuve et l'Etna, ces succursales de l'enfer; on peut les mettre en actions à la Bourse, il nous faut des volcans pour paver nos rues. Assez longtemps les volcans nous ont brûlé; brûlons les volcans, foulons aux pieds les volcans, écrasons-les en pavés.

Au reste, il faudrait bien se garder de blâmer cette furie de découvertes qui toutes nous font la vie plus tiède et moins âpre. Mais ce n'est point là la question; et nous n'avons pas pris la peine de remonter à la création du monde, pour examiner la houille et le bitume au point de vue d'un actionnaire. Allons au but; il est incontestable que l'invention ne s'arrêtera pas en si beau chemin. N'y a-t-il pas d'ailleurs une *Société de découvertes?* c'est une propagande qui va enlacer le globe dans ses griffes, comme le scarabée des Égyptiens. Qu'allez-vous découvrir, messieurs? Nous ne savons pas; le monde est à nous; le

monde est plein de secrets : nous allons fouiller le monde, explorer l'Océan, feuilleter les Cordillières, tourmenter l'Afrique de Maroc à Constance, l'Amérique du détroit de Behring au cap de Horn. Nous découvrirons tout ; nous mettrons la planète en actions, nous porterons l'affaire à la bourse de Paris ; cette bonne planète qui tourne si lourdement autour du soleil sera cotée, elle aura sa hausse et sa baisse : nous lui prendrons jusqu'à son dernier intestin, jusqu'à sa dernière bosse, jusqu'à son dernier panache ; nous ne lui laisserons que la croûte, parce qu'il nous faut un plancher. Laissez-nous faire, laissez-nous découvrir, nous allons vous faire un globe parfait, quoique Dieu ait eu l'amour-propre de croire que le sien était bon. *Vidit quod esset bonum.*

En avant donc, messieurs les explorateurs ; vous avez déjà rendu aux éléments supérieurs, ou pour mieux dire au néant, des masses incalculables de forêts et de houille qui avaient leur rôle dans la pesanteur spécifique du globe ; continuez d'alléger ainsi notre planète, comme si vous aviez affaire à Saturne ; brûlez les montagnes dans vos chaudières, comme Micromégas qui en soupait. Mais convenez que si l'impulsion donnée à de telles explorations continue ; que si l'homme se croit obligé, pour mieux vivre, de consommer une montagne dans sa vie, pour se chauffer, s'éclairer, se faire des trottoirs ; convenez qu'un demi-siècle seulement de pareilles consommations doivent porter un notable préjudice à l'harmonie préétablie. Le statuaire qui extrait un bloc de la mine pour faire son œuvre ne fait que déplacer la matière ; mais vous autres vous ne déplacez pas, vous anéantissez : vous limez le globe à sa surface, vous creusez dans ses entrailles, pour ne rien lui rendre en échange de ce que vous lui volez. De sorte que Dieu seul, qui a pesé la terre dans sa main avant de lui dire « Tourne », sait combien il faut soustraire de ce poids primitif qui était dans les conditions de la durée, de la vie, de la solidité de ce pauvre globe si follement rogné par les spéculateurs.

Déjà on se plaint que l'ordre des saisons est interverti, qu'il n'y a plus à compter sur le soleil, que l'hiver passe l'été dans le nord, que les vents alisés manquent à leur rendez-vous, que les moussons oublient leur ancienne exactitude, qu'enfin rien ne marche dans la nature comme jadis. Je le crois bien, ma foi !

Et que sera-ce après ce siècle d'actionnaires qui auront vendu le globe à l'encan ? Je ne serais pas étonné que le soleil oubliât de se lever en 1938.

Voici pourtant quelque chose de bien plus grave. On a surpris, depuis quelque temps, la boussole en flagrant délit de distraction : l'aiguille aimantée divague, elle tourne le dos au nord ; et elle a raison. Les savants ont fait des mémoires pour prouver que la boussole n'aurait pas dû dévier de ses principes. En attendant, la boussole dévie, et l'on ne sait où s'arrêtera cette divagation. Les savants prétendaient que l'aiguille magnétique se tournait vers le nord parce qu'il y a beaucoup de mines de fer en Suède ; c'était une raison comme une autre. La Suède a beaucoup de mines de fer encore, mais pas assez, probablement à cause des exportations, pour garder l'affection de la boussole ; nous n'adoptons que faiblement ce système, bien qu'il se rattache directement au nôtre. L'aiguille aimantée, n'en déplaise aux savants, obéissait à d'autres lois qu'aux lois de la Suède ; son action mystérieuse était dirigée par une puissance occulte qui tenait un rang dans les harmonies de la nature. Or, ces harmonies se *cacophonisant* de jour en jour, grâce à nos folies, doit-on s'étonner des variations de l'aiguille aimantée ? doit-on aller en Suède pour découvrir le principe du mal ? Et encore nous ne sommes qu'au début. Regardez la quatrième page des journaux, et tremblez pour vos neveux si vous en avez, surtout si vos neveux sont marins. L'homme a ordonné à la terre de lui rendre tout ce qu'elle a de superflu, depuis le cèdre jusqu'à l'hyssope, depuis la perle de Ceylan jusqu'au vil charbon d'Anzin ; et la terre obéira, que voulez-vous qu'elle fasse ? Pourtant on n'insulte pas impunément une planète, quelque petite qu'elle soit : la boussole prend fait et cause pour le globe. Ah ! vous voulez, dites-vous, que vos navires sillonnent les mers pour le commerce de la houille, du bitume, du bois de sapin, de tout enfin ; eh bien, la boussole va donner sa démission. Si la boussole s'égare, avec quoi vous conduirez-vous ? C'est le sel de l'Évangile appliqué à l'aiguille : *si sal evanuerit, quomodo salietur ?* Si vous n'avez plus de sel, avec quoi salerez-vous ? La boussole arrivant à l'état de torpille, et l'aiguille aimantée devenant une aiguille ordinaire, la mer est interdite aux sages navigateurs. Les marins qui, sur la foi d'Euthymènes et de Py-

théas, voudront se hasarder sans boussole sur l'Océan, passeront leur vie à chercher une île, un cap, un port ; le commerce souffrira beaucoup dans ses rapports internationaux. Nous avons une catastrophe en perspective, un cataclysme inévitable ; mais nous serons éclairés au gaz, et nous marcherons sur un velours de bitume ; nous irons de Paris à Calcutta , par le chemin de l'Oronte et de l'Araxe, en quinze jours, et nous serons heureux. Mais nos neveux courent la chance de voir le globe se couper en deux, comme une orange, à l'équateur.

MÉRY.

TABLE DES MATIÈRES.

L'arbre de Science, dernière partie, par M. Ch. de Bernard. 5
Le Sinaï (Impressions de voyages) — VIII. La Vallée de l'Égarement, par MM. Alex. Dumas et A. Dauzats. . 39
Salon de 1838, dernier article, par M. Thoré. 55
La Société américaine, de Miss Martineau, par M. Jules Janin. 68
Paysages Danois. — La Séelande, par M. X. Marmier. . 88
Originaux du dix-septième siècle. — Le poète Benserade, par M. Paul de Musset. 105
Critique. — *Essai sur la Métaphysique* [illegible] par M. Félix Ravaisson. — *Le comte de Nély*, par M. Lottin de Laval. 122
Le Sinaï (Impressions de voyages). — IX. Le Couvent du Sinaï, par MM. Alex. Dumas et A. Dauzats. 146
Annibal à Capoue, par M. Méry. 164
Écrivains modernes. — M. Sainte-Beuve, par M. Chaudes-Aigues. 187
L'Espagne romaine et l'Espagne arabe. — Discours prononcé à l'ouverture du Cours d'Histoire ancienne, à la Faculté des Lettres, par M. Rosseeuw Saint-Hilaire. 222
Le Sinaï (Impressions de voyages).—X. Le Mont Horeb. — La Route de Thor, par MM. Alex. Dumas et A. Dauzats. 243
Holberg, par M. X. Marmier. 265
Beaumarchais, par M. Jules Janin. (*Revue du XIXe Siècle.*) 289
Les Égarements de la Boussole, par M. Méry. 298